VIES DE SAINTS D'ANGLETERRE ET D'AILLEURS

MIROIR DU MOYEN ÂGE

Collection dirigée par Patrick GAUTIER DALCHÉ

MIROIR DU MOYEN ÂGE

VIE DE SAINTS D'ANGLETERRE ET D'AILLEURS

Textes présentés, annotés et traduits
par Marthe MENSAH

BREPOLS

© 2003, Brepols Publishers n.v., Turnhout, Belgium

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, stored in a retrieval system or transmitted, in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording, or otherwise, without the prior permission of the publisher.

D/2003/0095/100
ISBN 2-503-51280-1

INTRODUCTION

Le Moyen-Age, a-t-on dit, est « créateur de saints » et dans une société où le visible n'est autre que le reflet de l'invisible, le saint est le reflet de Dieu sur terre. Il est là pour prouver la toute puissance de son Créateur et convaincre les hommes que rien n'est impossible à Dieu. Comme l'écrit Pierre Riché, le miracle devient alors un signe, le signe de la manifestation divine, il est théophanie et en même temps enseignement pour l'homme. Il démontre en effet que le véritable détenteur du pouvoir n'est pas l'homme qui se croit fort et qui est en réalité impuissant devant celui qu'il croit pouvoir soumettre à son bon plaisir et écraser lorsque ce dernier a foi en son Dieu.

Le saint doit en effet affronter des forces extérieures – les païens qui veulent le contraindre de renoncer à sa foi et auxquels il oppose une ténacité inébranlable, celle du héros combattant (*Sept Dormants*). Le héros païen et le saint sont confrontés à la mort, mais si les païens admirent le héros pour son courage, ils ne comprennent pas les chrétiens qu'ils méprisent car ils ne voient dans leur comportement que stupidité et obstination inconcevables. Le saint se situe à un autre niveau, ses raisons sont celles que la raison ne connaît pas et que le païen ne peut comprendre. Sa défaite apparente est en fait sa victoire. Le saint sait que seul il ne peut rien, que tout lui vient de Dieu et que « son héroïsme culmine dans la défaite[1] ». Il est l'instrument par lequel se manifeste la gloire de Dieu, il est *martyr*, c'est-à-dire témoin de ce qu'il sait être la vérité.

Cependant la sainteté n'exige pas toujours le martyre mais elle témoigne d'une autre mort, la mort au monde et à soi-même.

[1] G. Freyburger. *Du héros païen au saint chrétien*, Colloque du centre d'analyse des rhétoriques religieuses de l'Antiquité, Strasbourg, 1995.

Ainsi, le saint lutte également contre des forces intérieures – ses passions qu'il lui faut dompter. Il fait preuve d'humilité, de patience, de bienveillance. Il a renoncé au pouvoir et aux honneurs comme *saint Guthlac*, comme lui, il a « abandonné les armes matérielles pour revêtir les armes spirituelles[2] ». Il vit retiré du monde et il sait que l'amour de Dieu est renoncement et persévérance, dépossession de soi.

Saint Chad est l'évêque modèle qui mène une vie à la fois active et contemplative. Incarnant l'humilité qui sied au serviteur de Dieu et des autres, disciple d'Aïdan, il est imprégné des principes de l'Eglise d'Irlande, proche de l'Eglise primitive – qui prônait humilité, austérité et simplicité. Si cette vita est un « miroir d'évêque », elle n'est pas sans intérêt pour l'histoire religieuse de l'Angleterre puisque Chad fut le premier évêque de Mercie.

Le saint est médiateur entre Dieu et les hommes. Parce qu'il n'a rien refusé à Dieu, Dieu ne lui refuse rien. Avec son aide, il guérit les malades, chasse les démons comme *Guthlac* et, par son exemple, convertit ceux qui ne croient pas encore au vrai Dieu. Il peut donc aider les autres et l'homme du Moyen Age considère que le saint est là pour cela.

A l'exception des vies de *saint Chad* et de *saint Guthlac*, les Vitae de cet ouvrage issues du vieil anglais sont l'œuvre d'Ælfric. Ælfric naquit dans le Wessex vers le milieu du Xe siècle et fut voué à la vie religieuse dès l'enfance. Il avait entre 14 et 17 ans lorsqu'il entra à l'abbaye bénédictine de Winchester, sous le règne d'Edgar, période paisible de l'histoire d'Angleterre. Son maître fut Ethelwold, l'un des principaux acteurs de la réforme monastique de l'Angleterre, qui lui enseigna les sept arts libéraux, culture essentielle du Moyen Age. Il embrasse la règle de saint Benoît, prononce ses vœux monastiques et est ordonné prêtre à l'âge de trente ans. Ælfric personnifie l'idéal monastique du Xe siècle : « un être jeune, souriant, modeste en dépit d'une science réelle, bon

[2] André Crépin et Hélène Taurinya-Dauby, *Histoire de la littérature anglaise du Moyen-Âge*, Paris, Nathan Université, 1993, p. 39.

et juste... rempli de cette piété grave qui anime les HOMÉLIES et de cette ardeur apostolique qui vibre dans son œuvre toute entière[3] ».

Ælfric est nommé maître des novices à Cernel, non loin de Rochester, en 987. Il incite ses novices à la patience, l'humilité et l'amour de Dieu. C'est là qu'il commence à rédiger ses HOMÉLIES, pour le peuple qui ne disposait que de livres en langue vernaculaire entachés d'erreurs. Le premier volume est écrit entre 990 et 991, un deuxième volume voit le jour en 992. Parallèlement Ælfric écrit son DE TEMPORIBUS ANNI qui doit mettre à la portée des débutants certaines notions de cosmographie indispensables. Il rédige également à cette époque un recueil de VIES DE SAINTS. En 994, il a terminé sa GRAMMAIRE LATINE qui sera suivie par la suite d'un Glossaire (997). Puis il entreprend la traduction de la BIBLE à laquelle il ajoute certaines homélies. En 1003 il termine un recueil d'application qui doit permettre aux écoliers d'utiliser leurs connaissances latines, le COLLOQUIUM.

Un peu avant 1005, Ælfric quitte Cernel pour l'abbaye d'Eynsham, près d'Oxford, qui vient d'être fondée par Ethelmer et dont il sera l'abbé. Il y restera jusqu'à la fin de sa vie en 1020 et y continuera son œuvre évangélisatrice. Cette époque verra la traduction résumée de la *Regularis Concordia* sous le titre DE CONSUETUDINE MONACHORUM, une VIE D'ETHELWOLD, un traité sur la Bible, le DE VETERE ET NOVO TESTAMENTO, ainsi que d'autres écrits.

Ælfric sait combien l'ignorance des laïcs est grande et il décide de fortifier la foi vacillante de ses concitoyens. Les hommes auxquels il s'adresse sont ignorants, sans énergie et sans volonté. Il veut les convaincre de lutter pour gagner le royaume, de faire prévaloir la vertu et de fuir le vice. Pour ce faire son enseignement doit pouvoir être compris par tous et il se met à la portée de tous dans ses HOMÉLIES.

Les VIES DE SAINTS s'adressent davantage aux moines et aux clercs et sont écrites en prose rythmée. Ælfric veut montrer que Dieu ne peut se passer de l'homme, qu'Il ne l'abandonne jamais et que

[3] Marguerite Marie Dubois, *Ælfric sermonnaire, docteur et grammairien*, Lib. E. Droz, Paris, 1942, p. 45.

le saint « abolit la distance qui sépare Dieu de l'humanité et le ciel de la terre[4] ».

Les Vies de *saint Cuthbert* et de *saint Grégoire* sont tirées des HOMÉLIES. Comme la *Vie de saint Guthlac*, la première adopte la structure traditionnelle de la Vita, partant de la jeunesse du saint avec une manifestation divine, en l'occurrence le jeune enfant qui prédit à Cuthbert qu'il sera évêque, en passant par la maturité au cours de laquelle il gagne en expérience et où sa foi mûrit au point qu'il accomplit des miracles et possède le don de prophétie. C'est également le moment où il aspire à une vie encore plus proche de Dieu et où il devient ermite. Le récit se poursuit jusqu'à la mort du saint avec les éléments traditionnels de chacune de ces étapes. La mort est l'apothéose de cette vie et la sainteté se manifeste alors par le corps incorruptible, les parfums émanant du cercueil et les nombreux miracles qui s'opèrent sur la tombe. Le but recherché n'étant pas l'originalité mais la révélation de l'amour de Dieu, de la vraie sagesse et l'apologie des vertus chrétiennes, l'auteur ne cherche pas tant à innover qu'à convaincre et à convertir.

La *Vie de saint Grégoire* retrace certes la sainteté de la vie de ce pape, mais ouvre également une page de l'histoire du peuple anglais, à savoir l'introduction du catholicisme en Angleterre et la conversion du Kent sous le règne du roi Ethelbert.

Le récit des *Sept Dormants* qui vient clore cet ouvrage fait également partie des HOMÉLIES. Empreinte de merveilleux chrétien, cette homélie est destinée à rassurer l'homme du Moyen-Âge, à lui prouver une fois encore que rien n'est impossible à Dieu et que la résurrection des corps est réelle puisque les sept dormants sont ressuscités corps et âme. Semblable au sommeil qui s'est emparé d'eux, la mort ne doit pas inquiéter puisqu'elle est le prélude à une vie nouvelle et la certitude de la résurrection doit animer tout croyant.

Les VIES DE SAINTS nous mettent en présence de saints de noble naissance, ce qui semble leur donner presque automatiquement droit à diverses qualités, sagesse en particulier. Dès leur jeune

[4] A. Vauchez, *Saints, prophètes et visionnaires*, Paris, Albin Michel, 1999, p. 63.

âge, ces êtres d'exception manifestent une propension à la perfection morale. Le Moyen-Age pensait en effet que la noblesse du sang constituait une prédisposition naturelle à la sainteté. *Audrey* était la fille du roi des Angles de l'Est. Convaincue que « plus on est éloigné de la chair, plus on est parfait[5] », elle « garda intacte sa glorieuse virginité[6] » bien qu'elle eut été mariée deux fois, avant de se consacrer totalement à Dieu dans le cloître. *Edmond*, roi des Angles de l'Est refusa de se soumettre à un païen. Se souvenant de l'exemple du Christ, il jeta ses armes et se sacrifia pour son peuple, revivant le martyre de saint Sébastien. *Oswald*, roi des Northumbriens, réussit à vaincre ses ennemis avec l'aide de Dieu et convertit son peuple au christianisme avant d'être vaincu par Penda. Si ces trois vitae sont avant tout des lectures pieuses nous exhortant à la pratique des vertus chrétiennes, et même si elles ne mentionnent pas de dates précises, elles font néanmoins référence à des repères historiques et sont une fenêtre entrouverte sur l'histoire de l'Angleterre.

Datant de la fin du XIIIe siècle, le *South English Legendary* a été écrit dans la région de Gloucester et il semble que plus d'un auteur ait participé à sa rédaction. Le manuscrit le plus ancien, Laud 108, qui se trouve à la Bodleian Library d'Oxford, date de 1265. Les fêtes de saints prenant de l'ampleur, il paraissait utile de disposer d'un corpus suffisamment important d'homélies et de récits et comme aucun monastère ne pouvait posséder tous les manuscrits écrits à ce sujet, il devint nécessaire de les emprunter et de les recopier. Les moines de Gloucester avaient dû collecter les légendes et procéder à leur rédaction. Les légendes contenues dans le *South English Legendary* sont de nature et de valeur très inégales, certaines très courtes, d'autres fort longues, certaines plus poétiques que d'autres dont le caractère historique est plus marqué.

Le *South English Legendary* ne se limite pas aux saints anglais mais retrace la vie de saints de tous les temps et de tous les pays jusqu'à la date de sa parution. Parmi les saints anglais, *Augustin de Cantorbéry, Dunstan, Edouard l'Ancien et Thomas Becket* ont retenu

[5] André Vauchez, *La spiritualité du Moyen-Âge occidental*, Paris, PUF, 1972, p. 54
[6] Bède, *Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, IV, 19.

notre attention car, outre leur valeur d'*exempla*, tous écrivent une page de l'histoire de l'Angleterre du Moyen-Age.

La Vie de *saint Augustin de Cantorbéry* vient compléter ce que nous a appris la vie de saint Grégoire sur la conversion des Angles de l'Est.

La Vie de *saint Dunstan* s'inscrit dans la tradition hagiographique. Nous y retrouvons les différentes étapes de la vie du saint, le miracle dès avant la naissance, l'enfance vertueuse et studieuse, la sagesse de la maturité et la lutte avec le démon, la connaissance des mystères de Dieu et le don de prophétie. Mais cette vita retrace également la « carrière » de Dunstan, abbé de Glastonbury, conseiller du roi, évêque de Worcester et de Londres, archevêque de Cantorbéry et acteur de la réforme monastique (l'observance monastique était alors au plus bas en Angleterre). Elle nous laisse également percevoir quelques traits de caractère des rois que côtoya Dunstan, Ethelstan et Edmond, deux rois d'une grande dévotion et d'une grande humanité, mais aussi Edwin et Edgar surnommé le Pacifique.

La Vie de *saint Edouard l'Ancien*, ou plutôt Edouard le Martyr, est tout autant une page d'histoire et une leçon de morale qu'un récit hagiographique.

Avec la Vie de *Thomas Becket*, nous quittons rapidement la tradition hagiographique pour suivre les péripéties du différend qui opposa le roi Henri II Plantagenet à l'archevêque de Cantorbéry au sujet des droits et privilèges de l'Eglise. Si le récit débute par la légende, la réalité prend bien vite le pas sur celle-ci pour nous informer dans le détail des évènements qui ont marqué cette période. Il s'agit là d'une véritable page d'histoire, dans laquelle le tragique se mêle au réalisme et le religieux côtoie le politique pour finalement triompher dans le martyre de l'archevêque dont les miracles témoignent de la sainteté et également dans le repentir du roi et des assassins de Thomas partis expier leurs péchés en Terre Sainte.

Les vitae les plus intéressantes du *South English Legendary* sont certainement la *Navigation de saint Brendan* et le *Purgatoire de saint Patrick*. Il ne s'agit plus ici d'hagiographie traditionnelle mais de la vision de l'Au-delà qui prévalait à l'époque qui nous concerne.

La *Navigation de saint Brendan* n'a cessé de fasciner le lecteur : un moine irlandais parti à la recherche du Paradis Terrestre sur son coracle finit par l'atteindre après maintes épreuves et errances. La quête d'un Autre Monde fait en effet partie de l'imaginaire humain le plus universel, et chacun peut donc se laisser embarquer dans ce voyage et y faire ses propres découvertes. L'errance en mer constitue l'ouverture sur l'inconnu, sur d'autres mondes possibles que l'homme ne peut découvrir qu'en se laissant conduire par Dieu, dans le cas de Brendan. L'homme ne peut appréhender ces merveilles de la création divine qu'avec humilité, en faisant abstraction de tout rationalisme. Il ne peut que recevoir et rendre grâce, ce qui ne l'empêche pas d'être vigilant car ses actes et ses pensées conditionnent la suite de sa vie et sa vie future dans l'Au-delà. La Navigation de saint Brendan nous apparaît alors « comme un agrandissement du domaine humain, en ce sens qu'elle nous laisse deviner l'immensité sacrée possible pour chacun[7] ».

Quant au *Purgatoire de saint Patrick*, il répond à l'idée fort répandue que les descriptions et les récits de visions sur l'au-delà sont nécessaires pour amener les hommes à modifier leur comportement et à s'amender. C'est le premier texte qui mentionne expressément le purgatoire, lieu de purgation, à côté du Paradis et de l'enfer, et en fait un lieu spécifique de l'Au-delà. Le voyage du chevalier Owein au purgatoire pour y expier ses péchés se fait par une succession de lieux où de malheureuses créatures souffrent tous les tourments possibles et imaginables pour leurs fautes, mais avec l'espoir de s'en échapper un jour, et c'est en cela que le purgatoire se différencie de l'enfer. Le purgatoire devient donc un lieu intermédiaire, qui ne durera que jusqu'au Jugement dernier. Owein traverse l'Au-delà avec son corps, c'est là un élément nouveau dans ce genre littéraire caractérisé avant tout, par le voyage de l'âme seule. On se souviendra de la Vision de *saint Fursy*, et de celle de *Drythelm* racontées par Bède et reprises par Aelfric. Elles sont parmi les premières descriptions du purgatoire, entre le ciel et l'enfer. Dorénavant on peut voir avec ses yeux et toucher du concret. Ce qui est nouveau également par rapport aux

[7] http : / / www.utqueant.org / doc.3.Bren.l.html

récits antérieurs, c'est que maintenant le purgatoire est localisé, on y pénètre par une fosse qui se trouve sur une île irlandaise.

Du grec *hagios* « sacré, saint » et *graphein* « écrire », l'hagiographie signifie littéralement « écriture sainte ». Elle se situe donc dans le prolongement de la Bible qu'elle actualise et rend plus accessible à l'homme du Moyen-Âge. Celui-ci se sent beaucoup plus proche des saints que d'un Dieu qui lui paraît très loin de ses préoccupations quotidiennes. L'homme du Moyen-Âge y trouve à la fois un enseignement religieux et une histoire morale qu'il écoute avec plaisir et émerveillement. Le saint est le modèle d'une vie toute entière tournée vers Dieu dans la contemplation et la pratique de toutes les vertus : renoncement sous toutes ses formes, amour du prochain, des pauvres et des faibles en particulier, prière, retrait du monde. C'est à cette vie que l'homme doit tendre en s'efforçant de se surpasser sans cesse. Les vies de saints deviennent alors des « instruments d'évangélisation à partir de l'exemple concret de quelqu'un qui avait (ou était censé avoir) atteint les sommets de la perfection chrétienne[8] ». Elles sont donc des *exempla*, des modèles, et ont un caractère pédagogique indéniable qui défie le temps.

Mais la majorité des vies de saints de cet ouvrage sont également situées dans le temps. Elles nous relatent les faits et gestes de rois, d'évêques ou d'autres saints ayant vécu à une certaine époque de l'histoire d'Angleterre, elles mentionnent de nombreux personnages plus ou moins illustres ou connus de l'époque à laquelle ont vécu ces saints, elles entrouvrent et parfois ouvrent bien grande une fenêtre sur l'histoire et les mentalités de cette période et ont un intérêt historique certain. L'intemporel se fond alors dans l'historique, le merveilleux côtoie le réel, le temps s'efface devant l'éternité. Ces vies de saints sont donc bien un « miroir de l'histoire », mais un miroir déformant et grossissant qui met la réalité au service d'une vérité plus haute, celle de l'existence d'un Dieu auquel ces saints ont tout donné, un Dieu qui, à son tour, leur a donné de vivre à jamais dans l'histoire et dans son Paradis.

[8] Pierre Riché et Guy Labrichon, *Le Moyen-Âge et la Bible*, Paris, 1984, p. 450.

NATIVITE DE SAINT CHAD, EVÊQUE ET CONFESSEUR[1]

Frères bien aimés, je vais vous entretenir de la vie de ce saint évêque, le vénérable Chad, de la manière dont il vécut pendant son épiscopat et avant son épiscopat, bien que nous ne puissions en aucune façon connaître toute la grandeur de ses œuvres, car rien dans sa nature ne le poussait à rechercher les louanges des hommes, tout en lui l'inclinait à leur cacher toutes ses vertus[2]. Nous vous relatons néanmoins certains petits faits témoignant de grandes vertus dans la mesure où les exemples et les dires des vénérables Pères nous suffisent. Le saint homme Chad fut d'abord consacré évêque sur le siège qu'occupèrent ses successeurs dans la ville d'York par Wini[3], qui fut évêque de la ville de Londres,

[1] Cette homélie est le premier texte du manuscrit Hatton 116 qui se trouve à la Bodleian Library, Oxford. Il s'agit d'une copie, la seule qui subsiste, d'un texte plus ancien en vieil anglais qui aurait été écrit entre 850 et 900 en mercien pour commémorer la mémoire du saint dans son propre évêché de Lichfield. Mis à part l'introduction qui serait inspirée de la *Vita Martini* de Sulpice Sévère et la conclusion qui reproduit la phraséologie propre à l'Eglise, ce premier texte est très proche de celui de Bède (IV, 2-3). Cette copie, datant du XIIe siècle, aurait pu être faite à Worcester, grand centre religieux doté d'une riche bibliothèque où de nombreux livres des monastères des Midlands du Centre et du Nord-Ouest furent transférés durant les invasions danoises en Mercie, ou encore à Lichfield, ville à laquelle le nom de Chad est étroitement lié. (Voir R. VLEESKRUYER, *The Life of Saint Chad, an Old Elglish Homily*, North Holland Publishing Company, Amsterdam, 1953.)

[2] Chad avait trois frères, Cedd, Cynebill et Caelin, tous prêtres. Chad et Cedd devinrent en outre évêques, le premier de Mercie et du Lindsey, le second des Saxons de l'Est. Chad et Cedd étaient disciples d'Aïdan du monastère de Lindisfarne. Une partie de la formation de Chad avait été faite en Irlande.

[3] Wini : 3e évêque des Saxons de l'Ouest puis evêque de Londres. Cenwalch, roi des Saxons de l'Ouest lui confie le siège épiscopal de Winchester et l'oppose ainsi à un premier évêque, Agilbert, qui avait autorité sur tout le royaume. Quelques années plus tard, il sera chassé de son évêché par ce même roi. Il se réfugie auprès du roi de Mercie, Wulfhere, et achète le siège épiscopal de Londres qu'il conserve jusqu'à sa mort (Bède, III, 7). En 664, il consacre Chad avec deux évêques non orthodoxes, natifs de Bretagne. Il était, en effet, de coutume que plusieurs évêques participent à la consécration d'un nouvel évêque (Bède, III,28).

alors que le roi Oswy régnait sur le peuple de Northumbrie[4]. C'est alors que l'archevêque Théodore vint dans l'île de Bretagne[5]. Il était envoyé par le siège apostolique et il parcourait toute l'île, mettant de l'ordre en toutes choses. Il consacrait des évêques aux endroits opportuns et tout ce qu'il trouvait indigne de la foi en Dieu, il le corrigeait avec l'aide de Dieu. Il commença aussi par réprimander grandement l'évêque Chad, disant qu'il avait été ordonné indûment[6]. Chad lui répondit d'une voix humble et dit : « Si vous me reprochez d'avoir reçu l'épiscopat injustement, j'abandonne bien volontiers cette charge, car je ne m'en suis jamais senti digne, mais j'ai été contraint par obéissance d'accepter cet office. » Dès qu'il entendit l'humilité de sa réponse, Théodore lui dit qu'en aucun cas il ne devait renoncer à l'épiscopat. Et ensuite il entreprit de le consacrer à nouveau, selon les rites de l'Eglise. Par ailleurs, Wilfrid avait été envoyé de l'île de Bretagne et ordonné en Gaule[7]. Il revint donc avant Théodore dans le Kent et il y

[4] Oswy ou Oswiu : 612-670. Roi de Northumbrie. La Northumbrie comprenait la Bernicie et la Deira. Oswy règne d'abord sur la Bernicie à partir de 641, puis sur toute la Northumbrie à partir de 655. Il règnera jusqu'à sa mort en 670 (Bède, IV, 4). Il fut le 7e Bretwalda, c'est à dire le 7e roi anglais à régner sur toutes les provinces du Sud (Bède, II, 5). Il favorisa le développement du christianisme en Angleterre (Bède, III, 22, 24).

[5] Théodore (602-690). Erudit et exégète d'origine grecque. Il eut une grande influence sur l'organisation de l'Eglise d'Angleterre. Après avoir étudié à Antioche, puis Constantinople, il se rend à Rome. Quand l'archevêque de Cantorbéry, qui se trouvait à Rome pour y recevoir le pallium, meurt de la peste en 667, Théodore lui succède (Bède, IV, 1). Il arrive en Angleterre en 669 et entreprend aussitôt de mettre de l'ordre dans l'Eglise d'Angleterre (Bède, IV, 2).

[6] Chad aurait été ordonné indûment car les deux évêques qui assistaient Wini ne respectaient pas le droit canon, en particulier en ce qui concerne la date de Pâques. D'où la nécessité d'une nouvelle consécration.

[7] Wilfrid né en Northumbrie vers 633-34. Fils d'un noble northumbrien. Il étudie à Rome puis à Lyon (Bède, V, 19). En 664, il participe au synode de Whitby où il plaide en faveur de l'observance romaine (Bède, III, 25). A l'issue du synode, il est désigné comme évêque d'York et consacré en Gaule, à Compiègne. A son retour en Angleterre, il se trouve opposé à un autre évêque, Chad, installé sur le même siège d'York (Bède, III, 28). Wilfrid devient alors évêque de Mercie et du Kent jusqu'en 669, quand il retrouve l'évêché d'York jusqu'en 678, date à laquelle il est chassé de son siège épiscopal à la demande du roi Ecgfrith sans que Théodore qui veut diviser le diocèse ne s'y oppose. Il se réfugie chez les Saxons du Sud qu'il évangélise (Bède, IV, 11-12) et revient à York en 685 jusqu'en 692 où il est à nouveau exilé en Mercie (Bède, V, X-XI), jusqu'en 703 quand l'archevêque de Cantorbéry le suspend de son ministère et ne lui laisse que le monastère de Ripon. La réconciliation a lieu en 705. Il meurt en 709 (Bède, V, 28-29).

ordonna des prêtres et des diacres jusqu'à la venue de l'archevêque. Et quand celui-ci arriva à Rochester, l'évêque Damian était décédé et il y consacra un homme de bien, respectueux de l'enseignement de l'Eglise et plus soucieux de mener une vie simple que d'acquérir les biens de ce monde. Il s'appelait Putta et, dans l'église de Dieu, il était celui qui chantait le mieux de tous à la manière romaine les chants qu'il avait appris des disciples du bienheureux pape Grégoire.

A cette époque Wulfhere[8] était roi de la province de Mercie et Jaruman[9] son évêque était décédé. Wufhere demanda alors à l'archevêque Théodore de lui donner ainsi qu'à son peuple un évêque. Théodore ne voulut pas consacrer de nouvel évêque, mais il demanda au roi Oswy de leur envoyer l'évêque Chad qui menait encore à ce moment une vie paisible dans son monastère de Lastingham[10]. Wilfrid était l'évêque de l'église d'York ainsi que de toute la Northumbrie mais également du pays des Pictes aussi loin que pouvait s'étendre le pouvoir du roi Oswy. Et le très vénérable évêque Chad avait coutume de prêcher l'Evangile dans tous ces lieux, plus souvent à pied qu'à cheval[11]. Théodore lui ordonna d'aller à cheval chaque fois qu'il devait parcourir de longues distances et comme il résistait avec véhémence et par amour pour sa pieuse mission, l'archevêque le hissa de sa propre main sur son cheval car il voyait en lui un homme d'une grande sainteté et il l'obligea à voyager à cheval partout où ce serait nécessaire. Alors Chad reçut la charge de l'évêché du peuple de Mercie et de celui de Lindsey et, à l'exemple des anciens Pères, il s'efforça d'amener les habitants à vivre dans la perfection[12]. Le roi Wulfhere donna

[8] Wulfhere, fils de Penda, roi des Merciens (658-74). Roi chrétien, il règne sur la Mercie, les Angles du Milieu et le Lindsey et obtient la suprématie sur certains peuples du Sud, en particulier les Saxons de l'Est (Bède, III, 30). C'est dans le Lindsey que se trouve Barrow où Wulfhere donna une parcelle de terre à Chad pour y construire un monastère.

[9] Deuxième evêque de Mercie sous le règne de Wulfhere (Bède, III, 24) Il mourut en 667.

[10] Lastingham est situé à proximité de Whitby. Le monastère de Lastingham avait été fondé par Cedd, le frère de Chad, qui l'administra jusqu'à sa mort, en 664, lors de la terrible épidémie de peste. A sa mort, il en confia la direction à Chad qui en devint abbé (Bède, III, 23-24).

[11] C'était là une marque d'abnégation. Chad suivait en cela les pratiques d'Aïdan, moine irlandais d'Iona, monastère fondé par Colomba. L'Eglise d'Irlande prônait l'humilité, l'austérité et la simplicité en toutes choses.

[12] Chad devint le premier évêque de Mercie et du Lindsey en 669.

à l'évêque une terre de cinquante manses située à l'endroit que l'on nomme Barrow et qui se trouve dans la province du Lindsey où subsistent encore aujourd'hui les vestiges des règles établies durant sa vie[13]. Il eut ensuite son siège épiscopal en un endroit appelé Lichfield où il mourut et fut enseveli[14]. Lichfield est encore aujourd'hui le siège des évêques de cette province qui lui ont succédé. Il s'y construisit une retraite cachée dans laquelle il se retirait en privé avec quelques frères, sept ou huit d'entre eux, chaque fois que sa mission et son ministère de la parole lui laissaient quelque répit et il leur lisait des livres saints et des prières. Dans cette même province, il érigea en deux ans et demi la plus magnifique des églises.

Alors vint le temps fixé par le Juge céleste dont parle l'Ecclésiaste : *« Un temps pour lancer des pierres et un temps pour en ramasser*[15]. » Cela se traduisit par la mort de sa chair, afin que son âme sainte quitte ce séjour terrestre pour la demeure céleste. Après que de nombreux frères de la communauté de ce très vénérable évêque eurent fini leurs jours, vint l'heure où Chad dut quitter ce monde pour rejoindre le Seigneur. Il advint alors un jour que Chad se trouvait dans la retraite dont nous avons parlé avec un frère dont le nom était Owine et que les autres frères s'étaient rendus à l'église pour quelque bonne cause. Ce même Owine était un moine de grand mérite, à la conscience pure, et il attendait la récompense céleste. Il avait quitté le monde et était vertueux en toutes choses et le Seigneur lui révéla clairement ses mystères. Il était venu avec la reine Etheldrède du royaume des Angles de l'Est et il était le premier de ses barons et le chef de sa maison[16]. Sa foi grandissant, il décida de renoncer au monde et le fit sans atermoiements. Il se sépara de tous ses biens terrestres et se départit de toute la fortune qu'il possédait. Il revêtit un pauvre habit et,

[13] La manse est l'équivalent du « hide » : quantité de terre cultivable censée nourrir une famille de paysans ; celle-ci varie selon les régions.

[14] Lichfield est située à proximité de l'ancienne ville romaine de Letocetum (aujourd'hui Wall). Chad y établit son évêché en 669.

[15] L'Ecclésiaste, Qo 3, 5.

[16] Etheldrède, fille d'Anna, roi des Angles de l'Est, connue sous le nom de Ste Audrey. Voir la *Vie de Ste Etheldrède* par Ælfric, infra.

muni d'une hache et d'une herminette, il se rendit au monastère du très vénérable père Chad à Lastingham. Il ne venait pas au monastère pour y vivre dans l'oisiveté comme le font certains, mais il fit savoir qu'il y entrait pour travailler et le prouva par des actes. En effet, ce même Owine fut admis parmi les autres frères auprès de l'évêque dans la retraite dont nous avons parlé en vertu de sa dignité et de sa vertu. Quand l'évêque Chad y lisait les livres saints, il travaillait à l'extérieur, là où le besoin s'en faisait sentir.

Alors qu'un jour Owine était occupé à l'extérieur à quelque tâche de ce genre et que l'évêque était seul dans l'oratoire, absorbé dans ses lectures et ses prières, il entendit soudain, comme il le dit plus tard, descendre du ciel sur la terre la mélodie très douce de gens qui chantaient et se réjouissaient. Il perçut d'abord cette mélodie à l'est et au sud, c'est à dire du haut du ciel et ensuite elle se rapprocha progressivement jusqu'à ce qu'elle arriva au dessus du toit de l'oratoire dans lequel se trouvait l'évêque Chad. Elle y pénétra, le remplit tout entier et se répandit partout. Alors qu'il fixait scrupuleusement son attention sur ce qu'il entendait, il perçut soudain, environ une demi heure plus tard, la même mélodie joyeuse monter du toit de l'oratoire et s'élever aux cieux par la voie par laquelle elle était venue, avec une douceur ineffable. Et tandis qu'il[17] restait un moment à cet endroit comme médusé et se demandait anxieusement ce que c'était, l'évêque Chad ouvrit la fenêtre de l'oratoire, éleva les mains comme il lui arrivait souvent de le faire et donna sa bénédiction et ordonna que si quelqu'un était dehors, il le rejoigne. Alors Owine le rejoignit prestement. L'évêque lui dit : « Va rapidement à l'église, et demande à nos sept frères de venir ici et viens avec eux. » Quand ils furent venus, Chad les exhorta d'abord à pratiquer les vertus d'amour et de paix entre eux et à respecter tous les préceptes de foi sans distinction et à suivre la discipline et la règle monastique établies qu'il leur avait enseignées et qu'ils lui avaient vu pratiquer ou qu'ils avaient rencontrées dans les paroles et les actes des anciens Pères. Il leur demanda de respecter et de suivre tout cela. Ensuite

[17] Le premier *hit* du texte vieil anglais « *mitte hit ffa wunade…* » devrait normalement être *he*, repris plus loin. Le scribe a pu être influencé par *hit* qui suit immédiatement le début de la phrase « *swilce hit ffunurrad were* ».

il les instruisit et leur fit connaître le jour de sa mort qui alors était proche. Il dit : « L'hôte bienveillant qui avait l'habitude de visiter nos frères, a bien voulu, aujourd'hui, m'appeler de ce monde. Retournez donc à l'église et dites à nos frères qu'ils recommandent mon départ au Seigneur par des prières et qu'ils se souviennent aussi de se préparer à leur propre départ dont l'heure est inconnue par de bonnes œuvres, des veilles et des prières. » Et comme il tenait ces propos et beaucoup d'autres semblables, il leur donna sa bénédiction. Quand ils s'en furent allés pleins de tristesse, celui qui avait entendu la mélodie céleste revint seul, se prosterna à terre et dit : « Père, m'est-il permis de te demander quelque chose ? » Alors Chad lui répondit : « Demande ce que tu veux. » Il dit alors à l'évêque : « Je t'implore de me dire quel était ce chant joyeux que j'ai entendu descendre des cieux sur cet oratoire et qui, après un certain temps, est retourné aux cieux. » L'évêque Chad lui répondit et dit alors : « Si tu as entendu le son de ce chant et l'armée céleste venir sur cet oratoire, je t'ordonne au nom du Seigneur de n'en parler à personne avant ma mort. En vérité je te le dis, c'étaient les esprits des anges que j'ai toujours aimés qui venaient m'appeler au royaume des cieux dont j'ai toujours désiré obtenir la récompense par leur entremise. Ils m'ont promis de revenir après sept jours et de m'emmener avec eux[18]. »

Et toutes ces choses furent accomplies telles qu'elles avaient été dites. Son corps fut bien vite la proie de souffrances et le septième jour, après avoir reçu le corps et le sang du Seigneur, comme on le lui avait promis, son âme sainte fut délivrée de sa prison charnelle et fut emportée comme nous pouvons raisonnablement le croire, au milieu des armées célestes, dans la béatitude éternelle. Il n'est pas étonnant qu'il ait attendu sans la moindre crainte le jour de sa mort car, pour lui ce n'était pas le jour de sa mort mais c'était plutôt le jour de la joie dans le Seigneur qu'il avait pris soin d'attendre si paisiblement, c'est à dire dans la continence et l'humilité, dans la prière et l'étude, par la pauvreté volontaire et dans les nombreux mérites de ses vertus. En toutes choses,

[18] Ce thème se retrouve dans de nombreuses vies de saints. Ils sont avertis à l'avance de la date de leur mort.

il se souciait par dessus tout de l'amour de Dieu et de sa fin, comme le raconta un frère, du nom de Trumbert, auquel il avait enseigné les Ecritures. Ce frère avait vécu dans son monastère et été instruit par lui. Il raconta que, s'il arrivait que l'évêque Chad lise ou s'adonne à quelque autre activité, et que le vent se mit à souffler fort comme cela arrivait fréquemment, il implorait aussitôt la miséricorde du Seigneur et lui demandait d'avoir pitié de l'humanité. Et si le vent soufflait plus fort, alors il fermait son livre, se prosternait à terre et s'absorbait plus intensément dans ses prières. Et si alors l'orage ou la tornade étaient encore plus violents et si le tonnerre et les éclairs terrifiaient et menaçaient la terre et les airs, il se rendait promptement à l'église et là s'absorbait tout entier dans ses prières et le chant des psaumes jusqu'à ce que les airs soient apaisés. Et quand ses disciples lui demandaient pourquoi il faisait cela, il leur répondait : « N'avez vous pas lu que « *le Seigneur tonne des cieux et [que] le Très Haut fait entendre sa voix. Il décoche ses flèches et met en fuite, il lance l'éclair et met en déroute* »[19]. Le Seigneur agite les airs et excite les vents, il lance les éclairs et tonne du ciel afin d'inciter les esprits des hommes à le craindre et à inviter leur cœur à se souvenir du jugement futur, afin de détruire leur orgueil et de confondre leur audace et leur rappeler le temps terrible où, quand les cieux et la terre brûleront, il viendra juger les vivants et les morts, en grande puissance et majesté. « Car il convient, dit l'évêque Chad, que nous répondions à cette céleste mise en garde avec la crainte et l'amour qui lui sont dus, afin que chaque fois que le Seigneur agite ses mains dans les airs et menace de nous frapper mais cependant ne nous frappe pas, nous implorions aussitôt avec crainte sa miséricorde afin qu'une fois détruites les ténèbres de notre coeur et purifiées les turpitudes de nos vices, nous méritions de ne jamais être frappés du châtiment éternel. » Au sujet de la mort de l'évêque dont il est question, et en conformité avec cette révélation, lui revinrent alors à la mémoire les paroles du très vénéré père Egbert qui, des années auparavant, avait partagé la jeunesse de ce même Chad et tous deux dans leur jeune âge avaient mené une vie monacale en Irlande, fervents dans la prière, la continence et la méditation des Saintes Ecritures. Et,

[19] Psaumes, Ps 18, 14-15 .

ensuite, quand Chad revint dans sa patrie, Egbert demeura pèlerin pour l'amour de Dieu jusqu'à la fin de sa vie[20].

Quand, bien plus tard, Hygebald, homme de grande sainteté et plein de zèle, qui était abbé dans la province du Lindsey, vint le visiter de Bretagne, ils se comportèrent comme il sied à des saints et parlèrent de la vie des anciens Pères de l'Eglise et se réjouirent de cette rencontre. Ils évoquèrent le très vénéré évêque Chad. Alors saint Egbert dit : « Je connais un homme sur cette île, qui, lorsque le saint évêque Chad quitta ce monde, vit l'âme de son frère descendre du ciel avec une grande cohorte d'anges et prendre avec lui son âme et retourner ensuite au royaume des cieux[21]. » Quant à savoir s'il a parlé de lui-même ou de quelqu'un d'autre, cela reste incertain pour nous. Mais ce qu'un homme aussi saint a dit ne peut être mis en doute. Saint Chad a quitté ce monde le sixième jour des nones de mars et il fut d'abord inhumé près de l'église sainte Marie et ensuite là où l'on construisit l'église qui fut consacrée au plus grand saint et au premier des apôtres, saint Pierre[22]. Des guérisons et des miracles s'accomplissent fréquemment à ces deux endroits et témoignent de sa vertu. Un fou qui errait sans but dans tout le pays, arriva un soir en ce lieu à l'insu des gardiens ou par suite de leur manque de vigilance. Il s'y reposa toute la nuit et en sortit le matin sain d'esprit et montra à tous ceux qui s'en émerveillaient quelle guérison le Seigneur lui avait accordée.

L'endroit où il fut enseveli était une tombe en bois construite en forme de maison et il y a un autel à côté de la tombe[23]. Il y a un trou dans le mur à travers lequel ceux qui cherchent la tombe et viennent en ce lieu ont coutume de passer la main et de recueillir

[20] A la suite d'un vœu, alors qu'il était malade de la peste, en 664.

[21] « L'âme de son frère » : il s'agit de Cedd venu chercher l'âme de Chad pour l'emmener au Paradis. L'auteur de l'Homélie ne mentionne aucun des deux frères, ce qui tend à confirmer la confusion qui régnait dans le culte qui leur était rendu.

[22] Chad mourut de la peste, le 2 mars 672. Il fut inhumé à proximité de l'église St Mary de Lichfield puis dans la nouvelle église St Pierre construite sur le site de la cathédrale actuelle.

[23] Ce qui fait songer à une église. Sous l'influence de l'Irlande, les églises étaient construites en bois.

un peu de la poussière qui s'y trouve. Quand on met cette poussière dans de l'eau et qu'on la donne à boire à des chevaux, des animaux ou à des personnes malades, aussitôt l'affliction causée par la maladie disparait et la joie de la guérison revient[24]. C'est en ce lieu que Théodore consacra Wynferth, homme bon et simple, qui, comme ses prédécesseurs, eut la charge de l'évêché des provinces de Mercie et des Angles du Milieu ainsi que des habitants du Lindsey. Cependant en tous ces lieux, régnait Wulfhere et il y exerçait son autorité. Wynferth appartenait au clergé de l'évêque et lui succéda après avoir longtemps rempli sous lui la fonction de diacre.

Frères bien aimés, contentons nous des faits qui nous sont rapportés au sujet du vénérable évêque saint Chad et bien que l'on nous dise peu de choses de ses grandes vertus, ayons cependant connaissance de sa vie et souvenons nous de sa manière de vivre avant d'être consacré évêque et pendant son épiscopat. Oui, c'était un saint homme, chez lequel il n'y avait aucun artifice, il ne condamnait personne et n'humiliait personne, il ne rendait à personne le mal pour le mal mais faisait preuve de patience dans toutes les épreuves et les injustices. Et quand il devint évêque et fut dans une situation critique, et même quand des prêtres peu capables et insensés l'accablèrent, on ne le vit pas s'en irriter, ni se laisser aveugler par la colère. Personne ne le vit jamais rire et personne ne le vit jamais se plaindre, mais son visage était toujours égal à lui-même et reflétait toujours la même joie céleste. Ses lèvres ne parlaient que du Christ et de compassion. Prions donc mes frères la Trinité indivisible afin que les prières du très saint Chad nous aident et nous obtiennent de pouvoir rejoindre la compagnie de ce saint évêque et des esprits bienheureux par les mérites du Christ Notre Seigneur qui vit et règne avec le Père et le Saint Esprit pour les siècles des siècles. Amen.

[24] Un autre lieu commun que l'on retrouve dans de nombreuses vies de saints.

SAINT GRÉGOIRE LE GRAND, PAPE

En ce jour, le bienheureux Pape Grégoire[1], apôtre de la nation anglaise, a rejoint le royaume de Dieu, après une vie de labeur et d'édification spirituelle. Il est vraiment l'apôtre de la nation anglaise, car, par ses conseils et son message, il nous a arrachés au culte du démon et nous a persuadés de croire en Dieu. De nombreux livres religieux[2] nous retracent sa conduite et sa vie exemplaire comme le fait aussi l'« *Historia Anglorum* » que le roi Alfred[3] a traduite du Latin en Anglais. Ce livre parle assurément beaucoup de ce saint homme. Nous allons, à présent, vous relater brièvement certains faits le concernant, car vous ne connaissez pas tous ce livre que nous venons de mentionner, bien qu'il soit traduit en anglais.

Le bienheureux Pape Grégoire était issu d'une famille noble et pieuse qui comptait plusieurs sénateurs romains. Son père s'appelait Gordianus et Felix[4], ce pape d'une grande piété, était son

[1] Saint Grégoire le Grand, 540 - 604. Ses parents, Gordianus et Sylvia étaient issus d'une famille sénatoriale. Il fut préfet de Rome de 572 à 574. Puis il se retire du monde et transforme son palais du Mont Caelius en monastère bénédictin. Pélage, devenu pape en 579, le nomme apocrisiaire auprès de l'empereur Tibère II à Constantinople (579-585). A la mort de Pélage, il est élu pape le 3 septembre 590. On lui doit l'évangélisation de l'Angleterre.

[2] Parmi lesquels : une *Vie de Saint Grégoire* écrite par un moine anonyme du monastère northumbrien de Whitby entre 675 et 713 , l'*Histoire ecclésiastique* de Bède, livre II, ch.1, la *Vie de St Grégoire* de Paul Diacre.

[3] Alfred le Grand, (849 - 899). Roi des Saxons de l'ouest en 871. Il réussit à repousser les Vikings sur terre et sur mer et se fait reconnaître comme « roi des Anglo-Saxons » en 878. Il favorise une véritable renaissance de la civilisation anglo-saxonne en insistant sur l'importance du savoir et de la législation. Il s'emploie à transmettre l'héritage latin à ses concitoyens et engage tout un programme de traductions en anglais d'ouvrages latins, dont l'*Historia ecclesiastica gentis Anglorum* de Bède (673-735).

[4] Félix III, pape de 483 à 492. Le pape Agapet, mort en 536, appartenait également à sa famille.

trisaïeul. Comme nous vous l'avons dit, aux yeux du monde, il était de noble naissance, mais il ajouta à sa noble naissance une conduite exemplaire. Grégoire est un nom grec, qui signifie en latin « uigilantius », et 'vigilant' dans notre langue. Il observait fidèlement les commandements de Dieu, et vivait lui-même de manière exemplaire. Il était très attentif aux besoins de nombreux païens auxquels il révéla le chemin de vie. Depuis l'enfance il était instruit de savoir livresque et se nourrissait de ce savoir avec un tel bonheur qu'on estimait que, dans toute la ville de Rome, il n'avait pas son pareil. Il approfondissait les leçons de doctes pédagogues, n'oubliait rien, mais gravait tout ce qu'il avait appris dans une mémoire fidèle. Son esprit avide dévorait le savoir qu'on lui inculquait et qu'il enseigna à son tour plus tard d'une voix plus suave que le miel. Dès sa jeunesse, alors que la nature et son âge auraient dû lui faire aimer les choses de ce monde, il commença à se mettre au service de Dieu et à aspirer de tout son être au royaume de la vie éternelle. Après le décès de son père, il construisit six monastères en Sicile[5] et un septième dans la cité de Rome[6], dans lequel il vécut lui-même en se conformant à la règle monastique sous l'autorité d'un abbé. Il dota ces sept monastères de ses propres biens et les enrichit beaucoup pour leur permettre de subvenir à leurs besoins quotidiens. Quant au surplus de ses biens, il le distribua aux pauvres de Dieu, et consacra toute sa noblesse naturelle à la gloire du Dieu éternel. Avant sa conversion il allait de par la cité de Rome en vêtements pourpres, paré de pierres étincelantes et d'ors flamboyants; mais après sa conversion, il se mit au service des pauvres de Dieu, pauvre parmi les pauvres, vêtu d'une misérable cape.

Dès le début de sa conversion, il était parvenu à un tel degré de perfection qu'il aurait déjà pu être compté parmi les grands saints. Il aimait à s'abstenir de viande et de boisson, et à veiller seul en prières. Mais il souffrait continuellement de maladies et,

[5] Saint-Herme, Saint-Théodore, Saint-Adrien, Sainte-Marie, Saint-Martin, Saints-Maxime-et-Agathe.

[6] Il s'agit de sa demeure familiale du Clivus Scauri sur le mont Caelius, qui devint le monastère Saint-André.

plus il était affligé de ces infirmités, plus il aspirait à la vie éternelle.

Le pape qui occupait à cette époque le siège apostolique[7] apprit comment le bienheureux Grégoire progressait en vertu et en sainteté. Il l'arracha à la vie monastique et le nomma son assistant après qu'il eut été ordonné diacre. Il arriva alors, comme cela se produit encore souvent aujourd'hui, que des marchands anglais vinrent avec leurs marchandises à Rome et que Grégoire s'en fut dans leur direction et examina leurs produits. Il vit alors, parmi ces marchandises, des jeunes gens vendus comme esclaves[8]. C'étaient des jeunes gens à la peau blanche et de belle apparence, avec de beaux cheveux. Grégoire admira la beauté de ces jeunes et demanda de quel pays ils venaient. Ils lui dirent qu'ils venaient d'Angleterre et que les gens de ce pays étaient aussi beaux qu'eux. Grégoire demanda alors si les gens de ce pays étaient chrétiens ou païens. On lui répondit qu'ils étaient païens. Alors Grégoire poussa un grand soupir du fond du cœur et dit : « Quel malheur que des hommes d'une si belle apparence obéissent au démon malfaisant. » Il demanda ensuite, quel était le nom de ce peuple auquel ils appartenaient. On lui répondit que c'étaient les Angles[9]. Il dit alors : « C'est à juste titre qu'on les appelle Angles, car ils ont la beauté des anges et il est juste qu'ils soient les compagnons des anges au ciel[10]. » Grégoire demanda encore quel était le nom du comté duquel venaient ces jeunes gens. On lui dit qu'ils étaient des habitants de la province de Deira[11] ; Grégoire répondit : « C'est à juste titre qu'on les nomme Deïres car ils seront arrachés de l'ire (de

[7] Benoit Ier (575-579). Il connut l'invasion des Lombards qui s'emparèrent de Rome la dernière année de son pontificat.

[8] Ce commerce lucratif se faisait essentiellement à Marseille.

[9] Peuple germanique originaire de la province d'Anglen (Schleswig) qui colonisa le nord et le centre de la Grande Bretagne à partir de la fin du Ve siècle. Appartient au groupe des Anglo-Saxons (Angles, Jutes, Saxons). Il donna son nom à la totalité du pays. C'était un peuple païen qui adorait les dieux germaniques, Wodan, Thunor et Freya et que les Celtes refusaient de convertir.

[10] Jeu de mots sur *Angle* et *angeli* = ange

[11] L'un des deux royaumes de Northumbrie au nord de la rivière Humber. Fondé au VIe siècle, il correspond plus ou moins au Yorkshire actuel. La capitale en était Eoforwic, aujourd'hui York. Réuni à la Bernicie au VIIe siècle pour constituer le royaume de Northumbrie.

Dieu) et appelés à la miséricorde du Christ[12]. » Il demanda encore : « Comment se nomme le roi de cette nation ? » On lui répondit que le roi se nommait Aella[13]. Alors Grégoire plaisanta en entendant ce nom et dit : « Il sied que l'on chante Alleluia dans ce pays pour louer le Créateur Tout Puissant. »

Grégoire se rendit aussitôt chez le Pape qui occupait le siège apostolique et lui demanda d'envoyer des évangélisateurs chez les Angles afin de les convertir au Christ. Il dit que lui-même était prêt à accomplir cette mission avec l'aide de Dieu, si cela agréait au Pape. Le pape ne put accéder à sa demande, bien qu'il le souhaitât vivement, car les habitants de Rome ne voulurent pas consentir à ce qu'un homme si instruit et un maître si vénérable quittât complètement la ville pour entreprendre un voyage vers un pays si lointain. Il arriva, après cela, qu'une grande épidémie de peste[14] s'abattit sur les habitants de Rome, surprit d'abord le pape Pélage[15] et l'emporta tout aussitôt. Après le décès du pape, la mort implacable fit tant de ravages parmi les habitants que, partout dans la ville, on voyait des maisons désertes et abandonnées. Mais la cité de Rome ne pouvait néanmoins demeurer sans pape et tous les habitants élirent unanimement le bienheureux Grégoire à cette dignité, bien qu'il s'y opposât de toutes ses forces. Grégoire envoya alors une lettre à l'empereur Maurice[16] qui était son parent, l'adjurant et le priant instamment de ne jamais donner son accord aux habitants pour qu'ils l'élevent à cette importante dignité, car, avec cette haute fonction, il craignait de se laisser séduire par les honneurs de ce monde qu'il avait auparavant rejetés. Mais Germanus, le préfet de l'empereur, se saisit de la lettre de l'envoyé de Grégoire et la déchira. Il dit ensuite à l'empereur que le peuple avait choisi Grégoire pour pape. Alors l'empereur Maurice remercia Dieu et ordonna de l'introniser. Alors Grégoire s'enfuit et se cacha, mais on finit par le surprendre et on l'amena à l'église Saint Pierre afin qu'il y soit élevé au ponti-

[12] Nouveau jeu de mots : ce royaume se prononce comme le Latin *de ira* = de l'ire.
[13] Premier roi de Deira (559-588), il régna sur cette province de 560 à 588.
[14] En 590, précédée d'inondations en 589.
[15] Pélage II (579-590) successeur de Benoit Ier. Au moment de son élection, Rome était occupée par les Lombards païens : il parvint à les en faire partir.
[16] Empereur de 582 à 602, successeur de Tibère II.

ficat. Mais avant son intronisation, Grégoire incita les habitants de Rome à faire pénitence parce que la peste sévissait et leur dit : « Frères bien aimés, il y a certes lieu de craindre ce fléau que Dieu nous envoie, aujourd'hui qu'il sévit parmi nous et que nous le subissons, alors que nous aurions dû le craindre plus tôt, avant qu'il ne s'abatte sur nous. Que notre douleur nous conduise à une vraie conversion et que l'épreuve qui nous est infligée brise la dureté de nos cœurs. Voilà que ce peuple est frappé par le glaive de la colère divine et que chacun est anéanti par un mal inattendu. La maladie ne précède pas la mort mais vous voyez que la mort ne permet même pas à la maladie de s'installer. Ceux qui sont frappés sont emportés par la mort avant de pouvoir laisser éclater les sanglots du vrai repentir. Réfléchissez donc comment celui qui ne peut regretter le mal qu'il a commis se présentera devant la face du Juge implacable. De nombreux habitants de cette terre sont emportés par ce fléau et leurs maisons sont abandonnées. Les pères et les mères entourent la dépouille de leurs enfants, et leurs héritiers les précèdent dans la mort. Réfugions nous résolument dans les larmes du repentir, tant que nous le pouvons, avant que ce fléau inattendu ne nous détruise. Pensons à toutes les fautes que nous avons commises dans notre égarement et confessons dans les larmes le mal que nous avons fait. Hâtons la présence de Dieu par nos louanges comme nous le conseille le prophète : « *Elevons nos cœurs et nos mains vers Dieu* », ce qui veut dire qu'il nous faut ajouter à la ferveur de nos prières les mérites de nos bonnes œuvres. Il calme notre peur et nous donne confiance, Celui qui parle par son prophète, « *Je ne veux pas la mort du pécheur, mais je veux qu'il se convertisse et qu'il vive* ». Qu'aucun homme ne désespère de lui-même à cause de ses nombreux péchés, car trois jours de pénitence ont effacé les anciennes fautes des habitants de Ninive[17] et le malfaiteur[18] qui s'est converti a obtenu le pain de la vie éternelle par les paroles qu'il a prononcées à sa mort. Changeons nos cœurs, le Juge sera rapidement ému par nos prières si nous nous sommes corrigés de nos perversités. Opposons nos larmes assidues au glaive imminent d'un tel châtiment. En effet, la persévérance réjouit le cœur du Juge Suprême, bien qu'elle soit chose fasti-

[17] Jonas, III, IV.
[18] Il s'agit du bon larron, crucifié avec Jésus et qui a reconnu ses fautes avant de mourir.

dieuse pour les hommes. Car Dieu qui est doux et miséricordieux veut que nous implorions sa miséricorde par des prières constantes et Il ne veut pas exercer son courroux à notre égard à la mesure de nos fautes. Il a dit par la voix de son prophète : « *Appelle moi dans les jours de tribulations, et je te sauverai et tu me glorifieras* ». Dieu lui-même confirme qu'Il aura pitié de ceux qui crient vers Lui, Lui qui nous exhorte à crier vers Lui. C'est pourquoi, frères bien-aimés, réunissons-nous dès le matin, en ce quatrième jour de la semaine, et récitons sept litanies d'un cœur pieux et repenti afin que le Juge implacable ait pitié de nous quand il verra que nous mêmes rejetons nos fautes. »

Quand, sur l'ordre de Saint Grégoire, l'immense foule de prêtres et de moines, ainsi que de laïcs se réunit en ce mercredi pour réciter les sept litanies, la peste dont nous avons parlé auparavant sévissait tellement que quatre vingt personnes tombèrent en même temps et quittèrent ce monde, alors que la foule récitait les litanies. Mais le saint prêtre continua à exhorter la foule, lui enjoignant de persister dans ses prières jusqu'à ce que Dieu, dans sa miséricorde, ait mis fin à cette cruelle épreuve.

Après avoir été élevé au pontificat, Grégoire se souvint de ce qu'il s'était proposé de faire autrefois pour les Angles et s'employa aussitôt à mener à bien cette tâche exaltante. Il ne pouvait certes abandonner complètement le siège épiscopal de Rome, mais il envoya d'autres messagers, de vertueux serviteurs de Dieu, dans cette île, et lui-même contribua beaucoup par ses prières et ses conseils à ce que ces messagers soient entendus et que leur prédication produise du fruit en abondance pour Dieu. Voici les noms de ces messagers : Augustin[19], Mellite[20], Laurent[21], Pierre[22], Jean[23]

[19] Moine bénédictin, prieur du monastère St André sur le Mont Caelius. Il est chargé par le pape Grégoire Ier d'évangéliser l'Angleterre. Il quitte Rome en 596 pour l'Angleterre en compagnie d'une quarantaine de moines. Il fonde le siège épiscopal de Cantorbéry et en devient le premier évêque, de 601 à 604.
[20] Troisième évêque de Cantorbéry, de 619 à 624.
[21] Deuxième évêque de Cantorbéry, de 604 à 619.
[22] Premier abbé de St Pierre et St Paul à Cantorbéry, de 602 à 607.
[23] Deuxième abbé de St Pierre et St Paul de 607 à 618.

et Juste[24]. Le bienheureux pape Grégoire envoya ces prédicateurs et de nombreux autres moines aux Angles et les encouragea dans leur mission par ces paroles : « Ne craignez pas les difficultés de ce long voyage ni les critiques des méchants, mais avec toute la constance et l'ardeur d'un amour authentique, accomplissez ce que vous avez entrepris avec l'aide de Dieu. Et sachez que votre part de la récompense éternelle sera d'autant plus grande que vous vous emploierez activement à faire prévaloir la volonté de Dieu. Obéissez en toutes choses et en toute humilité à Augustin, que nous vous donnons pour chef. Tout ce que vous ferez sur ses recommandations sera bénéfique pour votre âme. Que Dieu Tout Puissant vous protège, qu'il vous prodigue ses bienfaits, et me donne de contempler les fruits de votre travail dans la patrie éternelle afin que je puisse partager la joie de votre récompense bien que je ne puisse agir avec vous, car je désire moi aussi travailler[25]. » Alors, sur l'ordre de Grégoire, Augustin s'en alla avec ses compagnons, ils étaient quarante, jusqu'à ce qu'ils parviennent sains et saufs à cette île[26].

En ce temps là, le roi Ethelbert[27] régnait sur Cantorbéry et son royaume s'étendait de la grande rivière Humber[28] jusqu'à la mer. Augustin avait emmené des interprètes du royaume des Francs, comme le lui avait commandé Grégoire, et, par la bouche de ces interprètes, il prêchait la parole de Dieu au roi et à son peuple, lui disant comment, par sa propre passion, le Sauveur miséricordieux avait racheté ce monde pécheur et ouvert la porte du royaume des cieux à ceux qui croyaient en lui. Alors le roi Ethelbert répondit à Augustin et lui dit qu'il lui apportait de belles paroles et de merveilleuses promesses ; il dit aussi qu'il ne pouvait aussi

[24] Evêque de Rochester en 604, quatrième évêque de Cantorbéry de 624 à 627. Aelfric a oublié de citer Paulin, envoyé en 601 auprès d'Augustin.

[25] Lettre du Pape Grégoire aux frères en route vers l'Angleterre, 23 juillet 596.

[26] Le voyage dura plus d'un an, du printemps de 596 à Pâques environ de 597. Ils débarquèrent sur l'île de Thanet.

[27] Roi du Kent (560-616), reconnu *Bretwalda*, « souverain de Bretagne », après 593, il étend sa puissance sur l'Angleterre au Sud de la Humber. Epoux d'une princesse mérovingienne catholique, il est converti au christianisme par St Augustin et aide celui-ci à organiser l'Eglise anglo-saxonne.

[28] Ethelbert exerçait son autorité sur les Saxons de l'ouest et de l'est ainsi que sur les Angles au Sud de la Humber

soudainement abandonner les anciennes coutumes qu'il observait avec le peuple des Angles. Il dit à Augustin qu'il ne lui défendait pas d'annoncer la doctrine divine à son peuple et qu'il assurerait sa subsistance et celle de ses compagnons, et il lui fit préparer un logement à Cantorbéry, la capitale de tout son royaume.

Alors Augustin et ses moines commencèrent à imiter la vie des apôtres, servant Dieu par une prière continuelle, pratiquant les veilles et le jeûne et annonçant la parole de vie à ceux qu'ils rencontraient, méprisant toutes les choses de ce monde et les jugeant futiles. Ils n'acceptaient que ce qui était nécessaire à leur subsistance. Ils vivaient eux-mêmes selon les préceptes qu'ils enseignaient et ils étaient prêts à souffrir des persécutions, et même la mort s'il le fallait, pour la vérité qu'ils annonçaient.

Très nombreux furent alors ceux qui crurent et furent baptisés au nom de Dieu, tant ils étaient émerveillés par leur vie simple et pure et la douceur de leur céleste doctrine. Alors le roi Ethelbert fut enfin séduit par la pureté de leur vie et leurs suaves promesses dont la vérité se manifestait par de nombreux miracles, et il crut et fut baptisé[29]. Il respectait beaucoup les chrétiens et les aima comme des citoyens du royaume des cieux. Il ne voulut cependant obliger personne à devenir chrétien car il avait appris des maîtres de son salut que le service du Christ ne doit pas être imposé mais doit être volontaire. Ils se mirent alors à venir écouter chaque jour la parole divine en très grand nombre, ils renièrent leur paganisme, rejoignirent l'Eglise du Christ et crurent en Lui.

Entre temps Augustin traversa la mer pour se rendre chez l'archevêque Ethère[30] et celui-ci l'ordonna archevêque de la nation des Angles comme le lui avait intimé Grégoire auparavant. Une fois ordonné, Augustin retourna à son siège épiscopal et envoya des messagers à Rome annoncer au bienheureux Grégoire que les Angles s'étaient convertis au christianisme. Il lui posa également

[29] Le 1er juin 597, veille de la Pentecôte.

[30] Augustin se rendit en Arles pour y être ordonné archevêque. Ælfric se fie à Bède (1, 27) selon lequel il aurait été consacré par Ethère, alors que l'évêque d'Arles était Virgile et non Ethère (cf. Lettre de Grégoire à Virgile, évêque d'Arles, 601).

beaucoup de questions par lettre sur la manière dont il devait se comporter au milieu des nouveaux convertis. Alors, exultant de joie, Grégoire remercia grandement Dieu de ce que cela s'était passé chez les Angles comme lui-même l'avait ardemment souhaité et il envoya aussitôt des messagers porteurs de lettres et de nombreux présents, et envoya d'autres lettres à Augustin avec les réponses à toutes les questions qu'il lui avait posées et il l'encouragea également par ces paroles : « Frère bien aimé, je sais que Dieu Tout Puissant a accompli beaucoup de miracles par ton entremise parmi le peuple qu'Il s'est choisi, et tu peux t'en réjouir mais en craignant. Tu peux certainement te réjouir que ces miracles que les gens ont vus aient produit et fortifié la grâce dans leurs âmes, pourtant il te faut craindre que ton cœur ne se gonfle d'orgueil parce que Dieu a accompli ces miracles par ton entremise et qu'alors tu ne sois rempli de vaine gloire au dedans parce que ta réputation est rehaussée au dehors[31]. »

Grégoire envoya également à Augustin des présents sacrés, des vêtements sacerdotaux et des livres ainsi que des reliques des apôtres et des martyrs, et il fit savoir que ses successeurs devraient toujours recevoir le pallium et la dignité archiépiscopale du Saint Siège apostolique de Rome. Après cela, Augustin nomma des évêques choisis parmi ses compagnons dans toutes les cités de la nation anglaise et ils continuèrent à grandir dans la foi en Dieu jusqu'à ce jour.

Le bienheureux Grégoire composa de nombreux traités spirituels et guida le peuple de Dieu vers la vie éternelle avec beaucoup de zèle. Il accomplit de nombreux miracles dans sa vie et dirigea avec grande compétence le Saint Siège pendant treize ans, six mois et dix jours et ensuite, en ce jour, s'en alla occuper le siège éternel préparé pour lui dans le royaume des cieux, où il vit avec Dieu Tout Puissant pour les siècles des siècles[32]. Amen

[31] Lettre de Grégoire à Augustin, écrite en 600 ou 601.
[32] Grégoire est décédé le 12 mars 604.

20 MARS.
DEPOSITION DE ST CUTHBERT, ÉVÊQUE

Nous célébrons le vénérable évêque Cuthbert, lui qui s'est distingué par de nombreux mérites et de hautes fonctions et règne au Royaume des cieux avec le Créateur Tout Puissant, dans une béatitude sans fin[1].

Bède, le Maître plein de sagesse de la nation anglaise, a fait l'éloge de ce Saint et en a écrit la vie telle qu'elle s'est déroulée, en prose mais aussi en vers[2]. Bède nous a en effet raconté que, comme le voulait l'innocence de son âge alors qu'il n'était qu'un enfant de huit ans, le bienheureux Cuthbert courait et jouait avec d'autres enfants de son âge : mais Dieu Tout Puissant voulut remédier à l'ignorance de son élu Cuthbert par les conseils d'un bon maître et lui envoya un enfant de trois ans pour désapprouver son jeu stupide par des paroles pleines de sagesse. Cet enfant de trois ans dont nous venons de parler demanda effectivement au joyeux Cuthbert : « Pourquoi t'adonnes-tu à ce jeu frivole, toi qui es béni de Dieu et auréolé de la dignité céleste ? Il ne sied pas à un évêque de se comporter dans ses actes comme les gens du peuple. Renonce, très cher, à ce jeu inconvenant et attache-toi à Dieu qui t'a choisi pour être l'évêque de son peuple auquel tu ouvriras la porte du royaume des cieux. » Mais Cuthbert poursuivit son jeu et continua à courir, jusqu'à ce que, versant des larmes amères,

[1] Une *Vie de saint Cuthbert* avait été écrite par un moine anonyme de Lindisfarne entre 699 et 705 et Bède écrivit deux Vies de Saint Cuthbert avant 721. Cuthbert naquit aux environs de 634 en Bernicie, quand la Northumbrie traversait une période difficile et que l'armée avait été anéantie par Cadwallon et Penda. Voir *Vie de St Oswald*, infra.

[2] Après avoir écrit une *Vie de saint Cuthbert* en vers, plus courte, comme il le dit lui-même, Bède reprend le même thème et le développe dans sa *Vie de Cuthbert* en prose rédigée vers 721. La source utilisée par Ælfric est la Vie en prose de Bède ainsi que son *Histoire ecclésiastique du peuple anglais* (IV, 27-32).

son maître calmât soudain le jeu de tous les enfants. Et toute la joyeuse bande chercha alors à soulager la tristesse de ce seul enfant, mais à eux tous ils ne purent le consoler et effacer son chagrin jusqu'à ce que Cuthbert le réconforte en l'embrassant gentiment, après quoi, conformément au conseil de l'enfant, il conserva toujours lui-même une attitude extrêmement réservée.

Il advint par la suite que le genou du bienheureux Cuthbert fut déformé par une forte enflure si bien qu'il devait s'aider de béquilles pour se déplacer. Alors qu'un jour il était assis au soleil, à l'écart des autres, et qu'il réchauffait sa jambe, un superbe cavalier s'approcha de lui, chevauchant un cheval d'une blancheur immaculée et lui-même portait des vêtements blancs ; il salua poliment le saint homme par des paroles amicales, le priant, s'il n'y voyait pas d'inconvénient, de lui donner de quoi manger. Cuthbert répondit alors franchement à l'envoyé : « Je préparerais ton repas moi-même, si je pouvais me déplacer. Mon genou malade est très éprouvé et aucun traitement ne peut l'apaiser en quoi que ce soit, même s'il est appliqué souvent. » Alors l'étranger descendit de cheval, prit le genou entre ses mains bienfaisantes et lui enjoignit de prendre de la farine de froment, de la faire bouillir dans du lait et d'envelopper le membre enflé de cette préparation chaude ; sur ces paroles il se remit en selle et s'en alla par le même chemin qu'il avait pris pour venir. Cuthbert enveloppa alors son genou comme le lui avait recommandé l'ange et il fut aussitôt guéri et put remarcher. Il comprit que Dieu l'avait visité par son ange, Lui qui autrefois, dans sa toute puissance et par son archange Raphaël, avait rendu la vue à Tobie affligé de cécité[3].

De même, dans sa jeunesse, alors qu'il veillait avec des bergers dans un champ, le bienheureux Cuthbert vit les cieux ouverts et des anges qui conduisaient l'âme de l'évêque Aidan en grande pompe dans la joie éternelle[4]. Une autre fois, alors que Cuthbert s'en allait de par la province, prêchant la foi en Dieu, pour se protéger de l'orage il se réfugia dans la cabane inhabitée d'un berger

[3] Tobie, X, 11.

[4] Il s'agit là d'un lieu commun des vies de saints que l'on retrouve dans la *Vie de saint Chad*. Sur Aidan, voir saint Oswald, note 7.

qui se trouvait dans la région aride qu'il traversait et il attacha son cheval à l'intérieur. Or, pendant qu'il disait ses prières, le cheval avait arraché le chaume du toit de la cabane et voilà que lui parvinrent, comme venant du toit, une miche chaude et son accompagnement. Alors il remercia Dieu pour ces victuailles et en fit son repas.

Après cela, le bienheureux Cuthbert renonça totalement à toutes les choses de ce monde et embrassa la vie monastique par de saintes pratiques[5]. Et peu de temps après qu'il fut devenu moine il fut nommé responsable de l'hôtellerie, affecté au service des hôtes du couvent et chargé de leur logement[6]. Il advint alors, par une journée d'hiver, qu'un ange de Dieu vint à lui sous l'aspect d'un étranger et Cuthbert l'accueillit avec grande hospitalité. Il sortit pour préparer le repas de cet hôte. Lorsqu'il revint, il ne vit pas le moindre hôte mais trois pains venus du ciel, de la blancheur du lys, exhalant le parfum des roses et d'un goût plus agréable que le miel des abeilles. Alors le bienheureux Cuthbert scruta la neige là où l'étranger était passé en partant, mais quand il n'y vit aucune trace de pas, il comprit que l'étranger était un ange et non un homme qui lui avait apporté cette divine nourriture et qu'il n'avait rien de terrestre.

Le saint homme dont nous vous avons parlé avait coutume d'aller de nuit jusqu'à la mer et de chanter ses prières debout dans l'océan, avec de l'eau jusqu'au cou[7]. Une nuit, un autre moine guetta sa venue et suivit lentement ses pas, jusqu'à ce que tous deux fussent arrivés à la mer. Alors, comme à l'accoutumée, Cuthbert chanta ses prières debout au milieu des vagues, et s'agenouilla ensuite sur le sable, les paumes levées vers le firmament.

[5] Il décide de devenir moine en 651 à la suite de cette vision et entre à l'abbaye de Melrose, attiré par la réputation de son prieur, Boisil. Il passe ensuite quelque temps à Ripon, avant de retourner à Melrose dont il devient prieur à la mort de Boisil. On le retrouve ensuite à Lindisfarne.

[6] Alhfrid de Deira, fils d'Oswy, avait donné des terres à Eata, abbé de Melrose, afin qu'il fonde un monastère à Ripon. Lorsqu'il se rendit à Ripon, Eata emmena Cuthbert avec lui, et en fit le responsable des hôtes.

[7] C'était là une forme d'ascétisme courante en particulier parmi les Irlandais.

Voilà que deux phoques arrivèrent de la mer et séchèrent ses pieds de leur fourrure et réchauffèrent ses membres de leur souffle[8]. Ensuite, ils s'étendirent à ses pieds sur le sable jaune et, par un signe, implorèrent sa bénédiction. Alors Cuthbert renvoya les animaux marins dans la mer en les bénissant de bon cœur et au matin il regagna le couvent. Le moine eut alors grand peur et abattu, alla se jeter dès l'aube aux pieds du saint homme le suppliant de mettre fin à son tourment et d'avoir pitié de sa curiosité dans sa bonté paternelle. Le Saint répondit aussitôt : « Je veux bien entre nous avoir pitié de ton erreur si tu acceptes de garder secret ce que tu as vu, jusqu'à ce que mon âme ait quitté cette terre, appelée de cette vie au paradis. » Cuthbert guérit ensuite par des prières les tourments de celui qui l'avait épié et pardonna la faute qu'il avait commise en le suivant par curiosité. De nombreux miracles sont dus au bienheureux Cuthbert, mais pour faire court nous en passerons certains sous silence, de peur que ce récit ne vous paraisse trop long.

Cuthbert s'en allait un jour, comme il en avait l'habitude, prêcher la foi, afin d'enseigner aux ignorants le chemin de vie, quand un aigle vola devant lui pendant son voyage et le saint homme demanda alors à son compagnon, qui, ce jour là, leur donnerait à manger. Celui-ci lui répondit que cela faisait un moment qu'il se demandait où ils devraient s'adresser pour leur subsistance, puisqu'ils étaient partis sans provisions. Cuthbert lui dit alors : « Eh quoi ! Dieu Tout Puissant peut très facilement pourvoir à nos besoins par cet aigle, Lui qui autrefois a nourri Elie par l'entremise d'un noir corbeau, avant qu'il ne s'en aille au ciel[9]. » Ils poursuivirent leur route et voilà que l'aigle se tenait sur le rivage, vers lequel il avait volé avec un poisson qu'il venait de prendre. Alors le Saint dit à son compagnon : « Cours à cet aigle et prends une partie du poisson qu'il a pris pour notre repas. Louange au Dieu Tout Puissant qui a voulu nous nourrir par cet oiseau. Mais donne une part à l'aigle en récompense de son travail. »

[8] Bède parle de loutres. En Irlande, la loutre était supposée avoir des vertus magiques et faire preuve de sollicitude pour les saints.
[9] I Rois, V,1.

Après le repas, ils poursuivirent leur chemin et Cuthbert enseignait merveilleusement la foule, l'exhortant à se méfier des artifices du démon, afin qu'il n'ébranle pas leur foi par ses mensonges et ne détourne pas leur esprit de la prédication. Et voilà que, fortement induite en erreur, la foule se mit soudain à s'enfuir précipitamment pendant cette exhortation et ne fit guère attention à l'enseignement. Car l'ennemi perfide avait totalement aveuglé tous ces gens, comme si à cet endroit une maison brûlait réellement, crépitant sous les flammes, alors que ce n'était qu'une illusion. Ils voulurent éteindre le feu, si toutefois il était possible de l'éteindre avec de l'eau : mais la présence du Saint écarta sans peine l'artifice du diable qu'ils avaient suivi dans leur égarement alors qu'ils avaient fait peu de cas de la parole de vie. Remplis de honte, ils retournèrent à la prédication dont ils s'étaient désintéressés auparavant, suppliant le maître d'avoir pitié d'eux parce qu'ils n'avaient pas alors écouté son enseignement, lorsqu'il mentionnait ce danger qui les guettait.

Mais une autre fois, Cuthbert sauva à lui seul une maison en flammes des ravages du feu par ses pieuses prières et détourna le souffle du vent, lui qui avait souvent auparavant neutralisé, grâce à la protection du vrai Dieu, les traits empoisonnés par lesquels le Malin essayait de le tenter. Il lui arrivait souvent d'aller prêcher sans crainte dans des lieux retirés. Car Dieu Tout Puissant lui avait fait don d'une éloquence exquise pour instruire les gens qui ne pouvaient lui dissimuler leurs pensées. Ils lui confessaient humblement leurs secrets et n'osaient pas faire autrement et sous sa direction ils s'amendaient en secret.

Un certain homme d'une grande piété était également très intime avec le bienheureux Cuthbert et profitait souvent de son enseignement. Il arriva à sa femme une chose bien pire qu'il ne méritait car elle fut gravement atteinte de folie. Cet homme se rendit alors auprès du bienheureux Cuthbert qui, à cette époque, était prévôt du monastère nommé Lindisfarne[10]. Il ne put lui dire ouver-

[10] Lindisfarne, connue sous le nom d'île sainte, se trouve au large des côtes de Northumbrie, non loin de Bamborough, capitale de la Bernicie. Elle est accessible à pied à marée basse. L'île fut donnée par Oswald en 635 au moine irlandais Aidan qui en fit son siège épiscopal.

tement, tant sa honte était grande, que sa pieuse épouse était atteinte de folie mais il lui demanda d'envoyer un frère qui pourrait lui administrer les derniers sacrements avant qu'elle ne soit emportée de cette vie. Or Cuthbert savait tout ce qui était arrivé à cette femme et voulut aussitôt aller la voir lui-même, car elle avait auparavant mené une vie pieuse, bien qu'un tel malheur l'ait frappée. L'homme se mit alors à pleurer tristement, déplorant son infortune. Mais Cuthbert le réconforta par ses paroles, lui dit que le démon, qui voulait lui nuire, la quitterait lors de sa visite et s'enfuirait terrorisé et que sa femme ayant recouvré ses esprits et tenant un discours sensé viendrait à sa rencontre et prendrait la bride de son cheval. Il advint alors, comme le maître l'avait prédit, que cette femme le salua avec tous ses esprits par des paroles de bienvenue, le pria de la laisser lui préparer un repas et lui dit comment le diable l'avait secrètement quittée et saisi d'une grande peur avait pris la fuite, alors que le Saint se rendait chez elle.

Le bienheureux Cuthbert accomplit de nombreux miracles pendant le temps qu'il résida au monastère. Il commença alors à réfléchir comment il pourrait échapper à l'adulation des gens, craignant de s'éloigner de la gloire du ciel par une trop grande célébrité dans le monde. Il décida de mener la vie solitaire d'un anachorète et de vivre totalement dans l'obscurité. Il partit alors pour Farne, par la mer[11]. Cette île est toute battue par l'océan, au milieu de la mer, et avant ce moment, elle était toute entière remplie d'esprits mauvais, si bien que les hommes ne purent cultiver la terre, terrifiés par les menaces des odieux démons, et ils s'enfuirent tous, abandonnant entièrement l'île au noble soldat de Dieu. Il y vécut seul, sans se soucier de leur hostilité, par la grâce de Dieu Tout Puissant. L'île était alors totalement dépourvue d'eau et des bienfaits qu'elle procure, couverte de rochers sans la moindre végétation, mais le saint homme commanda aussitôt de creuser un trou au milieu du sol dur de son agréable demeure et une merveilleuse source en jaillit, une eau d'un goût très doux, pour les besoins

[11] Les Farne Islands constituent un groupe de petites îles rocheuses au large de Bamborough. Ces îles sont complètement isolées de la terre ferme. Farne est la plus grande de ces îles, à une dizaine de kilomètres de Lindisfarne. Aidan en avait déjà fait un lieu de retraite.

de l'homme qui un jour avait miraculeusement changé de l'eau pour lui donner le goût du vin, lorsque Dieu le voulut ainsi.

Le saint homme demanda alors qu'on lui apporte des semences. Il voulait cultiver les fruits de la terre sur ce sol aride, si Dieu lui accordait de pouvoir se nourrir du travail de ses pieds. Il sema alors du froment sur une terre qu'il avait labourée, mais il ne put donner de fruit ni même pousser avec l'herbe. Il se fit alors apporter des semences d'orge et, vers la fin de la saison, ensemença la terre. L'orge poussa de façon splendide et arriva bien à maturité. Des corbeaux voulurent alors lui prendre le fruit de son labeur, s'ils l'osaient. Le saint dit aux oiseaux au bec dur : "Si le Tout Puissant vous l'a permis, jouissez de ces fruits et ne me demandez pas. Si, cependant, il ne vous a pas autorisés, alors, oiseaux rapaces, repartez chez vous et quittez cette île." Alors tous les corbeaux s'en allèrent aussitôt et s'envolèrent sur le grand océan et le Saint jouit des fruits de son travail.

Après un certain temps arrivèrent à nouveau deux autres corbeaux noirs qui arrachèrent le chaume de sa maison de leur bec dur et l'emportèrent à leur nid, pour protéger et réchauffer leurs petits. Une fois encore, le saint homme les chassa tous d'un mot de cet endroit : mais l'un des oiseaux revint après trois jours, très triste, et vola à ses pieds, le suppliant avec insistance de le laisser vivre paisiblement sur cette île et son compagnon avec lui. Le saint accéda à leur demande et ils s'installèrent joyeusement à cet endroit et apportèrent au sage un présent pour le remercier, de la graisse de porc pour oindre ses chaussures, et ils demeurèrent sur l'île, sans faire le moindre mal.

Puis le Saint voulut construire une maison pour son usage personnel, avec l'aide de ses frères. Il leur demanda une poutre afin d'étayer la maison du côté de la mer. Les frères lui promirent de lui apporter ce madrier à leur retour. Ils revinrent, en effet, comme ils l'avaient dit, mais en oubliant la poutre. Cependant Dieu Tout Puissant ne l'oublia pas et la lui envoya Lui-même avec la marée et le flux la rejeta là où lui-même envisageait d'élever la maison, sur la rive de l'océan. Le saint homme y vécut de nombreuses années, menant la vie très austère d'un anachorète et des hommes

de grande vertu lui rendaient souvent visite et amendaient leur vie par son enseignement.

Une abbesse du nom d'Elflède, soeur du roi Egfrid, vint le voir[12]. Elle voulait fortifier son âme par son enseignement. Lors de la conversation, elle se mit à implorer le saint homme de lui dire combien de temps son frère Egfrid pourrait posséder son royaume. Le saint lui répondit de manière très ambiguë et dit : « Le bonheur d'une année compte pour peu de choses lorsque la fatalité de la mort est proche[13]. » Elle comprit alors que son frère ne pourrait jouir de la vie plus d'un an et pleurant amèrement lui demanda aussitôt : « Dis moi, mon ami, qui prendra la succession de son royaume, puisqu'il n'a pas de frère et ne laisse aucun enfant[14]. » Le saint homme dit à nouveau à la vierge : « Le Créateur Tout Puissant a gardé son élu pour qu'il soit roi de cette nation, et il te sera aussi cher que l'autre l'est maintenant. » Alors la jeune femme osa encore lui adresser la parole et dit : « Les pensées des hommes sont diverses ; certains recherchent les honneurs de ce monde, d'autres satisfont leurs envies perverses et tous finissent dans la misère. Toi tu méprises la gloire et tu préfères rester dans cette misérable masure plutôt que d'être un respectable évêque dans un palais. » Le sage répondit alors qu'il n'était pas digne d'une telle fonction ni d'un tel siège mais que, néanmoins aucun homme ne pouvait échapper à la toute puissance de Dieu où qu'il se cache dans les cieux ou sur la terre, ou encore en mer. « J'espère tou-

[12] Elflède était la fille d'Oswy et d'Eanflède. Elle fut consacrée à la vie religieuse par son père après sa victoire sur Penda en 655. Elle fut moniale à Whitby et succéda à Hilda en tant qu'abbesse de ce monastère en 680 ; amie de Cuthbert et de Wilfrid, elle contribua à la réintégration de ce dernier dans son siège épiscopal en 687.

[13] Egfrid mourut le 20 mai 685 lors de la bataille engagée contre son cousin, le roi picte Bruide, à Nechtansmere ou Dunnichen Moss dans le Forfarshire, malgré les mises en garde de ses amis, dont Cuthbert (Bède, IV, 26).

[14] Egfrid avait épousé Etheldrède, mais le mariage n'avait pas été consommé (Bède, IV, 19 et Æffric, *Vie de sainte Ethedrède*). Son demi-frère Aldfrid, dont la mère était irlandaise, lui succéda. Il avait vécu en exil en Irlande durant le règne d'Egfrid où il était connu sous le nom de Flann Fina, Fina étant le nom de sa mère. Selon Bède « il fit revivre son royaume réduit à des frontières plus étroites » (IV, 26). On a qualifié cette période d' « âge d'or de la Northumbrie ». Ce fut une période d'intense activité culturelle à laquelle on doit les œuvres de Bède, la *Vie anonyme de Cuthbert*, la *Vie de Wilfrid* par Eddius, la plus ancienne *Vie de Grégoire le Grand*, et les « *Lindisfarne Gospels* » aux merveilleuses enluminures.

tefois que, si le Tout Puissant m'ordonne d'accepter cette dignité, je pourrai à nouveau regagner cette île après deux ans et en profiter. Je te prie, Elflède, de ne mentionner notre conversation à personne tant que je vivrai. »

Après cette conversation, se tint une assemblée à laquelle participèrent Egfrid et Theodore, archevêque de cette île, ainsi que de nombreux autres vénérables sages et tous, à l'unanimité, ils choisirent le bienheureux Cuthbert pour être leur évêque[15]. Ils envoyèrent sans tarder des missives au saint homme pour l'en informer, mais ils ne purent l'arracher à son monastère. Alors le roi Egfrid lui-même se rendit en bateau sur cette île ainsi que l'évêque Trumwine[16] et d'autres hommes de grande piété et, tombant à genoux, ils supplièrent tellement le saint homme, et l'implorèrent en larmes, tant et si bien qu'ils l'emmenèrent tout en larmes lui aussi de sa retraite jusqu'au synode et, à leur demande, il accepta cette dignité, comme cela avait été prédit bien longtemps auparavant par la bouche de l'enfant et par le grand évêque Boisil[17] qui lui avait prophétiquement révélé ce que serait sa vie.

Cette même année Egfrid, ce noble roi, fut assassiné lors de sa malencontreuse expédition, lorsqu'il commença à combattre les Pictes avec trop d'audace, contre la volonté de Dieu et son demi-frère régna ensuite, lui qui par amour du savoir était parti chez les Scots afin d'accroître ses connaissances à l'étranger[18]. Ainsi s'accomplit la prédiction rapportée auparavant, ce que le saint homme avait dit à la jeune femme concernant son frère, avant qu'il ne soit

[15] Cuthbert avait été ordonné évêque de Lindisfarne l'année même de la mort d'Egfrid. (Bède, IV, 27), c'est à dire en 685. Nommé initialement évêque de Hexham, il réussit à convaincre Eata, évêque de Lindisfarne, d'échanger les évêchés et de lui laisser Lindisfarne.
[16] Après que Wilfrid ait été expulsé de son diocèse de Northumbrie en 678 à la demande d'Egfrith et avec l'assentiment de l'archevêque Théodore, deux évêques furent nommés à sa place : Bosa, chargé de la province de Deira dont l'évêché se trouvait à York et Eata responsable de la Bernicie eut son siège épiscopal à Hexham. Trois ans plus tard, en 681, deux nouveaux évêques furent nommés, Tunbert pour l'Eglise d'Hexham, tandis que Eata restait à Lindisfarne, et Trumwine pour la province des Pictes, soumise aux Anglais (Bède, IV, 12).
[17] Prieur du monastère de Melrose « prêtre doué de grandes vertus et de l'esprit de prophétie » (Bède, IV, 27).
[18] Voir notes 10 et 11.

évêque. Alors le vénérable Cuthbert, évêque suffragant de l'assemblée de Lindisfarne, gouverna son peuple avec beaucoup de zèle, imitant en cela les saints apôtres, et il le préserva des atteintes du démon par des prières assidues et le dirigea vers le ciel par des propos sanctifiants ; et lui-même appliquait dans sa vie ce qu'il enseignait et confirmait toujours ses enseignements par des exemples, les embellissait par des miracles, les tempérait constamment par un amour sincère et les modérait avec beaucoup de patience et toutes ses paroles étaient empreintes d'une grande piété. Il ne voulut rien changer à sa façon de s'alimenter ni troquer les vêtements qu'il portait sur son île déserte, mais toute sa vie il conserva parmi les laïcs son alimentation frugale dans toute sa rigueur. Il faisait preuve d'une grande générosité envers les pauvres et les nécessiteux et restait très pauvre pour lui-même.

Il accomplit de nombreux miracles pendant son épiscopat. Avec de l'eau bénite, il guérit une femme, l'épouse d'un noble, d'un mauvais mal et, sitôt rétablie, cette femme le servit. A la même époque, il oignit d'huile le corps d'une jeune fille grabataire qui souffrait depuis longtemps de sévères maux de tête, et son état s'améliora sur le champ. Un homme d'une grande piété était également très affligé et sur le point de mourir, et ses amis n'espéraient plus sa guérison. Mais l'un d'entre eux avait du pain que le saint homme avait béni auparavant, il le trempa sans attendre dans de l'eau qu'il versa dans la bouche de son parent malade, et il calma aussitôt le mal. Une autre fois, on amena un jeune garçon malade au vénérable sage, alors qu'il allait prêchant la parole. Les porteurs sollicitèrent sa bénédiction avec ferveur et il releva immédiatement le jeune garçon qui, guéri, repartit en marchant alors qu'il était arrivé porté sur une civière. Il eut ensuite pitié d'une pauvre mère éplorée qui portait à grand peine son enfant à moitié mort sur le chemin qu'il suivait. Il eut pitié de la douleur de cette mère et embrassa son fils avec bonté. Il lui dit que son enfant se rétablirait et que toute sa famille allait être en bonne santé et les paroles du prophète s'accomplirent.

Ensuite Elflède, cette noble vierge, invita le vénérable maître chez elle. Alors qu'il était assis à table, il leva les yeux vers le ciel, très ému et posa son couteau. La sainte femme lui demanda alors

pourquoi il abandonnait tout à coup son repas. L'évêque lui dit alors, l'air troublé : « Voilà, je viens de voir des anges transporter une âme bienheureuse de ton domaine vers les cieux au milieu de chants sacrés et tu connaîtras rapidement son nom à l'aube lorsque je présenterai à Dieu l'offrande vivante dans la communauté des croyants. » La nouvelle se répandit alors, comme l'avait prédit le prophète, qu'en accomplissant fidèlement son service, son berger était monté sur un chêne et nourrissait son troupeau de sa cime quand il fit une mauvaise chute et quitta ce monde pour s'en aller glorieusement vers son Dieu, à cause de sa bonté pour son troupeau. Qui pourra jamais dire tous les grands miracles de ce saint homme, le nombre de fois qu'il guérit des malades, mit en fuite des esprits mauvais et, inspiré par l'esprit de sagesse, prédit à l'avance le décès d'hommes promis à la mort ?

Un prêtre très croyant vivait dans un ermitage selon ses préceptes et lui rendait visite chaque année. Il répondait au nom d'Herbert, c'était un esprit réfléchi[19]. Cuthbert le prit à part pour lui parler, lui dit qu'il devait lui demander tout ce dont il avait besoin avant son dernier jour, ajoutant qu'il ne pourrait dorénavant le revoir dans cette vie. Herbert en fut très attristé et se jeta à ses pieds en larmes, il lui demanda de pouvoir quitter avec lui ce monde de labeur pour la splendeur des cieux, tout comme il avait dans sa vie suivi ses préceptes. A cette requête, l'évêque exulta de joie et se prosterna, puis, se relevant, il réconforta le prêtre, lui disant que le Seigneur tout puissant lui avait accordé qu'ils puissent quitter ensemble ce monde de tribulations pour la joie éternelle. Herbert s'en retourna chez lui, et, étendu sur son lit de douleur, attendit le départ de Cuthbert, les membres endoloris. Le vénérable Cuthbert se hâta vers l'ermitage où il avait séjourné autrefois. Instruit par le Seigneur tout puissant, il voulait terminer sa vie à l'endroit où il avait vécu longtemps auparavant. Et il y resta alité, très impatient de rejoindre Dieu, la troisième année de son épiscopat[20]. Ce jour là il s'en alla de bon coeur vers Dieu,

[19] Bède, IV, 29. Ami de Cuthbert, Herbert demeurait sur une île de Derwentwater qui porte encore aujourd'hui son nom : Herbert's Isle.

[20] Il mourut le 20 mars 687 sur l'île de Farne où il s'était retiré et selon la coutume, son corps fut enseveli le même jour. C'est pourquoi ce jour est appelé « déposition ».

et le saint prêtre Herhbert avec lui, comme ils en avaient été informés de leur vivant par l'Esprit Saint. Son corps fut enseveli dans l'église de Lindisfarne, où se produisirent de très nombreux miracles par les mérites de sa vie empreinte de sainteté[21]. Il plut alors au suffragant Eadbert lui-même, son successeur, de faire placer le corps à cet endroit, la onzième année de sa mort. On découvrit alors le corps du saint homme couché dans la terre comme on l'y avait placé, intact et sans la moindre corruption, les membres souples, comme s'il dormait.

Honneur et gloire au Roi tout puissant qui exalte si généreusement ses élus après leur vie terrestre, eux qui vivent avec Lui pour toujours et à jamais. Amen.

[21] Son corps resta à Lindisfarne jusqu'en 875, date à laquelle l'abbaye fut pillée par les Vikings. Obligés de quitter l'abbaye, les moines emportèrent le corps qui fut transporté à plusieurs endroits de Northumbrie avant d'être déposé en 883 à Chester-le-Street où il demeura jusqu'en 995 quand, à la suite de troubles politiques, il fut à nouveau transporté à Ripon et enfin déposé dans la cathédrale de Durham.

5 AOÛT - SAINT OSWALD, ROI ET MARTYR

Après la venue d'Augustin en Angleterre, un noble roi, du nom d'Oswald, régna sur le pays des Northumbriens[1]. Sa foi en Dieu était grande. Dans sa jeunesse il avait quitté ses amis et sa famille pour se rendre en Irlande par bateau où il fut aussitôt baptisé ainsi que ses compagnons qui avaient voyagé avec lui. C'est à cette époque que son oncle, Edwin[2], roi des Northumbriens, qui avait foi en Christ fut assassiné par le roi des Bretons, Cadwallon, ainsi que deux de ses successeurs en moins de deux ans[3]. Et ce Cadwallon assassina et maltraita ignoblement le peuple northumbrien après la mort de son chef jusqu'à ce que le bienheureux Oswald vint mettre fin à sa cruauté. Oswald l'attaqua et le combattit courageusement avec une petite armée, puisant sa force dans sa foi et le Christ l'aida à exterminer ses ennemis. Oswald dressa d'abord une croix à la gloire de Dieu avant le combat et dit à ses compagnons : « Prosternons nous devant cette croix et demandons au Tout Puissant qu'il nous libère de l'ennemi plein d'arro-

[1] Oswald appartient à la dynastie de Bernicie. Il régna pendant 9 ans, de 633 à 642. Il fut roi des Northumbriens, c'est à dire de Bernicie et de Deira puis *bretwalda*.

[2] Oswald était fils d'Ethelfrid de Bernicie qui annexa la Deira à la mort d'Ælle, alors qu'elle revenait normalement à Edwin, fils d'Ælle et oncle d'Oswald. Edwin s'exile alors « errant de royaume en royaume » (Bède, II, 12). Il trouve refuge auprès des Angles de l'Est qui l'aident à reconquérir la Deira et la Bernicie en 616. Ethelfrid trouve alors la mort lors du combat qui a lieu à la frontière sud de la Deira. Ses fils, Oswald et Oswy sont exilés en Irlande, à Iona. C'est là qu'Oswald se convertit et reçoit le baptême.

[3] Edwin, fils d'Ælle, appartient à la dynastie de la Deira. Il épouse Ethelberge, fille d'Ethelbert du Kent, une princesse chrétienne (voir vie de saint Augustin). Il est baptisé le 12 avril 627 à York par l'évêque Paulin, qui avait accompagné Ethelberge lors de son mariage avec Edwin. Très soucieux du bien être de son peuple, Edwin fait preuve d'une grande dévotion et d'une grande piété.
En 632 selon Stenton (*Anglo-Saxon England*, p. 80), 633 selon Bède (II, 20), Cadwallon, roi des Saxons de l'Ouest, envahit la Northumbrie aidé par Penda, roi de Mercie. Edwin est tué le 12 octobre 633, à la bataille de *Haethfelth*, Hatfield Chase. Lui succèdent au royaume de Deira : Osric, cousin d'Edwin, et au royaume de Bernicie, Eanfrid, fils d'Ethelfrid. Tous deux sont tués par Cadwallon en 634.

gance qui veut nous anéantir. Dieu lui-même sait bien que nous nous battons contre ce roi cruel pour délivrer notre peuple. » Tous alors tombèrent à genoux et prièrent avec Oswald et, le lendemain matin, ils se rendirent au combat et remportèrent la victoire que leur accorda le Seigneur en considération de la foi d'Oswald. Ils écrasèrent leurs ennemis, le fier Cadwallon et sa grande armée, lui qui pensait qu'aucune armée ne pouvait lui résister[4]. Cette même croix qu'Oswald avait érigée resta à cet endroit pour la gloire (de Dieu) et beaucoup d'hommes et de bêtes malades furent guéris par cette croix comme nous l'a rapporté Bède[5]. Un homme avait fait une chute sur la glace et s'était cassé le bras. Il souffrait beaucoup et, très affligé, gardait le lit, jusqu'à ce que quelqu'un s'en allât quérir pour lui un peu de mousse qui recouvrait cette croix dont il a été question et le malade fut guéri la nuit même durant son sommeil par les mérites d'Oswald. Le nom de ce lieu est Hefenfeld en anglais, il se trouve non loin du grand mur que les Romains avaient construit à l'endroit où Oswald vainquit le roi barbare[6]. Et à cet endroit fut ensuite bâtie une splendide église pour la gloire de Dieu dont le règne n'a pas de fin.

Puis, dès qu'il fut en possession de son royaume, Oswald se mit à chercher quelle était la volonté de Dieu et voulut convertir son peuple à sa foi et au Dieu vivant. Il dépêcha alors un messager en Irlande où l'on connaissait la foi et supplia les chefs d'accéder à sa requête et de lui envoyer un évangélisateur qui pourrait convaincre son peuple de croire en Dieu et cela lui fut accordé. Ils envoyèrent de suite au roi comblé un vénérable évêque, nommé Aidan[7]. Il était connu pour l'excellence de sa vie selon la règle monastique. Il avait banni de son cœur toutes les préoccupations

[4] Cadwallon fut tué en un lieu appelé *Denisesburn*, au sud de Hexham, à la bataille de Hefenfeld, ou Heavenfield, en latin Caelestis Campus.

[5] En III, 2.

[6] Il s'agit du mur d'Hadrien, construit de 122 à 127 entre la Solway et la Tyne destiné à contenir les invasions barbares et à protéger la Bretagne romaine.

[7] Moine irlandais de Iona, monastère fondé en 563 par Columba et refuge des exilés de Northumbrie. Aidan fut sacré évêque à Iona, probablement en 635. Il était réputé pour l'austérité et la sainteté de sa vie et avait coutume de se retirer sur l'île de Farne près de la résidence royale de Bamborough pour y prier. L'influence d'Iona fut grande au cours du règne d'Oswald. Aidan mourut le 31 août 651 à Bamborough et fut enseveli sur l'île de Lindisfarne, où il avait établi son siège épiscopal.

du monde, ne désirant nulle autre chose que la volonté de Dieu. Les présents qui lui venaient du roi ou de gens riches, il s'empressait, dans sa bonté, de les distribuer aux pauvres et aux nécessiteux. Le roi Oswald se félicita de sa venue et le reçut avec déférence, voyant en lui une bénédiction pour son peuple afin que celui-ci mette à nouveau sa foi en Dieu et renonce à l'apostasie à laquelle il avait adhéré. Il advint alors ceci, que ce roi très croyant expliqua à ses conseillers dans leur propre langue et avec enthousiasme la prédication de l'évêque et devint son interprète car il connaissait bien l'irlandais et l'évêque Aidan ne parvenait pas encore à traduire assez rapidement ses paroles dans le dialecte northumbrien[8]. L'évêque s'en alla prêcher l'évangile et le baptême dans toute la Northumbrie et convertit les habitants à la foi en Dieu. Il leur donna toujours le bon exemple par ses œuvres et sa vie était conforme à son enseignement. Il affectionnait la tempérance et les lectures pieuses et mettait toute son ardeur à instruire les jeunes gens dans la doctrine chrétienne si bien que tous ses disciples qui le suivaient devaient apprendre les psaumes ou quelque lecture, où qu'ils aillent, prêchant à la foule. Il allait rarement à cheval, mais voyageait à pied et menait la vie d'un moine parmi les laïcs, faisant preuve d'une grande discrétion et de réelles vertus. Le roi Oswald devint très charitable et manifesta une grande humilité et une grande générosité en toutes choses et on s'empressa de construire des églises et des monastères dans tout le royaume.

Il arriva que le saint jour de Pâques, alors qu'Oswald et Aidan étaient ensemble, on apporta au roi des mets précieux sur un plat d'argent et qu'entra alors l'un de ses serviteurs chargé de ses aumônes. Ce dernier dit au roi que de nombreux malheureux étaient assis dans les rues, venus de partout pour avoir part aux oboles du roi. Celui-ci envoya immédiatement aux pauvres le plat d'argent tout couvert de victuailles et ordonna de le couper en morceaux et de leur donner à chacun un morceau, ce qui fut fait. Alors, transporté de joie, Aidan, ce noble évêque, saisit la main droite du roi et s'écria avec foi : « Puisse cette noble main droite ne jamais connaître la corruption[9]. » Et ce qu'Aidan avait

[8] Ælfric s'inspire de Bède, III,4.
[9] Ælfric suit Bède, III,6

demandé pour le roi se réalisa, sa main droite est restée intacte jusqu'à ce jour. Le royaume d'Oswald prit une grande extension si bien que quatre peuples le reconnurent pour leur seigneur, les Pictes, les Bretons, les Scots et les Angles, selon la volonté de Dieu Tout Puissant qui les avait réunis dans cette intention, en considération des mérites d'Oswald qui ne cessait de Le vénérer[10]. A York, il termina la magnifique cathédrale que son parent Edwin avait commencée avant lui. Il œuvrait bien plus pour le royaume des cieux par ses prières constantes qu'il ne se souciait de la manière dont il pourrait conserver les honneurs transitoires de ce monde dont il faisait peu de cas. Il priait souvent après matines et restait seul à l'église à faire oraison dès le lever du soleil, glorifiant Dieu avec grande ferveur et où qu'il fut, il ne cessait de Le louer, la paume des mains tournée vers le ciel.

A cette même époque un certain évêque de la ville de Rome, un certain Birin[11], se rendit chez le roi des Saxons de l'Ouest, Cynégils[12] qui était encore païen comme toute cette province. Birin venait de Rome selon le désir du Pape[13] qui était alors à Rome et promit d'accomplir la volonté de Dieu et de faire connaître aux païens le nom du Sauveur et d'annoncer la vraie foi dans des pays éloignés. Il arriva chez les Saxons de l'Ouest qui étaient encore païens et convertit le roi Cynégils à Dieu et tout son peuple avec lui. Alors le fidèle Oswald, roi de Northumbrie, se rendit chez Cynégils et le conduisit au baptême, heureux de sa conversion[14]. Les rois Cynégils et Oswald, donnèrent au bien-

[10] Les Pictes étaient les habitants de l'Ecosse. les Pictes du Nord furent convertis par Columba en 563, alors que les Pictes du Sud étaient déjà christianisés. Les deux groupes étaient séparés par les Highlands. Les Bretons étaient les habitants de l'île de Bretagne avant l'arrivée des Anglo-Saxons. Bède leur reproche de ne pas avoir cherché à évangéliser les Angles et les Saxons (I, 22). Les Scots [Irlandais] venaient du Nord-Ouest et avec les Pictes massacrèrent les Bretons. Les Angles et les Saxons furent appelés à l'aide par Vortigern, roi de Bretagne, pour lutter contre les peuples du Nord (Scots et Pictes), puis ils combattirent leurs anciens alliés. Oswald régna « sur tous les habitants de la Bretagne, les Anglais comme les Bretons, à la seule exception des habitants du Kent ». il fut le sixième *bretwalda*, ou chef de la Bretagne.

[11] Vraisemblablement originaire d'Italie du Nord, envoyé par le pape Honorius en mission en Angleterre vers 634.

[12] Cynégils fut roi des Saxons de l'Ouest de 611 à 642.

[13] Honorius Ier.

[14] Oswald fut parrain de Cynégils baptisé en 635.

heureux Birin la cité de Dorchester pour siège épiscopal et il y demeura longtemps, répandant l'amour de Dieu et guidant le peuple dans la foi par son enseignement jusqu'à ce qu'il rejoignit le Christ dans la joie[15]. Son corps fut enterré dans cette même cité jusqu'à ce que l'évêque Haedde transportât ses ossements à Winchester et les déposât solennellement dans l'ancienne cathédrale, où ils sont encore vénérés[16].

Ce roi Oswald administra parfaitement les affaires temporelles de son royaume mais gouverna également avec une grande foi, honorant Dieu en toutes choses jusqu'au jour où il fut tué en défendant son peuple, la neuvième année de son règne, alors que lui-même était âgé de trente huit ans[17]. Il en fut ainsi parce que Penda, roi des Merciens, lui livra bataille, lui qui autrefois avait aidé Cadwallon à tuer son parent, le roi Edwin[18]. Ce Penda n'avait nulle connaissance du Christ et le peuple mercien n'était pas encore baptisé. Ils combattirent tous deux à Maserfeld et luttèrent jusqu'à ce que les chrétiens soient battus et les païens s'approchèrent du bienheureux Oswald[19]. Il comprit alors que la fin de sa vie était proche et il pria pour son peuple qui mourait vaincu sur le champ de bataille, il recommanda l'âme de tous ces guerriers et se recommanda lui-même à Dieu et s'écria dans un dernier soupir : « Dieu, aie pitié de nos âmes. » Le roi païen ordonna alors de lui trancher la tête et de lui couper le bras droit et de les exhiber comme trophées. Après l'assassinat d'Oswald, Oswy, son frère, lui succéda à la tête du royaume de Northumbrie et chevaucha avec son armée jusqu'à l'endroit où la tête de son frère se trouvait exposée sur un pieu[20]. Il prit la tête et la main droite et avec déférence les emporta à l'église de Lindisfarne[21]

[15] Birin fut le premier évêque du siège épiscopal du Wessex à Dorchester on Thames. Il baptisa Cynégils et mourut en 650.

[16] Haedde fut évêque des Saxons de l'Ouest de 676 à 705.

[17] Il était né en 604 et fut tué en 642.

[18] Voir note 4.

[19] Maserfeld, probablement l'actuel Oswestry dans le Shropshire. Penda était déterminé à anéantir les Northumbriens et d'autres combats suivirent dans les années 640-50.

[20] Oswy était le frère d'Oswald et le fils d'Ethelfrid de Bernicie.

[21] Lindisfarne, appelée l'Île Sainte, située à proximité de Bamborough. En 635, Oswald la donne au moine irlandais Aidan qui y établit son évêché et un monastère dépendant d'Iona. Lindisfarne devient le centre de la mission irlandaise en Angleterre et développe une grande activité culturelle et artistique dont témoignent les enluminures des *Lindisfarne Gospels*.

Ainsi se réalisa, ce que nous avons dit auparavant : sa main droite resta intacte avec toute la chair, sans la moindre décomposition, comme l'avait dit l'évêque. Le bras fut déposé solennellement dans un reliquaire d'argent ciselé à la cathédrale St Pierre de la ville de Bamborough, au bord de la mer, et s'y trouve toujours aussi intact que s'il venait d'être coupé.

La fille de son frère devint ensuite reine de Mercie[22] et demanda ses ossements qu'elle transféra dans le Lindsey[23], au monastère de Bardney[24], qu'elle aimait beaucoup. Or les moines ne voulurent pas recevoir le Saint, par erreur humaine, mais ils dressèrent une tente au dessus des ossements sacrés dans le chariot funèbre[25]. Alors Dieu manifesta la sainteté de ce bienheureux, une lumière céleste apparut au dessus de la tente et, pendant toute la nuit, s'éleva jusqu'au ciel telle un rayon de soleil intense. Les habitants la virent dans toute la province et s'en émerveillèrent prodigieusement. Les moines eurent grande peur et au matin ils demandèrent de pouvoir accueillir dignement le Saint, lui qu'ils avaient refusé auparavant. Ils lavèrent les saints ossements et les transportèrent solennellement à l'église où ils furent exposés. Et là, par les mérites de ce saint homme, furent guéris de nombreux infirmes, affligés de diverses maladies. L'eau avec laquelle ils avaient lavé les ossements à l'église avait été versée dans un coin, et la terre qui avait reçu cette eau devint par la suite un remède pour un grand nombre. Cette terre permit en effet de chasser les démons de ceux qui étaient possédés. Certains prirent également de la terre pour des malades à l'endroit où le roi fut terrassé lors du combat. Ils la mirent dans de l'eau afin que les malades boivent de cette eau et ceux-ci furent guéris par l'entremise du saint homme.

Un certain voyageur chevauchait vers ce champ de bataille quand son cheval fut la proie d'un malaise, tomba et roula à terre,

[22] Osthride, épouse d'Ethelred, roi de Mercie qui succède à son frère Wulfhere en 675 (Bède, III, 11, IV, 21 et V, 24).

[23] Royaume du Lindsey, partie nord du Lincolnshire actuel.

[24] *Beardaneu* ou Bardney dans le Lincolnshire, monastère double « que la Reine et Ethelred entouraient de respect et d'honneurs » aux dires de Bède (III, 11).

[25] Oswald était en effet roi de Northumbrie et, bien que royaume indépendant, le Lindsey se trouvait sous la domination des voisins plus puissants, Northumbrie ou Mercie, ce qui explique l'animosité des moines.

comme pris de folie. Alors qu'il roulait ainsi dans le vaste champ, il finit par arriver à l'endroit où le roi Oswald était tombé lors du combat, comme nous l'avons dit auparavant, et dès qu'il arriva à cet endroit, il se releva, tous ses membres parfaitement sains, ce qui combla de joie son maître. Le cavalier poursuivit son chemin vers le lieu où il avait l'intention de se rendre. Il y avait là une jeune fille qui était paralysée depuis longtemps. Il se mit alors à raconter ce qui lui était arrivé pendant son voyage et on la transporta à l'endroit dont nous avons parlé. Elle s'endormit et se réveilla peu après, tous ses membres ayant recouvré la santé après sa terrible maladie ; elle se couvrit la tête [d'un voile] et s'en alla joyeuse, marchant comme elle ne l'avait jamais fait auparavant.

Plus tard encore, un certain cavalier chargé d'une mission passa au même endroit et mit dans un linge un peu de terre bénie de cet endroit merveilleux et l'emporta vers le lieu où il se rendait. Il y trouva de joyeux invités, suspendit la terre à un grand pilier et se mêla aux joyeux convives. On fit alors un grand feu au milieu des invités et les étincelles s'envolèrent rapidement vers le toit de la maison jusqu'à ce que soudain celle-ci fut toute entière la proie des flammes et que les invités s'enfuient terrorisés. La maison fut entièrement consumée à l'exception du seul pilier auquel était suspendue la terre bénie. Lui seul demeura intact avec la terre et les invités s'émerveillèrent grandement des mérites du saint homme qui étaient tels que le feu n'avait pu consumer la terre. Et nombreux furent ceux qui par la suite se rendirent à cet endroit, y cherchant la guérison ainsi que celle de leurs amis.

Sa renommée se répandit dans toutes ces régions ainsi qu'en Irlande et vers le sud jusqu'au pays des Francs comme l'a confirmé un prêtre relatant l'histoire d'un certain homme. Ce prêtre dit qu'il y avait en Irlande un certain érudit qui ne tenait nul compte de son enseignement. Il se souciait peu des besoins de son âme ou des commandements de son créateur, mais occupait sa vie à des ouvrages sans intérêt jusqu'à ce qu'il tombât malade et vit sa fin approcher. Il appela alors ce prêtre qui raconta les faits par la suite et lui dit sans plus attendre d'une voix triste : « Voilà qu'il me faut à présent mourir d'une mort misérable et aller en enfer à cause de mes mauvaises actions. Je voudrais maintenant réparer

mes erreurs si je pouvais rester en vie, me tourner vers Dieu et me comporter comme il se doit et soumettre toute ma vie à la volonté de Dieu. Je sais que je ne suis pas digne de ce sursis, à moins qu'un Saint n'intercède pour moi auprès du Christ, notre Sauveur. On dit qu'il y a dans notre pays un roi d'une grande sainteté, dont le nom est Oswald. Si tu possèdes quelque relique de ce saint, donne-la-moi, je t'en supplie. » Alors le prêtre lui dit : « J'ai un morceau du pieu sur lequel se trouvait sa tête et si tu es prêt à croire, tu seras guéri immédiatement. » Et le prêtre eut pitié de cet homme, il gratta une parcelle de l'arbre sacré dans de l'eau bénite qu'il donna à boire au malade qui se rétablit aussitôt et vécut ensuite longtemps en ce monde. Il se convertit à Dieu de tout son cœur et par des bonnes œuvres, partout où il allait, il faisait connaître ces merveilles. Nul ne doit donc reprendre ce qu'il a de lui-même promis au Dieu Tout Puissant dans sa maladie de peur de se perdre s'il n'honore pas sa promesse faite à Dieu.

Le vénérable Bede qui a écrit ce livre dit qu'il n'est pas surprenant que le bienheureux roi guérisse les maladies maintenant qu'il vit au ciel car, lorsqu'il vivait sur cette terre, il souhaitait aider les pauvres et les faibles et les nourrir. Aujourd'hui, il est glorifié pour sa bonté dans la vie éternelle avec Dieu Tout Puissant. Lorsqu'il était jeune garçon, saint Cuthbert lui aussi vit comment les anges de Dieu emportèrent l'âme du bienheureux évêque, Aidan, au paradis pour y jouir de la gloire éternelle qu'il avait méritée sur cette terre[26]. Par la suite, après de nombreuses années, les reliques de Saint Oswald furent transportées en Mercie à Gloucester[27] où Dieu accomplit souvent de nombreux miracles par l'entremise de ce saint homme. Que pour cela gloire soit rendue au Dieu Tout Puissant qui règne jusqu'à la fin des temps et pour l'éternité. Amen.

[26] Voir *Déposition de saint Cuthbert.*

[27] Les reliques de saint Oswald furent transférées de Bardney à Gloucester dans l'église « New Sanct Peter's » qui devait devenir par la suite « St Oswald's ».

23 JUIN.
SAINTE ETHELDRÈDE (AUDREY), VIERGE

Aussi étrange que soit son histoire, nous allons à présent vous parler de sainte Etheldrède, cette Anglaise vertueuse qui eut deux maris et pourtant demeura vierge, comme le prouvent les miracles qu'elle accomplit si fréquemment[1]. Son père était Anna, le roi des Angles de l'Est[2]. C'était un homme très pieux, comme il le confirma par ses actes et toute sa famille était bénie de Dieu. Etheldrède fut donnée en mariage à un gouverneur de comté mais Dieu Tout Puissant ne voulut pas que le mariage lui fasse perdre sa virginité[3]. Il la préserva chaste et pure car Il est tout puissant et peut accomplir tout ce qu'Il veut et Il révèle sa puissance de bien des manières. Le gouverneur quitta ce monde quand Dieu le jugea bon et elle fut accordée en mariage au roi Egfrid et pendant douze ans elle vécut avec lui sans entacher sa virginité[4]; des miracles témoignent fréquemment et incontestablement de sa gloire et de cette virginité. Elle aimait le Sauveur qui la gardait pure et honorait les serviteurs de Dieu, parmi lesquels l'évêque Wilfrid qu'el-

[1] Etheldrède naquit vers 630 à Exning dans le Suffolk. Bède, le premier, fut très marqué par la vie de sainte Etheldrède et sa force de caractère et lui a consacré un poème dans son *Histoire ecclésiastique du peuple anglais* (IV, 20). Pour Ælfric, qui s'inspire de Bède et écrit deux siècles plus tard quand l'Eglise est déjà bien établie, Etheldrède est avant tout le parfait modèle de la virginité et de la sainteté féminines.

[2] Anna, roi des Angles de l'Est, était un « homme de bien », nous dit Bède. Il eut « une bonne et sainte descendance » (Bède, III, 7) : Etheldrède, Sexburge et Ermingild, trois abbesses d'Ely, et Ethelberge, abbesse du monastère de Faremoutiers en Brie (Bède, III, 8). Anna fut tué par Penda en 653-4. Il eut pour successeur son frère Ethelhère.

[3] Un certain Tondbert, prince des Gyrwes du Sud (les Gyrwes vivaient dans les Fens et faisaient partie des Angles du Milieu). Il décède en 655. Etheldrède l'épouse à l'âge de 22 ans. Selon le *Liber Eliensis* (éd. E.O. Blake, Londres 1962) qui contient le récit des miracles accomplis par la sainte (I, 43-49), elle en aurait hérité l'île d'Ely où elle se retire pendant cinq ans à la mort de Tondbert.

[4] Roi des Northumbriens, fils d'Oswy. Il épouse Etheldrède en 660, alors qu'il est âgé de quinze ans. Ce mariage a certainement été conclu pour des raisons politiques, les Angles de l'Est étant alors sous la dépendance de la Northumbrie.

le affectionnait particulièrement[5]. Il confia à Bède que le roi Egfrid lui avait souvent promis beaucoup de terres et de biens s'il parvenait à décider Etheldrède son épouse à vivre maritalement avec lui[6]. Or le bienheureux Bède qui a écrit ce livre dit que, même de nos jours, Dieu Tout Puissant pourrait facilement faire en sorte qu'Etheldrède demeurât vierge et pure bien qu'elle soit mariée, comme cela se produisit autrefois aux jours anciens par la grâce de ce même Dieu qui demeure à jamais avec les Saints qu'Il s'est choisis, comme Lui-même l'a promis. Etheldrède voulut alors abandonner toutes les choses de ce monde et demanda instamment au roi de pouvoir servir le Christ dans la vie monastique comme son coeur l'y inclinait. Le roi lui accorda ce qu'elle souhaitait quoiqu'il lui fallut beaucoup de temps pour s'y résoudre et alors l'évêque Wilfrid reçut sa profession de moniale[7]. Elle vécut environ 12 mois dans un monastère avant d'être nommée abesse du monastère d'Ely où elle veilla sur de nombreuses moniales, les gardant dans la vie spirituelle comme une mère par l'excellent exemple qu'elle leur donnait. Il est écrit à son sujet qu'elle menait une vie exemplaire, ne prenant qu'un repas par jour à moins que ce ne soit un jour de fête. Elle aimait beaucoup la prière solitaire et portait des vêtements de laine. Elle se baignait rarement, sauf pour les grandes fêtes, et alors elle commençait par baigner toutes les personnes qui étaient au monastère et ensuite se baignait elle-même[8]. La huitième année après qu'elle ait été nommée abbesse elle tomba malade comme elle l'avait prédit elle-même : une tumeur se développa sur son cou juste en dessous du menton et elle remercia infiniment Dieu de souffrir d'une douleur à la gorge. Elle disait : « Je sais bien que je mérite pleinement que mon cou soit affligé d'une telle infirmité car dans ma jeunesse j'ai orné ce cou de nombreux colliers et il me semble

[5] Sur Wilfrid, voir *Vie de Saint Chad*, note 7.

[6] Bède le Vénérable, 673-735. Né en Northumbrie dans la région de Newcastle-upon-Tyne. Moine bénédictin à Wearmouth -Jarrow. Ordonné prêtre à trente ans. Auteur de l'*Histoire ecclésiastique du peuple anglais*.

[7] Etheldrède fut moniale au monastère de Coldingham en Ecosse, dont l'abbesse était Ebbe, tante d'Egfrid (Bède, IV, 17). et demi-sœur d'Oswald et d'Oswy. Etheldrède y passe un an avant d'aller à Ely. Le monastère de Coldingham était le principal monastère royal de Bernicie, comme Ely, c'était un monastère double dans lequel se côtoyaient Anglais et Irlandais.

[8] Ælfric s'inspire directement de Bède (IV, 17).

juste maintenant que Dieu dans sa bonté me lave de cette faute et qu'aujourd'hui cette enflure reluise en lieu et place de l'or et que cette chaleur brûlante remplace les joyaux rutilants. » Parmi la pieuse assemblée se trouvait un médecin du nom de Cynefrith et certains déclarèrent alors qu'il devait ouvrir la tumeur, ce qu'il fit aussitôt et il en sortit du pus. On pensa alors qu'elle pourrait se remettre mais elle quitta ce monde et s'en alla glorieusement rejoindre Dieu le troisième jour après que la tumeur eut été ouverte[9]. Elle fut inhumée, comme elle l'avait elle-même voulu et demandé, dans un cercueil de bois parmi ses soeurs[10].

Après sa mort sa soeur Sexburge fut ordonnée abbesse, elle qui auparavant avait été reine à Cantorbéry[11]. Seize ans plus tard Sexburge voulut exhumer les ossements de sa sœur de leur tombeau et les transférer à l'église. Elle envoya des frères chercher une pierre appropriée à cette fin car dans cette région marécageuse on trouve peu de pierres taillées. Ils ramèrent alors jusqu'à Grantchester[12] et Dieu vint aussitôt à leur aide de sorte qu'ils trouvèrent à même le sol, un grand sarcophage adossée au mur et fait de marbre, tout de couleur blanche, dont le couvercle, lui aussi de marbre blanc, s'adaptait parfaitement, comme si Dieu l'avait fait. Tout heureux, les frères prirent ce sarcophage et le transportèrent au monastère, remerciant grandement Dieu. L'abbesse Sexburge ordonna de dresser une tente au dessus du lieu de sépulture et voulut recueillir les ossements. Tous chantèrent alors des psaumes et des chants funèbres tandis que l'on ouvrait le dessus de la tombe. Elle reposait là dans le cercueil comme si elle dormait, sans que ses membres ne soient décomposés et le médecin qui avait ouvert la tumeur était présent et l'examina soigneusement. La blessure que ce médecin avait faite était guérie, les vêtements dans lesquels elle avait été enveloppée étaient aussi frais que

[9] Etheldrède mourut en 679 « sept ans après avoir reçu la dignité d'abbesse ». (Bède, IV 17, Traduction Les Belles Lettres).
[10] Ælfric suit Bède (IV, 17).
[11] Sexburge avait été l'épouse d'Ercombert, roi du Kent.
[12] Grantanceastre, latin Grantacaestir (Bède, XIV, 19), « la forteresse romaine sur la rivière Granta » qui devint par la suite « le pont sur la Granta ». La première partie du mot se transforma peu à peu en « Cam- » pour donner Cambridge, « le pont sur la Cam » (Colgrave, *Bede's Ecclesiastical History of the English people*, O.U.P., p. 394, note 1.)

s'ils étaient neufs. Sa sœur Sexburge eut grande joie à cette vue et les vierges oignirent le corps que l'âme avait quitté et l'enveloppèrent pieusement dans de nouveaux vêtements, elles le portèrent à l'église, exultant de joie et chantant des hymnes et on déposa la sainte avec vénération dans le sarcophage où elle repose jusqu'à ce jour pour l'émerveillement des hommes. Il était également prodigieux que par la providence divine ce sarcophage ait été taillé de façon à lui convenir parfaitement, comme si elle-même avait été faite pour lui et la pierre creusée à l'endroit de la tête s'adaptait exactement à la tête de la bienheureuse vierge. Il est certain qu'elle était vierge et pure puisque son corps n'a pu se décomposer en terre et la puissance de Dieu se manifeste vraiment par elle. Il peut assurément ressusciter les corps décomposés, Lui qui a conservé intact le corps de la sainte dans la tombe jusqu'à ce jour. À Lui gloire éternelle pour cela. De nombreux malades furent guéris par cette sainte femme comme nous l'avons entendu dire jadis et ceux qui touchaient une partie du vêtement dans lequel elle était enveloppée recouvraient immédiatement la santé. Le cercueil dans lequel elle reposa en premier lieu fut également source de bienfaits pour un grand nombre comme l'a rapporté le vénérable Bède dans le livre qu'il écrivit à son sujet[13]. Des laïcs également, comme nous le relate ce livre, ont souvent préservé leur chasteté dans le mariage pour l'amour du Christ comme nous pourrions vous l'exposer si vous souhaitiez l'entendre. Nous vous parlerons néanmoins d'un certain noble qui vécut pendant trente ans avec sa femme dans la continence. Il conçut trois fils et ensuite tous deux vécurent trente ans sans avoir de rapports sexuels et en faisant généreusement l'aumône jusqu'à ce que le mari embrasse la vie monastique et les anges de Dieu vinrent à sa mort et emportèrent son âme au ciel parmi des chants de joie comme nous le disent les livres. Il existe de nombreux exemples de ce genre dans les livres qui nous relatent la vie merveilleuse d'époux vivant dans la chasteté pour la gloire de Jésus, le Christ notre Sauveur, qui a sanctifié la chasteté. A Lui tout honneur et toute gloire pour les siècles des siècles. Amen.

[13] Bède, IV, 17.

20 NOVEMBRE : PASSION DE SAINT EDMOND, ROI ET MARTYR

Au temps du roi Ethelred[1], un moine très érudit arriva du Sud, par la mer, de l'endroit où repose Saint Benoit[2], et se rendit chez l'archevêque Dunstan, trois ans avant qu'il ne meure[3]. Ce moine s'appelait Abbon[4]. Ils conversèrent jusqu'à ce que Dunstan lui parlât de saint Edmond, lui relatant ce que l'officier porte-enseigne d'Edmond avait raconté au roi Ethelstan[5] lorsque Dunstan était jeune et que le porte-enseigne était un très vieil homme[6]. Le moine coucha le récit par écrit dans un livre et ensuite, lorsque le livre fut arrivé chez nous après quelques années, nous l'avons traduit en anglais tel qu'il figure ci-après. Deux ans plus tard, le moine Abbon s'en retourna chez lui dans son monastère et fut immédiatement nommé abbé de ce monastère[7].

[1] Ethelred règna de 978 à 1016. Son règne fut marqué par une reprise des invasions vikings en 980. Elles se poursuivirent jusqu'en 1016. C'est en 991 qu'eut lieu la fameuse bataille de Maldon décrite dans un poème en vieil anglais de 325 vers. Son règne connut également un développement littéraire avec les œuvres d'Ælfric, de Byrthferth et de Wulfstan, entre autres.

[2] Saint-Benoit sur Loire où se trouvait le corps de saint Benoit, transféré du monastère dévasté du Mont Cassin où le saint avait été enseveli.

[3] Voir *Vie de saint Dunstan*.

[4] Abbon de Fleury, né vers 945 près d'Orléans, mort en 1004. Erudit, il a étudié à Paris, Reims et Orléans. Il passe deux ans à l'abbaye bénédictine de Ramsey (985-7), fondée en 966. Abbon y enseigne la grammaire, le comput, et y compose la Passion de St Edmond. Il y eut pour élève Byrhtferth, l'un des auteurs les plus prolifiques du dixième siècle auquel l'on doit, entre autres, un *Computus* ainsi que plusieurs vies de saints dont une *Vie de St Oswald* en latin et *l'Enchyridion*, traité sur la signification des nombres. Abbon eut une grande influence sur la culture anglaise.

[5] Fils d'Edouard l'Ancien, Ethelstan fut roi des Anglo-saxons de 924-5 à 927 puis roi de toute la Bretagne de 927 à 939. Il eut de nombreux contacts avec le continent, sa demi-sœur Eadgifu ayant épousé Charles le Simple, et sa sœur Edith, l'Empereur Otto Ier.

[6] Il avait été le porte-enseigne du roi Edmond la dernière année de sa vie (869-70).

[7] Au monastère bénédictin de Saint-Benoît sur Loire en 988. Abbon resta abbé de Fleury jusqu'à sa mort.

Edmond, le bienheureux roi de la province des Angles de l'Est[8], était noble et sage et vénérait assidûment le Dieu Tout Puissant par son excellente conduite[9]. Il était humble et vertueux et demeura si persévérant qu'il ne voulut jamais céder au péché honteux et qu'en aucune manière il ne dévia dans sa conduite mais resta toujours fidèle à la vraie doctrine. Si l'on fait de toi un chef, ne te glorifie pas, mais comporte toi parmi les hommes comme l'un d'entre eux. Il était généreux pour les pauvres et les veuves et, tel un père, guidait toujours son peuple avec bienveillance vers la justice et corrigeait les méchants. Il vivait heureux dans la vraie foi. Or, il advint que les Danois arrivèrent avec leur flotte, dévastant et tuant tout sur leur passage selon leur habitude. A la tête de cette flotte se trouvaient leurs grands chefs, Ivaar et Ubbe, associés dans cette entreprise par le démon[10]. Ils accostèrent en Northumbrie avec leurs bateaux, dévastèrent le pays et tuèrent les habitants. Puis Ivaar se dirigea vers l'est avec ses bateaux et Ubbe resta en Northumbrie, après avoir remporté la victoire grâce à sa cruauté[11]. Ivaar arriva alors par la mer en Est-Anglie l'année où le prince Alfred avait vingt et un ans, celui qui devint ensuite le grand roi des Saxons de l'Ouest[12]. Et soudain, cet Ivaar, tel un loup, s'avança furtivement dans cette province et en tua les habitants, hommes, femmes et petits enfants et tortura lâchement les chrétiens innocents. Il envoya peu après un message plein d'arrogance au roi, lui enjoignant de se soumettre et d'être son vassal s'il voulait avoir la vie sauve. Le messager se rendit chez le roi

[8] Edmond était né à Norbury dans le Surrey en 856. Sa mère était Edith, fille d'Egbert et sœur d'Ethelstan.

[9] Edmond faisait l'admiration de tous par sa piété. Il réussit à maintenir la paix dans son royaume pendant dix ans.

[10] Ivarr et Ubbe étaient deux frères, deux chefs Vikings. Les pirates danois réapparaissent en 866 dans le Norfolk, puis reviennent en 869.

[11] Ubbe avance depuis le Yorkshire avec une partie de l'armée danoise. Ivaar accoste avec le reste de l'armée à Orford, en Est Anglie, et passe l'hiver à Thetford.

[12] Alfred fut roi des Saxons de l'ouest de 871 à 878 et roi des Anglo-Saxons de 878 à 899. Il réorganisa son armée et s'assura l'appui de la flotte, développa le système des villes fortifiées avec des garnisons permanentes. Il put ainsi battre les Danois. Soucieux de protéger son peuple contre les envahisseurs, il s'attacha également à promouvoir la culture et la moralité de ses sujets. Il rédigea un Code de lois inspiré de l'Ancien Testament et traduisit de nombreuses œuvres latines en vieil-anglais, dont la *Regula Pastoralis* de Grégoire le Grand, le *De consolatione Philosophiae* de Boèce, *l'Historia adversus Paganos* d'Orose et *l'Historia gentis Anglorum ecclesiastica* de Bède.

Edmond et sans attendre lui fit part de l'injonction d'Ivaar : « Ivaar, notre roi intrépide et victorieux sur terre et sur mer, exerce son autorité sur de nombreux peuples et a maintenant accosté ici avec son armée afin d'y prendre ses quartiers d'hiver avec ses soldats. Il te commande à présent de partager avec lui les trésors que tu caches et les richesses de tes ancêtres et t'ordonne d'être son vassal si tu veux avoir la vie sauve car tu n'as pas le pouvoir de lui résister[13]. » Edmond appela alors un évêque qui se trouvait à proximité et examina avec lui ce qu'il convenait de répondre au cruel Ivaar. L'évêque redouta alors ce terrible drame et, craignant pour la vie du roi, lui dit qu'il pensait qu'il était préférable qu'il se soumette à ce que lui commandait Ivaar. Le roi resta silencieux et garda les yeux baissés avant de parler avec grande dignité : « Ne vois-tu pas, évêque, que les pauvres habitants de ce pays sont bafoués. Je préférerais aujourd'hui mourir au combat pourvu que mon peuple puisse rester maître de sa terre. » Et l'évêque répondit : « Hélas, mon roi bien-aimé, ton peuple est anéanti, tu n'as pas les renforts qui te permettraient de combattre et les pirates arrivent et vont te ligoter vivant à moins que tu ne sauves ta vie en prenant la fuite ou en te soumettant à Ivaar[14]. » Le roi Edmond qui était très brave dit alors : « Je désire et souhaite de tout cœur ne pas rester seul en vie après que mes chers compagnons auront été surpris et assassinés jusque dans leur lit avec leur femme et leurs enfants par ces navigateurs. Je n'ai jamais eu pour habitude de prendre la fuite et je préférerais mourir s'il le fallait pour sauver mon propre pays, et Dieu Tout Puissant sait que je ne me détournerai jamais de Lui ni de Son amour et de sa fidélité, que je vive ou que je meure. »

Après ces paroles il se tourna vers le messager qu'Ivaar lui avait envoyé et lui déclara résolument : « En vérité tu mériterais maintenant la mort mais je ne veux pas souiller mes mains innocentes de ton sang impur car j'obéis au Christ qui nous a montré cet

[13] Ivaar a-t-il alors réellement l'intention de tuer le roi Edmond ou veut-il simplement que celui-ci partage avec lui ses trésors et règne sous lui, ce qu'avait accepté Egbert de Northumbrie en 867 ?

[14] Selon Abbon, Edmond se trouvait au manoir d'Helledsdon lorsqu'Ivaar envahit l'Est-Anglie. Ivaar était non loin de là et dévasta la région.

exemple et j'accepterai avec joie la mort que vous me donnerez si telle est la volonté de Dieu. Maintenant va, hâte toi et dis à ton maître sanguinaire qu'Edmond vivant ne se soumettra jamais au chef païen, Ivaar, à moins que lui-même ne se soumette d'abord au Christ Sauveur et embrasse la foi dans ce pays. » Alors le messager s'en alla rapidement et rencontra en chemin Ivaar le sanguinaire et toute son armée qui faisaient diligence pour se rendre chez Edmond et il rapporta à l'impie ce qu'on lui avait répondu. Ivaar ordonna alors avec impudence à toute son armée de se saisir du roi seul qui avait méprisé son ordre et de le ligoter sans plus attendre. À l'arrivée d'Ivaar, le roi Edmond demeura dans son palais et, se souvenant du Sauveur, jeta ses armes, voulant imiter l'exemple du Christ qui interdit à Pierre de combattre avec des armes contre les juifs qui le persécutaient. Et alors les méchants capturèrent Edmond et le malmenèrent ignominieusement. Ils frappèrent ce roi fidèle avec des gourdins et le conduisirent ensuite à un gros arbre, l'y attachèrent par des liens solides et le flagellèrent longuement de leurs fouets, mais lui ne cessait d'invoquer avec grande foi le Christ Sauveur entre les coups et les païens furent pris d'une rage folle en voyant sa foi et en l'entendant implorer le Christ à son secours. Ils s'amusèrent à tirer sur lui avec des flèches jusqu'à ce qu'il en fut tout couvert comme un porc-épic de ses piquants, comme le fut Sébastien. Quand Ivaar, cet abominable pirate, vit que le noble roi ne voulait pas renier le Christ mais l'invoquait toujours avec une foi inébranlable, il ordonna de le décapiter, ce que firent les païens. Tandis qu'il ne cessait d'invoquer le Christ, les païens emmenèrent le vénérable roi pour l'exécuter et, d'un seul coup, lui tranchèrent la tête et son âme sainte s'en alla rejoindre le Christ[15]. Il y avait non loin de là, à l'insu des païens, un homme protégé par Dieu qui entendit toutes ces choses et qui les raconta par la suite comme nous vous le rapportons ici.

Les marins retournèrent ensuite à leurs bateaux et cachèrent la tête du bienheureux Edmond dans des ronces épaisses afin qu'elle ne soit pas ensevelie. Par la suite, après un certain laps de temps,

[15] Selon la Chronique Anglo-saxonne, Edmond n'aurait pas été martyrisé, mais serait mort en combattant les Danois.

lorsqu'ils furent repartis, les paysans qui avaient survécu se rendirent à l'endroit où se trouvait le corps de leur seigneur décapité et leur cœur était triste à cause de ce meurtre et surtout parce qu'ils n'avaient pas la tête avec le corps. Alors l'observateur qui avait tout vu auparavant dit que les navigateurs avaient emporté la tête et qu'il lui semblait, et même que c'était absolument vrai, qu'ils avaient caché la tête dans la forêt aux alentours. Ils allèrent donc tous ensemble à sa recherche dans les bois, fouillant partout dans les buissons et les ronces, espérant trouver la tête quelque part[16]. Il se produisit également un grand miracle, car un loup fut envoyé de par la volonté de Dieu pour protéger cette tête contre les autres animaux, nuit et jour. Ils continuèrent donc à la chercher, appelant constamment comme ont généralement coutume de le faire ceux qui sont souvent dans les bois : « Où es-tu maintenant, l'ami ? » et la tête leur répondait : « Ici, ici, ici » et ainsi disait-elle constamment, leur répondant à tous, aussi souvent que l'un d'entre eux appelait jusqu'à ce qu'ils parviennent tous jusqu'à elle, grâce à ces appels. Le loup au pelage gris était là, vorace et affamé, il prenait soin de la tête et l'avait entourée de ses deux pattes, il n'osait cependant s'en repaître car Dieu veillait, mais il la gardait des autres animaux. Alors ils s'émerveillèrent de la protection du loup et emportèrent chez eux la vénérable tête remerciant le Tout Puissant pour tous ses miracles. Le loup suivit la tête jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés en ville, comme s'il était apprivoisé, et, ensuite, il s'en retourna dans le bois. Les habitants déposèrent la tête près du corps du saint et l'ensevelirent du mieux qu'ils purent en grande hâte et élevèrent bientôt une église au dessus de sa dépouille[17].

Par la suite, plusieurs années plus tard, quand les invasions eurent cessé et que la paix fut rendue à ce peuple opprimé, les habitants se rassemblèrent et construisirent une église digne du saint car des miracles se produisaient souvent sur sa tombe, dans la chapelle où il était enseveli. Ils voulurent alors transporter le corps du Saint

[16] On pensait en effet à l'époque qu'un corps incomplet ne pouvait ressusciter.
[17] Edmond fut enseveli sous le chœur de la chapelle de Hæhelisdum (Hellesdon).

au milieu de la ferveur populaire et le déposer dans l'église[18]. Ils constatèrent alors une chose merveilleuse, son corps était intact, comme s'il était vivant, indemne de toute blessure et son cou qui avait été tranché était guéri et il y avait comme un fil de soie autour de ce cou, tout rouge, pour montrer aux hommes comment il avait été assassiné. Le Dieu du ciel avait guéri les blessures que, dans leur cruauté, les païens avaient infligées à son corps avec leurs innombrables flèches et il est resté ainsi sans connaître la moindre décomposition jusqu'à ce jour, attendant la résurrection et la gloire éternelle. Son corps qui n'a pas été corrompu nous prouve qu'il vécut en ce monde sans fornication et qu'il rejoignit le Christ par une vie pure.

Après la mort du roi, une veuve du nom d'Oswyn vécut près du lieu de sa sépulture dans la prière et le jeûne pendant plusieurs années. Chaque année elle coupait les cheveux du Saint et taillait ses ongles avec grand soin et les conservait avec amour comme reliques dans un coffret sur l'autel. Les habitants vénéraient le saint roi avec foi et l'évêque Theodred enrichit beaucoup l'église par des dons en or et en argent qu'il fit en l'honneur du Saint[19].

Un jour, de misérables voleurs, huit en une nuit, s'approchèrent du lieu où reposait le vénérable Saint. Ils voulaient dérober les trésors que les gens lui apportaient et cherchèrent comment ils pourraient entrer par ruse. L'un frappa fortement sur la serrure avec un marteau, l'autre lima à l'aide d'une lime, un troisième creusa sous la porte avec une bêche, un autre encore voulut ouvrir la fenêtre avec une échelle. Mais ils peinèrent en vain et s'en tirèrent pitoyablement car le saint homme les cloua miraculeusement sur place, chacun dans la position où il était, se débattant avec un outil, si bien qu'aucun d'entre eux ne put commettre ce forfait ni s'en aller de là, mais tous furent immobilisés jusqu'au matin. Les gens furent fort étonnés en voyant comment les ban-

[18] La dépouille d'Edmond fut ensuite tranférée à Beaduricesworth (Bury Saint Edmunds) au début du dixième siècle où une église imposante fut érigée en son honneur par les habitants de la province.

[19] Théodred fut évêque de Londres de 926 à 951. Il donna ses domaines de Nowton, Horningsheath, Ickworth et Whepstead à l'Eglise de St Edmond.

dits étaient suspendus, l'un sur une échelle, l'autre courbé en train de creuser et chacun rivé à sa tâche. Ils furent alors amenés à l'évêque qui ordonna de les pendre tous à une grande potence. Mais il oubliait comment Dieu dans sa miséricorde avait parlé par son prophète et prononcé les paroles que nous rapportons ici : « *Eos qui ducuntur ad mortem eruere ne cesses.* Ceux que l'on conduit à la mort, délivre les toujours. » Il oubliait aussi que les saints canons interdisent aux ecclésiastiques, qu'ils soient évêques ou prêtres, de s'occuper de voleurs car il ne convient pas que ceux qui sont choisis pour servir Dieu consentent à la mort d'un homme quel qu'il soit, s'ils sont les serviteurs de Dieu. Par la suite, l'évêque Theodred consulta ses livres, se repentit avec force lamentations d'avoir infligé un jugement aussi cruel aux malheureux voleurs. Il s'en repentit jusqu'à la fin de ses jours et pria instamment le peuple de jeûner avec lui pendant trois jours pleins et de demander au Tout Puissant d'avoir pitié de lui.

Il y avait en ce pays un homme du nom de Leofstan, puissant aux yeux du monde et insensé aux yeux de Dieu. Il chevaucha avec superbe jusqu'au tombeau du Saint et ordonna avec beaucoup d'insolence qu'on le lui montrât pour vérifier que son corps n'était pas corrompu, mais dès qu'il vit le corps du vénérable saint il fut pris de folie, se mit à hurler de façon effroyable et finit sa vie par une mort affreuse.

Cela rejoint ce que le bienheureux pape Grégoire a relaté dans ses écrits à propos de saint Laurent qui repose dans la cité de Rome. Il a expliqué que les gens, les bons comme les méchants, voulaient toujours voir comment le saint reposait, mais que Dieu les en avait empêchés et qu'un jour, sept personnes moururent en même temps alors qu'elles le contemplaient[20]. Les autres cessèrent alors de regarder le martyr avec cet aveuglement humain. La rumeur populaire nous a rapporté de nombreux miracles concernant saint Edmond que nous ne voulons pas coucher par écrit ici, car chacun les connaît. Par ce Saint et d'autres comme lui il est manifeste qu'au

[20] Saint Laurent (210-258) fut supplicié sur un gril ardent après avoir distribué les biens de l'Eglise aux pauvres au lieu de les remettre au préfet. Patron de Rome avec Pierre et Paul.

jour du jugement, Dieu Tout Puissant peut ressusciter l'homme de la terre dans son intégrité, Lui qui préserve Edmond dans un corps intact jusqu'au Grand Jour, bien qu'il soit fait de terre. Cet endroit mérite bien qu'on le vénère pour l'amour du vénérable Saint et qu'il soit abondamment pourvu en honnêtes serviteurs de Dieu, pour le service du Christ, car ce Saint est plus grand qu'on ne peut le concevoir. L'Angleterre ne manque pas de Saints de Dieu car, dans ce pays, reposent des Saints tels ce vénérable roi et le bienheureux Cuthbert et Sainte Etheldrède à Ely ainsi que sa sœur, dans un corps incorruptible pour fortifier notre foi[21]. Il existe encore beaucoup d'autres Saints parmi les Anglais qui opèrent de nombreux miracles, comme il est notoire, pour la gloire de Dieu Tout Puissant en qui ils ont mis leur confiance. Par ses grands saints, le Christ montre aux hommes qu'il est le Dieu Tout Puissant qui accomplit de tels miracles même si les misérables Juifs L'ont tous renié. C'est pourquoi ils sont maudits, comme ils l'ont choisi eux-mêmes. Nul miracle ne s'accomplit sur leurs tombes car ils ne croient pas au Christ vivant mais le Christ révèle aux hommes où se trouve la vraie foi en opérant de tels miracles par Ses saints sur toute la terre. À Lui gloire à jamais avec son Père céleste et le Saint Esprit (pour les siècles des siècles). Amen.

[21] La sœur de sainte Etledrède se nommait Sexburge. Elle épousa le roi Ercombert de Kent. A la mort de celui-ci, elle se retire au couvent de Minster qu'elle avait fondé sur l'île de Sheppey. Se reporter à la vie de sainte Etheldrède.
Pour Cuthbert, voir *Déposition de saint Cuthbert*.

VIE DE SAINT GUTHLAC[1]

A celui qui croit à juste titre en notre Maître éternel, à mon très cher Seigneur au dessus de tous les autres rois de ce monde, à Ælfwald[2], roi des Angles de l'est, qui conduit son royaume avec justice et dignité, moi, Félix[3], je témoigne de la vraie foi et du bonheur éternel du salut pour tout le peuple croyant de Dieu et je le salue. J'ai obéi à tes propos et à ton commandement et j'ai écrit le livre que tu m'as demandé sur la vie de Guthlac de bienheureuse mémoire. Mes propos et mes affirmations sont sincères.

J'implore donc et je conjure l'érudit et le croyant, s'il trouve ici quelque propos extravagant, de ne pas nous en blâmer, mais je demande à chacun de ces censeurs et de ces critiques de penser et de ne jamais oublier que le royaume de Dieu n'est pas bâti sur des paroles mais sur la constance de la vertu et de la foi. Qu'il se souvienne que le salut du monde n'a pas été obtenu par de vaines spéculations mais prêché et annoncé par des pêcheurs.

Mais si quelqu'un critique notre entreprise et notre travail, car j'en connais beaucoup parmi les Anglais qui auraient pu écrire ce livre eux-mêmes, enluminé de belles lettres, composé joliment

[1] La version vieil anglaise de la Vie de saint Guthlac date probablement du début du XIe siècle. Le manuscrit se trouve à la British Library, MS Cotton Vespasian DXXI, f. 18-40. Il s'agit d'une traduction libre de la *Vita S. Guthlaci* de Félix, où plutôt d'une adaptation. Le texte de ce manuscrit a été publié par Paul Gonser, *Das angelsächsische Prosa-leben des heiligen Guthlac,* Heidelberg, 1909 (Anglistische Forschungen, 27) p. 100-173.

[2] Ælfwald, roi des Angles de l'est, régna de 713 à 749. Homme de grande culture, il correspondait avec Boniface qui fut, avec Alcuin, celui dont l'influence fut la plus grande sur le Continent, en Allemagne en particulier.

[3] Félix de Croyland. On ne sait rien de sa vie. Il n'est pas certain qu'il ait été anglais, il aurait pu être d'origine bourguignonne comme l'évêque Félix du royaume des Angles de l'Est. Il écrit sa *Vita S. Guthlaci* vers 730-740. Par les thèmes qu'elle développe, cette *Vita* est très proche de la Vie de S. Cuthbert de Bède que Félix connaissait certainement.

et habilement, qu'il ne nous condamne cependant pas quand nous avons obéi au devoir et au commandement et accompli des ordres.

Et toi, lecteur, si tu te moques de moi à la manière des détracteurs, prends garde toi-même, de peur que là où tu crois voir des sujets de raillerie, tu ne sois soudain aveuglé par les ténèbres de l'ignorance. Il en est ainsi des aveugles qui, lorsqu'ils sont dans la lumière, ne le savent pas et marchent dans l'obscurité. Dans les Saintes Ecritures, l'ignorance est souvent qualifiée d'aveuglement car c'est là que se trouve l'origine de tous les maux.

Pour ces raisons, je te conseille, lecteur, de ne pas critiquer les étrangers, de peur que tu ne sois toi-même condamné ensuite par d'autres en tant qu'étranger[4]. Mais de crainte de charger davantage l'esprit des lecteurs en parlant de la critique des étrangers, je vais à présent, comme qui dirait, m'embarquer sur un océan immense et puissant et en venir à ce havre de paix qu'est la vie de Guthlac.

Parce que tu m'as demandé d'écrire et de raconter l'histoire de Guthlac et de sa vie exemplaire, je t'ai obéi sans tarder et j'ai donc écrit ce que m'ont dit les personnes qui connaissaient le mieux sa vie, tout d'abord quel en a été le commencement et à quelle fin il la mena. J'ai donc composé ce livre, afin que ceux qui connaissaient la vie du saint homme s'en souviennent d'autant mieux et que ceux qui ne la connaissaient pas auparavant, y trouvent la voie de la sagesse.

Ce que j'ai relaté ici, je l'ai appris des conversations que j'ai eues avec le vénérable abbé Wilfrid[5]. Beaucoup d'autres personnes qui avaient côtoyé le saint homme et observé sa vie m'ont dit les mêmes choses. Je ne mets rien en doute des réminiscences de mes informateurs et des miracles de ce saint homme qu'ils m'ont rapportés. Ceux-ci étaient bien connus dans tout le pays des Anglais.

[4] Ceci laisserait à penser que Félix n'était pas anglais. De même lorsqu'il dit, plus haut : « J'en connais beaucoup parmi les Anglais qui auraient pu écrire ce livre. » et, plus loin : « les sages érudits qui se trouvent parmi les Anglais », il semble ne pas appartenir à ce peuple.
[5] Wilfrid, évêque de Worcester à partir de 718, ami d'Ethelbald.

J'ai donc obéi à ton commandement et je me suis plié à tes propos et à ta volonté et j'ai écrit ce texte sur le présent parchemin, du mieux que j'ai pu, avec les connaissances héritées de mes prédécesseurs et de leurs ancêtres. J'ai placé le commencement au début et la fin en dernier.

Aux temps d'Ethelred, le grand roi de Mercie, vivait un certain noble parmi le glorieux peuple de ce royaume[6]. Il s'appelait Penwald et appartenait à la famille la plus ancienne et la plus noble, celle des Iclingas[7]. Il vivait dans l'aisance en ce monde et possédait de nombreux biens et, lorsqu'il fut très riche et posséda beaucoup de biens, il désira vivement prendre femme. Il en choisit une parmi un grand nombre de jeunes filles, celle qui était la plus belle et appartenait à la famille la plus noble. Elle s'appelait Tette.

Et ils vécurent ensemble jusqu'au moment fixé par Dieu où cette femme fut enceinte. Quand l'heure fut venue où elle devait enfanter, un signe vint soudain du ciel et marqua distinctement l'enfant d'un sceau.

On vit en effet descendre du ciel une main de couleur rouge, du plus beau rouge qui soit, et cette main tenait une croix d'or. Elle fut aperçue par un grand nombre de personnes et elle s'inclina devant la porte de la maison où l'enfant était né. Tous ceux qui virent ce signe se hâtèrent vers ce lieu car ils voulaient mieux le voir et le comprendre. Alors la main remonta au ciel avec la croix.

Tous ceux qui avaient vu cette main se prosternèrent à terre et prièrent Dieu de leur révéler ce que signifiaient ce signe et ce prodige qui leur étaient apparus si soudainement à ce moment-là. Lorsqu'ils eurent terminé leur prière, une femme accourut vers

[6] Roi de Mercie, Ethelred régna de 675 à 704, puis abdiqua pour devenir moine au monastère de Bardney, dont il devint abbé. Il mourut en 716 et fut inhumé à Bardney.

[7] La tribu des Iclingas. Il était de coutume d'ajouter le suffixe *–ingas* au nom d'un chef pour désigner le groupe de personnes vivant sur un même territoire et obéissant à ce chef. *Iclingas*, « la tribu d'Icles ». Icles ou Icel était l'arrière petit-fils d'Offa qui lui-même se disait descendant de Woden. Icel était considéré au VIIIe siècle comme le fondateur de la famille royale de Mercie.

eux en toute hâte, venant de la maison dans laquelle l'enfant était né, elle avertit les gens et leur dit : « Soyez fermes et gardez courage car ici en ce monde est né un homme qui sera grand. »

Lorsque les gens entendirent ces paroles, ils se dirent entre eux que c'était un signe de Dieu qu'ils avaient vu parce que l'enfant était né en cet endroit. Certains dirent alors que la providence divine le prédestinait à la béatitude éternelle par ce signe qui avait été manifesté à sa naissance.

Ils furent très surpris de cet événement et de ce signe qu'il leur avait été donné de voir à ce moment et, avant que le soleil ne se couche, la nouvelle s'était déjà répandue dans tout le pays des Angles du Milieu.

Puis, vers le huitième jour, quand on amena l'enfant sur les fonds baptismaux pour le bain purificateur, on lui donna le nom de Guthlac, du nom de sa famille et de cette tribu[8], comme si la divine providence voulait qu'il s'appelât ainsi car les sages érudits qui se trouvent parmi les Anglais disent que ce nom se compose de deux mots[9] : Guthlac se dit en latin *'belli munus'* car il a enduré beaucoup de souffrances dans ses activités temporelles et, par sa conversion, il a également reçu le don de la béatitude éternelle avec la récompense de la vie éternelle, disant ainsi avec les apôtres : « Beatus vir, qui suffert temptationem, quia cum probatus fuerit, accipiet coronam vite, quam repromisit dominus diligentibus se », ce qui veut dire en anglais : « Heureux l'homme, dit-il, qui en ce monde endure de multiples tourments et de grandes souffrances. L'épreuve supportée, il recevra la couronne de vie éternelle que Dieu a promise à tous ceux qui l'aiment[10]. »

Après cela, il fut purifié dans l'eau du saint baptême puis reconduit à la demeure paternelle où il fut élevé. Quand vint l'âge où il put parler comme parlent les enfants, il ne fut nullement difficile et ne désobéissait en rien aux ordres de ses aînés ni de ceux

[8] La tribu des Guthlacingas.
[9] En vieil anglais *guth* : le don et *lac* : le combat, Guthlac signifie donc le don du combat.
[10] Épître de St. Jacques, I, 12.

qui l'élevaient, de personne, jeunes ou vieux. Il ne pratiquait pas les jeux frivoles des enfants, ni les conversations oiseuses des gens du peuple, ni la flatterie inconvenante, ni la dissimulation. Il ne faisait pas cas des divers chants d'oiseaux, comme le font souvent les jeunes de cet âge, mais il grandissait en sagesse et était d'apparence gracieuse, droit et pur en pensées et sincère dans son comportement. Et en lui brillait tellement l'éclat de la splendeur divine, que tous ceux qui le voyaient, pouvaient percevoir ce qu'il adviendrait de lui.

Après un certain temps, quand il prit de la vigueur et qu'il devint un jeune homme, il songea aux hauts faits des héros et des anciens. Alors, comme s'il se réveillait d'un long sommeil, ses dispositions changèrent et il rassembla ses camarades et ses amis en une armée et lui-même prit les armes[11]. Il assouvit son mécontentement sur ses ennemis, brûla leurs remparts et ravagea leurs villages. Il commit ainsi de nombreux massacres dans tout le pays, tua des gens et leur prit leurs biens. Et soudain, au fond de lui-même, Dieu l'admonesta et lui enjoignit de commander autrement. Il ordonna alors de rendre le tiers de tout ce qu'il s'était approprié à ceux auxquels il l'avait pris.

Il y avait environ neuf ans que le vénérable Guthlac était engagé dans ces persécutions et lui-même était pris par le tourbillon de ce monde, quand une nuit, alors qu'il revenait d'une expédition et reposait ses membres fatigués et qu'il réfléchissait à beaucoup de choses, il fut soudain animé de la crainte de Dieu et son cœur fut rempli d'un amour mystique. Et quand il se réveilla, il songea aux anciens rois d'antan qui avaient été emportés de ce monde par une mort pitoyable et avaient terminé misérablement leur triste vie. Et les grandes richesses qu'ils avaient possédées, il les vit toutes disparaître rapidement, il vit aussi sa propre vie se précipiter et se hâter chaque jour davantage vers son terme.

Il fut aussitôt tellement animé de la crainte de Dieu qu'il Lui promit, s'Il voulait bien lui accorder jusqu'au lendemain, qu'il

[11] Il était de coutume pour un noble d'aller combattre avec sa suite pour son roi lorsqu'il devenait adolescent.

serait Son serviteur. Quand l'obscurité de la nuit se fut dissipée et qu'il fit jour, il se leva et se signa du signe de la croix du Christ. Il demanda ensuite à ses compagnons de se trouver un autre chef pour diriger leur compagnie et il leur confessa et leur avoua qu'il voulait être le serviteur du Christ.

Quand ses compagnons entendirent ces paroles, ils furent très étonnés et saisis d'une grande crainte devant les propos qu'ils venaient d'entendre. Ils se prosternèrent tous devant lui et le supplièrent de ne jamais faire ces choses qu'il avait dites en paroles. Il ne fit cependant pas cas de leurs prières mais il décida d'accomplir cela même qu'il avait eu l'intention de faire auparavant. L'amour de Dieu brûlait si fort en lui que, fors cela seul, il abandonnait tout, non seulement le monde mais aussi les biens de ses parents et sa maison et même ses compagnons, il laissait tout. Il avait vingt-quatre ans quand il renonça à tous les fastes du monde et mit tout son espoir en Christ.

Après cela, il se rendit au monastère qui s'appelle Repton et y reçut la tonsure sacramentelle de l'apôtre Pierre sous l'abbesse Ælfthryth[12]. Et après qu'il eût reçu la tonsure et embrassé la vie monastique, il ne voulut plus accepter aucune boisson qui pût provoquer l'ébriété. Les frères le détestèrent pour cette raison, parce qu'il pratiquait une telle abstinence, mais, très rapidement, en voyant la droiture de son cœur et la pureté de sa vie, ils se prirent tous d'affection pour lui.

Il était grand de taille et chaste de corps, gai de caractère et il avait un beau visage. Il était bienveillant et modéré en paroles, patient et modeste, et son cœur ne cessait de brûler d'un grand amour pour Dieu.

Le saint homme fut alors attiré par les lettres et l'étude, il désira apprendre ses psaumes et son esprit fécond fut alors abreuvé des

[12] Le monastère de Repton dans le Derbyshire fut fondé vers 675 sur un terrain donné par Friduricus à Hædda, abbé de Bredon. C'était un monastère double, dirigé par une abbesse. Plusieurs rois y furent ensevelis, dont Ethelbald en 757. En 873 les Vikings y établirent leurs quartiers d'hiver.

dons de Dieu et de l'enseignement du meilleur des maîtres de Dieu afin qu'il fût instruit et connût les préceptes divins. Après deux ans de telles études, il possédait ses psaumes, les cantiques, les hymnes et les prières selon les rites de l'Eglise. Il commença à aimer les pratiques des hommes de grande vertu dans ce genre de vie : la paix et l'humilité, la patience, l'indulgence et la tempérance du corps, et il cultivait les vertus de tous ces hommes droits.

Après avoir vécu cette vie monastique pendant deux ans environ, il commença à aspirer au désert et à un ermitage. Quand il entendit parler des anachorètes qui autrefois étaient restés au désert et avaient vécu dans un ermitage pour l'amour de Dieu et avaient passé leur vie ainsi, son cœur fut enflammé par la grâce de Dieu et il aspira à vivre au désert. Quelques jours plus tard, il demanda aux serviteurs de Dieu, ceux qui étaient les plus âgés, l'autorisation de partir.

Il existe en Bretagne une plaine marécageuse de grandes dimensions qui commence à la rivière Granta, non loin de la ville du même nom qui se nomme Grantchester[13]. Il y a là des marais immenses, tantôt de l'eau stagnante et tantôt des rivières polluées qui la traversent et également beaucoup d'îles et de roseaux, de tumuli et de bosquets. Elle se prolonge jusqu'à la mer du Nord en nombreux méandres qui n'en finissent pas.

Quand cet homme dont nous avons parlé auparavant, Guthlac de bienheureuse mémoire, entendit parler de cet endroit inculte et désert, il fut affermi dans sa résolution par la grâce divine et s'y dirigea aussitôt par le chemin le plus direct. Lorsqu'il y parvint, il demanda aux habitants de la région, où il pourrait trouver un endroit où vivre en ce désert.

Ils lui parlèrent alors beaucoup de l'étendue de cette région déserte. Un homme, nommé Tatwine, déclara qu'il connaissait

[13] Grantchester signifiait « la forteresse romaine sur la rivière Granta » et se transforma par la suite en « pont sur la Granta ». La première partie du mot se transforma en *Cam-* et la ville se nomma donc Cambridge : « le pont sur la rivière Cam. » (Colgrave)

une île particulièrement secrète sur laquelle, à maintes reprises, plus d'une personne s'était installée, mais aucune n'avait pu y vivre à cause des nombreux dangers et de la solitude de cet immense désert, et toutes avaient fui pour cette raison[14].

Quand le vénérable Guthlac entendit cela, il lui demanda aussitôt de lui montrer cet endroit, ce qu'il s'empressa de faire. Il monta dans une barque et tous deux partirent alors à travers les marais sauvages jusqu'à ce qu'ils arrivent à l'endroit appelé Croyland.

Cet endroit se trouvait au milieu de l'étendue inculte et marécageuse dont nous avons parlé, un endroit très secret que très peu de personnes connaissaient en dehors de celle qui le lui avait montré, car personne n'avait jamais pu y demeurer avant la venue de saint Guthlac, à cause de la présence d'esprits maudits. Et le vénérable Guthlac ignora d'emblée les tentations de ces créatures maudites et fut soutenu en cela par la protection divine et il commença à vivre dans la solitude au milieu des fourrés marécageux de cet immense désert.

Il advint alors, selon la volonté de la divine providence, que Guthlac arriva sur l'île pour la fête de Saint Barthélemy, apôtre, dont il recherchait l'aide en toutes choses[15]. Et il aima la solitude de ce lieu et décida alors qu'il servirait Dieu tous les jours de sa vie sur cette île.

Après y être resté quelques jours, il étudia les particularités de cet endroit. Il se dit alors qu'il allait retourner au monastère et dire adieu à ses frères car il les avait quittés sans prendre congé d'eux. Et, au matin, quand il fit jour, il se rendit à nouveau au monastère. Il demeura quatre-vingt-dix jours parmi ses frères puis il leur fit ses adieux et retourna à cet endroit désert qu'il aimait, accompagné de deux jeunes gens.

[14] Il pourrait s'agir de Tatwine de Breedon-on-the-Hill qui devint archevêque de Cantorbéry en 731. Il mourut en 734.
[15] Le 24 août.

Ce fut le huitième jour avant le commencement du mois de septembre, le jour où l'on fête saint Barthélemy, apôtre, que le vénérable Guthlac parvint à l'endroit dont nous avons parlé, Croyland, et il commença par demander à l'apôtre de l'aider pour tout ce qui concernait l'ermitage. Le soldat de Dieu était âgé de vingt-six ans, quand, avec la grâce de Dieu, il s'installa pour la première fois dans cet endroit désert.

Et sans plus attendre, afin de se protéger des flèches des démons avec des armes divines, il se couvrit du bouclier du Saint Esprit, la foi, se vêtit de la cuirasse de l'espérance céleste et se coiffa du heaume des pensées pures. Et il lutta et combattit sans faillir contre les démons avec les flèches des saints psaumes[16].

À présent, il nous faut vraiment nous émerveiller grandement de la puissance cachée de Notre Seigneur et de ses décrets pleins de clémence. Qui pourra les dire tous ! À l'instar du noble prédicateur de tous les peuples, le bienheureux apôtre Paul que Notre Seigneur Dieu Tout Puissant avait prédestiné à évangéliser son peuple – il était auparavant le persécuteur de Sa sainte Eglise et quand il se rendit à la ville de Damas, il fut arraché aux regrettables erreurs de l'incrédulité des Juifs par une voix céleste – Guthlac, de bienheureuse mémoire, fut conduit des tribulations de ce monde au combat pour la vie éternelle.

Au sujet du saint homme, comment il vécut en ce lieu

Je vais à présent commencer le récit de la vie de saint Guthlac, telle que je l'ai entendu raconter par ceux qui la connaissaient, Wilfrid et Cissa, et je la raconterai dans l'ordre.

Il y avait sur cette île un grand tumulus élevé à même le sol que les gens avaient fouillé et démoli, il y a bien longtemps, à la recherche d'un trésor. Une sorte de très grand lac avait été creusé

[16] Le soldat de Dieu et son armement, un lieu commun de l'hagiographie.

d'un côté de ce tumulus et le saint homme Guthlac se construisit une maison sur ce lac.

Dès le début de son installation dans l'ermitage, il décida qu'il n'utiliserait aucun vêtement de laine ou de lin, mais qu'il allait vivre tous les jours de sa vie, couvert de peaux de bêtes, et il en fut ainsi. Depuis le moment où il avait commencé à vivre en ce lieu retiré, sa nourriture était si frugale, chaque jour, qu'il n'absorbait rien d'autre que du pain d'orge et de l'eau. Et il prenait ses repas après le coucher du soleil.

Peu après qu'il se fût installé dans cet endroit désert, il advint un jour, quand il eut chanté ses psaumes et dit ses prières, que le vieil ennemi de l'humanité se promenât [dans la plaine verdoyante] tel un lion rugissant et répandit partout le venin de ses tentations[17]. Alors qu'il faisait régner l'empire de sa malice et distillait le venin de sa cruauté afin d'en blesser le cœur des hommes, il planta soudain, comme lancée d'un arc tendu, la flèche de sa tentation dans le cœur du soldat du Christ.

Lorsqu'il fut blessé par la flèche empoisonnée du démon, ce saint homme fut troublé et totalement désemparé à propos du dessein qu'il avait conçu de demeurer seul dans ce désert. Il tourna et retourna cette idée dans son esprit et se souvint des fautes et des péchés qu'il avait commis autrefois et se dit qu'il avait fait des choses si graves et tellement énormes qu'il ne pouvait imaginer pouvoir un jour les réparer. La flèche empoisonnée l'avait blessé en faisant naître en lui le désespoir. Le vénérable Guthlac connut ce désespoir trois jours durant, au point qu'il ne savait plus lui-même comment orienter ses pensées .

La nuit qui suivit le troisième jour, il résista fermement à ces pensées qui semaient le doute en lui. Puis, mues par une inspiration, ses lèvres chantèrent et invoquèrent Dieu, disant : « *In tribulatione mea invocavi Dominum, et reliqua*[18] », ce qui veut dire en

[17] 1ère Épître de Pierre, V, 8.

[18] Psaume XVII, 7. La traduction qu'en donne notre auteur ne correspond pas exactement au texte latin.

anglais : « Mon Dieu, dans ma détresse je crie vers toi, tu m'écoutes et tu viens à mon secours dans mes tribulations. »

Peu après cela, son fidèle protecteur, saint Barthélemy, vint le voir, il ne lui apparut nullement pendant qu'il dormait, mais il vit et contempla l'apôtre d'une beauté angélique alors qu'il était éveillé. Et le vénérable Guthlac fut rempli de joie par cette visite céleste, son cœur et son esprit en furent tout illuminés et il oublia rapidement ses doutes et ses funestes pensées. Saint Barthélemy, son céleste visiteur, le réconforta, le fortifia et l'encouragea, et lui ordonna de ne pas douter, mais d'être ferme dans sa foi et lui promit de le soutenir dans toutes ses difficultés. Quand le vénérable Guthlac entendit les paroles de son fidèle ami, il fut rempli d'une joie céleste et il mit et raffermit sa foi en Dieu seul.

Il advint également un jour qu'il réfléchissait à la conduite de sa vie et se demandait comment il pourrait vivre de la manière la plus agréable à Dieu, que, tombant du ciel, deux démons se présentèrent soudain à lui, et lui parlèrent familièrement, disant : « Nous connaissons ta vie, nous savons que ta foi est solide et nous n'ignorons pas non plus que ta patience est inébranlable. C'est en cela que nous t'avons tenté et mis à l'épreuve quand nous avons lancé nos flèches contre toi avec nos nombreux artifices. Dorénavant, nous ne voulons plus te tourmenter ni te maltraiter. Nous ne te gênerons plus dans ce que tu as décidé auparavant, mais nous te parlerons de tous ceux qui ont vécu autrefois dans cet endroit désert et de la manière dont ils ont mené leur vie. D'abord Moïse et Elie, ils ont jeûné, et le Sauveur du monde a jeûné au désert lui aussi, et les grands moines également qui étaient en Egypte et y vécurent au désert. Par leur abstinence, ils ont arraché et exterminé tout vice en eux-mêmes. Si donc tu veux cela, si tu veux te laver des péchés que tu as commis autrefois, tu devras torturer[19] ton corps par l'abstinence, car plus tu feras souffrir ton corps en ce monde, plus tu seras ensuite armé pour l'éternité, et plus tu endureras de grands tourments en ce monde, plus tu recevras ensuite dans le monde à venir. Et lorsque tu t'humilies et

[19] Le texte vieil anglais donne *weccan*, réveiller, exhorter. Si l'on se réfère au texte latin, il faut lire *wægan*, affliger.

jeûnes ici en ce monde, tu es élevé aux yeux de Dieu. C'est pourquoi ton jeûne ne doit pas durer deux, trois jours, ou tous les jours, afin que tu te félicites d'une si grande abstinence, mais un jeûne de sept jours suffit à purifier un homme. Comme Dieu, le premier, a façonné et créé la beauté de toute la terre en six jours, et s'est reposé le septième jour, il convient donc que l'homme élève, lui aussi, son esprit par un jeûne de six jours, et que le septième jour il se nourrisse et repose son corps. »

Lorsque le vénérable Guthlac entendit ces propos, il se leva de suite et invoqua Dieu, le priant en ces termes : « Seigneur mon Dieu, que mes ennemis disparaissent à jamais car je sais et je reconnais que tu es mon Créateur. » À peine eut-il prononcé ces mots que le démon se volatilisa devant ses yeux comme de la fumée. Il ignora alors les préceptes diaboliques, car il se rendait compte qu'ils étaient tous vains. Et il prit un modeste repas, à savoir son pain d'orge, le mangea et se sustenta. Lorsque les esprits mauvais comprirent qu'il les méprisait totalement, eux et leurs avis, ils se lamentèrent de leur défaite avec des sanglots plein la voix. Le saint homme était si fort qu'il pouvait ignorer l'abjection de leurs conseils et de leurs tentations.

Peu de temps après, il arriva également, une nuit qu'il était resté éveillé à prier, que, tout à coup, dans le silence de la nuit, surgit une grande multitude de démons qui remplirent toute la maison de leur présence et s'introduisirent de tous côtés, en haut, en bas, partout.

Ils étaient hideux à voir. Ils avaient une tête énorme et un grand cou et le visage hâve. Leur barbe était sale et négligée et ils avaient des oreilles poilues, un nez crochu, des yeux féroces et une bouche répugnante. Leurs dents ressemblaient aux dents des chevaux, leur gorge était remplie de feu et leur voix était sinistre. Ils avaient des jambes arquées et d'énormes genoux, enflés à l'arrière, des orteils tordus et ils criaient d'une voix rauque. Ils vinrent au milieu d'un tel vacarme et d'une horreur telle qu'il lui sembla que tout ce qui se trouvait au ciel et sur terre résonnait de leurs cris affreux.

Dès qu'ils furent dans la maison, ils ligotèrent sans plus attendre

les membres du saint homme, le tirèrent hors de la chaumière et l'emmenèrent dans les marais obscurs où ils le jetèrent et l'immergèrent dans l'eau polluée. Ils le conduisirent ensuite dans les endroits sauvages de ce lieu inculte, au milieu d'épais fourrés de ronces, au point que son corps en fut tout meurtri.

Après l'avoir tourmenté longtemps dans l'obscurité, ils le laissèrent attendre debout un moment, puis ils lui ordonnèrent de quitter ce désert ou alors, s'il ne le faisait pas, ils le tourmenteraient et le mettraient à l'épreuve avec plus d'ignominies. Le bienheureux Guthlac ne fit pas cas de leurs propos mais dit d'un ton inspiré : « Le Seigneur est à ma droite, et je ne chancellerai pas[20]. »

Alors les démons le saisirent et le frappèrent avec des fouets métalliques et l'amenèrent ensuite sur des ailes horribles dans les zones froides du ciel. Lorsqu'il se trouva à cette hauteur dans les airs, il aperçut toute la partie nord du paradis comme entourée des nuages les plus noirs dans une obscurité intense.

Il vit alors soudain une immense armée de démons se diriger vers lui, ils se rassemblèrent sans tarder et conduisirent tous le saint homme dans de lugubres lieux de torture, ils l'amenèrent à la porte de l'enfer. Lorsqu'il perçut l'odeur de la fumée nauséabonde, les flammes ardentes et l'horreur des profondeurs ténébreuses, il en oublia rapidement toutes les épreuves et les tourments que ces esprits mauvais lui avaient infligés et fait subir.

Les démons se précipitèrent aussitôt dans les flammes horribles et là, ils torturèrent les âmes des méchants par de nombreux tourments. Quand le bienheureux Guthlac vit l'abondance de ces supplices, il fut rempli de crainte et en eut très peur. Alors les esprits mauvais l'apostrophèrent à grands cris et lui dirent : « Nous avons le pouvoir de te jeter dans les affres de ces profondeurs et voici le feu que tu as toi-même allumé en toi et, à cause de tes péchés et de tes fautes, la porte de l'enfer s'ouvre à présent devant toi. »

[20] Psaume XV, 8.

Après que les démons l'eurent menacé par ces paroles, il leur répondit en ces termes : « Malheur à vous, enfants des ténèbres et fruits de la chute de l'homme, vous n'êtes que poussière, cendres et scories. Qui vous a donné, misérables, le pouvoir de m'envoyer dans de tels tourments ? Et bien, me voici, je suis prêt et j'attends la volonté de mon Seigneur, pourquoi devriez-vous donc m'inquiéter avec vos menaces mensongères ? »

Les démons s'apprêtaient à se jeter sur le saint homme, comme s'ils voulaient le précipiter dans cette fournaise, mais, soudain, arriva l'habitant du ciel, le saint apôtre Barthélemy, rayonnant d'une lumière et d'une splendeur célestes au milieu de la désolation et des ténèbres de cet enfer lugubre. Aveuglés par la splendeur du saint visiteur, les démons ne purent demeurer plus longtemps, mais ils allèrent se cacher dans l'obscurité. Lorsque le bienheureux Guthlac aperçut son fidèle ami, il fut très heureux et rempli d'une joie mystique et d'un bonheur divin.

Après cela, le saint apôtre Barthélemy ordonna et commanda aux démons d'être soumis au saint homme et de le reconduire avec ménagements à l'endroit même d'où ils l'avaient enlevé, ce qu'ils firent. Ils le reconduisirent avec grande délicatesse, le portèrent et le transportèrent sur leurs ailes avec tant de douceur qu'il n'aurait pu voyager plus agréablement par bateau. Quand ils arrivèrent dans les hauteurs des cieux, une assemblée de saints vint vers lui et tous chantaient et disaient : « *Ibunt de virtute in virtutem, et reliqua*[21] », ce qui signifie en anglais : « La vigueur des saints augmente à mesure qu'ils avancent. » Lorsque le jour commença à poindre, ils le redéposèrent à l'endroit où ils l'avaient pris auparavant.

Alors que le bienheureux Guthlac allait terminer ses prières du matin à Dieu, il vit devant lui deux de ces démons qui pleuraient et se lamentaient beaucoup. Quand il leur demanda pourquoi ils pleuraient, ils lui répondirent : « Nous pleurons, car tu as totalement annihilé notre pouvoir et nous ne pouvons plus venir à toi ni avoir la moindre conversation avec toi. Tu t'es moqué de nous

[21] Psaume LXXXIII, 8.

en tout et tu as anéanti toutes nos forces. » Après ces paroles, les esprits mauvais se volatilisèrent, exactement comme de la fumée, et disparurent de sa vue.

Comment les démons parlèrent en celtique

Il advint qu'au temps de Coenred, roi des Merciens, les Bretons, ennemis des Anglais, les tourmentèrent par de multiples conflits et de nombreux combats[22]. Une nuit, à l'heure où le coq se met à chanter, lorsque le bienheureux Guthlac commença à dire ses prières du matin, il fut soudain pris d'un sommeil léger. Puis il se réveilla en sursaut, sortit sans plus tarder, observa et écouta. Il entendit une grande troupe de démons parler en celtique. Il savait et comprenait leur langue, car autrefois il avait été en exil parmi ce peuple.

Aussitôt après, il vit toute sa maison en flammes et ensuite les démons le renversèrent de la pointe de leur épée et le soulevèrent par leur épée. Alors le courageux soldat du Christ comprit que c'étaient là les actions et les tourments que lui infligeaient les démons. Il chassa aussitôt leurs traits sans aucune crainte et chanta le psaume « *Exurgat deus et dissipentur, et reliqua*[23]. »

Il n'eut pas plus tôt chanté le tout premier verset du psaume, qu'ils se volatilisèrent tout comme de la fumée et disparurent de sa vue. Après que le bienheureux Guthlac eut combattu et lutté si fréquemment contre les esprits mauvais, ils comprirent que leur pouvoir et leurs actes avaient été anéantis.

A propos du prêtre Beccel

Il y avait un certain prêtre nommé Beccel. Il se rendit chez le saint homme et lui demanda de le prendre avec lui, lui

[22] Coenred, était le fils de Wulfhere, et neveu d'Ethelred auquel il succède. Il règne de 704 à 709, date à laquelle il quitte l'Angleterre pour devenir moine à Rome.
Sur les Bretons, voir *Vie de saint Oswald*, note 10.
[23] Psaume LXVII, 2.

promettant de vivre humblement au service de Dieu selon ses préceptes.

Le démon distilla et répandit le venin de ses mensonges dans le cœur et l'esprit de ce prêtre. Il le persuada de tuer et d'exterminer Guthlac et suggéra ces pensées à son cœur : « Si je le tue et l'extermine, je pourrai ensuite posséder ce même endroit après sa mort et les hommes de ce monde me vénéreront comme ils le vénèrent maintenant. »

Il arriva un jour, que ce même prêtre se rendit chez le vénérable Guthlac pour le raser, car c'était son habitude de se laver tous les vingt jours, et il fut pris d'un vif désir de faire couler le sang du saint homme.

Guthlac perçut aussitôt l'instigation de l'esprit mauvais car, par la grâce de Dieu, il connaissait tout ce qui concernait l'avenir et aussi le présent et il pouvait voir et regarder l'homme de l'intérieur aussi nettement que de l'extérieur. Il lui dit alors : « Mon pauvre Beccel, pourquoi as-tu dissimulé l'ennemi maudit aussi stupidement en ton cœur ? Pourquoi ne veux-tu pas recracher cette potion mortelle et ce poison amer ? Je constate que tu es égaré par le démon et les mauvaises pensées que tu nourris en ton cœur. Le tentateur de l'homme et l'ennemi de ce monde ont fait naître en toi ces pensées malsaines qui te poursuivent sans cesse, mais abandonne à présent les conseils perfides de l'esprit mauvais. »

Il comprit aussitôt qu'il était abusé par le démon, se jeta immédiatement aux pieds du saint homme et lui confessa de suite son péché en pleurant. Non seulement le bienheureux Guthlac lui pardonna aussitôt son péché, mais il lui promit également de le soutenir dans tous ses tourments.

Comment les démons s'enfuirent

Une nuit, alors que le bienheureux Guthlac disait ses prières, il entendit le hurlement des troupeaux et de nombreuses bêtes sauvages. Peu après il vit toutes sortes de créatures, de bêtes sauvages

et de serpents venir à lui. Il vit d'abord apparaître un lion qui le menaça de ses crocs cruels. Il vit également quelque chose qui ressemblait à un taureau et autre chose à un ours, quand ces animaux sont en fureur, et également des espèces de vipères, il entendit le grognement du cochon, le hurlement des loups, le croassement des corbeaux et le sifflement de divers oiseaux qui voulaient par leur apparition changer le cœur du saint homme.

Le bienheureux Guthlac s'arma alors de la croix du Christ et du bouclier de la sainte foi, il méprisa les tentations des démons et parla ainsi : « Pauvre esprit mauvais, voilà ton pouvoir manifesté et ta puissance proclamée. Voilà que tu apparais sous la forme de pauvres bêtes sauvages, d'oiseaux et de vers, toi qui autrefois t'es élevé quand tu voulais être l'égal du Dieu éternel. Je t'ordonne maintenant, au nom de ce Dieu éternel qui t'a créé et t'a chassé des hauteurs célestes, de cesser toute cette agitation. »

Alors toutes les manifestations des esprits mauvais prirent fin aussitôt.

Comment l'écrit fut retrouvé

Une nuit, un homme s'en vint parler au vénérable Guthlac. Après avoir passé quelques jours avec lui, il se mit à écrire quelques lignes sur un papier et quand il eut terminé, il sortit et un corbeau entra. Dès qu'il vit le papier, il s'en empara et s'envola avec lui dans les marais . Au moment où le visiteur dont nous avons parlé revint, il vit le corbeau qui emportait le papier et il en fut très malheureux.

Au même moment, le bienheureux Guthlac sortait de son église et il vit son frère chagriné. Il le réconforta et lui dit : « Ne sois pas triste, mon frère, quand le corbeau s'envolera à travers les marais tu le suivras en barque et tu retrouveras cet écrit. »

Peu après l'homme qui avait rédigé cet écrit monta dans une barque. Lorsqu'il traversa les marais, il arriva à un lac qui se trouvait à proximité de l'île. Il y avait au milieu de ce lac un bouquet

de roseaux et le papier pendait à l'un de ces roseaux, exactement comme si une main d'homme l'y avait suspendu. Tout heureux, il le prit immédiatement et l'apporta émerveillé à l'homme de Dieu. Le bienheureux Guthlac lui dit alors que ce n'était pas dû à ses mérites mais à la bonté de Dieu.

Sur cette même île vivaient deux corbeaux si voraces qu'ils emportaient tout ce qu'ils pouvaient attraper. Le saint homme supportait et endurait néanmoins leur voracité afin de pouvoir par la suite donner aux hommes un exemple de sa patience. Et non seulement les oiseaux lui étaient soumis, mais les poissons et les animaux sauvages de ce lieu aride lui obéissaient également tous et il leur donnait chaque jour de sa propre main la nourriture qui convenait à leur espèce.

Comment les hirondelles venaient se poser sur lui et chantaient

Il advint une fois qu'un vénérable frère vint le voir. Il s'appelait Wilfrid, et il était depuis longtemps en union spirituelle avec lui. Alors qu'en grandes conversations ils méditaient sur leur vie spirituelle, arrivèrent soudain deux hirondelles et voilà que, pleines de joie, elles se mirent à chanter et vinrent se poser sans aucune crainte sur les épaules du bienheureux Guthlac. Elles firent monter leur chant et allèrent ensuite se poser sur sa poitrine, sur ses bras et ses genoux.

Alors, après avoir longtemps observé les oiseaux, Wilfrid, émerveillé, lui demanda pourquoi les oiseaux sauvages de cette grande étendue inculte se posaient si humblement sur lui. Le bienheureux Guthlac lui répondit alors : « N'as-tu pas appris dans les Saintes Ecritures, mon frère Wilfrid, que les animaux et les oiseaux sauvages sont d'autant plus proches de celui qui vit selon la volonté de Dieu. Et les anges sont d'autant plus proches de celui qui veut vivre sa vie à l'écart des hommes du monde, car celui qui recherche souvent la conversation des hommes de ce monde ne peut apprécier les propos des anges. »

A PROPOS DES GANTS QUE LES CORBEAUX EMPORTÈRENT

Il advint également un jour que le saint homme fit une merveilleuse prophétie. Il y avait un homme illustre de la maison royale de Mercie, dont le nom était Ethelbald[24]. Il voulut aller parler au saint et obtint de Wilfrid qu'il le conduise à l'homme de Dieu. Ils montèrent donc dans une barque et se rendirent sur l'île où se trouvait le bienheureux Guthlac.

Lorsqu'ils arrivèrent chez lui, Wilfrid avait oublié ses gants dans la barque. Ils conversèrent avec le saint homme et le bienheureux Guthlac leur demanda alors s'ils avaient oublié quelque chose leur appartenant dans la barque, car Dieu lui faisait connaître toutes les choses cachées. Wilfrid lui répondit qu'il avait oublié ses deux gants dans la barque.

Peu de temps après, dès qu'ils sortirent, ils virent le corbeau déchirer le gant de son bec noir sur le toit de chaume de la maison. Aussitôt le bienheureux Guthlac parla au corbeau et lui reprocha son vandalisme, et le corbeau obéit à ses paroles. L'oiseau s'envola donc au dessus de l'étendue inculte et se dirigea vers l'ouest et Wilfrid put reprendre le gant sur le toit de la maison à l'aide d'un bâton.

Peu de temps après également, arrivèrent trois hommes qui débarquèrent et frappèrent le signal. Le bienheureux Guthlac se dirigea derechef vers ces hommes, le visage rayonnant et d'humeur joyeuse, et il leur parla. Lorsqu'ils voulurent repartir, ils lui présentèrent un gant et dirent qu'il était tombé du bec d'un corbeau. Le bienheureux Guthlac le prit immédiatement en souriant, leur donna sa bénédiction et redonna le gant à celui à qui il avait appartenu précédemment.

[24] Roi de Mercie, Ethelbald était le petit fils d'un frère de Penda, Eowa, qui avait été tué à la bataille de Maserfeld en 641 (voir *Vie de saint Oswald*, note 19). Il avait été exilé par Ceolred, fils d'Ethelred. Il monta sur le trône à la mort de Ceolred en 716 et régna sur tous les peuples au sud de la rivière Humber. Une charte de 736 le qualifie de *rex Britanniae* ou *Bretwalda*. Il fut tué en 757 par un de ses gardes du corps à Seckington et inhumé à Repton.

Comment Hwætred recouvra la santé

Au pays des Angles de l'est vivait un jeune homme de noble naissance, nommé Hwætred. Tandis que, jour après jour, il obéissait vertueusement à ses parents, il advint qu'une fois, alors qu'il se trouvait dans la maison de son père, le démon entra en lui, tant et si bien qu'il en perdit la raison. Et l'ennemi malin l'affligea tellement de cette folie qu'il se blessait lui-même en se servant d'une barre de fer ou en se mordant, au point d'être couvert de sang. Et non seulement il se blessait lui-même sauvagement de ses dents, mais il lacérait aussi de semblable manière tous ceux qu'il pouvait approcher.

Il advint que de nombreuses personnes de sa famille ainsi que ses meilleurs amis se rassemblèrent et voulurent le ligoter et le maîtriser. Il s'empara alors d'une hache, en frappa trois hommes à mort et en blessa plusieurs autres. Il y avait alors quatre ans qu'il souffrait ainsi de folie.

Ne sachant plus que faire, sa famille le conduisit dans un saint monastère afin que les prêtres et les évêques le lavent dans l'eau baptismale et le purifient de sa folie. Mais, en dépit de nombreuses tentatives, ils ne purent venir à bout du pouvoir maléfique du démon. Alors, découragés, ses parents finirent par retourner chez eux avec leur malade et auraient souhaité le savoir mort plutôt que de le voir affliger les gens plus longtemps.

Puis, la rumeur se répandit dans la province qu'au milieu des marais, sur une île qui s'appelait Croyland, vivait un anachorète auquel Dieu avait conféré divers pouvoirs. Ces gens s'enquirent aussitôt du saint homme et se dirent qu'ils allaient lui amener leur parent et, si Dieu le voulait, trouver assistance sur cette île. Et ils firent ainsi, se rendirent à cet endroit et arrivèrent à une île, non loin de celle sur laquelle vivait l'homme de Dieu et ils y passèrent la nuit avec le malade.

Quand le jour se leva, le lendemain matin, ils se rendirent sur l'île dont nous avons parlé et comme le voulait la coutume, ils frappèrent le signal. Le bienheureux Guthlac alla immédiatement vers eux avec ce grand pouvoir que lui donnait l'amour de Dieu.

Quand ils lui eurent expliqué en pleurant quel était leur problème, il fut rempli de compassion. Il prit sans tarder le malade, le conduisit à l'église et y resta trois jours en prières. Le troisième jour, quand le soleil se leva, il le baigna dans l'eau baptismale et souffla sur son visage, et, ce faisant, tout le pouvoir du démon fut anéanti.

Et c'était comme si ce même homme se réveillait en s'étirant d'un profond sommeil. Il recouvra la santé et rentra chez lui. Et cette maladie ne l'affligea plus jamais, tant qu'il vécut.

Du compagnon d'Ethelbald

Il advint aussi une fois qu'Ecga, le compagnon de l'exilé Ethelbald dont nous avons parlé, fut perturbé par le démon. Celui-ci le tourmentait tellement qu'il n'était plus maître de ses propres actes. Sa famille le conduisit à l'homme de Dieu qui le ceignit de sa ceinture dès qu'ils arrivèrent. Il ne l'eut pas plus tôt ceint de sa ceinture qu'il fut délivré de toute tare et après cela il ne souffrit plus jamais de cette affection.

Et le don de prophétie du bienheureux Guthlac se développait et grandissait et il révélait l'avenir aux hommes aussi clairement que le présent.

De l'abbé

Un jour vint le voir un abbé qui était depuis longtemps en union spirituelle avec lui. Alors qu'il se rendait auprès du saint homme, ses deux serviteurs qui l'accompagnaient lui demandèrent la permission de pouvoir prendre un autre chemin et dirent que c'était pour eux un devoir et une nécessité. L'abbé leur accorda ce qu'ils lui demandaient.

Quand l'abbé arriva pour converser avec le bienheureux Guthlac, ils se désaltérèrent à la source des saintes Ecritures et au milieu de leur conversation sur les Livres Saints, Guthlac lui dit :

« Mais où sont partis les deux gaillards qui t'ont quitté tantôt ? » Il lui répondit : « Ils m'ont demandé la permission de partir. Ils avaient une autre obligation et n'ont pu venir ici. »

Guthlac lui répondit – dans la mesure où Dieu lui révélait toutes choses à venir, elles lui étaient aussi manifestes que le présent – et commença à lui relater les faits et gestes des frères et lui dit : « Ils se sont rendus à la maison d'une veuve et se sont enivrés à force de boire. » Et il lui révéla non seulement leurs actes, mais également ce qu'ils avaient mangé et même les paroles qu'ils avaient prononcées là bas, il lui relata tout cela dans l'ordre.

Après avoir reçu sa bénédiction, l'abbé s'en retourna. Quand les frères dont il s'agit le rejoignirent, il leur demanda où ils avaient été. Ils lui répondirent qu'ils avaient été fort occupés par leur besogne impérieuse. Il leur demanda alors, s'il en était vraiment ainsi, ce qu'ils affirmèrent avec force serments. Il leur dit alors : « Mais pourquoi faites-vous tous deux de faux serments ? Vous vous êtes rendus chez une veuve auprès de laquelle vous avez vécu votre vie ainsi et prononcé ces paroles. » Ils comprirent alors leur faute, tombèrent à ses pieds, le suppliant de leur pardonner et ils reconnurent que les choses s'étaient effectivement passées comme il l'avait dit.

Concernant les frères qui vinrent à lui

Deux frères d'un monastère vinrent également lui rendre visite un jour. En se rendant chez lui, ils avaient emporté deux bouteilles remplies de bière. Ils décidèrent alors entre eux de les cacher dans l'herbe afin de les retrouver quand ils rentreraient chez eux.

Quand ils arrivèrent chez le saint homme, il les fortifia par son enseignement et édifia leur cœur par ses exhortations. Après qu'ils se furent entretenus de beaucoup de choses, le bienheureux Guthlac leur dit la mine réjouie et la voix enjouée : « Pourquoi avez-vous caché les bouteilles dans l'herbe et pourquoi ne les avez-vous pas apportées avec vous ? » Ils furent très surpris par ces paroles du saint homme et se prosternèrent devant lui, implorant sa bénédiction. Alors, celui-ci les bénit et ils s'en retournèrent chez eux.

A la même époque, des hommes de diverses conditions se rendaient auprès de cet homme dont nous parlons, nobles, évêques, abbés et hommes de toutes conditions, humbles ou puissants. Et non seulement les gens du grand peuple de Mercie venaient à lui, mais aussi tous ceux qui se trouvaient en Bretagne et qui avaient entendu parler de ce saint homme faisaient diligence et se hâtaient de partout vers lui tout comme ceux qui souffraient dans leur corps ou étaient tourmentés et sous l'emprise du démon, ou encore ceux qui étaient affligés d'autres tourments, des diverses peines et des chagrins dont l'humanité est accablée. Et tous ceux qu'on lui amenait étaient remplis d'espoir car il n'était aucun malade qui ne le quittât sans être guéri, aucun possédé du démon qui ne repartît sain d'esprit, aucune maladie qu'il n'ait d'abord guérie.

Du compagnon d'Ethelbald

Alors que les gens étaient nombreux à aller le consulter pour des questions diverses, il advint que parmi eux se présenta un compagnon de l'exilé Ethelbald dont nous avons parlé auparavant. Il se nommait Ova et voulait rendre visite au saint homme et s'entretenir avec lui.

Le deuxième jour de son voyage, il marcha de nuit sur une épine qui s'enfonça si profondément dans son pied qu'elle le traversa. Il poursuivit néanmoins sa route avec difficulté et parvint à grand peine à l'île dont nous avons parlé sur laquelle vivait le bienheureux Guthlac. Alors qu'il s'y trouvait, pendant la nuit, plus de la moitié de son corps commença à enfler, des reins jusqu'aux pieds, et il était si cruellement éprouvé par la douleur qu'il ne pouvait ni s'asseoir ni rester debout.

Lorsqu'on rapporta ces faits à Guthlac, il ordonna de le lui amener. Quand il fut en sa présence, il lui expliqua quelle était l'origine de cette blessure et comment cette douleur était survenue.

Alors Guthlac se déshabilla sur le champ et il vêtit l'homme en question du vêtement qu'il portait généralement. À peine fut-il vêtu de l'habit d'un homme aussi vertueux que la blessure ne

put l'endurer. Et tout comme la flèche bondit de l'arc, cette même épine s'échappa incontinent de cet homme et disparut au loin. Au même moment toute la douleur et l'enflure le quittèrent et à cet instant même, tout heureux, il parla au saint homme puis quitta ce lieu sans souffrir de la moindre blessure.

Tous ceux qui virent ces choses s'en émerveillèrent et ils louèrent et glorifièrent le Dieu du ciel.

Du saint évêque Hædda[25]

Il ne convient pas davantage d'omettre par inattention ce prodige qui lui permettait, par un don divinatoire, de connaître certaines choses et de les révéler aux hommes. En effet, par un don de Dieu, il lui était donné de connaître les propos de ceux qui étaient absents aussi facilement que les propos que tenaient ceux qui se trouvaient en sa présence.

Il arriva un jour, qu'un évêque du nom de Hædda vint à lui, comme poussé par quelque injonction divine à aller converser avec l'homme de Dieu. L'évêque avait avec lui, en sa compagnie, un homme de grand savoir qui s'appelait Wigfrith.

Alors que ce dernier voyageait parmi d'autres serviteurs de l'évêque, ils se mirent à dire beaucoup de choses sur le saint homme et ses miracles. Certains parlèrent des privations de sa vie et des miracles qu'il accomplissait, tandis que d'autres s'entretenaient de sa vie sur un ton sceptique disant qu'ils ne savaient pas s'il accomplissait ces choses par la puissance de Dieu ou les artifices du démon.

Cependant qu'ils devisaient ainsi entre eux, l'érudit leur dit : « Je peux, dit-il, chercher à savoir s'il pratique les préceptes divins car j'ai vécu longtemps parmi les Irlandais et j'y ai rencontré beaucoup d'hommes de bien qui menaient une vie exemplaire selon

[25] Hædda fut évêque de Lichfield à partir de 691 et de Leicester à partir de 709. Il consacra la nouvelle église de Guthlac quelques années avant 706.

la loi de Dieu. Et par la puissance de Dieu, ils brillaient aux yeux de beaucoup de personnes par les nombreux miracles et les signes qu'ils accomplissaient. En me référant à la vie des hommes que j'ai rencontrés dans ce pays, je pourrai juger de la vie de cet homme et savoir s'il accomplit les miracles par la puissance divine ou s'il le fait par le pouvoir du démon. »

Quand l'évêque en question rencontra le bienheureux Guthlac et lui parla, ils se désaltérèrent du nectar de l'Evangile. Le saint homme rayonnait tellement de l'éclat de la grâce divine que tout ce qu'il proclamait et enseignait, c'était comme s'il le proclamait et l'enseignait avec l'éloquence d'un ange. Il y avait aussi en lui une grande sagesse, une céleste sapience, et tout ce qu'il enseignait, il le confirmait par des exemples divins des Saintes écritures.

Et voilà qu'au milieu de leur conversation, l'évêque s'inclina humblement devant le saint homme, le supplia et l'implora vivement de recevoir de ses mains le ministère du sacerdoce, afin qu'il puisse le consacrer prêtre et qu'il soit au service de l'autel de Dieu. Guthlac acquiesça aussitôt à sa demande et s'étendit à même le sol, disant qu'il désirait ce qui était la volonté de Dieu et de l'évêque.

Lorsqu'ils eurent terminé cette célébration et qu'il fut consacré, comme je viens de le dire, l'évêque demanda au saint homme de partager son repas, ce qu'il fit, bien que ce ne fut pas son habitude.

Tandis qu'ils prenaient leur repas, comme je viens de le dire, Guthlac observa les serviteurs de l'évêque. Il vit alors frère Wigfrith dont nous avons parlé et lui dit : « Et maintenant, frère Wigfrith, que penses-tu à présent du prêtre au sujet duquel tu as dit hier vouloir vérifier s'il était bon ou mauvais ? » Wigfrith se leva alors, se prosterna à terre et lui confessa sa faute. Le saint homme l'embrassa aussitôt et lui donna son pardon.

La consécration de l'île de Croyland et du bienheureux Guthlac eut lieu à la période de la moisson, cinq jours avant la fête de saint Barthélemy.

Concernant l'abbesse Ecgburh

Il arriva également un jour que cette vénérable vierge, l'abbesse Ecgburh, fille du roi Aldwulf, envoya au bienheureux Guthlac un cercueil de plomb ainsi qu'un linceul pour ce cercueil et l'implora au nom du Dieu très saint de pouvoir déposer son corps dans ce cercueil après sa mort. Elle envoya ce présent par un frère à la vie honorable et lui commanda de demander au saint homme qui serait son successeur en ce lieu après sa mort.

Après avoir reçu avec joie le présent de cette vénérable femme, il répondit à la question qui lui avait été posée, à savoir qui serait le gardien de cet endroit après sa mort. Il dit que cet homme appartenait à un peuple païen et qu'il n'était pas encore baptisé, mais que néanmoins il viendrait bientôt et qu'il recevrait le sacrement du baptême.

Et il en fut ainsi, car ce même Cissa, qui occupa cet endroit par la suite, vint peu de temps après en Bretagne et il y fut baptisé comme le saint homme l'avait prédit[26].

Concernant le roi Ethelbald

Il convient également de ne pas omettre, par négligence, ce prodige, que le bienheureux Guthlac prédit et fit connaître aux hommes.

Il advint qu'Ethelbald, l'exilé dont nous avons parlé, se présenta un jour à lui. Le roi Ceolred le pourchassait en tous lieux et Ethelbald fuyait, évitant ses persécutions et sa haine[27]. Il vint alors s'entretenir avec le bienheureux Guthlac car, alors que les hommes lui refusaient leur appui, il trouvait son réconfort dans le soutien de Dieu.

[26] Cissa était un païen qui serait venu d'Allemagne ou de Scandinavie. Il succéda à Guthlac en 714.

[27] Fils d'Ethelred, Ceolred régna de 709 à 716. De mœurs dissolues, peu favorable aux monastères et à l'Eglise, il fut le dernier descendant de Penda à régner sur la Mercie. Craignant pour son trône, il avait fait exiler Ethelbald.

Quand il arriva auprès de l'homme de Dieu et qu'il lui relata ses problèmes, Guthlac lui parla ainsi : « Mon pauvre ami, je n'oublie pas tes problèmes et tes combats. C'est pourquoi j'ai eu pitié de toi et j'ai prié Dieu d'avoir pitié de tes difficultés et de t'aider. Il a entendu ma prière et Il te donnera pouvoir et autorité sur ton peuple. Et ceux qui te haïssent s'enfuiront tous en ta présence et ton épée détruira tous tes adversaires car le Seigneur te viendra en aide. Mais sois patient, car tu n'obtiendras pas le royaume en t'en emparant à la manière du monde, mais tu l'obtiendras avec l'aide du Seigneur. Car le Seigneur abaissera ceux qui te haïssent aujourd'hui et Il les privera de ce royaume. Il s'est souvenu de toi et t'a choisi. »

À ces mots, Ethelbald affermit son espoir et sa foi en Dieu Lui-même, et il eut confiance et crut toutes les choses que le saint homme avait prédites – que les royaumes sont renversés et enlevés, et que tout passe ; que les hommes soient riches ou pauvres, savants ou ignorants, jeunes ou vieux, la mort implacable s'en empare et les emporte.

De la durée de vie du saint homme et de sa mort

Il advint après cela que Dieu voulut soustraire aux conflits et à la détresse de ce monde son serviteur bien-aimé, Guthlac, lui qui avait vécu selon la volonté divine, et le conduire au repos éternel du royaume des cieux.

Il advint donc un jour, tandis qu'il était à l'église en train de faire oraison, qu'il fut soudain assailli par la maladie. Il comprit aussitôt que la main de Dieu était sur lui et, rempli de bonheur, il se prépara à entrer au royaume des cieux. Il fut tourmenté pendant sept jours par la maladie, et, le huitième jour, il fut au plus mal. Cette maladie s'empara de lui le mercredi avant Pâques et ce même jour de la semaine sainte la vie délaissa son corps.

Un frère du nom de Beccel vivait alors avec lui et c'est par lui que j'appris comment était mort le saint homme. Quand il se rendit chez lui le jour où la maladie s'empara de lui, il le question-

na sur certaines choses. Il lui répondit lentement et en cherchant difficilement sa respiration.

Quand il vit le saint homme rempli d'une telle tristesse, il lui dit : « Que t'est-il arrivé ? Quelque maladie t'a t-elle assailli cette nuit ? » Il lui répondit : « Une maladie s'est emparée de moi cette nuit. » Il lui demanda à nouveau : « Connais-tu, mon père, la cause de cette maladie, où sais-tu quelle sera l'issue de cette maladie ? » Le saint homme lui répondit à nouveau et lui dit : « La cause de ma maladie, c'est que mon âme va quitter ce corps, car le huitième jour verra la fin de mon infirmité. Il convient donc que cette âme soit prête, afin que je puisse suivre Dieu. »

Quand il entendit ces propos, frère Beccel dont nous avons parlé se mit à pleurer et à se lamenter et dans son immense chagrin inonda plus d'une fois ses joues de ses larmes. Alors l'homme de Dieu, Guthlac, le réconforta et lui dit : « Mon enfant, ne sois pas chagriné, car ce n'est pas une épreuve pour moi de m'en aller vers le Seigneur, mon Dieu. » Il y avait en lui une si grande foi et un tel amour de Dieu, qu'il ne faisait pas de différence entre le proches et les étrangers pour les bonnes actions.

Puis, quatre nuits plus tard, quand vint le premier jour de Pâques, alors qu'il était affligé par la maladie, le bienheureux Guthlac loua Dieu et dit la messe, ensuite il offrit le précieux sacrifice du sang du Christ, puis il se mit à prêcher l'évangile au frère dont nous avons parlé. Il le toucha tellement par sa prédication, qu'il n'avait jamais auparavant entendu pareil sermon et n'en entendit jamais plus de pareil.

Quand arriva le septième jour de sa maladie, le frère en question vint le voir à la sixième heure du jour. Il le trouva appuyé contre l'autel dans un coin de son église. Mais, il ne put lui parler, car il vit que sa maladie le faisait beaucoup souffrir. Cependant il lui demanda ensuite de lui laisser ses directives avant de mourir.

Alors le bienheureux Guthlac redressa quelque peu ses membres épuisés du mur et lui parla ainsi : « Mon enfant, l'heure est main-

tenant proche, aussi garde mes ultimes commandements. Après que mon âme aura quitté mon corps, rends toi chez ma sœur et dis lui que j'ai fui sa présence ici sur cette terre et que je n'ai pas voulu la voir afin que, plus tard, nous puissions nous revoir tous deux à nouveau en présence de Dieu. Et demande lui de placer mon corps dans le cercueil et de l'envelopper dans le linceul que m'a envoyés Ecgburg. Je n'ai pas voulu, de mon vivant, être vêtu de vêtements de lin, mais maintenant pour l'amour de l'épouse du Christ, je veux utiliser le présent qu'elle m'a envoyé pour l'usage auquel je l'ai destiné. Lorsque mon âme aura quitté mon corps, que l'on enveloppe ce corps dans ce linceul et qu'on le mette dans le cercueil. »

Quand le frère en question entendit ces propos, il parla ainsi : « Je t'en supplie, père bien-aimé, maintenant que je vois et que je comprends ta maladie et que j'entends que tu vas quitter ce monde, je te prie de me dire une chose que je n'ai jamais osé te demander auparavant. Depuis le moment où, pour la première fois, je suis venu vivre avec toi dans ce désert, je t'ai entendu parler le soir et très tôt le matin, je ne sais avec qui. Je te prie et te supplie donc de ne jamais me laisser après ta mort dans l'anxiété et l'inquiétude à ce sujet. »

Alors, haletant et respirant avec peine, le saint homme lui répondit : « Mon enfant, ne sois pas soucieux, ce que je n'ai voulu dire à aucun homme auparavant durant ma vie, je vais maintenant te le révéler et te le confier. Depuis la deuxième année où j'ai vécu dans ce lieu solitaire, Dieu Lui-même m'a envoyé un ange le soir et au petit matin, pour ma consolation. Cet ange m'a dévoilé les mystères célestes qu'il n'est permis à aucun homme de révéler et il a adouci l'âpreté de mon combat de ses célestes propos angéliques, il m'a fait connaître et m'a révélé les choses présentes et absentes. Et maintenant, mon cher enfant, garde mes paroles et ne les révèle à nul autre qu'à ma sœur Pega et à l'anachorète Ecgberht, s'il t'arrive de leur parler[28]. »

[28] Pega vivait en anachorète à Peakirk dans le Northamptonshire, non loin de l'ermitage de Guthlac. Après la mort de son frère, elle se rendit en pèlerinage à Rome où elle mourut.

Ayant dit ces paroles, il appuya sa tête contre le mur et chercha son souffle en haletant. Quand il se sentit mieux et qu'il eut repris son souffle, un parfum semblable à la fragrance des fleurs les plus odorantes émana de sa bouche. Et la nuit suivante, quand le frère en question eut commencé les prières de la nuit, il vit toute la maison enveloppée d'une grande clarté, et celle-ci demeura jusqu'au jour.

Lorsqu'arriva le matin, le saint homme de Dieu bougea à nouveau quelque peu et souleva ses membres fatigués. Il lui dit alors : « Mon enfant, prépare toi à partir pour le voyage que je t'ai commandé, car l'heure est venue où mon âme va quitter ces membres fatigués et partir pour la béatitude sans fin, pour le royaume des cieux. » Après ces paroles, il étendit les mains vers l'autel et se conforta de la nourriture céleste, le corps et le sang du Christ. Puis, il leva les yeux au ciel et étendit les bras, et son âme s'en alla alors avec joie et bonheur vers la béatitude éternelle du royaume des cieux.

À ce moment, le frère en question vit toute la maison emplie d'une clarté céleste et une tour flamboyante monter de la terre jusqu'au ciel avec un éclat sans pareil au point que le soleil de midi lui-même en devenait terne. Et les airs résonnaient du chant des anges et toute l'île était remplie d'un parfum merveilleux d'une fragrance extraordinaire.

Le frère en question fut aussitôt saisi d'une grande crainte, il monta dans une barque et se rendit à l'endroit où le saint homme lui avait dit d'aller. Il arriva chez Pega et lui raconta toutes ces choses dans l'ordre, comme le frère le lui avait ordonné.

Quand elle apprit que son frère était décédé, elle s'effondra et fut remplie d'une grande affliction au point de ne plus pouvoir parler. Lorsqu'elle se fut ressaisie, elle poussa un profond soupir et remercia le Tout Puissant de ce qu'Il avait décidé.

Le lendemain, selon les instructions du saint homme, ils se rendirent sur l'île et trouvèrent cet endroit et toute la maison remplis d'un parfum d'ambroisie. Pendant trois jours, elle recommanda

le saint homme à Dieu par des chants de louange, et le troisième jour, comme l'avait commandé l'homme de Dieu, ils ensevelirent le corps à l'église avec vénération.

Dans sa bonté, Dieu voulut alors révéler ouvertement à tous la gloire et la splendeur que connaissait le saint homme depuis qu'il avait été enseveli, lui qui auparavant avait rayonné et resplendi aux yeux des hommes par tant de miracles. Aussi, après sa mort, un an après qu'on l'eut enseveli, Dieu inspira à la servante du Seigneur le désir de transférer le corps de son frère dans une autre sépulture. Elle rassembla donc à cet endroit les serviteurs et les prêtres de Dieu et d'autres supérieurs religieux afin que, le même jour, douze mois après la mort du saint homme, on ouvrit sa tombe. Ils trouvèrent alors le corps tout à fait intact, tel qu'il avait été auparavant, comme s'il vivait encore. Par la flexibilité des membres et par tous ses aspects, il ressemblait plus à un homme endormi qu'à un mort et ses vêtements étaient aussi intacts que lorsqu'on en avait revêtu le corps pour la première fois.

Lorsque tous ceux qui étaient assemblés constatèrent ces prodiges, ils eurent très peur de ce qu'ils virent alors. Et ils étaient tellement saisis de crainte qu'ils ne pouvaient plus parler. À la vue de tout cela, la servante du Christ, Pega, fut aussitôt remplie d'une joie céleste et, au milieu des cantiques de louange au Christ, elle enveloppa le vénérable corps dans un autre linceul que l'anachorète Ecgbriht avait envoyé au saint homme pour ce même usage alors qu'il vivait encore. Cependant, ils ne remirent pas le cercueil en terre, mais le déposèrent en un lieu plus mémorable et plus honorable.

Ce lieu où repose en esprit le corps bienheureux du saint homme a été honoré et doté de nombreux édifices par le roi Ethelbald[29]. Et tout homme qui le recherchera de toutes ses forces, fera et accomplira ce qu'il désire par l'intercession du saint homme.

[29] Ethelbald aurait enrichi la sépulture de Guthlac et par la suite fondé et doté l'abbaye de Croyland.

Le bienheureux Guthlac fut l'élu de Dieu par ses actes et il fut aussi un modèle de sagesse. Il demeura constant dans sa conduite et s'absorba avec tant de zèle dans le service du Christ que ses lèvres ne parlaient jamais que pour louer le Christ, qu'il n'y avait dans son cœur que piété et en son esprit que paix, amour et bienveillance. Personne ne le vit jamais en colère, ni indifférent au service du Christ, mais on percevait sur son visage l'amour et la paix, et il respirait toujours la douceur, son cœur était plein de sagesse et il rayonnait tellement la joie qu'il se présentait toujours de la même manière aux familiers comme aux étrangers.

Concernant le roi Ethelbald

Après ces évènements, Ethelbald, l'exilé dont nous avons parlé, apprit la mort du bienheureux Guthlac en terre lointaine, lui qui avait été auparavant son seul refuge et sa consolation. Il fut rempli de tristesse, se rendit à l'endroit où reposait le corps du saint homme car il espérait que, par son entremise, Dieu lui enverrait son aide dans son combat.

Lorsqu'il arriva au tombeau du saint homme, il s'écria en pleurant : "Oh mon père, tu connais mon malheur, tu m'as toujours secouru dans mes difficultés. Où vais-je me tourner maintenant, qui va me consoler si tu m'abandonnes ?"

Quand il eut dit ces paroles et d'autres encore en pleurant devant la tombe, il se rendit, à la tombée de la nuit, dans une maison où il prenait parfois pension lorsque Guthlac vivait encore. Tandis qu'il se trouvait dans cette maison, il se mit à réfléchir, le cœur triste, à une chose et l'autre jusqu'à ce qu'enfin ses yeux se ferment de sommeil.

Il se réveilla soudain, saisi de crainte, et vit toute la maison remplie d'une lumière céleste. Alors qu'il était alarmé par ce spectacle inhabituel, il vit le bienheureux Guthlac debout devant lui sous l'aspect d'un ange qui lui disait : « Ne t'inquiète pas, mais sois constant, car Dieu est ton secours et je suis venu à toi parce que Dieu a écouté tes prières par mon intercession. Mais ne sois pas

triste, car le temps de tes malheurs est passé et avant que le soleil n'ait tourné douze mois autour de toi, tu règneras sur ce royaume pour lequel tu as combattu bien longtemps. »

Et non seulement il lui parla de ce futur règne, mais aussi de toute sa vie. Dieu accomplit ces miracles par les mérites du saint homme, après qu'il eut quitté ce monde et eut été enseveli.

Un certain homme de la maison de l'exilé Ethelbald dont nous avons parlé, se trouvait dans la province des Gewisse[30]. Ses yeux étaient couverts de taches blanches et il souffrait de cécité depuis un an. Après que ses médecins l'aient soigné longtemps avec des onguents, sans que cela n'ait apporté le moindre soulagement, Dieu lui inspira la certitude que, si on le conduisait à l'endroit où Guthlac avait vécu, il y recouvrerait la santé et la vue.

Ses amis l'emmenèrent peu après à cet endroit, à Croyland, où ils parlèrent à la servante du Christ, Pega, et elle fut convaincue de la foi solide et inébranlable de cet homme.

Elle le conduisit à l'église, où se trouvait le corps vénérable de Guthlac, prit du sel que Guthlac lui-même avait consacré, l'humecta et le lui mit dans un oeil. Et avant qu'elle n'en ait mis une goutte dans l'autre œil, il put voir de cet œil ; il sut parfaitement ce qui lui arrivait, et il retourna chez lui en parfaite santé.

Louange et gloire à notre Seigneur ainsi qu'au bienheureux Guthlac, à jamais et pour les siècles des siècles. Amen

[30] *Gewisse* est le nom ancien des Saxons de l'Ouest, Gewis étant leur fondateur éponyme. Caedwalla fut le dernier de leur dynastie. Ce terme est déjà obsolète à l'époque de Bède.

SAINT AUGUSTIN DE CANTORBERY

Saint Augustin a apporté le christianisme en Angleterre et pour cette raison, entre autres choses, il mérite vraiment d'être connu. Le bienheureux Grégoire était alors pape à Rome, il aimait beaucoup l'Angleterre bien qu'il n'y soit jamais venu[1]. On lui avait dit que le pays était accueillant et que c'était un pays païen. Saint Grégoire qui était fort attristé de savoir qu'il n'était pas chrétien aurait voulu se rendre lui-même en Angleterre mais il ne le put à cause de ses cardinaux et dut envoyer son messager[2]. Il choisit alors Saint Augustin avec 40 compagnons et les envoya ici en Angleterre pour prêcher la doctrine chrétienne[3]. Tous étaient moines, Saint Augustin et les autres[4]. Ces hommes vertueux se mirent en route, ils étaient tous comme des frères. Ils accomplirent cette sainte mission cinq cent quatre-vingts ans et quelques mois après la naissance de Dieu[5]. Ils la redoutaient beaucoup car

[1] Se reporter à la *Vie de saint Grégoire le Grand*, pape. Grégoire était à la fois moine et homme d'action, particulièrement soucieux d'évangéliser les peuples païens. Emu par le sort des esclaves anglais qu'il voyait à Rome, il souhaitait évangéliser l'Angleterre bien avant d'être élu pape.

[2] Selon le moine anonyme du monastère bénédictin de Whitby qui écrivit entre 700 et 713 la Vie de saint Grégoire connue sous le nom de « Vie de Whitby » conservée dans le monastère de Saint-Gall, Grégoire, encore abbé de Saint-André avait sollicité la permission de se rendre lui-même en Angleterre, le pape la lui avait accordée mais le peuple de Rome s'y était opposé, refusant de se séparer d'un pasteur aussi vertueux.

[3] Augustin était alors prieur de l'un des monastères fondés par saint Grégoire, le septième, le monastère Saint-André sur le mont Cœlius à Rome.

[4] La décision de Grégoire de confier cette mission à des moines est un choix délibéré. Leur façon de vivre dénote en effet une humble obéissance à Dieu, une soumission totale à la volonté divine.

[5] Augustin et ses compagnons partirent en 596.

ils ne connaissaient pas la langue de l'Angleterre[6]. Ils choisirent donc des hommes qui pouvaient comprendre les deux langues[7] et s'en allèrent par la mer. Lorsqu'ils arrivèrent là-bas vers les côtes de l'Angleterre, ils prirent une bonne direction, et leur bateau alla directement vers une île à l'est du Kent appelée île de Thanet, là où notre Seigneur voulait les envoyer[8]. Ils s'y installèrent d'abord et se mirent à réfléchir sans tarder comment ils pourraient entreprendre au mieux cette mission sacrée. Au roi Ethelbert qui était alors roi d'Angleterre ils firent savoir par un envoyé diligent qu'ils étaient des messagers mandatés par un homme éminent pour lui adresser un message de la cour de Rome et lui annoncer un monde sans fin pour lui et tout son pays ainsi que de grands bienfaits et de grandes richesses s'ils voulaient bien l'entendre[9]. Lorsque le roi ouit ces paroles il resta un moment pensif et dit : « Ce pourraient être de bonnes nouvelles qu'ils m'ont apportées là. Accueillez les bien et avec honneurs et pourvoyez les grandement de tout ce dont ils ont besoin car je leur ai parlé et j'ai vu leur message[10].

[6] Les récits qui circulaient sur les Angles étaient suffisants pour remplir ces envoyés de crainte. On disait ce peuple d'une cruauté extrême, violent, aimant à faire couler le sang et incroyant. Augustin et ses compagnons débarquèrent en Provence, s'arrêtèrent à l'abbaye de Lérins, puis à Aix en Provence. Là, ses compagnons refusèrent de continuer et dirent à Augustin : « Retourne voir Grégoire, qu'il nous décharge de la mission », ce que fit Augustin. Grégoire le renvoya avec une lettre d'exhortation à l'intention de ses compagnons après l'avoir nommé abbé pour renforcer son autorité sur le groupe. (Jean Chélini, La mission d'Augustin de Cantorbéry dans la vision missionnaire de Saint Grégoire le Grand, in *L'Eglise et la mission au VIe siècle*, Actes du Colloque d'Arles, Cerf, 1998, p. 48 et Bede, I, 23).

[7] Grégoire avait envoyé des lettres à toutes les personnes qu'Augustin et ses moines devaient rencontrer lors de leur voyage en Angleterre, en particulier à Thierry, roi de Bourgogne, Thibert, roi d'Austrasie, ainsi qu'à la reine Brunehaut, tante de Berthe qui avait épousé le roi du Kent, Ethelbert, leur demandant d'accueillir les missionnaires et de leur donner quelques interprètes parlant la langue des Angles. (Chélini, p. 46).

[8] L'île de Thanet est située à l'est du Kent, au sud de l'embouchure de la Tamise. Bède nous dit qu'elle est assez grande pour contenir six cents familles « en comptant selon l'usage des Angles » (Bède, I, 25). C'est sur cette même île qu'avait accosté, quelque 150 ans plus tôt, en 449, Hengist, arrière grand-père d'Ethelbert. Hengist et son frère, Horsa, avaient dirigé la première vague d'envahisseurs anglo-saxons au Ve siècle. Hengist fut le fondateur de la dynastie royale du Kent. Augustin et ses moines arrivèrent sur cette île en 597.

[9] Ethelbert règna de 561 à 616. Il était l'arrière petit fils de Hengist et le fils d'Ermenric. Il avait épousé une princesse franque catholique, Berthe, fille de Charibert Ier, roi de Paris. Roi du Kent et *bretwalda*, c'est-à-dire chef de ce que l'on appela l'Heptarchie saxonne : Northumbrie, Kent, Royaumes des Saxons de l'Est, de l'Ouest et du Sud, Royaume des Angles de l'Est et Mercie. Selon Bède, Ethelbert fut le troisième *bretwalda*, après Aelle, roi des Saxons du sud et Caelin, roi des Saxons de l'ouest, mais le premier *bretwalda* chrétien.

[10] Nous optons ici pour le texte du *Early South English Legendary* de Horstmann (EETS, OS 87) car apparemment, le scribe a mal recopié ce passage dans notre texte.

Dieu fasse que cela puisse être pour mon bien comme ils me l'ont promis. » Son commandement fut pleinement observé et on les reçut très bien. Peu après, le roi partit en bateau pour cette île[11]. Lorsqu'il y arriva, il manda St Augustin afin qu'il se rende auprès de lui avec ses compagnons et lui délivre son message. St Augustin et chacun de ses compagnons se préparèrent à lutter contre le démon et à se battre. Ils se signèrent, ils n'avaient pas d'autre arme pour ce combat et pour vaincre leur ennemi. Ils firent faire une croix d'argent avec l'image de Dieu et la portèrent devant eux en lieu et place d'étendard et ils avancèrent vaillamment comme de bons et braves chevaliers à la suite de leur précieux étendard en forme de croix[12]. Ils chantèrent les litanies à l'intention du pays afin que notre Seigneur lui envoie sa grâce et qu'il entende leur prédication.

Le roi les accueillit très favorablement lorsqu'ils vinrent à lui et l'informèrent de leur mission qu'ils tenaient de la cour de Rome, lui prêchèrent le christianisme et lui parlèrent de la loi de Notre Seigneur, lui promettant qu'il en retirerait une plus grande prospérité pour lui et tous les siens. Ils lui promirent les joies du ciel qui étaient et qui sont si abondantes et lui assurèrent qu'après cette vie, il parviendrait à cette félicité et serait à jamais avec Dieu qui nous a rachetés. Lorsqu'il entendit ces paroles, le roi resta à méditer. « C'est une fort belle chose, dit-il, que vous me promettez et si j'étais sûr que c'est vrai, je vous suivrais, mais c'est encore nouveau et je ne consens pas à m'y résoudre avant d'être plus assuré que ce message est vrai[13]. Mais, parce que vous êtes venus d'un

[11] Ethelbert ordonne à Augustin de rester sur son île et d'attendre sa décision. Prudent et sage, il laisse passer un certain temps avant de rencontrer Augustin. Il décide de le rencontrer en plein air afin d'éviter les maléfices, que l'on disait plus efficaces en milieu fermé (Bède, I, 25).

[12] Lieu commun des vies de saints. Le saint est un guerrier qui combat avec les armes de la foi.

[13] Ces paroles montrent encore une fois la grande prudence d'Ethelbert. le roi anglo-saxon est au dessus des hommes ordinaires, descendant des dieux païens. Devenu chrétien il perd cette prérogative et doit se soumettre à l'Eglise. D'autre part, c'est un guerrier jugé sur ses hauts faits et ses succès matériels. Il attache une extrême importance à sa réputation, son nom doit rester célèbre pour toujours dans la mémoire des hommes. (Il suffit de se rappeler *Beowulf*). Il est donc important que les missionnaires lui promettent bienfaits et richesses, succès ici-bas et vie sans fin.

pays si lointain et cela pour mon bien comme vous le dites et me le faites comprendre, je ne vous importunerai pas mais je me comporterai loyalement envers vous. Je vous fais bon accueil et vous donne aussi ce dont vous avez besoin et je permets à tous ceux qui le veulent d'aller vers vous, je le leur permets, je ne veux refuser cela à personne[14]. » C'était là pour commencer un bon début, me semble-t-il, après quoi on pouvait d'autant plus espérer arriver à bonne fin. A St Augustin et à tous les siens le roi donna une très belle demeure dans la ville de Cantorbéry pour y prêcher[15]. St Augustin et ses compagnons se mirent promptement à prêcher si bien que ceux qui étaient vertueux leur ouvraient leur cœur et étaient toujours plus nombreux à se convertir et que les gens se pressaient autour d'eux aussi nombreux qu'ils le pouvaient[16]. Le bruit de leurs actions se répandit rapidement et la rumeur en parvint aux oreilles du roi qui eut vent des grands miracles qu'ils accomplissaient alors qu'ils prêchaient le christianisme[17]. Le roi s'en alla écouter leurs prêches, ils lui parurent bons et il dit : « J'ai mis trop de temps à accueillir ce message. » Il se convertit et se fit aussitôt baptiser et crut en Jésus Christ et chacun de ses hommes fit de même si bien que les nobles envoyés atteignirent leur objectif et que les habitants de toutes les villes embrassèrent le christianisme[18]. St Augustin repartit alors[19]. Au

[14] Prudence d'Ethelred mais aussi fair play. Chacun est libre de suivre la doctrine chrétienne ou non.

[15] Durovernum dans *le South English Legendary*, nom latin de Cantorbéry.

[16] Augustin et ses compagnons prêchaient et baptisaient dans l'Eglise Saint Martin qui avait été donnée comme chapelle à Berthe et à son confesseur, Liudhard, évêque de Senlis. Le culte de saint Martin était répandu dans le Kent du fait des relations entre Francs et Saxons.

[17] Les miracles avaient une grande importance pour la conversion des païens. Cette importance est soulignée par Grégoire le Grand dans ses *Moralia in Job*, XXVII, 2.

[18] Ethelbert fut baptisé la veille de la Pentecôte, le 1er juin 597, un siècle après Clovis. Une fois le roi converti, son royaume devient officiellement chrétien. Le roi donna alors son palais à Augustin qui en fit un monastère. Ethelbert fit également construire un autre monastère dédié à saint Pierre et saint Paul, qui devint par la suite le monastère saint Augustin. Sur les conseils d'Augustin, il rédigea également un code civil et pénal dans lequel la dimension chrétienne avait une large place.

[19] Selon Bède (I, 27) Augustin envoie Laurent et le moine Pierre à Rome rendre compte à Grégoire, tandis que lui-même est ordonné archevêque en Arles par Ethère, archevêque de cette ville. Ethère était en réalité archevêque de Lyon. En fait, il semble qu'Augustin soit retourné à Rome.

pape à Rome il rapporta comment tous les habitants de l'Angleterre avaient embrassé la religion chrétienne. Le bienheureux pape Grégoire fut alors transporté d'une grande joie et il ordonna à St Augustin de retourner en Angleterre pour conduire le pays. St Augustin s'en retourna aussitôt et lorsqu'il arriva en Angleterre, il y ordonna douze évêques pour défendre le christianisme[20]. Lui-même était le treizième, comme Notre Seigneur en donna l'exemple, le premier archevêque de Cantorbéry qu'il y ait jamais eu[21].

C'est ainsi que St Augustin apporta le christianisme en Angleterre. Il est juste que nous le fêtions si on nous a bien compris. Sa fête est célébrée vers la fin du mois de mai, car ce jour là il a quitté ce monde pour rejoindre Jésus Christ qui l'envoya chercher[22]. Le roi Ethelbert mourut tout juste six cent seize ans après que notre Seigneur fut incarné dans le sein de sa mère, 21 ans aussi

[20] Grégoire avait envoyé une deuxième mission en Angleterre en 601 pour aider Augustin dans son évangélisation. Mellite, Juste, Paulin, Rufin, de futurs évêques, participaient à cette deuxième mission. Il lui avait également envoyé le pallium et organisé l'Eglise d'Angleterre : deux archevêchés, York et Cantorbéry (Londres avait été prévue, mais cette décision ne fut pas appliqué à cause de l'apostasie de l'Essex) avec chacun douze suffragants choisis par Augustin (Bède, I, 29). Mellite et Juste sont ordonnés par ce dernier en 604. Mellite devient évêque de Londres. Le roi Ethelbert y fit alors construire la cathédrale saint Paul sur l'emplacement de la cathédrale actuelle ainsi qu'un monastère, le « monastère de l'ouest » ou Westminster. Juste est ordonné évêque dans le Kent même, à *Dorubrevis*, ou Rochester. Ethelbert y fit également construire une église dédiée à saint André (Bède, II, 3). Paulin fut ordonné évêque de Northumbrie par Juste le 21 juillet 625 (Bède, II, 9).

[21] Sa consécration se situe vers 597. Il devient le premier archevêque et Primat de l'Eglise d'Angleterre.

[22] Le 26 mai 604. Désigné par Augustin, Laurent lui succède à la tête de l'Eglise d'Angleterre. Augustin fut inhumé dans l'église Saint Pierre et Saint Paul de Cantorbéry avec pour épitaphe : « Ici repose le seigneur Augustin, premier archevêque de Cantorbéry. Jadis envoyé par le bienheureux Grégoire, évêque de la ville de Rome, et aidé par Dieu par l'accomplissement de miracles, il détourna le roi Ethelbert et son peuple du culte des idoles et l'amena à la foi du Christ. Ayant achevé en paix les jours de sa mission, il mourut le 7 des calendes de juin sous le règne du même roi ». (Bède, II, 3, Traduction 'Les Belles lettres').

après son baptême et dans la cinquante sixième année de son règne[23]. Prions donc St Augustin avec ferveur, lui qui nous a convertis au christianisme pour que nous parvenions à la joie, au bonheur que Notre Seigneur nous a acquis.

[23] Le 24 février 616. Bède se trompe dans ses calculs. Si Ethelbert a été baptisé en 597, il ne s'est écoulé que 19 ans entre cette date et celle de sa mort. Le roi fut inhumé au monastère saint Augustin aux côtés de Berthe, morte trois ans plus tôt. Son fils, Eadbald, lui succède, un être violent et débauché. Il entre en conflit avec l'Eglise en épousant la deuxième femme de son père selon la tradition germanique et amorce ainsi un retour au paganisme. Il finit par se convertir et condamner le culte des idoles. Il régna de 616 à 640. Il marie sa sœur Ethelburge à Edwin, roi païen de Northumbrie, à la condition qu'elle puisse continuer à pratiquer sa religion. Paulin, ordonné évêque de York en 625, doit l'accompagner et christianiser le pays (Bède, II,9). Edwin se convertit et est baptisé le 12 avril 627 (Bède, II, 14).

SAINT EDOUARD L'ANCIEN[1]

Le jeune martyr, saint Édouard, fut roi d'Angleterre. Il fut martyrisé très jeune par trahison et convoitise. Il était le fils du roi Edgar et il régna à peine trois ans et sept mois avant d'être assassiné[2]. Lorsque fut décédée sa mère, la noble reine, selon le dessein de Dieu, son père prit une autre femme qui était méchante et cruelle. Elle n'aimait guère saint Edouard et lui donnait toujours de mauvais conseils. Elle donna au roi un autre fils qui s'appelait Ethelred. La reine aimait son propre fils comme tout un chacun aime son propre sang, mais elle n'aimait guère saint Edouard, car une marâtre est rarement bonne. Elle souhaitait plus que tout au monde la mort de saint Edouard pour que l'héritage échut à son propre fils au décès du roi. Lorsque le roi Edgar mourut, saint Edouard, son fils, lui succéda comme le voulaient la loi et la coutume[3]. Nul ne pourra assez dire la bonté de ce jeune roi. Il était très doux et affable, de belle taille et de complexion éclatante, bienveillant envers ceux qui s'adressaient à lui et surtout envers les pauvres, chaste et de bon conseil et il détestait l'orgueil. Il n'appréciait guère les êtres violents qui étaient inconsidérés dans leurs pensées, mais il attirait à lui les sages qu'il s'efforçait d'imiter. Tout ce qu'il entreprenait se faisait en grande partie sur les conseils de l'archevêque de Cantorbéry, qui était saint Dunstan[4].

[1] Une confusion semble s'être faite dans l'esprit de l'auteur ou du scribe. Il s'agit en fait d'Edouard le martyr qui régna de 975 à 978 et non d'Edouard l'Ancien qui, lui, régna de 899 à 924.

[2] Edgar, fils du roi Edmond, (voir *Vie de saint Edmond*) fut roi de Mercie et de Northumbrie de 957 à 959, puis de toute l'Angleterre de 959 à 975. Il mourut le 8 juillet 975. Il avait connu une certaine Wulfthryth puis épousé Ethelflæd Eneda. L'une des deux fut la mère d'Edouard. Il épousa par la suite Elfthryth en 964 avec laquelle il eut un autre fils, Ethelred, né en 966. Surnommé « le Pacifique », Edgar parvint à protéger son royaume des invasions Vikings.

[3] En 975, Edouard était alors âgé de 13 ans.

[4] Voir *Vie de saint Dunstan*, note 21.

Ce saint homme se félicitait de sa présence et tout son pays était heureux d'avoir à sa tête un tel roi qui trouvait à faire tant de bien.

La paix régnait en Angleterre et l'on y rencontrait beaucoup d'amour et de joie, de richesses et autres biens, il ne pouvait en être autrement car lorsque le chef a la faveur de Dieu et aime tout ce qui est bon, il serait surprenant que tout ce qui lui appartient ne prospérât pas. Le démon était jaloux de la bonté de ce saint homme et sa belle-mère l'était aussi, cette méchante reine pleine de perfidie qui réfléchissait nuit et jour comment elle pourrait bien faire pour que, d'une manière ou d'une autre, saint Edouard soit tué et que son fils soit proclamé roi, car il était son puîné et également le fils du roi. Cette méchante femme réfléchissait beaucoup à la façon de réaliser ce dessein. Elle confia ces pensées diaboliques à certains de ceux qui l'entouraient afin qu'ils l'aident par quelque stratagème à accomplir cet acte odieux[5]. Ces hommes perfides réfléchirent alors avec elle par quelle machination ils pourraient mener à bien cette affaire et elle finit par réunir suffisamment de personnes à son plan[6], car rien n'est plus artificieux qu'une femme qui veut s'adonner au mal.

Il se trouva qu'un jour, le roi s'en alla chasser avec ses chevaliers dans un joli bois du Dorset, non loin de Wareham[7]. Ce joli bois existait à cette époque, mais aujourd'hui il a complètement disparu, à l'exception de quelques ronces et de rares bosquets qui se trouvent à proximité de la ville. Alors que saint Edouard allait ainsi à la chasse, il fut pris d'un grand désir de voir son jeune frère et décida sans plus tarder de le rencontrer car il se trouvait non loin de là, tout comme sa marâtre, dans une ville appelée Corfe, distante de trois milles seulement. Il y a là aujourd'hui un château imposant qui n'existait pas à l'époque. Saint Edouard était impatient d'être auprès de son frère, il prit peu d'hommes avec lui et chevaucha dans cette direction. Ses hommes s'amusaient et couraient le long du chemin et s'éparpillèrent de sorte qu'il n'en resta aucun avec lui et qu'il fut bientôt seul. Il poursuivit néan-

[5] Il n'est pas certain qu'Elfthryth ait participé à l'assassinat d'Edouard.
[6] L'on pourrait comprendre également « elle eut suffisamment de personnes à son conseil ».
[7] Wareham fut un important centre religieux dès le VIIe siècle.

moins sa route comme il l'avait prévu et vit au loin le palais où se trouvait son frère ; il s'y rendit tranquillement, personne n'était avec lui. Il ne voyait le mal en aucun homme et n'avait jamais fait de mal à quiconque. Il s'en allait ainsi, joyeusement et tranquillement, à sa mort. Lorsque sa marâtre, la perfide reine, le vit arriver seul, elle pensa le moment venu de mettre son dessein à exécution. Elle appela aussitôt les hommes corrompus qui partageaient ses plans afin de convenir par quel artifice ils allaient accomplir cet acte criminel. Lorsque le saint homme fut à proximité, la reine alla à sa rencontre avec sa suite et de grands honneurs et lui manifesta grande affection. La fête qu'elle lui fit, nul ne pourra assez en parler. Elle déclara qu'il devait descendre de cheval et passer la journée avec elle. « Vraiment, Madame, dit le roi, il ne peut en être ainsi, mais permettez-moi de parler à mon frère, car j'ai grande envie de le voir, et, tant que je ne l'aurai pas vu, je ne serai pas satisfait, en vérité. Mon cœur se languit de lui et cela n'a rien d'étonnant. » « Sire, dit la méchante reine, s'il ne peut en être autrement, je boirai d'abord à votre santé et vous le verrez ensuite. » Le boutillier était prêt et leur servit immédiatement à boire. Parmi tous ceux qui étaient présents s'avança un être perfide qui le salua avec courtoisie et de nombreuses marques de joie. Il l'embrassa du baiser de Judas et, ce faisant, lui ôta la vie car, alors que le roi se penchait vers lui, il l'étreignit avec force, lui enfonça un couteau dans le ventre et déchira tous ses boyaux. C'était un couteau assez petit, à longue lame, comme on peut encore le constater car il se trouve dans l'église de Caversham depuis des années. Le saint homme resta en selle et constata sa blessure mortelle. Il ne chevaucha pas longtemps avant de tomber à terre et de terminer ainsi sa vie toute de bonté et son âme s'envola pour le paradis[8]. Il ne pensait guère au mal quand on lui transperça le ventre. Il était aussi perfide que Judas celui qui l'embrassa si traîtreusement et lui déchira le ventre par fourberie avant qu'il ne pût s'en rendre compte.

Après que ce saint homme eut été ainsi martyrisé, ceux qui accomplirent cette triste besogne réfléchirent à la manière dont ils

[8] Il mourut à Corfe au soir du 18 mars 978.

pourraient le mieux disposer de son corps vénérable. Ils trouvèrent un endroit obscur, l'y jetèrent de manière abjecte et sans bruit, et s'empressèrent de l'enterrer[9]. Quand cet acte infâme fut accompli, la reine eut tout ce qu'elle voulait car on tient toujours avec les vivants, les morts sont vite oubliés[10]. Mais lorsque cet enfant eut fini ses jours dans des circonstances aussi tragiques, l'archevêque de Cantorbéry qui était alors saint Dunstan, déclara à son frère Ethelred qui devint roi après lui qu'il ne démentirait en rien cet acte[11]. Et saint Dunstan avait également parlé longuement de cela bien longtemps auparavant, lorsqu'il avait baptisé Ethelred dès sa naissance, car l'enfant avait souillé l'eau dans sa main ainsi que la pierre [des fonts baptismaux] devant les évêques et tous les grands dignitaires qui étaient présents et il avait fait ses besoins naturels dans les fonts baptismaux. Saint Dunstan dit alors qu'il serait la cause de péchés et de nombreux malheurs et après la mort de son frère, ce saint homme Dunstan répugna beaucoup à le couronner et souhaitait pouvoir l'éviter[12]. Mais lorsqu'il se vit contraint de le faire parce que c'était l'usage et la loi, il lui dit : « Sire, mon Roi, parce que vous êtes élevé injustement à cette dignité puisque le sang de votre frère a été versé et qu'il a ainsi trouvé la mort, la machination diabolique de votre mère retombera sur vous, car ce péché ne sera jamais réparé sans effusion de sang du peuple d'Angleterre qui n'est en rien responsable de cela. L'Angleterre connaîtra sous votre règne plus de misères et de tracas qu'elle n'en a jamais eus à cause de cette faute et alors le sang de votre frère aura été cruellement vengé, et ce sera de votre vivant mais pas du mien[13]. » Tout cela se réalisa et celui qui veut en avoir connaissance trouvera tous ces faits relatés dans la vie de Saint Alphe. C'est ainsi que l'on appelait le jeune Ethelred qui était le fils du roi et régna après son frère, comme le voulaient la loi et la coutume. Les dignitaires du pays tinrent tous avec lui, avec leur prince et leur seigneur, et oublièrent bientôt cet acte, mais parmi les humbles et le petit peuple il y avait beaucoup de détresse. Ils maudissaient

[9] Le roi fut donc enterré sans les honneurs dus à son rang.
[10] Mot-à-mot : « un mort est vite silencieux ».
[11] Voir la *Vie de saint Dunstan*, note 21.
[12] Roi de toute la Bretagne, Ethelred se Unrad « le mal-avisé » régna de 978 à 1016.
[13] En effet Ethelred mourut en 1016 et Dunstan en 988.

les êtres perfides qui avaient tué leur seigneur. "Hélas, disaient-ils qu'allons nous devenir ? Qui va maintenant nous soutenir ? Qui va maintenant assurer la paix dans le pays, c'en est fait de notre bonheur. De tourments et de malheurs nous pouvons être assurés, toutes les tribulations vont nous échoir."

Les honnêtes gens souhaitaient vivement ensevelir le corps en un lieu décent et le cherchèrent de tous côtés. Ils suspectaient bien qu'il se trouvait en quelque endroit ignoble. Ils le cherchèrent à plusieurs reprises de côté et d'autre et ne purent le trouver. Un jour que les hommes de bien de Wareham parcouraient la région aux alentours, à la recherche du corps du saint, ils s'arrêtèrent et virent non loin d'eux comme une grande lumière. Ils se dirent que c'était là une bénédiction de Dieu et s'en approchèrent, cherchèrent et trouvèrent le corps du saint à cet endroit et l'exhumèrent. Il y eut beaucoup de larmes et beaucoup de peine quand ils virent la plaie horrible et pourtant leur cœur était en joie car ils l'avaient trouvé.

Ils transportèrent le corps en grande procession à la ville de Wareham et l'ensevelirent dignement dans le cimetière Notre Dame un peu à l'est de l'église. C'est en ce lieu qu'ils ensevelirent ce corps sacré avec beaucoup d'honneurs et grande fierté. Une chapelle a été élevée dans la ville de Wareham à l'endroit où reposait le corps, et elle y est encore aujourd'hui. On trouva d'abord la tombe, une source en jaillit, belle et claire, elle coule toujours et a un grand pouvoir curatif, et, jusqu'à ce jour, on l'appelle la source de saint Edouard. De nombreux miracles s'y sont produits à ce que disent les gens du pays. Le corps du saint reposa longtemps dans la ville de Wareham où il avait été déposé et nombreux furent ceux qui vinrent s'y recueillir. La manière dont il avait été martyrisé fut bientôt connue au loin et de tous côtés à cause des miracles obtenus grâce à lui. Il y avait dans le pays un certain comte de haut rang du nom d'Alfer que saint Edouard aimait beaucoup de son vivant. Quand il eut connaissance du miracle que Notre Seigneur avait fait pour lui, il fut très heureux et en eut grande joie comme chacun put alors le constater. Il lui parut très injuste qu'il reposât si misérablement là-bas, qu'il ne fût pas enseveli dans un lieu plus digne comme il le méritait bien,

car il éprouvait grande peine en son cœur à savoir qu'un être tel que lui eût été assassiné ainsi et se trouvât dans un endroit si misérable. Il parcourut le Dorset et rendit visite aux nobles qui s'y trouvaient, aux évêques, abbés et autres dignitaires de la région et leur demanda d'ensevelir un corps aussi saint dans un endroit plus digne comme il le méritait et de ne pas s'y opposer. Il envoya également ses messagers de tous côtés pour cette affaire d'une telle importance ainsi qu'à l'abbesse de Wilton qui répondait au nom de Wulfride et aussi à sainte Edith, cette sainte femme qui était nonne en ce lieu et la sœur de saint Edouard ainsi que la fille du roi Edgar, si bien que de nombreux évêques, abbés et nobles se rassemblèrent comme ils en étaient convenus[14]. Ils se rendirent à l'endroit où se trouvait le corps du saint et, lorsqu'ils y parvinrent et qu'ils l'exhumèrent, ils virent qu'il reposait parfaitement intact. Tous ceux qui en furent témoins se réjouirent et en furent heureux. Et sainte Edith, sa vénérable sœur, se précipita vers le corps, l'embrassa et l'étreignit devant eux tous, riant de joie et versant beaucoup de larmes à la vue de son frère ainsi assassiné dont la chair et les os étaient demeurés inaltérés. Celui qui n'avait jamais vu pareille douleur, le pouvait ici. Les dignitaires transportèrent le corps sacré avec beaucoup d'honneurs. La foule se rassembla à cet endroit parmi les chants et en procession. Notre Seigneur fit un beau miracle en son honneur. Deux boiteux dont les membres étaient mal formés se tenaient sur le chemin et attendaient la bière, remplis d'espoir. Ils suppliaient saint Edouard avec insistance de venir à leur secours. On prit le corps du saint et on le déposa sur ces malades ; leurs membres se redressèrent aussitôt et ils recouvrèrent la santé. Chacun de ces hommes rayonnait de joie et de bonheur.

La belle-mère du roi qui l'avait mis en cet état, entendit parler de ces faits, et, devant ces miracles, elle se repentit de l'avoir fait assassiner. Elle monta un jour son palefroi pour s'en aller en quête du corps afin d'implorer le pardon du saint pour sa mauvaise action,

[14] Wulfthryth ou Wulfride avait été la compagne du roi Edgar et lui avait donné une fille, Edith (voir note 2). Par la suite Wulfride devint moniale puis abbesse du monastère de Wilton. Eadgyth (Edith) fut élevée dans ce même monastère et en fut nommée abbesse à la mort de sa mère.

si Dieu voulait bien le lui accorder. Alors qu'elle voulait partir, et beaucoup d'autres avec elle, elle ne put faire avancer son palefroi, elle eut beau le supplier et le tirer, rien n'y fit. La reine pensa alors à sa mauvaise action et se dit que c'était pour cette raison que le palefroi n'avançait pas. Elle descendit de cheval pour s'en aller à pied vers le corps du saint mais elle ne maîtrisait plus rien, elle pouvait reculer mais pour rien au monde avancer. Lorsqu'il n'y eut plus rien à faire, elle demeura en grande détresse et extrême tristesse. Elle se repentit de sa faute et à ce que l'on dit, s'amenda grandement encore avant de mourir. On transporta le corps du saint avec beaucoup d'honneurs et grande fierté à l'abbaye de Shaftesbury où il se trouve toujours parmi les nonnes noires qui y vivent et aussi celles qui y étaient alors[15]. Cette abbaye est située à vingt milles et plus de la ville de Wareham. Ce corps vénérable que beaucoup cherchent de loin fut déposé dans le mur à côté du grand autel, face au nord. Saint Edouard fut enseveli dans cette abbaye de Shaftesbury car le roi Alfred, son grand père, avait fait construire ce monastère et y avait fait entrer sa fille, Aylive, comme moniale[16]. Il construisit ce monastère pour elle et l'a doté de grands biens, car il a donné à l'abbaye cent manses de bonne terre en même temps que sa fille. Cette terre est aussi exempte de droits en tous points aujourd'hui que lorsqu'il la possédait autrefois[17].

Saint Edouard resta 21 ans dans son cercueil, et il manifestait souvent qu'il ne voulait plus y rester car, maintes fois, lorsque des gens venaient sur sa tombe, il la soulevait, la faisant monter et descendre, aussi facilement que si elle eût été légère. Saint Edouard apparut aussi une nuit dans une vision à un saint homme d'église du voisinage. « Va, dit-il, va à Shaftesbury voir l'abbesse du monastère, Dame Aldrede, la pure jeune fille qui est l'épouse de Dieu et dis lui que je ne veux plus reposer là où je suis main-

[15] Le corps de saint Edouard fut transféré à l'abbaye de Shaftesbury vers 980. Des miracles se produisirent sur sa tombe et les reliques royales furent élevées en 2001. L'abbaye de Shaftesbury avait été fondée par le roi Alfred et dirigée par sa fille Ethelgifu. Au moment de la conquête, c'était le monastère de moniales le plus riche d'Angleterre.

[16] Alfred fit construire ce monastère pour sa fille Ethelgifu.

[17] Le texte ne se comprend que si l'on se reporte à C. Horstmann, *Early South English Legendary*, MS Laud Misc. 108, qui donne : « also freo in eche point ase he himsulf it heold er »

tenant et qu'il faut m'emmener dans un autre endroit et demande lui de dire cela à mon frère également. » L'homme se leva le lendemain matin et n'oublia point cette affaire. Il se rendit auprès de l'abbesse à Shaftesbury et lui raconta tout. Cette pieuse femme en fut toute joyeuse, elle se rendit immédiatement chez le roi auquel elle relata tout ce qu'elle avait appris concernant son frère ainsi que ce qu'il convenait de faire. Le roi fut fort heureux quand il ouit relater de si bonnes nouvelles de son frère même si sa mère l'avait fait mourir. Il aurait voulu aller à Shaftesbury pour le ramener dans une châsse, mais il était si occupé à combattre qu'il ne le put en aucune façon. Alors, retomba sur lui ce que saint Dunstan lui avait promis, car il connut beaucoup de guerres et beaucoup de chagrin avant de quitter cette vie. Ses ennemis le poursuivaient alors si implacablement qu'il ne put se rendre à Shaftesbury[18].

Il manda des dignitaires de tout le pays ainsi que Wilfin, le bon prélat qui était alors évêque, et leur dit d'aller à Shaftesbury en grande pompe et de ramener son frère dans une châsse comme il se devait. Accompagné de ces hommes, l'évêque partit aussitôt pour Shaftesbury en grande procession et se rendit sur la tombe du saint et Notre Seigneur opéra un grand miracle pour lui devant tous ces gens car, lorsqu'on ouvrit le cercueil, il se répandit dans toute l'église comme un brouillard sur toute la foule qui s'y trouvait et tous le virent flotter parmi eux. Ils n'avaient jamais perçu chose si parfumée. L'odeur était si agréable et si fragrante que tous ceux qui se trouvaient là, croyaient être au paradis et non en cette église, si grande était leur félicité. Ils soulevèrent le corps vénérable avec grande dévotion et vénération et le placèrent dans une très belle châsse, où il repose toujours. C'est ainsi que fut mis en châsse saint Edouard, la vingt et unième année après que la foule l'eut amené de Wareham et l'eut enseveli à Shaftesbury. Cela se passa mille et un ans après que Notre Seigneur soit venu en ce monde.

[18] Les incursions vikings furent importantes entre 1001 et 1005, date à laquelle l'Angleterre connut une période de famine qui obligea les Vikings à retourner au Danemark.

Ethelred, le frère du roi, était un homme magnanime. Son fils qui était attiré par le bien en toutes choses s'appelait Edouard, il lui succéda et est aujourd'hui un grand saint au ciel[19]. Saint Edouard porte le nom de son oncle, il repose à Westminster. La fête de saint Edouard l'ancien tombe [dans l'année] au milieu du mois de mars, quatorze jours après la saint Michel. Que pour l'amour de ces deux hommes qui ont été nos rois, Dieu nous conduise avec eux à la joie du ciel où ils sont aujourd'hui.

[19] Edouard le Confesseur naquit entre 1002 et 1005. Après la mort d'Ethelred, en 1016, son fils, Edmond Ironside, « Côte-de-Fer », lui succède. Il ne régna que quelques mois et mourut la même année. La couronne passe alors au Danois Cnut jusqu'en 1035, puis à son fils Harold Harefoot, « Pied-de-Lièvre ». pendant ce temps Edouard est en Normandie. A la mort de Harold, en 1042, Edouard devient roi d'Angleterre. Il meurt le 5 janvier 1066, neuf mois avant la bataille de Hastings, 14 octobre 1066.

SAINT DUNSTAN[1]

Saint Dunstan était issu d'une bonne famille d'Angleterre[2]. Notre Seigneur fit un miracle pour lui dès avant sa naissance. En effet, alors qu'il était encore dans le sein de sa mère, le jour de la Chandeleur, les fidèles s'étaient rassemblés à l'église et au moment où tous tenaient leurs cierges allumés comme cela se pratique encore aujourd'hui, ces cierges s'éteignirent tout à coup sans que personne n'en sache la raison. Un instant plus tôt, ils brûlaient bien, et voilà que l'instant d'après, ils étaient éteints. Les fidèles en furent fort étonnés et saisis d'une grande crainte, ils se demandaient les uns aux autres ce qui se passait et pourquoi le cierge qu'ils tenaient en main s'était éteint si soudainement. Ils étaient tous stupéfaits et restaient là à en parler. Le cierge que la mère de saint Dunstan tenait en main se ralluma aussitôt. Tous le virent et en furent émerveillés. Il ne savaient par quel miracle cela avait pu se produire, si ce n'était par la grâce de Dieu. Tous allumèrent alors leurs cierges à cet unique cierge. Que pouvait signifier cela, sinon que Notre Seigneur Jésus Christ avait envoyé cette lumière du ciel et que tous ceux qui étaient présents y avaient allumé la leur, et que, par cet enfant qui était dans le sein de sa mère, toute l'Angleterre allait être mieux éclairée qu'elle ne l'avait jamais été. L'enfant naquit tout juste neuf cent et vingt cinq ans après que Notre doux

[1] La première *Vie de saint Dunstan* a été écrite vers l'an 1000 par un prêtre qui a simplement signé de l'initiale B., vraisemblablement un prêtre anglais en exil à Liège et dont le récit était destiné à l'archevêque Ælfric de Cantorbéry dont il cherchait à obtenir le soutien. Une autre *Vita sancti Dunstani* écrite vers la même époque fut celle du moine Adelard de Gand à l'intention de l'archevêque de Cantorbéry, Ælfleah. Parmi d'autres Vies plus tardives, citons celles d'Osbern, d'Eadmer de Cantorbéry et de Guillaume de Malmesbury.

[2] Dunstan naquit dans une famille aisée de Baltonbury dans le Somerset. Cette famille possédait des biens importants jouxtant l'abbaye de Glastonbury. Le frère de Dunstan, Wulfric, était propriétaire de nombreuses terres dans le Wiltshire et le Surrey et aurait fait don d'un certain nombre d'entre elles à Glastonbury.

Seigneur Jésus Christ fut incarné dans le sein de sa mère et la première année du règne du roi Ethelstan[3]. Sa mère se nommait Cynedride, son père Heorstan. Après que l'enfant fut venu en ce monde, ses parents prirent grand soin de son éducation et de son instruction et l'initièrent aussi à la foi, lui apprirent le Pater et le Credo et l'envoyèrent pour cela à Glastonbury[4]. L'enfant grandit en âge et en sagesse, comme il se devait. Il ne s'intéressait guère aux choses du monde, mais il était attiré par tout ce qui est bon. Tous ceux qui en avaient connaissance se réjouissaient de ce déportement. Quand il fut en âge de mieux comprendre, il partit chez son oncle, saint Aldhelm, qui était archevêque de Cantorbéry[5]. Celui-ci fut très heureux de sa venue et s'en félicita de plus en plus en voyant la bonté, les connaissances et la sagesse dont son neveu faisait preuve. Parce qu'il l'estimait beaucoup, il l'introduisit rapidement auprès du souverain de toute l'Angleterre, le roi Ethelstan[6]. Ce dernier l'accueillit avec grande joie et le combla de ses faveurs, lui accordant tout ce qu'il souhaitait, dans la mesure où il le pouvait. Dunstan sollicita une abbaye dans la ville de Glastonbury où il avait été envoyé, ce qu'il ne lui refusa pas. Le roi lui accordait aussitôt ce qu'il demandait et après lui son frère Edmond fit de même, lorsqu'il devint roi et fut investi du pouvoir[7]. Quand les deux rois, Edmond et Ethelstan, lui en eurent donné la permission, l'homme de mérite, saint Dunstan, partit sans

[3] Selon le prêtre B., Dunstan serait né sous le règne d'Ethelstan, c'est à dire après 924. Si l'on se réfère à Adelard, il serait plutôt né vers 909-910. Notre texte nous fait opter pour la deuxième solution, car l'auteur nous dit que Dunstan fut confié de 923 à 926 à son oncle Athelm qui l'aurait recommandé au roi Ethelstan. Il devait donc être adolescent à l'époque. Pour Ethelstan voir *Vie de saint Edmond*, note 5. Il était connu pour sa dévotion et sa curiosité intellectuelle, ainsi que pour sa grande humanité.

[4] Glastonbury, « l'île royale », fut l'un des monastères les plus importants du Xe siècle, où furent ensevelis certains rois anglo-saxons (Edmond, Edgar). A la naissance de Dunstan, il n'existait plus réellement de monastère, mais il s'y trouvait une école réputée pour son enseignement que dirigeaient des prêtres désireux de mener une vie communautaire. Le lieu attirait de nombreux pèlerins.

[5] Il ne s'agit pas d'Aldhelm, (+ 710) évêque de Sherborne, mais d'Athelm, oncle paternel de Dunstan. Serait-ce une erreur de scribe ?

[6] Dunstan vécut à la cour du roi dans les années 930.

[7] Voir *Vie de saint Edmond*. Il était le fils d'Edouard l'Ancien et d'Eadgifu. Il fut roi des Anglais de 939 à 946.

tarder pour Glastonbury[8]. Il fut un supérieur éminent du monastère de Glastonbury et rédigea une bonne partie de la règle qui n'avait jamais existé auparavant parmi les moines de ce monastère qui avait été commencé quatre cents ans auparavant et trois cent cinquante ans avant la naissance de saint Dunstan. Il existait en effet des ordres monastiques avant l'arrivée de saint Patrick et avant que saint Augustin n'apportât le christianisme en Angleterre[9]. Et saint Patrick mourut quatre cent et cinquante-deux ans après que Notre Dame eut donné naissance à Notre Seigneur[10]. Tout au début, il n'y avait pas de moines à cet endroit, mais seulement des hommes qui se cachaient et choisissaient la solitude par crainte des ennemis de Dieu[11].

Selon la volonté de Notre Seigneur, saint Dunstan et saint Ethelwold furent tous deux ordonnés prêtres le même jour[12]. Aussitôt après, saint Dunstan s'en retourna à Glastonbury pour y sanctifier sa vie et y fut nommé abbé. Et, parce qu'il ne voulait pas rester oisif de son plein gré, il installa une forge privée à côté de sa cellule, car lorsqu'il devait se reposer de ses prières à cause de la fatigue, il voulait faire travailler ses mains afin de fuir l'oisiveté. Chaque jour, pour l'amour de Dieu, il servait les pauvres aussi longtemps qu'il le pouvait et ne prenait aucun argent et, quand il était à son travail, les mains à son œuvre et le cœur plein de Jésus Christ, sa bouche récitait des prières de sorte qu'il se trouvait à trois endroits à la fois, ses mains dans la forge, son cœur près de Dieu et sa bouche en oraison. C'est pourquoi le diable le jalousait et lui en voulait beaucoup. Il vint un jour dans sa forge

[8] Dunstan fut abbé de Glastonbury de 940 à 956. Il créa la première communauté de moines dotée d'une certaine organisation et observant la tradition bénédictine. Il fut aidé dans cette démarche par le roi Eadred qui monta sur le trône en 946.

[9] Voir *Vie de saint Augustin*.

[10] Saint Patrick mourut en fait le 17 mars 461.

[11] Glastonbury date de la fin du Ve ou du début du VIe siècle et aurait été à cette époque un lieu de vie érémitique propre à la recherche de la solitude, la communion avec Dieu et la lutte contre les esprits mauvais. Au temps du roi Ine (688-726) il y aurait existé un monastère. L'abbaye fut réorganisée au Xe siècle par Dunstan et devint le pôle d'attraction des esprits avides de culture.

[12] Ethelwold, né vers 904, fut abbé d'Abingdon (954-963) et évêque de Winchester (963-984). Il fut ordonné prêtre en même temps que Dunstan par Ælfleah, évêque de Winchester, vers 939. Il avait passé plus de dix ans à Glastonbury avant de devenir abbé du monastère d'Abingdon en ruines qu'il restaura. Il joua un rôle important dans la réforme monastique.

pour le tenter alors qu'il était seul, juste à l'heure où le soleil se couchait, sous l'apparence d'une femme et, la mine enjouée, lui parla de son travail et lui dit qu'il avait une grande œuvre à accomplir avec lui. Il allait nonchalamment de-ci, de-là, et passait rapidement d'un coin à l'autre[13]. Le saint homme fut fort surpris de le voir à un endroit puis à un autre. Il resta un long moment à réfléchir intensément, se demandant qui cela pouvait être. Tandis qu'il réfléchissait ainsi et se demandait qui était cette créature, il prit ses pinces, les posa sur le feu qui brûlait et parla très longtemps jusqu'à ce que les pinces soient en incandescence et alors il se tut. Il saisit le diable par le nez et le tira très fort. Il le pinça et le secoua par le nez tant et si bien que le feu s'éteignit. Le diable se tortillait de-ci, de-là, et Dunstan tenait bon. Le diable hurlait, sautait, puis tirait à nouveau et poussait des cris horribles. Il aurait donné tout ce qu'il possédait pour ne pas être venu en ce lieu. Avec ses pinces, Dunstan le frappa sur le nez et continua à le pincer très fort jusqu'au plus profond de la nuit quand il n'y vit plus rien. La créature diabolique fut très contente et bien aise de pouvoir s'échapper de ses mains et s'enfuit, poussant de tels cris qu'on les entendit dans tout le pays : « Oh, qu'a fait cette tête chauve ? qu'a fait cette tête chauve ? » Les cris de cette vile créature s'entendaient au loin. Elle aurait aussi bien fait de rester chez elle pour se moucher le nez et elle ne courut plus jamais vers ce lieu pour y soigner un rhume.

Le vénérable abbé, saint Dunstan, avait une grande influence sur le roi Edmond qui régnait alors sur l'Angleterre et il était son conseiller. Après la mort de ce roi, il se passa un certain temps avant que son fils, Edwin, ne devînt roi et au bout d'un moment cet Edwin suivit de mauvais conseils, il se fâcha avec saint Dunstan, certainement à tort[14]. Il le renvoya de son abbaye et le discrédi-

[13] Il semblerait que le vieil anglais « *tal* » soit une coquille pour « *dal* », d'où notre traduction.

[14] Fils aîné du roi Edmond, Eadwig ou Edwin succéda à son oncle Eadred et régna de 955 à 959 . Eadred avait régné de 946 à 955. Il était le frère d'Edmond (règne de 939 à 946). Eadwig commença par renvoyer tous les conseillers de son père et de son oncle et ne pardonna pas à Dunstan de l'avoir rappelé à l'ordre le jour de son couronnement. Alors qu'il aurait dû festoyer avec les nobles du royaume, il prenait du bon temps avec deux intrigantes, Æthelgifu et sa fille Ælfgifu, sa couronne jetée à terre. Dunstan lui remit cette couronne sur la tête et le ramena parmi les convives.

ta. Plus cet homme de bien était en disgrâce, plus son humilité était grande. Le roi le chassa d'Angleterre et proclama qu'il s'était enfui. L'homme de bien s'en alla joyeux, sans se soucier de ce bannissement, il traversa la mer pour se rendre à l'abbaye de Saint Amand où il demeura longtemps, menant une vie sainte[15]. Après la mort du roi Edwin, son frère Edgar fut couronné roi car il était son parent le plus proche[16]. Il devint un homme de grand mérite qui aimait la sainte Eglise et tous ceux qui s'entretenaient avec lui l'imitaient. On lui parla de saint Dunstan que son frère avait chassé du pays injustement à cause de sa grande bonté et il commença à réfléchir. Il le fit chercher sans plus tarder, lui demanda de revenir de suite, d'être son conseiller et de lui dire ce qu'il avait à faire. Saint Dunstan revint dans son pays où il fut bien reçu et il retrouva son abbaye qu'il avait quittée depuis longtemps bien en paix. Il s'entendait très bien avec le roi et était réellement son conseiller. On parlait beaucoup de sa bonté, de près et de loin. Or, il advint que l'évêque de Worcester décéda[17]. Le roi et l'archevêque Odon[18] tinrent alors conseil et élevèrent le vénérable abbé, saint Dunstan, à la dignité épiscopale, bien que ce ne fut pas son désir, afin qu'il soit le défenseur de la loi de Dieu[19]. D'aucuns

[15] Il dut quitter l'Angleterre en 956 et resta deux ans à Gand en Flandre au monastère de saint Pierre. Ce fut vraisemblablement à ce moment là qu'il se familiarisa avec la règle de saint Benoît. Il n'est fait nulle mention de Saint Amand dont parle notre auteur.

[16] Edwin décéda le 1er octobre 959 et son frère, Edgar qui régnait depuis 957 sur la Mercie et la Northumbrie devint alors roi de toute la Bretagne. Il fut surnommé le Pacifique car il réussit à maintenir la paix durant son règne grâce à une puissante armée. Il soutint la réforme monastique et appuya de tout son pouvoir Dunstan et Ethelwold. Il se fit couronner à nouveau solennellement à Bath en 973. Il mourut en 975 et fut inhumé à Glastonbury.

[17] Cenwald (928-958). D'origine mercienne, il fut moine, servit à la cour d'Ethelstan, rédigea un certain nombre de chartes dites « allitératives » entre 940 et 956. Dunstan lui succéda et fut un si bon évêque selon B. qu'il fut également nommé à l'évêché de Londres quand celui-ci devint vacant.

[18] Odon était d'origine anglo-danoise. Son père serait venu en Angleterre avec Ivaar et Ubbe. Evêque de Ramsbury en 927. Il se rend en France en 936 pour y traiter des affaires du roi et reçoit la tonsure à Fleury sur Loire. Il est nommé archevêque de Cantorbéry en 941. Il contribue à l'élaboration du premier code de lois d'Edmond et rédige les *Constitutiones* entre 942 et 946. Il envoie son neveu, Oswald, fondateur et réformateur des monastères en Angleterre, étudier à Fleury.

[19] Dunstan est nommé évêque de Worcester en 958. Oswald lui succéda en 961.

demandèrent à l'archevêque de Cantorbéry, Monseigneur Odon, pourquoi il l'avait nommé évêque et pourquoi il avait tant de faveurs. « Car, répondit l'homme de mérite, il sera l'archevêque de Cantorbéry ici même après moi, et cela se fera. » « Qu'en savez-vous, rétorqua l'autre, vous dites des sottises. Vous n'en savez absolument rien, tout cela est l'affaire de Dieu. » « Mon ami, dit le saint homme, ne t'avise pas de me blâmer. Je connais parfaitement les paroles que Notre Seigneur Jésus-Christ a mises dans ma bouche, je vous rapporte ce qu'Il m'a dit et je peux vous dire ce qui arrivera après ma mort. » Par la suite, saint Dunstan fut également évêque de Londres, et s'occupa des deux évêchés de Londres et de Worcester[20]. Il advint ensuite que l'archevêque de Cantorbéry mourut. Le pape et le roi Edgar tinrent alors conseil et nommèrent le bon saint Dunstan archevêque de ce lieu[21]. Les hommes de bien qui le connaissaient s'en réjouirent fort. Il ranima le christianisme en Angleterre et veilla parfaitement au respect des droits de la sainte Eglise. Il donna des instructions afin que chaque prêtre choisisse soit de se garder pur de toute luxure soit de perdre son église. Saint Ethelwold était à cette époque évêque de Winchester, et saint Oswald, cet homme de mérite, évêque de Worcester[22]. Ces deux évêques, saint Dunstan ainsi que le bon roi Edgar étaient tous d'accord pour entreprendre une telle action. Les trois évêques parcoururent toute l'Angleterre et chassèrent tous les mauvais prêtres, aucun ne pouvait leur résister. Avec la permission du pape de Rome, ils confisquèrent leurs églises et tous leurs autres biens pour les attribuer à des hommes de mérite. Ils construisirent qua-

[20] Il est nommé évêque de Londres vraisemblablement en 958, après que Byrhthelm ait abandonné cet évêché pour celui de Wells, désirant suivre Eadwig lorsque le royaume fut partagé entre Edgar et Eadwig en 957 pour être réunifié à la mort d'Eadwig en octobre 959.

[21] En 959, après la déposition de Byrhthelm qui retourna à son évêché de Wells.

[22] Ethelwold fut évêque de Winchester de 963 à 984 et Oswald fut évêque de Worcester de 961 à 992 et archevêque d'York de 971 à 992. Oswald remplaça les clercs quelque peu négligents de sa cathédrale par des moines. Il fonda l'abbaye de Ramsey où il introduisit la discipline de Fleury sur Loire. Abbon y enseigna pendant deux ans. Ethelwold fit de même à Winchester et restaura le monachisme dans l'ancien Danelaw (Yorkshire, East Anglia et une partie des Midlands). Le nombre de monastères augmenta rapidement durant le règne d'Edgar. Il participa à la rédaction de *la Regularis Concordia Anglicae nationis monaachorum sanctimonialiumque* inspirée du Continent qui pour la première fois instituait la même règle pour tous les monastères, la spécificité de l'Angleterre restant que les moines devaient prier pour le roi et sa famille.

rante-huit abbayes de moines et de moniales en Angleterre avec les biens recueillis auprès de ces pasteurs et ces biens furent beaucoup mieux employés qu'ils ne l'avaient été auparavant aux mains de créatures perverses, car de bons maîtres engendrent de bonnes choses. Les trois évêques qui vivaient à cette époque en Angleterre étaient de bons pasteurs et l'Angleterre en est d'autant plus noble et le deviendra de plus en plus[23].

Notre Seigneur a comblé saint Dunstan de ses grâces dès ici-bas. Alors qu'il se trouvait un jour dans un endroit retiré, il vit distinctement son père et sa mère dans la béatitude du ciel après leur mort. Notre Seigneur lui montra de quel amour il l'entourait quand, à ce moment-là, il lui révéla une si grande partie de ses mystères de son vivant. Une autre fois, alors qu'une nuit il prenait du repos, il vit le bonheur et l'intense luminosité qui régnaient dans les cieux. Il entendit également le chant des anges, un chant joyeux que l'on chante encore dans la Sainte Eglise au commencement de la messe. C'était : Kyrieleison, Cristeleison. Cela parut bien trop rapide au saint homme qui entendit ce chant, il ne pouvait que parvenir au ciel à la fin de ses jours tant il avait entrevu le ciel de son vivant. Il aimait beaucoup la harpe et savait bien en jouer. Il joua un jour une hymne sur sa harpe pour se délasser et la suspendit au mur quand vint l'heure de son repas qu'on lui apporta dès qu'il fut prêt. Il se mit à table et ne tarda pas à penser au ciel, à la joie qui y régnait, à la béatitude infinie qui existait parmi les saints qui s'y trouvaient. Il était assis comme transporté, tant il y pensait. Bien qu'elle fut de bois mort, sa harpe, qui pendait au mur et dont il se souciait peu, se mit à révéler ses saintes pensées, comme il plut à Notre Seigneur, et comme l'entendirent tous ceux qui se trouvaient là. Toute seule, elle se mit à jouer une hymne joyeuse que l'on chante encore aujourd'hui dans la sainte Eglise et qui est en anglais : « Toutes les âmes des saints qui sont au ciel sont dans la joie ; ils ont suivi la voie de Notre Seigneur et ont aussi versé leur sang pour Lui, pour Son amour ineffable, ils demeureront donc avec le Christ, fils de Dieu,

[23] Dunstan, Ethelwold et Oswald furent les trois principaux acteurs de la réforme monastique du Xe siècle en Angleterre.

et seront à jamais Ses chevaliers. » C'est une hymne joyeuse, tous l'ont entendue, cette hymne que la harpe a chantée seule alors qu'elle pendait au mur. Notre Seigneur lui manifesta bien sa grâce quand ce bois mort se mit à chanter la joie qui serait la sienne. Seigneur que Ta grâce et Ta puissance soient reconnues, Toi qui as su faire un tel miracle pour lui de son vivant.

Après que le saint homme eut vécu de longues années sur cette terre et que sa fin fut proche, comme il le disait lui-même, il tomba malade le Jeudi Saint, cela se produisit ce jour-là de l'année[24]. Il fit venir ses amis qui lui étaient très chers, et il fit également appeler ceux qui le servaient, et leur pardonna toutes les fautes qu'ils avaient commises à son égard, leur donna l'absolution et s'en remit à Dieu. Il resta alité toute la journée [du jeudi] ainsi que le vendredi. Le samedi, il fit appeler tous les frères, les salua tous et leur prédit tout ce qui allait arriver, puis il se fit donner les derniers sacrements et communia au corps du Christ. Son âme quitta ce monde pour aller aussitôt au ciel. Il mourut neuf cent et quatre-vingts ans après que Notre Dame eut donné le jour à Notre Seigneur sur cette terre[25]. Saint Dunstan, notre doux seigneur, toi qui as été notre archevêque, conduis nous à la joie du ciel, comme les anges y ont conduit ton âme.

[24] Le 17 mai 988.

[25] Il mourut le 19 mai 988 et fut enseveli dans sa cathédrale de Christ Church à Canterbury.

SAINT THOMAS BECKET

Le père de Saint Thomas se nommait Gilbert, c'était un homme juste et bon[1]. Il aimait Dieu et la Sainte Eglise depuis qu'il était en âge de comprendre. Dans sa jeunesse il prit la croix et partit en Terre Sainte et, avec un certain Richard qui était son valet, il alla à Jérusalem. Ils s'empressèrent de se rendre en pèlerinage aux lieux saints et finirent par être capturés avec d'autres chrétiens au milieu des païens, et enfermés dans une solide prison, sans confort et soumis à beaucoup de tourments, souffrant de la faim et du froid, travaillant dur nuit et jour pour gagner péniblement leur pain. Ils menèrent cette vie dure et laborieuse bien trop longtemps à leurs yeux, car pendant un an et demi ils connurent beaucoup d'ennuis et d'infamie dans la prison du prince qui s'appelait Amiraud. Et, parmi tous ceux qui s'y trouvaient, ce Gilbert de Londres recevait de grandes faveurs du prince et de tous les siens. Il servait fréquemment le prince à table malgré ses chaînes et ses liens car celui-ci le trouvait bon et gracieux. Ce bon prince l'invitait souvent à assister à son conseil et le questionnait sur les coutumes d'Angleterre et la législation de ce pays de sorte que l'on était souvent prêt à faire beaucoup de bien à ses compagnons par amour pour lui. Tous ne se portaient que mieux grâce à lui et en particulier grâce à une jeune fille qui aimait beaucoup ce Gilbert. La fille du prince Amiraud lui avait en effet donné son cœur et l'aimait d'un amour sincère, qui lui causait grande peine et tourments. Elle était l'héritière du prince car il n'avait pas d'autres enfants et elle lui donnait peu de bonheur, ce qui était quelque peu dommage, car la fin de sa vie fut meilleure, comme

[1] Gilbert Becket ou Becchet, né à Rouen, d'une famille appartenant à la bourgeoisie. Devant l'insécurité qui avait régné en Normandie depuis la mort de Guillaume le Conquérant, il avait émigré à Londres, considérée comme la capitale du royaume anglo-normand. C'était une ville prospère où fleurissait le commerce. Becket vint s'y établir comme négociant à Cheapside, à proximité de la cathédrale Saint Paul.

vous allez l'entendre. Cette jeune fille qui aimait si tendrement Gilbert lui parla en secret quand elle jugea le moment venu et le questionna sur l'Angleterre et les coutumes de ce pays et aussi sur la vie des chrétiens et voulut savoir quelles étaient leurs croyances. Gilbert lui expliqua les coutumes de l'Angleterre et lui dit que la ville où il était né s'appelait Londres. Il lui parla des croyances des chrétiens et de la joie qui était la leur et dit qu'à la fin de leur vie ils auraient leur récompense au ciel quand ils y seraient. « Sais-tu, dit alors la jeune fille, que ceux qui ont proclamé cela te font souffrir pour l'amour de ton Seigneur ? » Gilbert répondit qu'il le savait et que ceux qui l'avaient amené à la foi lui étaient très chers. Quand la jeune fille le vit si tenace elle réfléchit longtemps. « Pour l'amour de toi j'abandonnerais, dit-elle, tout mon pays et deviendrais chrétienne si tu voulais m'épouser. » Quand Gilbert entendit ces paroles, il resta soucieux et tint des propos ambigus. Il ne promit rien et dit qu'il était tout acquis à son désir mais qu'il lui fallait réfléchir car il était étranger et craignait encore les artifices féminins. Il temporisa avec de belles promesses, la jeune fille attendait tristement et l'aimait tendrement, de plus en plus.

Quand il plut à Dieu, Gilbert et ses compagnons brisèrent leurs barreaux et quittèrent le pays de nuit. Le lendemain matin, ne les trouvant pas, le surveillant qui devait les conduire à leur travail ne sut que faire, il se mit rapidement à leur poursuite avec d'autres, mais ils ne purent les rattraper, car on ne le pouvait avant de devenir chrétien. Quand ils virent qu'ils ne pouvaient les rattraper, ils s'en retournèrent et firent de leur mieux en présence du prince mais auparavant ils eurent très peur. La jeune fille eut beaucoup de chagrin et souhaita n'avoir jamais vu le jour car il lui semblait avoir perdu toutes les joies de ce monde. Elle pleura et se morfondit beaucoup, on ne l'aurait pu davantage et personne ne pouvait se souvenir d'une femme qui aurait payé un tel prix pour avoir le droit d'aimer. Car elle partit seule de nuit, emportant des provisions, sans savoir où la mèneraient ses pas, et s'en alla à la recherche de ce Gilbert. Elle abandonna tout son immense héritage et sa noble famille et ne chercha à éviter aucune épreuve qui pourrait lui arriver, ni la maladie, ni la mort, ni la faim ni les tourments, ni les dangers en mer, pas plus que ceux sur terre, ni l'angoisse de se trouver plus perdue qu'un chien au milieu des

chrétiens, ni le fait qu'elle ne connaissait pas leur langue, qu'elle ne savait pas où aller, ni où elle trouverait Gilbert en vie, ni s'il voudrait l'épouser quant elle l'aurait trouvé et cependant elle avançait d'un bon pas, d'un très bon pas. Direz-vous qu'elle n'était pas courageuse, par Dieu, je pense qu'elle l'était. Elle partit et s'enquit comment aller en Angleterre et encourut de grands périls mais au milieu des souffrances et des tourments elle finit par arriver dans ce pays. Lorsqu'elle y arriva, elle ne connaissait pas un mot d'anglais, hormis Londres. Elle demanda la route pour Londres et on lui indiqua la direction à suivre. Elle y parvint donc et erra dans la ville telle une bête dénuée de raison, comme si elle venait d'un autre monde. Les gens se pressaient autour d'elle, avides de contempler un animal aussi apeuré, en particulier des enfants et de jeunes garçons rustres. Ils la dévisageaient avec étonnement et se moquaient aussi d'elle. Au milieu du vacarme et des cris elle finit par arriver fortuitement à la maison où se trouvait ce Gilbert. Et saint Thomas naquit ensuite dans cette maison, par un heureux hasard. Il s'y trouve aujourd'hui une hostellerie élevée en l'honneur de saint Thomas. Richard était à l'intérieur et il entendit le bruit. Il sortit pour s'enquérir de ce qu'était ce vacarme. Lorsqu'il la reconnut, il resta interdit, tel un homme égaré et, très surpris, il rentra en courant pour raconter la chose à son maître. Gilbert pensa que c'était un grand prodige et se demanda quelle pouvait en être la raison. Il ordonna à Richard d'intercepter délicatement la jeune fille et de l'amener chez une honnête femme qui habitait à proximité et il l'y conduisit fidèlement. Quand Gilbert se présenta ensuite à la jeune fille, elle s'évanouit dès qu'elle le vit, si bien que les gens qui se trouvaient à proximité en furent tout émus. Gilbert resta quelque peu silencieux, comme si cela ne le concernait pas.

Or, six évêques se trouvaient à ce moment à Saint Paul, ils assistaient au Parlement pour les besoins du pays. Gilbert commençait à percevoir le merveilleux de cet événement et s'en alla tout leur raconter pour avoir leur avis. Ils furent très étonnés en entendant son récit et tinrent longtemps conseil. L'évêque de Chichester donna alors le premier son avis et dit que c'était un signe de Dieu et non le fait des hommes et que Dieu voulait qu'ils se marient et que, pour cette raison, il avait permis une telle rencontre et il

ajouta qu'un saint enfant pourrait naître de cette union. Tous lui conseillèrent par conséquent de la prendre pour femme et veillèrent à ce que Gilbert l'épousât si elle acceptait d'être chrétienne. La jeune fille se présenta donc le lendemain matin devant les évêques. Ils l'engagèrent à recevoir le baptême pour l'amour de Gilbert. « Très volontiers, dit alors la jeune fille, s'il veut m'épouser, car vous comprendrez tous que si je n'avais pas réfléchi à cela, je n'aurais pas abandonné toute ma famille, je ne l'aurais pas cherché si loin et je ne l'aurais pas acheté à un tel prix, en supportant la faim et d'autres malheurs. » La jeune fille fut baptisée parmi tous les évêques et les nombreux hauts dignitaires du pays qui assistaient à la cérémonie pour faire honneur à la grande famille et au noble sang dont elle était issue et parce qu'en plus elle était agréable et jolie. Ils furent unis par les évêques en ce lieu, sans plus attendre. Assurément la grâce de Dieu était sur eux car la première nuit qui suivit leur union fut conçu ce noble enfant dont nous parlons, le vénérable saint Thomas.

Dès le lendemain matin, Gilbert fut pris d'un si grand désir de retourner en Terre Sainte qu'il ne savait que faire. Il avait surtout grand souci de sa femme, et se demandait comment il pourrait la quitter, elle si jeune et qui ne connaissait pas les coutumes du pays. Il était tellement soucieux que c'en était peine à voir. Sa femme s'interrogeait aussi beaucoup, se demandant quelle était la raison de son mal-être et craignait que ce fut à cause d'elle qu'ils s'étaient mariés. Nul ne saurait dire le tourment qu'ils enduraient en secret. La jeune femme ne cessait de supplier son seigneur jusqu'à ce qu'il lui révélât que toute la cause de son chagrin était son désir d'aller en Terre sainte et le grand souci qu'il avait d'elle. « Mon Seigneur, dit la noble femme, Notre Seigneur vous a envoyé sa grâce. Nous avons été peu de temps ensemble et eu peu de joie après les tourments et la détresse qui ont été les miens et qui ont été terribles et éprouvants. Néanmoins je vous en conjure, si vous y êtes disposé et en avez le désir, d'aller au service de Notre Seigneur, n'y renoncez pas pour moi, car j'espère que Notre Seigneur qui m'a gardée jusqu'ici alors que je ne Le connaissais pas me gardera aussi à présent et mieux encore, maintenant que je suis à Lui. Je vous en supplie donc, si vous voulez être à Son service, n'y renoncez pas pour moi et laissez- moi Richard votre

valet, afin qu'il soit mon protecteur, lui qui me connaît bien et qui parle ma langue, jusqu'à ce que je vous revoie. » Quand Gilbert ouit ces paroles, il en eut grande joie. Il mit bon ordre dans sa maison et parmi ses gens et recommanda à sa femme comment elle devait vivre jusqu'à ce que Dieu lui envoie un nouveau bienfait. Il s'en alla au nom de Dieu vers la Terre Sainte et resta parti trois ans et demi avant de rentrer chez lui. Quand il revint, il trouva son fils, un garçon bien portant, en pleine santé et plein d'énergie, comme pouvait l'être tout enfant[2]. Tous disaient qu'il était valeureux, que cela se voyait. Il grandissait bien, en parfaite santé, et il était attiré par le bien en toutes choses. Dès son jeune âge, on avait pris soin de son instruction et il réussissait bien[3]. Sa mère lui prodiguait sans cesse ses conseils et le conjurait fermement de mener une vie chaste et pure, de fuir la débauche et de louer Dieu et sainte Marie en toutes choses, de les servir ainsi que la Sainte Eglise et de laisser tout débordement. Bien qu'il fut jeune, l'enfant comprenait très bien cela car un enfant heureux apprend vite à voir le bien[4]. Quand l'enfant fut plus âgé et eut atteint

[2] Thomas serait né le 21 décembre 1118 selon Raymonde FOREVILLE, *(L'Eglise et la royauté en Angleterre sous Henri II Plantagenet,* Thèse de doctorat, Paris, 1943, à laquelle nous nous référons pour ces notes). En effet, Thomas avait 44 ans lorsqu'il fut nommé chancelier en 1162 (cf. p. 129 ci-dessous). Pour d'autres, Becket serait né le 21 décembre 1120. Si tous s'accordent sur la date du 21 décembre, il n'en est pas de même pour l'année de sa naissance. Notre auteur (p. 31) ainsi que GUERNES DE PONT-SAINTE-MAXENCE, (*La vie de saint Thomas Becket,* Classiques français du Moyen-Âge, Paris, 1990, vers 5857 et suivants) insistent beaucoup sur l'importance des mardis dans la vie de Becket. Il serait né un mardi, se serait enfui de Northampton un mardi, aurait traversé la mer également un mardi et serait revenu d'exil le même jour de la semaine. Ce fut un mardi également qu'il souffrit le martyre. Mais, le 21 décembre 1118 tombe un samedi, d'où la date du 21 décembre 1120. Thomas reçut le nom de l'apôtre dont on célébrait la fête ce jour-là.

[3] Son instruction fut confiée au prieur des chanoines réguliers augustiniens de Merton dans le Surrey, puis il partit parfaire son éducation à Paris alors capitale intellectuelle de l'Europe où il a pu rencontrer Abélard et Robert de Melun, son adversaire déclaré, entre autres. Dans un tout autre domaine, Richier de L'Aigle, ami de son père, l'initia au maniement des armes et à la fauconnerie, nouveau « sport » de l'aristocratie.

[4] Tout cette première partie ressortit à la légende qui se propagea vers la fin du XIIe siècle selon laquelle saint Thomas aurait été le fils d'un certain Gilbert, pèlerin en Terre Sainte et d'une princesse sarrasine convertie au christianisme par amour pour ce croisé. Ceci est un lieu commun de l'hagiographie du Moyen-Âge : le saint est le chevalier de Dieu, toujours de noble naissance, signe de noblesse de cœur. Cette légende se rencontre pour la première fois "dans le *Quadrilogue* compilé par le moine Elie d'Evesham et offert à Etienne Langton, archevêque de Cantorbéry, lors de la translation des reliques de Thomas en 1220" (Pierre AUBÉ, *Thomas Becket,* Paris, Fayard, 1988). Ce *Quadrilogue* avait été compilé à la demande de l'abbé de Croyland en 1198-1199.

l'âge de 22 ans, sa mère qui l'avait tant aimé quitta ce monde[5]. L'enfant voulait poursuivre ses études, mais son père ne voulut pas y pourvoir[6]. En effet, un enfant qui a perdu sa mère n'a plus de soutien. Sur un ordre de son père, tel un homme qui ne connaît qu'une seule façon de faire, l'enfant servit un bourgeois de la ville et tint ses comptes[7] jusqu'à ce qu'il arrivât à la cour et entrât au service de l'archevêque de Cantorbéry, Messire Thibault, homme bon et sage[8]. Il le servit avec un tel empressement qu'en peu de temps ce dernier en fit son conseiller, tant il le trouvait résolu. Il en fit ensuite son archidiacre et suivait en tout ses conseils[9]. Cet archidiacre conduisait très bien la Sainte Eglise et défendait invariablement ses privilèges et, dans ce domaine, comme tous le constataient, il ne souffrait aucune irrégularité, même s'il devait en mourir. Il se rendait souvent à Rome, également pour les besoins de la Sainte Eglise. De tels prélats sont trop rares aujourd'hui sur cette terre.

C'est ainsi que le duc de Normandie devint Henri, roi d'Angleterre, sans effusion de sang, après Etienne de Blois[10]. Quand il vint dans le pays, le bon roi Henri se plut à faire le bien et s'entoura d'hommes de mérite. Il s'évertua de toutes ses forces à avoir de bons et sages conseils afin de gouverner chacun, riche et

[5] Sa mère, Mathilde, était originaire de Caen. Elle était respectée pour l'honnêteté de ses mœurs et sa grande piété qu'elle s'efforça de transmettre à son fils.

[6] Son père avait subi des revers de fortune et était ruiné : plusieurs incendies et la situation politique avaient eu raison de sa fortune (l'emperesse Mathilde avait imposé un lourd tribut aux bourgeois de Londres fidèles à Etienne de Blois).

[7] Osbern Huitdeniers, personnage de grande influence dans la ville, sheriff ou justicier, parent de Gilbert Becket. Thomas resta trois ans à son service comme intendant.

[8] Il était lui-même de souche normande. Il avait été prieur de l'abbaye du Bec pendant 10 ans et sacré archevêque en 1139. Homme de toutes les ressources, il était "regardé comme le véritable initiateur de jurisprudence canonique en Angleterre" (Foreville, p. 20). Thomas fut nommé clerc de l'Eglise de Cantorbéry.

[9] En remplacement de Roger de Pont-l'Evêque, nommé archevêque d'York le 10 octobre 1154. L'archidiacre était le plus proche collaborateur de l'archevêque.

[10] Etienne de Blois, neveu de Henri Ier par sa mère Adèle, fille de Guillaume le Conquérant, mourut le 25 octobre 1154. Henri II Plantagenet, fils de l'emperesse Mathilde, né le 5 mars 1133 au Mans, fut couronné le 19 décembre 1154. Il cumulait trois héritages, celui de sa mère, Mathilde, fille de Henri Ier, qui lui donnait l'Angleterre et la Normandie, celui de son père, Geoffroi V le Bel, comte d'Anjou, dont il héritait l'Anjou, la Touraine et le Maine, auxquels venaient s'ajouter les immenses domaines de sa femme Aliénor qui succédait à Guillaume X d'Aquitaine.

pauvre, selon le droit. On lui parla très vite de l'archidiacre Saint Thomas, de sa fermeté et de sa recherche du bien[11]. Avec la permission de l'archevêque, il en fit son chancelier[12], car on place toujours en situation d'autorité celui qui est le plus puissant[13]. Quand saint Thomas passa du service de l'Eglise à une charge élevée dans le monde à laquelle il fut appelé, il adapta son train de vie à son rang dans le monde, si bien que jamais on n'avait vu homme aussi fier bien qu'en lui-même il en fût autrement. Il chevauchait avec plus d'apparat qu'il n'en avait coutume, le mors de sa bride était d'argent, tout comme ses étriers et ses éperons. Il se plaisait à suivre le jeu des chiens et des faucons et on pensait qu'il était attiré en tout point par toutes les splendeurs de ce monde, mais, au dedans de lui-même, la manière dont il se comportait était tout autre et il restait chaste en toutes choses, quelles qu'elles soient. Il défendait toujours la Sainte Eglise et les pauvres contre les courtisans pleins de superbe et d'arrogance qui voulaient leur nuire. Pour protéger les privilèges de la Sainte Eglise contre les contestataires mal intentionnés, il allait s'attirer tant de malheurs qui devaient ruiner sa vie, comme il le confia en pleurant très amèrement à l'archevêque et à plusieurs reprises en privé à d'autres qui ne l'en aimaient que davantage. Il souhaitait plus que tout, et implorait en cela Notre Seigneur, pouvoir honorablement abandonner cette charge et tout autre service à la cour avec l'assentiment du roi car il ne pouvait plaire à sa cour sans perdre son âme. Mais le roi le trouvait si loyal et si bon conseiller qu'il ne voulait pour rien au monde nommer un autre chancelier. Il ne faisait pareille confiance à personne et il n'y avait personne de si haut rang qui lui fut si proche et connut autant sa vie privée. Son cœur était tellement porté vers lui qu'il lui confia la garde de son fils aîné et son héritier, monseigneur Henri, afin qu'il soit son protecteur et son directeur et l'instruise comme il lui plairait pour l'honneur du roi.

[11] La première rencontre des deux hommes eut vraisemblablement lieu à Bermondsey, dans le Surrey, où Henri II avait convoqué la première grande assemblée du royaume après son élection afin de décider de la politique du royaume et réorganiser le pays.

[12] Thomas fut nommé chancelier à Noël 1154.

[13] La dignité du chancelier d'Angleterre "le place au second rang après le roi",.dira Guillaume Fils-Etienne, biographe de Thomas Becket .

Le roi s'en fut en Normandie pour y séjourner quelque temps et laissa son fils aux soins de saint Thomas qui devait être son protecteur[14]. Tous deux, père et fils, portaient une grande affection à saint Thomas, cet homme vénérable. Tant qu'il en fut ainsi, il n'y eut personne en Angleterre qui eut autant d'autorité sur tout le pays que saint Thomas qui était alors chancelier du royaume. Il advint par la suite que Thibault, archevêque de Cantorbéry, quitta ce monde selon la volonté de Dieu[15]. La rumeur que Saint Thomas serait archevêque après lui se répandit rapidement parmi le petit peuple et la noblesse. Quand on lui rapporta la nouvelle, le roi, qui se trouvait en Normandie, souhaita vivement confier cette charge à saint Thomas[16]. La communauté des moines de Cantorbéry le désirait aussi[17]. Ainsi en fut-il, puisque chacun le voulait. Il fut élu à Westminster pour assumer cette haute fonction, la cinquième année après avoir été nommé chancelier[18]. Il était alors âgé de quarante-quatre ans et signait là sa propre condamnation à mort et son martyre. Comme le roi était en Normandie, il fut présenté à son fils en Angleterre parce qu'il n'y avait pas d'autre roi dans le pays[19] et, bien que ce fut contre sa volonté, il ne voulut pas refuser la croix archiépiscopale, mais demanda comment il devait la recevoir. On lui dit qu'il fallait recevoir la Sainte Eglise sans contraintes et qu'il ne devait être sous la dépendance de personne sinon du pape et ne penser à rien d'autre qu'à faire respecter les lois de la Sainte Eglise. « De cette manière, dit saint Thomas, je la reçois avec joie. » Cet évènement eut lieu à la Pentecôte, le saint homme se rendit aussitôt à Cantorbéry, tous les habitants de la région s'empressèrent de venir à sa rencontre pour lui rendre hommage, il y eut beaucoup de joie et de liesse à Cantorbéry en son honneur. Le bon saint Thomas

[14] En 1156, il est à Rouen le 2 février.

[15] Le 18 avril 1161.

[16] Le roi envoya Richard de Lucé, son justicier, avec mission de persuader les moines de Cantorbéry et les évêques d'élire Becket, peut-être sur les recommandations de Thibault, indiquant ainsi clairement quelle était sa volonté. Il espérait ainsi pouvoir exercer sa domination sur l'Eglise d'Angleterre.

[17] Les moines de Christchurch furent unanimes à élire Becket.

[18] L'élection eut lieu dans la chapelle royale le 27 mai 1162.

[19] Henri le Jeune devait approuver et confirmer l'élection en lieu et place de son père qui se trouvait alors en Normandie.

fut consacré et élevé à cette dignité le jour de la Trinité[20]. Monseigneur Henri, le fils du roi, assista à la consécration ainsi que seize évêques qui célébrèrent cette cérémonie. Quand elle fut terminée, ils envoyèrent sans tarder chercher le pallium à Rome, comme il se devait. Le pape Alexandre se trouvait alors à Montpellier, c'est là que se rendirent les sages messagers[21]. Ils avaient pris pour chef Adam, abbé d'Evesham[22], et arrivèrent chez le pape Alexandre à Montpellier où ils obtinrent immédiatement ce qu'ils cherchaient car le pape ne leur refusa rien[23]. Ils prirent rapidement congé de lui et s'en retournèrent chez eux, apportant le pallium à saint Thomas. Le saint homme le reçut avec humilité[24]. Après avoir été pleinement intronisé, il commença à changer de vie et d'allures. Il revêtit une haire à même le corps afin de dompter sa chair, une chemise et des hauts de chausses très serrés jusqu'aux genoux car il pensait qu'il pourrait maîtriser les autres s'il avait d'abord mis fin à la domination de sa propre chair. Il pensait que si son âme était son maître et sa chair son serviteur, il pourrait remplir sa charge. Sur la haire, il revêtit ensuite l'habit de moine et ensuite la robe de clerc, comme il convenait à sa fonction ; si bien qu'extérieurement il était clerc et intérieurement il était moine par l'habit qu'il portait en secret. Il jeûnait et faisait pénitence et était en oraisons nuit et jour, sauf pendant le laps de temps où il dormait. Quand il chantait la messe, il pleurait et soupirait beaucoup et se hâtait plus que quiconque. On mangeait bien à sa table, avec grande splendeur et munificence, et lui-même mangeait du meilleur mais très peu et à peine. Il était très strict sur les instructions qu'il donnait et craignait beaucoup de donner des ordres à quiconque à moins que ce ne fut pour le bien de cette personne. Il ne pouvait supporter d'être oisif et était

[20] Il avait été ordonné prêtre le 2 juin et fut consacré le 3 juin 1162.

[21] Alexandre III avait été chassé d'Italie par les armées triomphantes de Frédéric Barberousse qui soutenait l'antipape Victor IV. Il s'était réfugié à Montpellier où il cherchait à s'assurer l'appui de Louis VII de France et de Henri II afin d'éviter un nouveau schisme au sein de l'Eglise.

[22] Adam de Senlis, abbé d'Evesham.

[23] Il avait tout intérêt à rester en bons termes avec Henri II (cf. note 21).

[24] Le 10 août 1162, jour de la saint Laurent.

toujours employé à quelque activité[25]. Jamais évêque n'avait mené vie plus digne en tous points. Monseigneur Henri, le fils du roi, qui lui avait été confié restait toujours sous sa protection et ne voulait pas le quitter. Jamais on n'avait connu affection pareille à celle qui existait entre eux et jamais cet enfant n'avait eu pour quiconque une telle crainte mêlée de respect.

Il advint ensuite que le roi quitta la Normandie pour rentrer en Angleterre et s'occuper de son royaume. Saint Thomas emmena avec lui Monseigneur Henri, son fils, et alla très courtoisement à sa rencontre à Southampton[26]. Il y eut grande joie et grande liesse lorsqu'ils furent réunis. Ils s'embrassèrent et s'enlacèrent et louèrent Dieu à plusieurs reprises. Le roi resta en Angleterre pour veiller aux affaires de son royaume. Il emmenait saint Thomas à toutes les réunions de son conseil privé et le considérait toujours comme il l'avait fait auparavant, comme son conseiller le plus éminent. Il ne voulait pas qu'un autre chancelier eût connaissance de ses pensées, et pourtant, quant il faisait quelque chose allant à l'encontre du droit, saint Thomas s'y opposait toujours de tout son poids.

Il advint par la suite que l'évêque de Worcester mourut et que, selon la volonté de Dieu, messire Gilbert Foliot qui était évêque de Hereford, fut élevé à de plus hautes fonctions et consacré évêque de Londres, ce qui était loin de lui déplaire[27], si bien que les deux évêchés de Worcester et de Hereford tombèrent dans la main du roi, comme le voulait la loi du pays. Le roi ne les attribua plus mais les conserva longtemps en sa possession, de façon à pouvoir en tirer d'autant plus de profit. Saint Thomas n'appréciait pas que, pour satisfaire un peu de convoitise, la Sainte Eglise restât dans la main du roi. Il estimait que c'était tout à fait contre la volonté de Notre Seigneur et que le roi pouvait ainsi porter

[25] Il s'adonnait à l'étude et à la prière. Il cherchait à combler les lacunes qui étaient les siennes en matière de théologie et s'efforçait de parfaire sa connaissance des textes sacrés.
[26] En février 1163.
[27] Foliot fut prieur de Cluny, puis d'Abbeville, abbé de Gloucester en 1139, et évêque de Hereford en 1148. Érudit, d'une grande ambition, il aspirait à de plus hautes fonctions. Il fut nommé évêque de Londres avec l'assentiment du pape à la demande de Henri II qui n'avait pas attendu l'élection régulière pour imposer son choix. Thomas avait donné son accord.

préjudice à toute la Sainte Eglise. Il pria délicatement le roi de ne pas laisser ces deux évêchés vacants et de les donner à des hommes qui en fussent dignes. Le roi accéda aussitôt gracieusement à sa demande et s'empressa de donner les deux évêchés à deux hommes de mérite. Il nomma messire Roger, un honnête homme, évêque de Worcester, il était fils de Messire Robert, comte de Gloucester. Il fit de messire Robert de Melun, un saint homme qui observait tout ce qui était bon, l'évêque de Hereford[28]. Saint Thomas se dit alors qu'il ne pouvait satisfaire entièrement le roi et son conseil sans trahir la Sainte Eglise. Il était triste et très soucieux, se demandant comment faire pour le mieux, car il ne pouvait pas satisfaire et le roi et Notre Seigneur. Saint Thomas consacra cette même année l'Eglise de Reading qui avait été fondée et construite par l'autre roi Henri, le fils de Guillaume le Bâtard qui y est enseveli et y repose[29]. Cette même année aussi, saint Thomas procéda à la mise en châsse de Saint Edouard à Westminster où il repose, lui qui régna avant le roi Guillaume, sauf que le roi Harold était entre eux, car son règne ne dura pas longtemps[30].

L'affection qui liait saint Thomas et le roi était toujours très forte jusqu'à ce que, hélas, le diable vint s'en mêler. Peu à peu le différend éclata au sujet des droits des pauvres car saint Thomas ne pouvait servir Notre Seigneur et le roi. La première fois que saint Thomas s'opposa ouvertement au roi, ce fut parce que celui-ci avait commis une action injuste envers les pauvres. Le roi levait certaines années dans toute l'Angleterre comme bon lui semblait une certaine somme perçue sur l'ensemble du pays et ensuite il

[28] Roger, fils du comte Robert de Gloucester, fils naturel de Henri Ier et cousin de Henri II; Robert de Melun, brillant théologien, professeur que Thomas avait pu rencontrer lors de son séjour à Paris. Thomas était favorable à son élection. Ces deux hommes furent consacrés par Thomas en la cathédrale de Cantorbéry, le premier le 23 août 1164, le second, le 22 décembre 1163.

[29] Henri Ier Beauclerc, roi d'Angleterre de1100 à 1135, quatrième fils de Guillaume le Conquérant ou le Bâtard.

[30] Edouard III le Confesseur fut canonisé le 7 février 1161 et ses restes transférés à Westminster le 13 octobre 1163. Il régna de 1042 à 1066. Sur son lit de mort (5 janvier 1066), il désigna Harold pour lui succéder. Né vers 1026, Harold fut couronné le 6 janvier 1066, et mourut le 14 octobre de la même année, battu par Guillaume le Conquérant lors de la bataille de Hastings.

fit faire une enquête dans tout le pays pour savoir combien chacun devait payer et quels étaient ses droits. Il avait longtemps prélevé cette somme sous forme de contribution extraordinaire et finit par l'exiger tous les ans en tant qu'impôt dans toute l'Angleterre[31]. Que ce soit par attachement ou par crainte, personne ne le contredit. Mais saint Thomas ne cessait de penser que c'était une action injuste. Il songeait à Dieu et à son âme et oubliant sa nature humaine, s'en alla très courageusement et sans crainte chez le roi. « Sire, dit-il, de grâce écoutez-moi, vous êtes un roi riche et bienveillant et jouissez d'un grand pouvoir, que Notre Seigneur vous en donne davantage encore. Vous prélevez une contribution dans tout votre royaume et exigez maintenant un impôt, injustement à mon sens, car un impôt doit être prélevé tous les ans à une certaine date et une certaine somme fixée par la loi, comme vous le savez bien, or celui-ci n'est pas prélevé de façon fixe, mais calculé chaque année par une enquête dans le pays comme l'est une contribution. C'est pourquoi je pense que vous ne pouvez en faire un impôt mais une contribution, prélevée quelque peu injustement. » « Thomas, Thomas, dit le roi, tu es mon chancelier, tu devrais soutenir mon pouvoir et non t'y opposer. » « Sire, dit le saint homme, j'ai été à vos côtés et vous m'avez fait beaucoup de bien, que Dieu vous le rende. Mais une autre charge m'a été confiée bien que ce soit contre ma volonté, et je ne peux assurer les deux sans perdre mon âme. Celui qui m'a confié les deux a fait grande folie car je suis trop peu digne d'en assurer même une. C'est pourquoi je renonce à toutes les affaires de la chancellerie et je me consacre entièrement à la Sainte Eglise, à Dieu et à sainte Marie[32]. » Alors le roi fut fort courroucé, plus qu'il ne l'avait jamais été, mais il continuait néanmoins à porter grande affection à saint Thomas. Une troisième cause, la plus importante de toutes, fut source de conflit. Il y avait un prêtre, un homme corrompu, qui faisait peu de cas de Dieu. Il était accusé d'homicide et avait été arrêté pour cela.

[31] Selon Guernes de Pont-Sainte-Maxence, il s'agit de l' « Aide au Vicomte » consentie au shérif pour lui permettre d'assurer ordre et sécurité. Le roi voulait convertir cette contribution en impôt royal et Thomas s'y opposa au nom de la justice.

[32] Fin 1162, il renvoie au roi, alors en Normandie, le grand sceau d'Angleterre et renonce ainsi à la chancellerie.

Il était enfermé dans la prison épiscopale de Salisbury. L'ami de l'homme assassiné le poursuivait résolument tant et si bien que le prêtre fut finalement mis en jugement. On l'accusa formellement de cet acte, il ne répondit pas mais s'en remit à la Sainte Eglise et ne voulut s'en remettre à personne d'autre. On lui ordonna de se disculper devant le clergé s'il le pouvait et on lui fixa un jour pour cela selon les principes de la Sainte Eglise. Quand arriva ce jour, il ne put se disculper. Il fut de nouveau immédiatement emmené et emprisonné. Alors l'évêque fut fort indécis sur ce qu'il convenait de faire et pour avoir un conseil plus avisé, il s'adressa sans plus tarder à saint Thomas. Celui-ci lui répondit qu'il devait convoquer le prêtre, le destituer de son état ecclésiastique et en faire un laïc et ensuite le mettre sous bonne garde afin qu'il ne soit plus jamais en liberté et expie ses péchés dans la pénitence et la souffrance[33]. L'évêque de Salisbury accomplit l'ordre de saint Thomas de sorte que ce prêtre connut de très grands tourments et que le roi en eut connaissance. Il se dit que ce ne pouvait être la loi, qu'il ne pouvait en être ainsi qu'un méchant voleur et un assassin puisse s'en tirer avec une sentence aussi légère. Philippe de Brois, un chanoine, avait lui aussi été tourmenté, c'est pourquoi les autres clercs s'opposaient d'autant plus à lui[34]. Le roi pensait en effet qu'une telle loi allait détruire la paix du pays. En bon roi, il voulait maintenir la paix dans son pays et dans un but louable bien agir, et il le fit je pense, car il souhaitait autant maintenir la paix de son pays que saint Thomas à sa manière voulait maintenir la Sainte Eglise dans la légalité. Le roi voyait que les disciples de Satan qui étaient ordonnés pouvaient à longueur de journée commettre des méfaits et déstabiliser sa paix car leur condamnation était si légère qu'ils la craignaient d'autant moins, et commettaient vols et larcins dans tout le pays. Il fit mander à Westminster les évêques de son pays, et les clercs les plus grands et les plus honorables à ce que je sais[35]. « Seigneurs, leur dit-il, je

[33] Le prêtre fut enfermé à vie dans un monastère.

[34] Philippe de Brois, chanoine de Bedford, avait été accusé à tort du meurtre d'un chevalier et acquitté par le tribunal de l'évêque de Lincoln, mais il dut répondre de ce crime au shérif. Le chanoine estima qu'il n'avait pas à être traduit devant une juridiction séculière et insulta le shérif. Thomas confirma l'acquittement de Lincoln, mais le condamna néanmoins à un exil de deux ans et à la perte de ses revenus pour insulte à un représentant de la justice.

[35] 1er octobre 1163.

ne sais pas ce que vous pensez, mais si vous continuez à vouloir agir ainsi, notre paix ne pourra exister. Si un clerc a tué un homme ou commis un vol important, et s'il peut être destitué de son état ecclésiastique et continuer à vivre ainsi, alors il commettra des méfaits à longueur de journée et de surcroît, deviendra très hardi et il sera donc difficile de maintenir la paix du pays car il importera peu aux clercs de perdre leur ministère quand, en raison même de ce ministère, ils se permettent de commettre des vols. Et plus leur ministère est important, plus leur condamnation par la loi même devrait être sévère, me semble-t-il, quand ils s'adonnent à de tels méfaits. » « Sire, dit saint Thomas, si telle est votre volonté, il serait malséant que nous fassions quoique ce soit pour porter atteinte à votre paix, mais les clercs qui sont ordonnés, vous le savez bien, portent le sceau de leur appartenance à la Sainte Eglise, si noble et si digne. Si, avec un tel sceau, ils étaient soumis à une mort infâme, toute la Sainte Eglise en serait avilie et déshonorée. Mais s'ils étaient d'abord déchus de leur ministère et ensuite, pour cette même faute, condamnés à mort par un jugement, ce ne serait pas bien raisonnable car aucune loi n'a jamais permis de prononcer une double condamnation pour une seule faute, comme vous le savez bien[36]. Ce serait commettre un péché et la Sainte Eglise serait alors plus indigne qu'un laïc, car pour une faute d'un laïc il n'existe qu'une seule condamnation. Nous supplions et conjurons donc votre Majesté de ne pas édicter de loi qui ruine la Sainte Eglise car nous prions pour vous nuit et jour, comme il est juste que nous le fassions, pour vous et vos enfants, et aussi pour votre royaume. » « Mon ami, dit alors le roi, tu vois bien que ma conscience a répugné à faire du mal à la Sainte Eglise, mais il existe des lois et des coutumes qui ont toujours été observées par les évêques dans toute l'Angleterre, comme nous l'ont dit nos ancêtres, des lois qui ont été approuvées et observées au temps du roi Henri notre aïeul, et contre lesquelles personne ne s'élevait[37]. Si tu es prêt à observer ces lois, fais le moi savoir rapi-

[36] En effet, les clercs seraient d'abord soumis à la justice ecclésiastique et destitués de leur ministère, pour être ensuite jugés par la cour de justice du roi qui les condamnerait à la sentence prévue pour leur méfait. Dans ce cas, comme le souligne Pierre Aubé, l'Eglise aurait le droit de juger et l'Etat le droit de punir. C'était la fin du privilège du *for*.

[37] Henri Ier Beauclerc. Il s'agissait de lois orales dans lesquelles se décelait l'influence normande de Guillaume le Conquérant et qui variaient d'une région à l'autre.

dement. » « Nous ferons tout ce que nous devons faire, Sire, dit saint Thomas, nous observerons de tout notre pouvoir toutes les lois et les coutumes qui doivent être observées et l'ont été, Sire, étant saufs nos privilèges. » « Saufs vos privilèges, dit le roi, mon ami pourquoi dis-tu cela. Selon ces termes, je ne devrais rien faire contre ta volonté afin que tu ne puisses dire que c'était contre les privilèges de la Sainte Eglise et ainsi engager tout mon pays dans la contestation et le conflit et, cela mis à part, faire respecter les lois. Je vois très bien que ce sont là des paroles perfides pour la paix de mon pays. » « Sire, dit le saint homme, ne changez rien au droit. Vous savez bien que chacun de nous, avant d'y être contraints, nous vous avons juré fidélité, comme il se devait et aussi hommage temporel, étant saufs notre ordre et nos privilèges, mais cela a été supprimé. Comment pouvons-nous promettre autre chose, vous ne devriez pas nous imposer cela ; pour l'amour de Dieu laissez nous nos privilèges car vous n'en avez nul besoin. » « Je vois bien, Thomas, dit le roi, où tu veux en venir. Tu es arrivé trop tard pour nous enlever nos lois. Tu sais me rendre plus malheureux que nul ne l'a jamais été. Tu es venu trop tard, tu n'as pas de chance. » Le roi se leva alors fort en courroux, les quitta tous et se retira dans ses appartements sans les saluer. Il partit peu après de Londres, fort en colère à ce qu'il semblait. Il ne confia ses pensées à personne et les abandonna tous là. Tous les évêques comprirent alors qu'il était très en colère, il y en eut peu pour aller vers lui, sauf saint Thomas. Il admonesta beaucoup saint Thomas pour le faire changer d'avis, lui disant que sinon il allait déshonorer tout le pays par de telles paroles. Les chevaliers et tous ceux qui étaient avec le roi se rendaient souvent auprès de saint Thomas et le suppliaient gravement de renoncer à ces paroles, lui affirmant que ce serait grande folie de mettre le roi en colère et de perturber tout le pays pour si peu de choses. Saint Thomas réfléchit longuement. « Mes chers frères, dit-il, je ne ferai jamais rien qui puisse ternir l'honneur du roi et je vais retirer toute parole qui blesse son honneur. » Quand les autres entendirent ces mots, ils en eurent grande joie et s'empressèrent de se rendre chez le roi pour apaiser sa colère. « Je préférerais, dit saint Thomas, faire sa volonté dans le respect du droit. » Il se rendit chez le roi à Oxford et trouva auprès de lui de nobles comtes et barons, les plus grands du royaume. Le roi l'accueillit fort réjoui. Il fit mander

les évêques et les comtes qui se trouvaient en ce lieu. « Mes amis, leur dit-il, je suis roi de ce pays de plein droit. Je sais qu'auparavant il existait certaines coutumes et je ne suis pas indigne au point de ne pas vouloir maintenir les lois que nos ancêtres observaient, comme nous l'a dit notre conseil. Je veillerai donc à ce que chacune de ces lois soit ratifiée par mes comtes et mes chevaliers, afin qu'ils ne puissent les nier. C'est pourquoi je vous commande à chacun d'être ce même jour dans mon manoir de Clarendon sans le moindre retard afin de ratifier ces lois sur les peines et les châtiments que je vais mettre en vigueur. Je vous ordonne d'être tous présents, que rien ne vous retienne. » Puis la cour se sépara, chacun se rendit à ses appartements et saint Thomas demeura en souci et plein d'inquiétude.

Les évêques et tout le baronnage se réunirent ce jour là à Clarendon dans le Wiltshire afin de complaire au roi[38]. Le Parlement se réunit la onzième année après le couronnement du roi qui avait rassemblé tant de monde et exactement mil cent et soixante quatre ans après que Notre Seigneur fut incarné dans le sein de sa mère. Ce Parlement de Clarendon était somptueux car il y avait d'abord le roi et son fils, l'archevêque de Cantorbery et l'archevêque d'York, Messire Roger[39], qui étaient présents tous deux, et Messire Gilbert Foliot, évêque de Londres[40] et l'évêque Robert de Lincoln[41] étaient tous à Clarendon. S'y trouvaient également Messire Néel, évêque d'Ely et l'évêque de Worcester, Messire Roger[42], ainsi que Messire Hilaire, évêque de Chichester, l'évêque de Salisbury, Jocelin et Robert, évêque de Hereford et également Messire Richard qui était évêque de Chester. Tous ces évêques étaient présents à ce grand parlement et également

[38] Clarendon, château royal dans le Wiltshire, se trouvait à environ 4 km de Salisbury. Le Parlement s'y réunit fin janvier 1164.

[39] Roger de Pont-l'Evêque, archevêque de Cantorbéry avant Thomas, élu archevêque d'York le 10 octobre 1154 par Thibault, était opposé à Thomas et revendiquait la préséance sur l'archevêque de Cantorbéry . Il participa au couronnement d'Henri le Jeune.

[40] Voir note 27. Lorsque Thomas est nommé archevêque de Cantorbéry, il voit ses espoirs déçus et s'acharnera sur celui qu'il considère comme son adversaire. D'origine normande, il est en faveur des constitutions de Clarendon d'inspiration normande.

[41] Robert de Chesney, évêque de Lincoln de 1147 à 1166, de famille normande, estime que les exigences de Henri II sont fondées.

[42] Néel d'Ely et Roger Fitz-Robert de Worcester appartenaient également à des familles normandes ainsi que Jocelin de Bohun, évêque de Salisbury.

de nombreux comtes, Messire Robert, comte de Cornouailles et le comte de Leicester, Messire Robert, et Messire Roger, comte de Gloucester, Messire Conan, comte de Bretagne, et Jean, comte d'Anjou, Messire Geoffroy, comte de Mandeville était là, lui aussi, Messire Hugues, comte d'Arundel, si noble et si majestueux, Messire Hugues, comte de Chester et messire Guillaume de Forers. On y voyait également de nombreux barons, messire Guillaume de Luci, messire Renaud de Warenne et messire Renaud de Walry, et aussi messire Roger Bigod et messire Richard de Cauville, messire Guillaume de Brewes et messire Robert de Dunstanvile, messire Néel de Moubray, messire Humphrey de Bohun, messire Simon de Beauchamp, seigneur de mainte cité, messire Jocelin de Bailiol, messire Guillaume de Hastings, messire Hughes de Moreville étaient également avec le roi, messire Guillaume Malet, messire Jean le Maréchal, messire Simon Fils-Pierre, grand parmi tous les grands, messire Guillaume Mauduit, messire Geoffroy de Ver, tous ces grands seigneurs et bien d'autres encore étaient à Clarendon. Que Dieu aide à présent saint Thomas car pour finir il fut le seul à s'opposer à tous ces seigneurs.

Lorsque s'ouvrit ce parlement, le roi lui demanda aussitôt s'il était prêt à respecter les lois que ses ancêtres observaient. « Sire, dit saint Thomas, que votre Majesté permette que chacun puisse s'exprimer en son nom, et moi je parlerai en mon propre nom. Eu égard à ma fonction et à la Sainte Eglise, je répondrai que toutes les anciennes lois qui ont fait leurs preuves et qui existent encore aujourd'hui, je promets de les respecter pour le bien de la Sainte Eglise afin de rester en votre faveur, étant saufs notre ordre et nos privilèges, vous ne pouvez en demander davantage. » Le roi fut fort courroucé en entendant ces paroles qui lui déplaisaient toujours. Saint Thomas souffrait en son cœur et il se mit à soupirer tristement. Ces paroles étaient bien trop sanglantes et lui coûtèrent très cher car c'est à cause d'elles qu'il fut finalement mis à mort. L'évêque de Salisbury ainsi que celui de Norwich[43] s'agenouillèrent en pleurant devant lui, le suppliant d'agir autrement. « Mes seigneurs, dit saint Thomas, je suis encore jeune et prélat depuis peu et je ne suis guère instruit en la matière, donnez moi

[43] Jocelin de Bohun et Guillaume Turbo.

donc un exemplaire de ces anciennes lois et je vais aviser pour savoir lesquelles il convient d'abandonner. » Le roi lui laissa prendre un exemplaire de toutes ces coutumes. Saint Thomas en concéda quelques unes et en rejeta beaucoup. La loi dont je vais parler à présent, il la concéda de bon cœur. Si un paysan a un fils attiré par le clergé, il ne sera pas ordonné sans l'assentiment de son seigneur car un tel homme ne peut rien devenir sans l'assentiment de son seigneur[44]. Il reconnut aussi une autre loi que vous pouvez voir ci-dessous. Quiconque appartenant à la Sainte Eglise, prêtre ou autre, détient des biens du roi, observera les devoirs qu'il doit au roi afin de ne pas perdre ce privilège, assistera aux procès et aux jugements en tous lieux, jusqu'à sentence de mort ou de mutilation[45]. Il concéda aussi que si quelqu'un avait forfait au roi et donnait l'un de ses chateux à la Sainte Eglise, la Sainte Eglise ne devait pas retenir les chateux que le roi reprenait comme étant son bien, car tout ce que le félon possède appartient au roi et chacun peut reprendre dans la Sainte Eglise ce qui lui appartient[46]. Il admit également qu'une église appartenant au fief du roi ne devait être donnée à perpétuité en tant que lieu de culte sans l'autorisation du roi et que le roi ou son détenteur devait être le premier à faire ce don[47]. Saint Thomas concéda bien volontiers ces lois et d'autres encore, mais il rejeta celles qui suivent, ce qui lui causa beaucoup d'ennuis. S'il s'élevait un différend entre deux laïcs ou entre un laïc et un clerc, sur des questions touchant à la Sainte Eglise comme celle de savoir si l'Eglise devait restituer les tenures qu'elle possédait, le roi voulait que la cause soit plaidée devant sa cour de justice dans la mesure où un laïc qui était partie du litige relevait manifestement du roi et d'aucun évêque[48]. Une autre

[44] Article XVI des constitutions qui en comportaient seize. Cet article vise à protéger les seigneurs terriens d'une fuite inconsidérée de paysans qui chercheraient de meilleures conditions de vie. Il vise également à protéger l'Eglise de tous ceux qui seraient des éléments indésirables attirés surtout par le privilège de *clergie*.

[45] Article XI. Les ecclésiastiques sont astreints aux services féodaux, redevances fiscales et militaires, obligations judiciaires.

[46] Article XIV.

[47] Article II.

[48] Article IX. Les procès concernant des tenures étaient fréquents au Moyen-Âge. Par cet article les clercs devaient être amenés devant les tribunaux du roi.

voulait qu'aucun évêque ni aucun clerc ne devait sans la permission du roi sortir d'Angleterre et, s'il l'avait obtenue, il devait prêter serment sur la Bible de ne rien faire au préjudice du roi et des siens[49]. La troisième énonçait que si quelqu'un était excommunié et se repentait ensuite et ne s'opposait plus à la loi, il ne devait pas prêter serment sur la Bible ni donner caution de se bien conduire à l'avenir, mais seulement se soumettre au jugement de la Sainte Eglise[50]. La quatrième décrétait que nul tenancier en chef du roi ou à son service ne serait frappé d'excommunication sans que les représentants de la Sainte Eglise qui étaient à l'origine de ce procès n'aient préalablement informé le roi ou ses justiciers de son méfait et n'aient d'abord examiné ce pourquoi ils allaient exiger réparation et ensuite seulement l'excommunier avec leur assentiment[51]. La cinquième recommandait que, pendant que vaquaient les évêchés et les abbayes, ils soient remis dans la main du roi et que le roi devait les considérer comme domaniaux pour finalement y installer un prélat selon son bon plaisir. Et ce prélat serait élu dans sa chapelle par ses clercs qu'il aurait mandés pour cette élection et ensuite, une fois élu, dans cette même chapelle, il devrait lui rendre hommage-lige avant d'être confirmé dans ce ministère[52]. La sixième loi voulait que si un jugement avait été prononcé par une cour ecclésiastique et si quelqu'un faisait appel pour avoir été condamné à tort, l'appel devait procéder de l'archidiacre à l'évêque et de l'évêque à la cour de l'archevêque et ensuite ne pas aller plus haut, et si l'archevêque manquait à faire justice, que de cette cour il soit fait appel au roi et qu'en dernier ressort, le verdict de la Sainte Eglise revienne au roi et que le roi amende les agissements des archevêques et joue le rôle du pape,

[49] Article IV. Cet article visait à empêcher les évêques et les clercs d'obéir aux ordres du pape les convoquant à des assemblées ou des conciles. Il les empêchait également de poursuivre des appels à Rome, bref il visait à isoler l'Eglise d'Angleterre et par là même à la soumettre au roi.

[50] Article V. Il vise à limiter les obligations imposées par la justice ecclésiastique.

[51] L'Article VII concerne les dignitaires du royaume et limite les pouvoirs des cours ecclésiastiques sous la dépendance de l'autorité du roi.

[52] Article XII. Par cet article, le roi décide du choix des prélats et impose ses candidats. Il méconnaît la liberté d'élection de l'Eglise. Or, selon Thomas, si, dans ce domaine, le roi peut suggérer, il ne doit pas imposer.

mais saint Thomas s'y opposa[53]. La septième stipulait que les actions pour des dettes que le débiteur s'était engagé à rembourser sous serment sans pour autant respecter ses engagements bien que ce soit sous serment, devaient se poursuivre devant la cour du roi et de ses baillis et non devant la Saint Eglise[54]. La huitième voulait que dans le pays on n'ait pas à répondre à des sommations adressées par une bulle du pape de Rome, mais qu'elles devaient être complètement ignorées. La neuvième commandait que le denier de St Pierre que l'on collectait en grande quantité ne soit pas envoyé au pape mais remis au roi[55]. Selon la dixième, un clerc arrêté comme criminel et convaincu d'un forfait qu'il ne pouvait nier, devait d'abord être déchu de son ministère et ensuite, après un jugement et selon la loi du pays, être mis à mort[56]. Le roi imposa ces lois et beaucoup d'autres et décréta par tout le pays qu'il fallait toutes les respecter. Ce fut fait le quatrième jour avant la Chandeleur. Le roi enjoignit aussitôt à saint Thomas et aux autres évêques d'apposer leur sceau à cette charte afin qu'aucune loi ne soit contestée par la suite, que les coutumes soient respectées dans tout le pays[57]. « Sire, Sire, dit saint Thomas, pour l'amour de Dieu, de grâce, permettez nous de mieux nous concerter avant d'en dire davantage. »

On s'accorda un temps de réflexion et chacun s'en alla de son côté. Saint Thomas prit son exemplaire et ne voulut pas rester plus longtemps. Il partit pour Winchester se souciant fort de savoir comment il pourrait préserver la Sainte Eglise de ce malheur. Alors que d'autres dormaient, il pleurait et soupirait tristement. Il sup-

[53] Article VIII. Il s'agit de « terminer dans le royaume même les causes ecclésiastiques pendantes » (Foreville, p. 156). Le roi dispose donc de la juridiction suprême puisqu'il « joue le rôle du pape ». Les appels à Rome ne sont donc plus de mise.

[54] Article XV. Les actions pour dettes sont donc jugées comme des cas relevant des tribunaux royaux, même s'il y a eu serment.

[55] Ces deux lois ne font pas partie des seize articles de Clarendon.

[56] Il est fait référence à l'article III des constitutions de Clarendon. Un clerc déchu de son ministère est considéré comme laïc et donc soumis à la loi commune et jugé par une cour séculière. Thomas s'y oppose car ceci implique une double condamnation. Voir note 36.

[57] Cette charte impliquait l'existence d'un document écrit. Or, jusque là, les coutumes n'étaient que de simples usages qui, certes, pouvaient devenir dangereuses si le roi jouissait d'un grand pouvoir, mais qui l'étaient beaucoup moins si le roi n'avait pas grande autorité, ce qui fut le cas d'Etienne de Blois.

plia Dieu de venir en aide à la Sainte Eglise et implora grâce et miséricorde. Il vit qu'il n'y avait qu'une solution, il devait rester inébranlable ou la Sainte Eglise serait réduite en servitude, elle qui était si indépendante de droit[58]. Il était soucieux et triste de s'être engagé à répondre alors qu'il ne devait pas le faire, d'avoir pris un exemplaire et demandé un temps de réflexion. Il pensait en effet que ce faisant il desservait la Sainte Eglise car la Sainte Eglise ne devait à aucun moment se trouver en jugement ni obéir au roi ni au prince mais uniquement au pape de Rome. Le tourment que connut alors saint Thomas, personne ne pourra le décrire. « Mon Dieu dit-il, hélas, hélas, pourquoi faut-il que j'ai vue le jour où je dois assumer si pleinement la protection de la Sainte Eglise et, alors qu'elle était si libre auparavant, pourquoi l'enchaîner ainsi maintenant ? Elle qui était si noble et indépendante au temps de mes ancêtres, pourquoi faut-il hélas, que je doive la rabaisser et la trahir ainsi. Elle était indépendante du fait des martyrs qui acceptèrent de mourir pour elle et moi je l'enchaîne ainsi, hélas, pourquoi ai-je fait cela[59] ? Je suis tout à fait indigne d'être le protecteur de la Sainte Eglise et de plus, indigne d'être à cette place comme chacun peut le constater, car je ne suis issu d'aucun ordre et je devrais l'être mais je suis venu de la cour du roi à la Sainte Eglise qui va connaître bien des tourments. Je gardais les chiens et les faucons avec le roi et maintenant je suis le gardien des âmes, ce dont je ne suis pas digne, moi qui ai négligé ma propre âme alors que j'étais chancelier. Je dois veiller sur tant d'âmes, hélas que fais-je ici ? Je crains que Dieu ne m'ait abandonné, hélas, comment ai-je pu assumer cela ? » Le tourment que connaissait ce saint homme était immense, il pleurait et soupirait nuit et jour, il se voyait abandonné. Si seulement ses errements pouvaient lui être pardonnés. Il pensa alors au pape et se rendit à Cantorbéry. On rapporta aussitôt au roi que l'archevêque ne voulait pas respecter les constitutions. Le roi envoya son commandement à ses baillis dans tout le pays et leur ordonna de harceler saint Thomas. Alors les baillis s'empressèrent de l'importuner, de s'en prendre à

[58] En apposant son sceau sur cette charte, Thomas craint d'engager irrémédiablement l'Eglise pour l'avenir.

[59] Il avait donné son accord oral, mais change d'avis maintenant qu'on lui demande de sceller un document écrit, une charte de seize articles dont il ne pouvait admettre qu'une petite partie.

ses domaines et de se saisir de ses biens et ils s'y employèrent pleins de crainte. Saint Thomas laissa faire, confiant son cœur à Dieu et il partit finalement en secret de nuit vers la mer pour rejoindre Rome[60]. Aucun de ses hommes n'était au courant sauf deux qu'il prit avec lui et qui connaissaient le mieux ses secrets. Lorsque ses hommes se retrouvèrent seuls sans savoir ce qu'il était devenu et qu'ils virent qu'ils étaient sans leur pasteur, chacun décida ce qui était le mieux pour lui et ils partirent chacun de leur côté comme des hommes qui sont sans chef, sans savoir ce qui les attendait. Le saint homme partit vers la mer comme il en avait l'intention et fut bientôt sur le bateau, le vent se leva comme il plut à Dieu et le chassa à nouveau vers le rivage. Il retourna à nouveau en mer pour essayer de faire la traversée, mais le vent le reconduisit aussitôt vers la terre, il y retourna encore et toujours il était refoulé vers le rivage selon le dessein de Notre Seigneur. Le saint homme comprit que ce n'était pas la volonté de Dieu qu'il quittât le pays à ce moment et il s'en retourna tout tranquillement. Alors qu'à Cantorbéry on veillait pour protéger ses appartements, l'un de ses fidèles s'y trouva une nuit. Le soir il ordonna à son valet de fermer soigneusement la porte. Celui-ci alla vers la porte et regarda autour de lui et il vit saint Thomas debout dans un coin. Il courut en informer son maître et remercia Dieu de cette grâce. Le maître reçut la nouvelle avec prudence et une certaine appréhension, il se leva néanmoins et trouva saint Thomas dans son coin. Il y eut aussitôt grande joie et bonheur, ses gens allèrent à lui pour l'accueillir et ils organisèrent des réjouissances, avec beaucoup de joie et de liesse. Ils dressèrent la table, y étendirent une nappe et prirent leur souper. Saint Thomas leur dit enfin très calmement où il avait pensé aller et quels obstacles Dieu lui avait envoyés, ajoutant que c'était pourtant la volonté de Dieu qu'il parte. Le bruit parvint au roi que le saint homme, le vénérable Thomas, avait quitté le pays au mépris des constitutions de Clarendon, car ces constitutions voulaient qu'aucun évêque ne sorte du pays, quel qu'en soit l'endroit, sans autorisation du roi. Celui-ci envoya aussitôt ses hommes saisir tous ses domaines ainsi que l'archevêché car il considérait saint Thomas comme un traître.

[60] Ce faisant, il viole l'article IV des constitutions de Clarendon. Il quitta finalement l'Angleterre avant l'assemblée de Northampton d'octobre 1164.

Les baillis arrivèrent à Cantorbéry comme il leur avait été prescrit. Alors qu'ils pensaient agir à leur guise, ils trouvèrent saint Thomas en face d'eux et ils ne purent rien saisir, ils furent totalement déroutés. Ils repartirent comme ils étaient venus et informèrent le roi.

Saint Thomas voulut encore essayer d'obtenir plus grande clémence du roi et son pardon, il se prépara calmement et partit le rejoindre. Il le trouva à Woodstock et se rendit auprès de lui, il le salua très courtoisement en tant que son chef temporel. Le roi le regarda plein de mépris et se mit à rire avec une certaine condescendance. « Thomas, dit-il, que se passe-t-il, sommes nous de si grands ennemis que nous ne puissions demeurer dans le même pays, que va-t-il se passer Thomas ? » « Sire, sire, dit Thomas, qu'il n'en soit jamais ainsi, mais que Dieu donne à la Sainte Eglise de meilleures chances de grandir et vous donne le désir de l'aimer davantage et que, par sa puissance, Il ne permette jamais que je commette quelque acte injuste contre votre volonté. » L'archevêque d'York usa de son pouvoir et s'efforça de rétablir l'affection et l'entente entre saint Thomas et le roi. Le roi jura aussitôt qu'il ne voulait d'autre entente que l'accord sur les conventions de Clarendon que chaque évêque les respecterait et notamment celle-ci avant toutes les autres. Si un clerc avait commis un méfait et était reconnu coupable de félonie et de vol, on devait le destituer de son ministère et ensuite le condamner aussitôt selon la loi. Les baillis du roi devaient le livrer pour qu'il soit pendu ou mutilé[61]. Saint Thomas vit bien alors qu'il n'y avait qu'une seule possibilité, qu'il devait lutter avec détermination ou abandonner ses droits. Il se dit qu'il ne trahirait jamais la Sainte Eglise et qu'il ne la mettrait jamais en un tel état de servitude de son vivant. Il préférait être martyrisé comme d'autres l'avaient été que de voir la Sainte Eglise ainsi humiliée. Il était prêt à cela. Jamais le roi et lui ne pourraient trouver un accord sur ce point et ils se quittèrent en colère comme ils l'avaient souvent fait auparavant.

Le roi fut fort irrité d'être si souvent en situation conflictuelle parce qu'un homme osait s'opposer à lui alors que nul autre n'était

[61] Article III des constitutions, voir notes 36 et 56.

contre lui. Exaspéré, il jura qu'il allait se venger de lui et que saint Thomas devrait tenir un autre discours devant lui. Il le fit mander le mardi suivant avant la saint Luc à Northampton pour entendre sa réponse[62]. Il convoqua également tous les évêques du pays et aussi le baronnage et il leur ordonna de se présenter ce même jour et en ce lieu pour répondre à son commandement. Ses hommes allèrent saisir les biens de saint Thomas pour les remettre dans la main du roi et le contraindre par cette action de se présenter à son tribunal. Que Dieu vienne maintenant en aide à saint Thomas car il n'a pas d'autre ami. Pour se rendre au milieu de tant de persécuteurs qui étaient ses ennemis, il se confia corps et âme à Jésus, le fils de Dieu, et se rendit à Northampton au jour prévu. Au château, tous ses adversaires étaient réunis en tribunal. Le saint homme s'avança au milieu d'eux au nom de Dieu. « Sire, mon roi, dit-il, Dieu veille sur vous et garde votre honneur. J'ai eu ordre de comparaître en ce jour et en ce lieu pour vous répondre. Aucun archevêque de Cantorbéry n'a jamais été sommé de comparaître ainsi ni destitué de ses biens par aucun roi, je ne sais ce que vous avez l'intention de faire, je ne sais pas ce que sont les nouvelles constitutions que vous voulez appliquer, à moins que ce ne soit celles de Clarendon que vous pensez promulguer. Vous n'avez aucun pouvoir sur moi pour opérer une telle saisie de mes biens. J'ai été nommé à la tête de la Sainte Eglise, quoique j'en sois indigne, je suis votre père spirituel bien que vous m'estimiez peu. Il n'a jamais été prescrit que le fils devait être supérieur au père ni le disciple dépasser le maître, tout cela serait contre la loi. Tous ceux qui ont une telle conception du droit, vous commencez à les entraîner et ces bons évêques qui, avec moi, sont les gardiens de la Sainte Eglise pour défendre son honneur et sa dignité sont, eux aussi, sur le point de la déshonorer et de l'humilier. Sire, mon roi, que Dieu accorde donc de meilleures chances de s'épanouir à toute la Sainte Eglise. Si vous voulez sévir à mon égard, vous savez que je ne peux pas combattre, mais je suis prêt à mourir pour défendre les droits de la Sainte Eglise. » « Je ne veux tuer personne pour la Sainte Eglise, dit le roi. Mon ami, tu parles comme un insensé, il te faut tenir un autre discours,

[62] Le 6 octobre 1164.

viens demain à l'heure des audiences afin de ne pas couper la journée et donne moi ta réponse sur d'autres questions dont je t'entretiendrai. » Et la cour se retira. Au matin du vendredi, saint Thomas s'y présenta à nouveau quand le moment fut venu. Le roi était assis sur son trône et l'accusa très vivement. « Tu étais, dit-il, mon chancelier et cela a duré bien trop longtemps. Je t'ai prêté alors cent livres mais tu ne m'as rien rendu de cela, fixe moi donc un jour proche, car tu vas tout me rendre. » « Sire, dit saint Thomas, que Dieu nous accorde plus grande clémence de votre part. Je ne sais plus quel était le montant de ces pennies car j'avais à cette époque bien meilleure faveur de votre part que maintenant et cela me chagrine, j'avais alors grande faveur auprès de vous et vous m'aimiez bien et m'avez donné cet argent et plus, comme vous le savez. Je sais bien que je vous suis redevable et que j'ai reçu ce présent que vous m'avez donné de bon cœur car, par ma foi, vous me l'avez donné, et une personne aussi noble que vous ne devrait pas réclamer ce que vous avez donné auparavant de si bon cœur. » Le roi lui demanda si quelqu'un avait vu cela et s'il pouvait prouver qu'il s'agissait d'un présent et il répondit que non. « Or donc, mes seigneurs, dit le roi, vous avez bien entendu tout cela, il est en possession de l'argent que je lui ai confié, mais il ne peut prouver qu'il s'agit d'un présent, comme vous pouvez tous le constater. Je demande jugement de cette cour sur ce qu'il convient de faire. » La cour considéra que, comme il reconnaissait les faits et qu'il ne pouvait prouver qu'il s'agissait d'un présent, il devait rendre tout l'argent. Le roi lui ordonna de rembourser chaque penny ou de lui donner une caution sinon ses maréchaux l'incarcéreraient sans plus tarder. Saint Thomas possédait peu de biens de son évêché et restait impuissant et sans défense au milieu de ses ennemis. Les maréchaux étaient prêts à le conduire en prison sans plus attendre. Ils lui commandèrent de donner une caution sinon il lui faudrait les suivre. Le saint homme n'avait d'autre solution que de souffrir tous les maux qu'ils lui infligeraient. Certains hommes de bien qui assistaient à l'entrevue éprouvèrent beaucoup de peine à son égard; cinq chevaliers se concertèrent et s'en allèrent trouver le roi et se chargèrent de toute l'affaire pour saint Thomas, chacun d'entre eux s'engageant à payer cent livres pour le saint homme qui fut entièrement quitte ce même jour.

Le mercredi matin, ils se rendirent de nouveau à la cour pour entendre le roi leur demander d'être dans de meilleures dispositions. Il était assis sur son trône, saint Thomas se tenait devant lui. « Mon ami, lui dit le roi, tu as volé beaucoup de biens, tu as été mon chancelier trop longtemps et tu possédais des abbayes et des évêchés et une grande partie de mes domaines et tu ne m'as pas rendu de comptes de tout cela, ce qui me peine beaucoup. De ces biens tu me dois trente mille livres et bien plus, prépare toi donc de suite à me présenter des comptes, car sois certain que tu vas le faire, je vais t'y contraindre. » Tous ceux qui entendirent cette sommation en furent fort surpris et se dirent entre eux qu'ils n'avaient jamais rien entendu de semblable auparavant et que c'en était fait de saint Thomas, qu'il allait être jeté en prison et qu'il n'y avait pas d'autre solution. Saint Thomas réfléchit longuement à ce que le roi avait dit et il lui demanda de pouvoir prendre conseil et d'aviser à ce sujet. Le roi ne le lui interdit pas et il réunit les évêques en assemblée. Il les réunit tous dans une salle bien verrouillée afin qu'ils n'en partent pas avant d'avoir donné leur réponse. « Voilà mes seigneurs, dit saint Thomas, vous devez me conseiller à ce sujet car je n'ai pas commis de faute, aussi que Dieu m'épargne les tourments, mais le roi demande à tous de m'écraser injustement car, autrefois, j'avais ses faveurs et c'est ce qui fait maintenant mon malheur. Pour cette raison, en effet, je n'ai pas de témoins de ce qui se passait entre nous. » L'évêque Henri de Winchester fut le premier à donner son avis[63]. « Messire, dit-il, à mon avis vous pourriez traiter cette affaire de la manière suivante. Vous pourriez dire qu'à cette époque vous étiez avec le roi et que lorsque vous avez quitté votre office il ne vous a rien demandé. Vous direz que vous avez reçu l'archevêché en tout bien tout honneur et que vous n'avez pas choisi d'être nommé à d'autres fonctions et qu'alors il vous a entièrement tenu quitte de toutes vos autres activités et ne vous a rien demandé de tout ce que vous aviez fait auparavant, ce pourquoi vous en avez fait peu de cas. Vous ne répondrez pas de toutes les autres fonctions auxquelles vous avez été amené, sauf pour bien défendre la Sainte Eglise. »

[63] Henri de Winchester ou Henri de Blois était le frère du roi Etienne de Blois. Abbé de Glastonbury, il est nommé évêque de Winchester en 1129. Il avait sacré Thomas.

L'évêque Gilbert de Londres donna alors son avis[64]. « Messire, dit-il, si, comme il convient à un homme honnête et sage, vous songez à tout le bien que le roi vous a fait et quel pouvoir il vous a donné, au peu de bénéfices qui résulteront d'une telle bienveillance, dans quel malheur vous nous entraînez tous ainsi que la Sainte Eglise et au danger qui en résultera pour vous même à moins que vous ne fassiez sa volonté, si vous réfléchissiez à tout cela, je pense en vérité que vous sauriez trouver à le satisfaire, sinon il me semble que vous feriez une erreur. » Alors l'évêque de Worcester dit[65] : « Messire Gilbert, taisez-vous, nous laisserons de côté un tel conseil car il ne mérite pas que l'on s'y attarde. Si l'archevêque devait se soumettre entièrement à la volonté du roi, il lui faudrait déshonorer et anéantir les droits de la Sainte Eglise. » L'évêque Hilaire de Chichester prit alors la parole[66]. « Messire, dit-il, mon avis est que, quelle que soit la situation, il convient de trouver à satisfaire la volonté du roi de manière honorable, avec de belles promesses, pour qu'ensuite sa colère soit quelque peu apaisée. Alors, une fois que son déplaisir l'aura quitté, nous pourrons d'autant mieux réussir à le conseiller, ce qui n'est pas le cas en ce moment. » L'évêque Robert de Lincoln fut de bon conseil en cette affaire[67] : « Messire Thomas, dit-il, il faut le faire pour l'amour de Dieu, sinon vous perdrez votre évêché et peut-être votre vie et alors vous tirerez peu d'avantage, me semble-t-il, de votre querelle. » L'évêque Barthélemy d'Exeter commença à exprimer sa pensée[68] : « Parmi tous les chagrins et les soucis du monde que nous rencontrons, il serait préférable qu'une seule tête soit mise en péril plutôt que de voir la Sainte Eglise réduite en servitude et anéantie. » L'évêque Roger de Worcester resta longtemps pensif. « Je ne dirai rien de plus, dit-il, car je ne sais pas ce qu'il est bon de faire. Si je conseille de se soumettre entièrement à la

[64] Gilbert Foliot, évêque de Londres.
[65] Roger de Gloucester, cousin du roi. Il soutient la cause de Becket.
[66] Hilaire de Chichester fut le seul à prêter serment d'observer les anciennes coutumes lors de l'assemblée de Westminster, tous les autres évêques se rangeant à l'époque aux côtés de Becket. Il propose une solution qui se défend, mais Becket connaît trop bien le roi pour la suivre.
[67] Robert de Chesney.
[68] Soucieux avant tout des intérêts immédiats de l'Eglise, il est prêt à abandonner Thomas à son sort.

volonté du roi, ma propre bouche me condamne moi-même à détruire toute la Sainte Eglise et si je conseille d'être contre lui, il en est en ce lieu qui préviendront le roi et en feront mon ennemi, j'en suis certain. » Il dit ces paroles en pensant à l'évêque de Londres qui avait toujours été contre saint Thomas en paroles et en actes, c'est pourquoi il dit "je ne veux rien dire de plus." Que Dieu nous guide et nous éclaire car il en est grand besoin. Ils ne savaient pas comment terminer ce conseil ni quelle était la meilleure manière de sortir de la salle. Pour finir la décision appartenait à saint Thomas. Il fit appeler sans tarder deux comtes de la maison du roi. "Seigneurs, dit-il, nous avons parlé de cette affaire et dans la mesure où nous le pouvons raisonnablement, nous souhaitons plaire au roi, mais comme nous n'avons pas ici mûrement pesé notre résolution, nous demandons d'abord que vous nous accordiez un délai de réflexion jusqu'au lendemain". Ce délai fut accordé et chacun s'en alla de son côté,

Mus par la peur, bon nombre des amis de saint Thomas le quittèrent et les chevaliers qui avaient été de son côté l'abandonnèrent tous. Saint Thomas trouva sur son chemin beaucoup de pauvres et les emmena chez lui. Il les invita à sa table et les servit lui même et leur donna à manger à profusion. « Ce sont eux, dit-il, les chevaliers de Dieu, les autres m'ont abandonné. Je préfère ces chevaliers–ci, je vais aller à eux. » Le dimanche, la cour ne se réunit pas. Le lundi, saint Thomas resta couché très malade, en proie à un mal de reins dont il était coutumier et, à cause des soucis qui étaient les siens, il fut d'autant plus violent. On dit alors qu'il s'était prétendu malade parce qu'il n'osait se présenter devant la cour. Très en colère, le roi l'envoya chercher. « Vous voyez bien, dit saint Thomas, que je ne peux pas me déplacer, mais je vous promets de venir demain, quelle que soit la manière dont je serai amené à la cour, dussé-je y être amené sur un brancard ou sur une civière, je m'y rendrai avec la grâce de Dieu, que Dieu y soit mon secours . » Le mardi matin, Notre Seigneur le rétablit, le matin après la saint Luc, selon le calendrier. Ce mardi là, comme beaucoup d'autres, il aurait dû se méfier, car généralement tous ses grands ennuis lui arrivaient le mardi[69]. Ce mardi,

[69] Voir note 2.

tous les évêques se rendirent chez lui de bon matin. « Messire, dirent-ils, vous êtes dans une situation critique, que Dieu vous vienne en aide. Nous nous sommes concertés à ce propos et d'une seule voix nous vous conseillons de plaire au roi, quoiqu'il arrive, sinon il cherchera à vous convaincre de trahison et de parjure, alors que vous lui avez juré de lui rendre hommage sur terre et il dira qu'en ce moment vous ne lui rendez pas hommage mais le trahissez, ce dont il vous accusera, et il vous privera de vos biens et peut-être vous expulsera du pays. » « Mes chers frères, dit saint Thomas, vous voyez bien que tout le monde récrimine contre moi seulement et que tous sont mes ennemis, et cependant pour moi la plus grande affliction de toutes c'est que vous qui êtes mes frères et me voyez tourmenté, moi, votre père, bien que je sois pécheur, vous soyez mes pires ennemis et soyez prêts à me condamner dans une cour séculière et ce ne serait pas bien agir, car vous en avez souvent parlé ces deux derniers jours. Que Dieu aide à présent la Sainte Eglise et en prenne soin. Mais au nom de la sainte obéissance je vous commande de ne pas être présents si je suis mis en jugement mais plutôt de fuir et je vous ordonne aussi d'infliger à celui qui mettra la main sur moi le châtiment de la Sainte Eglise pour de telles violences et de défendre les droits de la Sainte Eglise qui vous est confiée car je ne renierai pas ses droits par crainte de la mort. » Les évêques furent alors fort en colère et se rendirent tous à la cour. Que Dieu aide à présent le saint homme car il était absolument seul. Nul ne resta avec lui sauf l'évêque de Winchester et l'évêque de Salisbury qui ne l'avaient pas abandonné[70].

Saint Thomas avait entière confiance en Dieu. Il se prépara aussitôt et chanta une messe de saint Etienne avant de se trouver au milieu de ses ennemis. Il chanta plus d'une fois cette même messe car le premier verset était tout à fait propre à la situation dans laquelle il se trouvait. Le commencement de cette messe en anglais est le suivant : « Car lorsque les princes ont siégé pour se concerter contre moi et que des hommes pervers m'ont persécuté, Seigneur tu as été mon secours. » Beaucoup ont dit avoir entendu (et maintenant vous l'entendez de ma bouche) qu'il a chanté

[70] Jocelin de Bohun, évêque de Salisbury, prend parti pour Thomas.

la messe de none pour le roi et pour lui-même afin que Dieu retienne chez eux tous les méchants qui le condamnaient. Le bruit en parvint rapidement à la cour dont l'agitation à son sujet ne fit que croître et dont l'hostilité fut d'autant plus grande. Certains conseillers du roi se rendaient souvent auprès de ce dernier, disant qu'il lui fallait être fort car il déshonorerait tout le pays s'il accédait au désir de saint Thomas à ce moment là. Son pouvoir sur son propre pays serait réduit à néant s'il ne réagissait pas et laissait le clergé libre d'agir et les clercs régir entièrement son pays et ainsi anéantir le royaume et finalement choisir et couronner le roi selon leur bon plaisir et ainsi tout roi après lui perdrait son autorité, c'est pourquoi il devait bien réfléchir et ne pas céder. De telles paroles et d'autres encore assombrissaient souvent ses pensées. Quand saint Thomas eut dit sa messe il enleva sa chasuble mais conserva tous ses autres vêtements sacerdotaux, il n'avait pas d'autre armure pour se battre pour la Sainte Eglise. Sur ces vêtements, il jeta sa cape de clerc qui lui revenait de droit; il emporta secrètement avec lui le corps et le sang du Christ, prit la croix processionnelle et s'en alla courageusement. Ces vêtements étaient son armure, comme il convenait à un tel chevalier, la croix était sa bannière pour combattre pour la Sainte Eglise. Ce noble chevalier s'en alla rejoindre tous ses ennemis. A présent, doux Jésus sois son secours car il n'a pas d'autre ami. Il portait la croix dans sa main et brandissait sa bannière. L'évêque Robert de Hereford le rejoignit aussitôt[71]. « Messire, dit-il, de grâce faites de moi votre aumônier, laissez moi porter votre croix devant vous car cela ne vous sied pas. » « Tant que je la porte, dit saint Thomas et que je la vois je ne crains personne, je suis d'autant plus courageux. » « Néanmoins, dit l'évêque de Londres qui avait toujours été son ennemi, je ne vous conseille pas de vous présenter ainsi devant le roi car il se mettrait immédiatement en colère et se vengerait sur place. » « Je m'en remets entièrement à la miséricorde de Dieu », dit saint Thomas. « Toute votre vie, dit l'autre, vous avez été un insensé et vous n'avez jamais voulu le croire, mais on le constate une fois encore. » Saint Thomas s'en alla avec cette croix à la cour. Quand le roi le vit arriver ainsi, sa colère éclata à l'instant

[71] Robert de Melun, nouvel évêque de Hereford, voir note 28.

même. « Seigneurs, dit-il, vous voyez comment cet homme me confond, de quelle manière il se présente ici devant cette cour parmi nous, comme si je ne croyais pas au christianisme ni au nom de Notre Seigneur. Je n'ai vraiment nul besoin de me venger car il ne me déshonore guère. » Alors toute la cour dit : « Sire, vous pouvez constater qu'il est fier et querelleur et qu'il l'a toujours été. Il a commis cette action au mépris de Votre Majesté et des vôtres et si vous le vouliez, vous pourriez encore vous abstenir de le mettre dans une position d'autorité aussi importante que la sienne, d'en faire le plus grand du pays après vous, comme vous l'avez fait. Nous ne vous en voulons pas pour cela car vous ne vouliez pas en prendre conscience avant, mais nous affirmons tous qu'il est totalement coupable de parjure. Agissez envers un tel homme comme envers l'un de vos ennemis car il vous a juré hommage sur terre et il ne vous le rend pas. » Les huissiers et autres malintentionnés se gaussaient beaucoup de saint Thomas et attendaient toujours l'ordre du roi pour le jeter en prison. Le roi fit proclamer sans tarder que quiconque était assez insensé pour conseiller saint Thomas ou lui tenir compagnie devait être immédiatement arrêté en tant que traître au roi. A présent, doux Jésus, sois son secours parmi tous ses ennemis. L'évêque d'Exeter se jeta aux pieds de saint Thomas[72]. « Pitié, dit-il, pour l'amour de Dieu car vous pouvez constater la consternation qui règne tout autour de vous. Ayez pitié de vous et de nous, sinon vous nous compromettez tous, nous serons tous réduits à néant si vous ne changez pas d'avis. » « Messire évêque, dit saint Thomas, calmez-vous, partez d'ici, je ne vous retiens pas, que chacun fasse à sa guise. » Les évêques partirent tous ensemble et tinrent conseil et quand ils furent parvenus à un accord, ils se rendirent auprès du roi. « Sire, dirent-ils, nous sommes très embarrassés et nous regrettons beaucoup, pardonnez nous ce que vous supportez à cause de nous et nous ne vous offenserons plus. Nous savons bien que ce misérable qui devrait être notre chef est un traître et un parjure et chacun en est témoin car il a juré de vous rendre hommage-lige et il a brisé son serment et cela nous le prouverons si vous voulez bien ne pas vous irriter. Epargnez nous, Sire, votre colère et nous irons à Rome selon vos instructions pour le destituer de son arche-

[72] Barthélemy d'Exeter.

vêché et le confondre comme misérable, nous voulons, Sire, le convaincre de trahison. ». Le roi leur promit beaucoup d'honneurs pour cela. Ils allèrent alors tous vers saint Thomas qui était là, l'évêque de Chichester prit la parole en leur nom à tous. « Messire, dit-il, vous avez été notre père spirituel, mais nous vous renions comme tel car vous êtes traître et parjure. Vous avez juré hommage-lige au roi et ne le lui avez pas rendu. C'est pourquoi nous vous convoquons tous à la cour de Rome pour nous répondre devant le pape de vos méfaits. » « Seigneurs, dit le saint homme, j'entends bien tout cela. » A présent, doux Jésus sois son ami quand tous les autres sont ses ennemis. Le roi le fit mander sans attendre, le sommant de se présenter aussitôt. Le comte Robert de Leicester et beaucoup d'autres vinrent le chercher et lui ordonnèrent de se présenter de suite devant le roi. « Seigneurs, dit saint Thomas, vous savez parfaitement comme je m'entendais bien avec le roi bien que maintenant je ne sois plus en faveur. Il m'a fait archevêque, à vrai dire contre ma volonté, car j'ai toujours craint de perdre mon âme par ignorance, alors j'ai demandé devant tout le peuple de quelle manière il me prenait à son service, afin de pouvoir garder et veiller à la souveraineté de la Sainte Eglise. Il me confia alors la Sainte Eglise, en tous points si indépendante, pour qu'elle ne dépende pas des autres juridictions, comme il était juste que ce soit. Et quand la Sainte Eglise est si noble et indépendante, je ne veux pas répondre devant le roi ni devant nulle autre personne de sa cour d'aucune affaire terrestre car, s'il est vrai que le plomb n'égale pas la valeur de l'or, la dignité de prêtre surpasse celle du laïc et s'il voulait bien y songer, je suis son père spirituel. Il n'existe pas de loi selon laquelle le fils doit condamner son père, c'est pourquoi je répète en un mot que je ne veux pas me soumettre au jugement de la cour des chevaliers et je m'en remets entièrement à la Sainte Eglise et ne me soumets à aucun jugement terrestre. Je fais appel à la cour de Rome devant vous tous pour qu'elle préserve la Sainte Eglise et ma dignité, que Jésus Christ garde bien la Sainte Eglise quand elle ne peut l'être par moi. Et vous autres évêques, je vous convoque également devant la cour de Rome et vous accuse d'honorer davantage un roi terrestre que le Dieu Tout Puissant et donc, au nom des privilèges de la Sainte Eglise, je quitte cette cour pour porter la cause de la Sainte Eglise devant le pape et en finir. »

Le saint homme quitta tranquillement la cour. Le roi et tous ceux qui l'entouraient laissèrent éclater leur colère contre lui, tous criaient et vociféraient contre le saint homme, faisant autant de bruit que si toute la ville était assiégée par ses ennemis. Si toute la ville avait été en feu, ils n'auraient pu crier davantage qu'ils ne le firent à l'encontre du saint homme, tellement que c'était peine à entendre. A présent, Dieu Tout Puissant, sois son secours car il trouvait peu de compassion autour de lui et durant toute sa vie il n'avait pas connu beaucoup de jours heureux. Saint Thomas alla son chemin comme si rien ne l'atteignait car Jésus Christ avait été humilié bien davantage quand il fut condamné à mort. Il monta son palefroi et rentra chez lui. Il parvenait difficilement à faire ces trois choses de ses mains, bénir la foule, porter sa croix et tenir la bride de son cheval. Tout le petit peuple se pressait autour de lui, heureux et plein de joie, car ces gens savaient bien qu'il avait été maltraité à la cour. Ils louaient tous Jésus Christ de ce qu'il ait pu venir parmi eux, ils le suivirent sans plus attendre à ses appartements de St André[73]. Il invita tous les pauvres à partager son repas et leur dit : « Venez ici avec moi car vous êtes mes amis. Je n'ai pas d'autres amis que vous comme chacun peut s'en rendre compte. » Il les fit tous nourrir copieusement, sa maison était pratiquement pleine et lui même était très heureux de les voir. Alors que saint Thomas était assis à table, bien qu'il n'ait pas exprimé de souhait particulier, son lecteur lui lut ces paroles que prononça Notre Seigneur : « Si vous êtes persécutés dans une ville, fuyez dans une autre[74]. » Le saint homme se dit que ces paroles pouvaient bien lui être adressées et que c'était la volonté de Dieu, comme le dit la Bible, que pour fuir son ennemi, un homme s'en aille dans un autre pays. Il eut alors d'autant plus de courage pour quitter le pays alors qu'il avait la possibilité de s'en échapper et que Dieu lui en indiquait le moment. Quand vint le soir deux serviteurs s'approchèrent tout en larmes et l'avertirent de se tenir sur ses gardes car sur ordre du roi ses hommes avaient juré

[73] Il s'agit du monastère cistercien de saint André à Northampton où Thomas avait l'habitude de se rendre.

[74] Le fait est rapporté par Herbert de Bosham dans sa *Vita sancti Thomae*. Il précise que ce passage de l'Evangile de St Mathieu aurait été cité à propos de la persécution de l'empereur Constance contre le pape Libère dans l'*Historia tripartita* compilée à l'initiative de Cassiodore.

de le mettre cruellement à mort, là où ils le trouveraient. Saint Thomas fut d'un autre avis[75]. La nuit, il fit dresser son lit dans la grande et noble église, juste entre deux autels[76]. Lorsque les autres furent endormis et qu'il se trouva seul, il se leva et contempla l'effigie au dessus de lui, tomba à genoux devant l'autel et invoqua Notre Seigneur et dit d'abord les sept psaumes et ensuite les litanies et arrivé à la moitié, en pleurs, il implora Son aide, se leva et ensuite se remit à genoux. A présent, que le Christ qui est dans les cieux soit son secours, il en avait grand besoin car beaucoup de tourments l'attendaient comme vous allez l'entendre avec tristesse. Quand il eut fait ses prières, il sortit silencieusement de l'église un peu avant le chant du coq et quitta l'Angleterre, personne n'était avec lui sauf un frère de Sempringham qui lui était très proche. Le saint homme s'enfuit d'Angleterre pour défendre les droits de la Sainte Eglise, il ne faisait pas cas de tous ses tourments, s'il pouvait obtenir cela. La nuit où saint Thomas partit de Northampton parvint à l'un de ses clercs dans une vision une voix claire qui disait ces paroles du psautier : « Telle un oiseau notre âme échappe aux pièges des chasseurs qui sont défaits et totalement piétinés et nous sommes délivrés. » De qui s'agissait-il dans cette vision, sinon de saint Thomas qui était ainsi délivré des entraves de ses ennemis.

Le roi eut bientôt connaissance des agissements de saint Thomas[77]. Les dignitaires tinrent conseil pour savoir ce qu'il convenait de faire, le roi et tous ses barons ainsi que tous les évêques qui devaient soutenir saint Thomas étaient maintenant ses pires ennemis. A ce conseil chacun fut finalement d'avis que le roi devait envoyer de ses plus hauts dignitaires à la cour de Rome afin d'accuser saint Thomas une fois arrivés, et faire comprendre au pape qu'il était traître et parjure et agitateur dans le pays. Il devait choisir les plus sages pour mener à bien cette mission très urgente et être en paix jusqu'à ce qu'ils reviennent. L'archevêque d'York et l'évêque d'Exeter[78] se rendirent à Rome

[75] Thomas est décidé à partir pour porter sa cause devant le pape Alexandre III .
[76] Sage précaution car c'était un lieu sacré, donc un abri sûr, mais c'était également un moyen de prouver sa présence.
[77] Il en eut connaissance le 14 octobre 1164, Thomas était parti depuis deux semaines.
[78] Roger de Pont-l'Évêque et Barthélemy d'Exeter.

pour cette affaire ainsi que l'évêque de Chichester et les évêques de Londres et de Worcester[79], de nobles comtes et barons ainsi que des clercs pour porter témoignage de cette imposture quand ils arriveraient à la cour de Rome. Ils emportèrent aussi de magnifiques présents et joyaux car ils contribuent à transformer une juste cause en action condamnable. Que le Christ aide à présent le saint homme car il était très pauvre, il n'avait pas de présents à offrir pour défendre ses droits. Avant que Dieu n'envoyât le jour, il partit pieds nus de Northampton pour défendre la Sainte Eglise. Le saint homme quitta Saint André et Northampton avec un frère de Sempringham[80]. Il chemina vingt cinq milles jusqu'à la ville de Grantham avant de s'arrêter quelque part avec le frère de Sempringham. Il s'était d'abord dirigé droit vers le nord en s'éloignant de la mer afin que les hommes du roi ne le trouvent pas pour le capturer ou le tuer, ensuite il parcourut également vingt cinq milles de la ville de Grantham jusqu'à la cité de Lincoln avant de se reposer. Il quitta la cour du roi un mardi, au matin de la saint Luc, rempli de chagrin et de détresse et la nuit du mercredi il sortit de la ville, il arriva à Lincoln tôt le jeudi matin et alla loger dans la maison d'un foulon[81]. Il se déplaçait toujours de nuit afin de ne pas être remarqué. Il partit de Lincoln en barque avant que Dieu n'envoie le jour et le vendredi, il parcourut quarante milles en barque vers un ermitage de Sempringham situé sur une île[82]. Il y resta trois jours entiers. Il alla ensuite à saint Botolph[83] qui se trouvait à trois milles de là et ensuite il repartit en barque pour se rendre sur une île, au monastère de Haverholm qui appartient également à Sempringham. Le frère le conduisit dans ce même monastère pour plus de sécurité. De là il alla à Eastry, son propre domaine et celui de l'archevêque de droit quand il était puissant[84]. Il était tout près de la mer, il y demeura, surveillant le moment propice pour sa traversée. Il s'attarda sept nuits à cet endroit, jusqu'à la Toussaint, restant nuit et jour dans une chambre juste à côté de l'église afin que personne ne puisse avoir vent de

[79] Hilaire de Chichester, Gilbert Foliot et Roger de Gloucester.
[80] En fait ils étaient deux, frère Scaïman et Robert de Cave.
[81] Un certain Jacob, ami de l'un des frères convers.
[82] Il remonta la Wytham en barque vers le golfe du Wash. L'ermitage appartenait aux moniales de Sempringham tout comme le monastère de Haverholm.
[83] Aujourd'hui Boston, un des ports importants du royaume.
[84] Eastry se trouve non loin du port de Sandwich qui appartenait à l'archevêché.

sa présence ni s'en douter. Il fit un trou dans le mur de l'église pour voir le Tabernacle et pour entendre la messe et ceux qui venaient à l'église ne savaient pas qu'il était si près et ne prenaient pas garde à lui. Quel reclus il était devenu ! Seigneur ce qu'il souffrait, l'archevêque de Cantorbéry, qui n'osait aller parmi les hommes ! Le mardi de la Toussaint, avant que Dieu ne fit ce jour il confia toute la Sainte Eglise à Dieu et prit la mer. Ils ramèrent toute la journée et vers le soir ils arrivèrent à un mille du port de Gravelines[85]. L'endroit où ils accostèrent au pays de Flandre se nomme Oye à ce que je crois[86]. Le saint homme devait poursuivre sa route, il n'avait pas de cheval et en dépit de tout son archevêché il devait aller à pied. Personne ne le connaissait, il avait pris l'habit de frère et s'en allait tel un frère quand il arriva en Flandre. Sa coule était noire dessus, sa tunique de lainage blanc, il portait sa coule sur son dos afin de mieux marcher. La pluie tombait fort et dru, le chemin était très creux, le saint homme était si fatigué qu'il avançait avec peine. Il était si las du chemin et de la mer auparavant qu'il s'assit et ne pouvait aller plus loin sans être porté. Alors l'un de ses hommes partit et pour un penny anglais loua une jument avec un licol pour porter le saint homme. Celui-ci prit ses vêtements et les jeta sur la jument. Il s'installa sur ces vêtements et chevaucha rapidement. Hélas, quel malheur qu'un tel homme ait à parcourir si modestement le pays ! Il lui convenait mal d'aller à pied ou de chevaucher un tel animal. Il défendait chèrement la Sainte Eglise, disait-on partout. Ainsi chevauchait le saint homme en tant que frère tenant la jument par son licol. Il se faisait appeler frère Chrétien car il ne voulait pas mentir et chrétien, il l'était pour sûr, mais il craignait d'être reconnu si on l'appelait Thomas. Il résida une nuit dans la maison d'un honnête homme, il était assis au bout de la table, ce qui ne convenait pas à son rang, tous ses hommes étaient à l'intérieur autour de la table, comme s'il était le plus petit d'entre eux[87]. Son hôte fit très attention à la manière dont ils se comportaient tous. Il remarqua le saint homme assis au bout de la table, combien il était humble à table, affable et gracieux, avec quelle courtoisie et simplicité il partageait son repas avec ceux qui étaient en face de lui

[85] Le 2 novembre 1164.
[86] Oye est situé à quelques kilomètres à l'ouest de Gravelines.
[87] Cet épisode est rapporté par Herbert de Bosham.

et combien il en gardait peu pour lui. Il observa aussi ses membres nobles et distingués, ses belles mains aux doigts effilés, il ne pouvait en exister de plus belles, son visage long et généreux, le grand front également, et par dessus tout, il se sentait attiré vers lui. Il commença à penser à l'archevêque de Cantorbéry dont on savait partout qu'il avait quitté le pays. Après mûre réflexion, son cœur lui dit que c'était lui. Il chuchota à l'oreille de sa femme et lui confia ses pensées. Et sa femme pensa également que c'était vrai. Elle servit le saint homme et lui apporta des mets délicats, des pommes et des poires et aussi des noix et trouva toutes les manières de contenter ce saint frère parmi tous les autres hommes. Elle arrêta de servir les autres pour ne s'occuper que de lui. Saint Thomas s'en aperçut, cela ne lui plut pas et aussitôt après le souper il chercha son hôte et lui demanda aimablement de le rejoindre et de s'asseoir à côté de lui pour se distraire un moment. « Monseigneur, de grâce, dit l'autre, je vais m'asseoir par terre. » Il s'assit à ses pieds, saint Thomas lui demanda de se relever. « Pour sûr, dit l'autre, je n'en ferai rien, ne plaise à Dieu que je m'assoie à côté de vous, soyez béni mon Seigneur qui êtes venu dans ma maison et de ce qu'il m'a été donné de voir ce jour. » « C'est beaucoup trop d'estime, dit saint Thomas, pour un si pauvre homme, je suis un pauvre frère, on m'appelle frère Chrétien. » « Messire, de grâce, répondit l'autre, je sais bien que vous êtes l'archevêque de Cantorbéry parti d'Angleterre. » « Pourquoi dis tu cela, demanda saint Thomas, tu as rarement vu l'archevêque de Cantorbéry voyager ainsi. » « Messire dit l'autre, vous l'êtes, mon cœur me le dit et je vous supplie pour l'amour de Dieu de ne pas le nier devant moi. » Saint Thomas réfléchit et se dit qu'il lui faudrait ou bien mentir ou être reconnu dès que l'autre commencerait à proclamer qui il était. Il finit par l'admettre et au matin il prit avec lui son hôte afin qu'il ne le trahisse pas avant qu'il soit parvenu assez loin. Il parcourut une bonne distance avant le jour et par de très mauvais chemins, il marcha douze grands milles jusqu'à une abbaye grise de moines gris que l'on appelle Clairmarais et qui se trouve près du château de St Omer[88]. De là il alla ensuite à l'abbaye de Saint Bertin et y resta jusqu'à ce que Notre Seigneur lui envoyât

[88] Monastère cistercien où Herbert de Bosham le rejoignit après avoir réglé les affaires en cours à Cantorbéry, s'être muni de quelqu'argent et du sceau archiépiscopal.

de meilleures nouvelles[89]. Les évêques d'Angleterre ainsi que les barons[90] étaient en route pour la cour de Rome afin d'y accomplir leur mission, ils se rendirent auprès du roi de France et lui apportèrent des lettres du roi d'Angleterre, rédigées ainsi en anglais : « A Monseigneur Louis, roi par la grâce de Dieu, Henri, roi d'Angleterre, adresse salut et amitié. Thomas, ci-devant archevêque de Cantorbéry a été convaincu de forfaiture et de trahison et a quitté notre pays. C'est pourquoi nous vous prions en tant que notre suzerain temporel par l'entremise de notre messager de ne pas admettre qu'il lui soit donné refuge dans votre pays. » Quand le roi entendit cette requête il resta un moment songeur. « Il me semble, dit-il, que cette demande n'est pas bonne, Il n'est pas en Angleterre de si grand voleur qui, s'il vient en France, ne puisse rester en ce pays, comme cela se voit souvent. Si grand voleur ou traître à son pays que soit l'archevêque, je ne pourrais rien faire contre lui, quoiqu'il ait fait là-bas. Je devrais plutôt accueillir favorablement un homme si distingué, même s'il venait impromptu[91]. Ni le roi Henri ni moi n'avons à nous occuper de nos évêques car mes évêques, je les laisse libres d'agir à leur guise avec la Sainte Eglise et je pense qu'il devrait aussi laisser les siens agir à leur guise plutôt que de se mêler de la Sainte Eglise pour détruire ses privilèges et qu'il ferait mieux de veiller à la paix du pays me semble-t-il. » Ses dignitaires ne purent rien obtenir d'autre et ils poursuivirent leur chemin après une longue attente. De leur côté, Messire Herbert de Bosham et les autres se rendirent chez le roi Louis de France chez qui saint Thomas les avait envoyés et ils lui racontèrent tous les malheurs de saint Thomas avec grande tristesse. Le roi pleura en entendant leur récit et en fut très peiné. Il leur dit que les hommes du roi étaient venus chez lui et quelle réponse il leur avait donnée et combien ils étaient désemparés.

Réconfortés, ces hommes dévoués prirent congé de lui et partirent tranquillement pour se rendre à la cour de Rome. Ils ne

[89] Il y arriva le 7 novembre 1164.
[90] Gilbert Foliot et Guillaume d'Aubigny, comte d'Arundel et conseiller du roi.
[91] Il manque certainement un verbe dans cette dernière phrase, notre traduction est donc une interprétation.

furent pas bien reçus car, avant leur arrivée, les évêques avaient discrédité saint Thomas, l'accusant de trahison et de forfaiture. Ils eurent néanmoins le privilège de rencontrer le pape, ils lui racontèrent en privé les malheurs de saint Thomas, lui parlèrent des conventions de Clarendon, comment elles avaient été introduites, comment saint Thomas avait été amené à Northampton devant le roi et condamné, les tristes conditions et les souffrances dans lesquelles il avait quitté l'Angleterre, comment il avait changé de nom pour être plus en sécurité. Alors le pape se prit à soupirer et à méditer tristement, ses yeux se remplirent de larmes qu'il ne pouvait contenir. Il remercia Dieu qu'un prélat si loyal envers la Sainte Eglise dépende de Rome, et qu'il lui fut permis de voir ce jour.

Le lendemain, les évêques et les barons arrivèrent pour faire tout le mal qui était en leur pouvoir[92]. Ils se présentèrent devant le pape qui siégeait solennellement et devant les cardinaux et toute la cour de Rome. L'évêque de Londres qui avait toujours été perfide commença d'abord par exposer sa version des faits contre saint Thomas. Il se leva devant toute la cour : « Très saint Père, dit-il, nous sommes venus vers vous pour nous plaindre de la détresse qui est sur nous. Il vous appartient de défendre tous ceux qui sont bons et d'arracher les insensés à leur folie quand vous en rencontrez. Un différend est survenu inconsidérément en Angleterre et crée du désordre dans tout ce pays, injustement à mon avis. Contre notre volonté, l'archevêque de Cantorbéry a commis une aberration en Angleterre pour anéantir la Sainte Eglise et enlever au roi son autorité et ses droits. Mais il n'est pas parvenu à nous faire consentir à cet acte. C'est pourquoi ensuite, de colère, car nous ne voulions pas faire sa volonté, il a rejeté sa propre faute sur nous et sur le roi et pour finir, dans l'intention de tromper tout le monde afin que personne ne lui fasse violence semble-t-il, il a quitté le pays pour que ceux qui ignoraient la vérité pensent que le roi lui a fait du tort et l'en a chassé. » Quand il eut dit tout cela sur un ton solennel, il se rassit et l'évêque de Chichester se leva. « Vénéré Père, dit-il au pape, il me semble qu'il vous appar-

[92] Richard d'Ilchester, Gilbert Foliot, le comte d'Arundel, Jean d'Oxford, Guy le Roux, Roger d'York, Hilaire de Chichester, Barthélemy d'Exeter et Roger de Worcester.

tient d'intervenir dans une affaire qui porte préjudice à l'ensemble de la nation, afin qu'un seul homme ne puisse imposer sa volonté et entraîner tout un pays au péché et détruire la Sainte Eglise. C'est ce qu'a voulu notre archevêque et ce qui est manifeste quand tous les habitants du pays lui sont fortement opposés. » Quand il vit le moment venu, l'archevêque d'York se leva et se mit à présenter son affaire d'une voix forte. « Sire, dit-il, personne ne connaît mieux que moi l'archevêque de Cantorbéry, ni l'évêché. L'archevêque est autoritaire et quand il est totalement subjugué par quelque dessein peu louable, il n'y renonce pas et nul ne peut par aucun moyen le faire changer d'avis. Il est actuellement emporté par un tel vouloir insensé qui nous a coûté cher, il y a cédé facilement et il n'y renoncera pas à moins que vous n'interveniez pour nous sauver de la détresse. » « Sire, sire dit l'évêque d'Exeter alors, il faut qu'il remédie à la situation au plus vite d'une manière ou d'une autre et si vous ne croyez pas ce que l'on vous dit, envoyez un légat avec nous en Angleterre pour y rechercher la vérité et laissez le ensuite agir car, si vous ne partagez pas cet avis, vous humiliez la Sainte Eglise[93]. » Alors se leva le comte d'Arundel, homme de grande autorité. « Sire, dit-il, pour l'amour de Dieu, écoutez moi un instant. Nous autres laïcs qui sommes ici, qui ne savons pas le Latin, n'avons rien compris à ce que chacun d'entre vous a dit, mais dans la langue que nous connaissons, nous autres qui sommes de nobles barons et chevaliers comme vous pouvez le constater, je vais vous dire à tous pourquoi nous sommes ici[94]. Notre Seigneur, le roi d'Angleterre, nous a envoyés ici non pas pour provoquer la colère de quiconque ni injurier qui que ce soit et notamment notre chef à tous qui est notre maître à tous, devant lequel le monde entier se soumet, que Dieu lui garde longue vie et souveraineté, Dieu que tous devraient supplier de garder tout homme dans le droit chemin[95]. Nous autres chevaliers sommes venus ici sur ordre de mon Seigneur le Roi qui nous a envoyés auprès de vous pour vous faire part d'abord de la vénération et du grand respect qu'il a toujours eus et continuera à avoir

[93] Le légat (en réalité ils étaient deux) devait juger sur place et ensuite prononcer la sentence.

[94] Il parlait le normand. Dans son exposé, il fait preuve d'un solide bon sens.

[95] Il s'agit du pape lui-même, une allusion habile au moment où sévit le schisme.

pour vous. Et, nous que vous voyez devant vous, évêques, comtes et barons, les plus grands du royaume, car s'il y en avait eu de plus grands ils seraient ici, il nous a envoyés devant cette très noble cour avec un message pour attester tout d'abord en son nom que, dans le monde entier, il n'est pas de prince plus loyal à Rome et qui vous soit aussi dévoué et qui honore autant la Sainte Eglise, comme il l'a toujours fait. L'archevêque de Cantorbéry est un homme plein de noblesse et sans ce comportement qui est le sien, j'en suis convaincu, il n'y aurait pays de la chrétienté qui fut contre l'Angleterre, et la Sainte Eglise serait si bien défendue contre toutes les vicissitudes sous un prince aussi noble et un si bon prélat. Mais l'archevêque Thomas a une certaine volonté qui altère sa bonté et commence à déstabiliser le pays. Sa volonté est telle que lorsque lui viennent des pensées insensées, l'on ne peut l'en dissuader ni par des conseils ni par des avertissements. Il est actuellement dans un tel état de folie, que Notre Seigneur l'en délivre. Si nous ne pouvons le détourner de son égarement, il va anéantir le pays, et c'est pourquoi mon Seigneur le Roi vous prie d'envoyer avec nous un légat en Angleterre afin de trouver une solution à cette situation sans quoi, pour sûr, l'archevêque va incessamment ruiner tout le pays si vous ne le punissez pas par la loi et lui enlevez cet entêtement immodéré. » Il n'était personne parmi les clercs qui se trouvaient là qui ne louât fort ce noble comte pour son éloquence. « Seigneurs, dit le pape, nous comprenons fort bien ce qu'il dit de l'archevêque, que ce soit vrai ou faux, mais nous ne pouvons pas prononcer de jugement à son sujet sans qu'il soit présent, car on ne juge pas un homme derrière son dos, ce ne serait pas juste. » « Messire, dit le comte d'Arundel, il vous faut comprendre qu'un jour nous a été fixé pour notre retour en Angleterre et ce jour nous devons le respecter par obéissance à notre Seigneur le Roi, c'est pourquoi nous vous demandons une petite faveur en cette affaire. Nous vous prions, si tel est votre bon vouloir, d'envoyer un légat avec nous et d'ordonner également à l'archevêque de retourner en Angleterre et selon les résultats de son enquête, le légat pourra ensuite agir. » « Pour sûr, mon ami, dit le pape, je n'agirai pas ainsi. Je ne sais pas quand l'archevêque viendra, ni les arguments qu'il avancera. Vous savez qu'il n'est pas légal de condamner un homme derrière son dos. » « Certes, Monseigneur, dit l'autre, mais nous n'osons rester. » « Par

Dieu, dit le pape, faites comme vous le jugez bon. » Les autres étaient fort en colère, ils prirent solennellement congé et repartirent très courroucés en Angleterre.

Saint Thomas était alors en Flandre, en sécurité au monastère de Saint Bertin où il se cachait. Il en partit une nuit et quitta la Flandre secrètement pour la France, avec l'aide de Dieu. Le roi de France qui était alors le bon et noble roi Louis, avait entendu parler de ce saint homme et le fit quérir sans tarder. Quand le saint homme se présenta à lui[96], il l'accueillit avec grande joie et lui dit de prendre de son argent dans tout son pays et de l'utiliser pour lui et tous les siens, où qu'il se trouve. Saint Thomas ne voulait pas s'attarder avant d'arriver à Rome[97]. Le roi lui donna suffisamment de provisions pour lui et tous les siens ainsi qu'une bonne escorte pour l'y accompagner. Quand cet homme de mérite arriva à Rome il fut fort bien reçu et le pape fut quelque peu chagriné qu'il ait un tel retard. On l'accusa de la faute dont les évêques avaient parlé auparavant et on lui demanda de répondre de sa situation et d'exposer les faits devant la cour. Saint Thomas voulut se lever, on lui dit de s'asseoir. Il s'assit à côté du pape et exposa ses raisons. « Sire, dit-il, je suis appelé à veiller sur l'Eglise de Cantorbéry, bien que j'en sois indigne, comme vous pouvez le constater, et bien que je ne sois pas expérimenté, je ne suis cependant pas assez insensé pour ne pas tenir compte du roi et des siens et créer une telle discorde. Et si j'acceptais de faire sa volonté et de le satisfaire en tout, il me porterait grande affection ainsi que tout son pays, il ferait ma volonté et j'aurais tout ce qui lui appartient. Mais les vœux que j'ai prononcés devant le Christ et les promesses que j'ai faites ne me le permettent pas et si je devais maintenant renoncer à cette promesse, je n'aurais pas besoin d'intervenir et de présenter ma requête. L'Eglise de Cantorbéry avait coutume de briller au loin et d'être comme le soleil parmi les autres églises de l'ouest. Le soleil qui était si lumineux a perdu son éclat, de gros nuages épais sont venus cacher sa lumière, il est couvert par ces nuages et n'éclaire plus. L'Eglise d'Angleterre est toute assombrie par ces nuages. Le roi qui devrait la gouverner, lui

[96] Le 8 novembre 1164.
[97] Le pape ne se trouvait pas à Rome mais à Sens.

retire tous ses privilèges et comme par des nuages l'a couverte d'ombre afin qu'elle ne puisse plus rayonner. Et moi qui devrais être son protecteur, je dois lutter contre eux et résister et m'opposer de toutes mes forces au tort qu'on lui fait, car aurais-je mille vies, mais je n'en ai qu'une, je préférerais souffrir plutôt que leur concéder chacune des coutumes contre la Sainte Eglise que le roi a mises en place. Vous pouvez à présent les entendre et juger si elles doivent être acceptées. » Il se mit à à lire les mauvaises lois, telles qu'elles avaient été écrites. Il pleurait, ses larmes coulaient tant et tant que c'était peine à voir. Le pape et les cardinaux qui le virent pleurer si tristement et entendaient également ces lois infâmes ne purent se retenir plus longtemps et se mirent également à pleurer tristement tout en remerciant Dieu de pouvoir défendre un tel prélat placé à la tête de la Sainte Eglise qui la maintenait si bien dans son droit et ne souffrait aucune injustice. Ils louèrent Dieu pour un tel homme et lui firent grand honneur. Le pape autorisa tous ses clercs de la chrétienté à rejeter des lois aussi iniques là où ils les rencontreraient, à faire en sorte que nulle part elles ne soient acceptées, où qu'ils soient, et leur enjoignit de mourir pour cette cause plutôt que de ruiner la Sainte Eglise. Alors saint Thomas lui dit à nouveau, pleurant amèrement : « Je n'ai pas tout le malheur que je mérite, car j'ai été investi d'une telle autorité par la puissance d'un homme mais contre la volonté de Dieu je le crains, car je n'en suis pas digne, c'est pourquoi, par un juste châtiment, Dieu m'a infligé des débuts difficiles et je crains que la fin ne soit pire à cause de cette misérable faute. Et, afin que la Sainte Eglise ne soit pas anéantie à cause de mon péché et de mon impuissance à la protéger je vous remets mon évêché, vous pouvez y placer quelqu'un d'autre qui saura mieux la protéger car j'en suis indigne. » Il prit son anneau et le remit au pape et renonça à son évêché. Le pape soupira, consterné et en proie à une grande émotion. Il prit conseil de toute la cour sur ce qu'il convenait de faire, le maintenir dans ses fonctions d'archevêque ou en nommer un autre. « Je pense, dit un cardinal, que dans un tel cas, il serait préférable d'en nommer un autre à sa place afin de mieux satisfaire le roi et il se pourrait alors que le roi veuille composer et renoncer à toutes les lois injustes. Il serait en effet préférable de mettre fin à ce différend honorablement, plutôt que de maintenir la contestation dans ce pays et en particulier

contre le roi. On pourrait pourvoir aux besoins de cet homme de mérite du mieux possible. Je ne sais pas quel conseil vous voulez suivre mais, pour ma part, je vous conseille cela. » Un autre cardinal parla alors : « Je ne suis pas de cet avis, car ce serait créer un précédent qui inciterait à mal faire. En effet, lorsqu'un roi aurait un différend avec un évêque pour une cause quelconque, pour le déchoir il promulguerait aussitôt des lois injustes qui seraient laïques et la Sainte Eglise serait ainsi asservie. C'est pourquoi cet avis me semble de peu de poids, on peut en donner un meilleur. » Le pape se dirigea vers saint Thomas et lui rendit son anneau pour qu'il reste archevêque et soit ferme en toutes choses afin de défendre avec ténacité les droits de la Sainte Eglise. Il lui dit qu'il le défendrait contre quiconque de tout son pouvoir, qu'il ne devait cependant pas retourner maintenant en Angleterre, mais attendre un moment plus favorable si telle était la volonté de Dieu[98]. Il envoya le saint homme séjourner à l'abbaye de Pontigny car il était préférable qu'il restât là avec peu de gens et peu de confort, parce que lui-même n'avait rien à dépenser sauf ce qu'on lui donnait[99]. Saint Thomas fit entrer ses hommes en condition afin qu'ils gagnent leur nourriture, et lui-même restait seul bien qu'il soit haut dignitaire. Il menait une vie très dure, portait une haire et des hauts de chausses très serrés de crin dur, il n'en était pas de plus dur, les jambières serrées également avec de nombreux nœuds, la haire jusqu'aux genoux, les jambières jusqu'aux talons, les nœuds entraient dans sa chair de tous côtés. Ses chausses étaient très inconfortables pour aller à cheval, il lui était difficile de s'étendre et tout aussi difficile de s'asseoir. Seigneur, il achetait chèrement le ciel et méritait bien d'y aller.

Lorsque les évêques d'Angleterre qui l'avaient accusé à Rome ainsi que les comtes et les autres arrivèrent en Angleterre, ils exposèrent ce qui s'était passé au roi, lui dirent qu'ils n'avaient rien obtenu[100]. Le roi fut si attristé et si courroucé qu'il en perdit presque la raison. « Hélas, dit-il, comment ai-je pu promouvoir

[98] Le pape déclara alors la plupart des articles de Clarendon nuls et non avenus et délia Thomas de l'adhésion orale qu'il leur avait donnée.

[99] Thomas arriva à Pontigny le 30 novembre 1164 et y resta environ deux ans. L'abbaye de Pontigny datait de 1114 et était la deuxième maison de l'ordre de Cîteaux.

[100] Henri II les reçut la veille de Noël dans son château de Marlborough dans le Wiltshire.

un tel traître qui m'a fait un tel affront en fuyant mon pays afin que je ne puisse l'atteindre, c'en est trop. Je vais me venger sur sa famille, il y en aura pour me le payer[101]. » Il fit rechercher toute sa famille ainsi que ses amis et les chassa d'Angleterre, il ne resta ni malade ni rachitique, ni jeune ni vieux, ni femme enceinte ni enfant au sein, tant il était inflexible[102]. Telle mère portait son enfant dans ses bras, d'autres dans leur sein. Le roi, me semble-t-il, avait pris là une piètre vengeance. Ils furent chassés du pays en grand désarroi. Tous les hommes de bien qui avaient vent de cette affaire les prenaient en pitié et se disaient entre eux que le roi était bien cruel. Ce dernier cherchait comment infliger encore plus de tourments à saint Thomas. Ceux qu'il chassa du pays, qu'ils le veuillent ou non, il leur fit prêter serment sur la Bible, l'un après l'autre, de ne demeurer en aucun lieu avant d'être arrivés chez saint Thomas où qu'ils le trouvent et lui avoir dit comment ils avaient été chassés du pays, cela pour accroître son chagrin et le faire changer d'avis. Il conçut encore une autre vilenie à l'encontre de saint Thomas. Il fit proclamer par toute l'Angleterre, aussi loin que s'étendait son pouvoir, que personne ne devait prier pour lui à l'église ou ailleurs comme on a coutume de le faire pour l'archevêque et comme on l'a fait pendant des années. Seigneur grand était le déshonneur qui s'abattait sur la Sainte Eglise quand les gens ne pouvaient plus prier avec d'autres pour leur pasteur. Tous les membres de la famille de saint Thomas qui avaient été exilés à cause de lui, arrivaient en grand nombre auprès de lui, accablés de douleur et de chagrin et pleuraient et se lamentaient fort. Tous lui racontaient comment ils avaient été chassés à cause de lui et lui faisaient part de leur détresse. Saint Thomas les regardait éploré et soupirait tristement mais gardait une attitude affable pour mieux les réconforter. Pour les ragaillardir il leur dit ces paroles que l'on retint longtemps. « Tout pays, dit-il, est la patrie de l'homme fort, de celui qui, bien qu'il se trouve ici dans un pays étranger, vous dit que cela ne doit pas vous

[101] Le roi prit encore d'autres mesures : il décida de retenir les bénéfices de ceux qui avaient fui avec Thomas, il interdit tout appel à Rome et décréta que les biens de l'Eglise de Cantorbéry devaient retourner dans la main du roi.

[102] Ranulf de Broc, baron anglo-normand, ennemi juré de saint Thomas, fut chargé de cette mission.

troubler si vous mettez votre force dans la loi de Dieu. » Tous les nobles du pays qui eurent connaissance de cette affaire maudirent le roi et dirent que c'était un homme cruel. Ils hébergèrent ces pauvres gens pour l'amour de saint Thomas et leur fournirent suffisamment de vivres, aucun d'entre eux n'était dans la misère. Quand le roi d'Angleterre apprit que ces gens étaient bien reçus, il en eut grand dépit. « En vérité, dit-il, quand il ne pourra plus acheter leur cœur, je lui ferai subir une plus grande détresse encore, au point que sa vie lui pèsera. »

Les moines gris de Cîteaux tenaient tous les ans un chapitre général des abbés de l'ordre et chaque abbé assistait à ce chapitre à une certaine période comme ils le font encore dans toute la chrétienté. Quand le chapitre se réunit en session plénière[103], le roi envoya secrètement un pli aux abbés qui y assistaient, leur disant qu'il s'étonnait beaucoup de les voir commettre une action désobligeante et une faute en hébergeant parmi eux au monastère de Pontigny son ennemi et son antagoniste qui lui avait causé tant de tourments et il ajouta que, s'ils ne cessaient pas de l'aider et continuaient à le soutenir, tous les monastères de moines gris d'Angleterre s'en repentiraient amèrement car s'ils soutenaient son ennemi il ne faudrait pas s'étonner qu'il se venge sur ces mêmes monastères qui se trouvaient dans son pays[104]. Lorsque ces missives parvinrent aux abbés qui étaient à Cîteaux, ils eurent très peur des menaces et tinrent un grand conseil. Ils prièrent saint Thomas de considérer ce qu'il convenait de faire car ils n'osaient pas le garder plus longtemps contre la volonté du roi. En entendant ces propos, saint Thomas se mit à soupirer tristement, il demanda à Jésus de l'aider et implora sa merci et sa grâce. « Seigneurs, dit-il, qui m'avez hébergé pendant de nombreux jours dans ma grande détresse, que Jésus Christ vous le rende, car je ne le puis. Le roi vous menace fort si vous me gardez ici plus longtemps mais si le Christ le veut vous ne subirez jamais aucun mal à cause de moi. Quel que soit l'endroit où je puisse aller sur cette terre, je vais partir d'ici afin que vous n'ayez pas d'ennuis à cause de moi, que Notre Seigneur vienne à mon secours pour que je

[103] Le 14 septembre 1166.

[104] L'ordre de Cîteaux s'était développé rapidement en Angleterre.Waverley avait été fondée dès 1128, suivie de Rielvaux, Fountains, Melrose, Tintern Abbey, parmi d'autres.

puisse néanmoins quémander ma nourriture, je ne suis pas très doué pour cela. Dieu qui nourrit les bêtes sauvages peut aussi me nourrir et, quoiqu'il m'arrive, que Dieu, si telle est sa volonté, défende les droits de la Sainte Eglise afin que le roi ne la détruise pas inconsidérément. » Alors que le saint homme réfléchissait où il pourrait aller, le roi de France, dans sa grande bonté, lui fit aussitôt dire de rester dans son pays, là où son cœur l'attirait le plus, qu'il choisisse lui-même cet endroit et il lui fournirait suffisamment de provisions. Et il en fut ainsi car, quand quelqu'un éprouve une grande peine et se trouve dans la plus grande détresse, Notre Seigneur est son plus grand secours, comme on le vit bien alors. Le saint homme prit courtoisement congé et s'en alla en pleurant tristement et le cœur bien gros. L'abbé de Pontigny l'accompagna un bout de chemin et lui demanda pourquoi il méditait si tristement. « Je vais te dire pourquoi j'ai tant de souci, dit saint Thomas, ne dis cela à personne avant mon dernier jour. Je suis certain de mourir martyr car cette nuit, dans mon sommeil, j'ai fait un rêve étonnant. Il m'a semblé que j'étais dans l'église de Cantorbéry et que je me battais pour la Sainte Eglise contre le roi et les siens. Alors arrivèrent quatre chevaliers qui me frappèrent sur la tête l'un après l'autre, si bien que ma cervelle se répandit partout à terre. En ce qui me concerne, je remercie Jésus-Christ de mourir ainsi mais j'ai beaucoup de peine pour mes hommes car je ne sais pas ce qu'ils feront. » Le saint homme poursuivit son chemin, partagé entre souci et détresse, jusqu'à ce qu'il arriva à Sens à douze milles de Pontigny[105]. Il y séjourna aussi longtemps qu'il le voulut. Le roi lui donna suffisamment d'or et d'argent à dépenser. Le saint homme y demeura en paix et au repos, mais il se souciait toujours de la Sainte Eglise que le roi traitait si mal. Il lui envoya un message, le suppliant de ne plus l'importuner et de ne pas la combattre.

Quelque temps après, mû par un soudain désir, le roi d'Angleterre passa la mer et vint en France selon le dessein de Dieu. Le roi de France cherchait, avec l'aide de Dieu, à le réconcilier avec saint Thomas, s'il pouvait y parvenir, et ils se

[105] Il séjourna à l'abbaye bénédictine de Sainte Colombe qu'il connaissait bien et y resta quatre ans.

rencontrèrent au jour qu'il fixa[106]. Saint Thomas se présenta devant le roi, le salua comme son seigneur, s'agenouilla à ses pieds en pleurs et s'écria tristement. « Ayez pitié, dit-il, de la Sainte Eglise et ne la combattez plus et je ferai tout ce que vous voudrez de tout mon pouvoir comme je l'ai dit auparavant, étant saufs l'honneur de mon Seigneur et les droits de la Sainte Eglise. » Comme souvent auparavant, le roi se fâcha en entendant ces paroles. « A présent, dit-il, vous pouvez tous constater sa fourberie, selon ces paroles on ne devrait rien faire qui s'oppose à ses désirs. Il n'a pas voulu dire que j'avais l'intention de détruire la Sainte Eglise et que c'était contre la loi de Dieu et qu'ainsi il pourrait intervenir dans le pays et me ravir mon autorité et mes droits. Vous savez qu'il y a eu de bons évêques avant lui et vous avez pu voir ma loyauté et constater que tous les torts sont de son côté. Qu'il se comporte à mon égard de la manière dont les évêques les plus avisés qui se soient jamais trouvés opposés au roi le plus insensé avant lui se comportaient par devant celui-ci, et qu'il me complaise. S'il est contre cette façon de faire, j'estime qu'il a tort, ou alors il pense qu'il n'a jamais existé d'évêque aussi averti que lui ou il me considère comme la créature la plus ignoble qui ait jamais existé. » Alors le roi de France prit la parole, et tous ceux qui étaient présents l'entendirent. « Nul doute, dit-il, vous lui portez beaucoup d'affection, tous les torts sont de son côté. » Saint Thomas réfléchit longtemps et commença à soupirer tristement. « Bien que j'aie eu des ennuis, dit-il, il m'en viendra encore plus. Si les archevêques avant moi avaient exercé leur autorité, nous n'aurions pas aujourd'hui à contester et à combattre car cette autorité aurait été immuable aux yeux des hommes de bien et nous n'aurions pas à respecter des coutumes qui vont à l'encontre du droit, car, à mon sens, les évêques qui m'ont précédé ne se sont pas montrés assez fermes. Je dois aujourd'hui racheter leur aberrance sinon elle subsistera. Je sais qu'il y a eu autrefois des coutumes en Angleterre mais elles vont à l'encontre du droit et j'estime qu'elles sont injustes et bien qu'elles aient été longtemps en vigueur et soient devenues des coutumes, personne ne peut dire avec certitude que ce n'est ni juste ni légal. Notre Seigneur aime ce qui est juste et vrai, il n'aime pas les coutumes injustes et il le prouve par une

[106] La rencontre eut lieu à Montmirail, le 7 janvier 1169.

parole qui se trouve dans l'Evangile. Notre Seigneur se compare en effet à la vérité, mais il se ne compare jamais aux coutumes car elles vont à l'encontre du droit, c'est pourquoi je pense qu'il est juste que nous nous attachions à la vérité et que nous rejetions les coutumes injustes qui vont à l'encontre de la loi. Pour cette raison et en vertu de l'autorité qui m'a été conférée, je ne veux admettre aucune coutume qui va à l'encontre de la vérité et des droits de la Sainte Eglise. On comprendra qu'aucun homme de bien n'acceptera de mauvaises lois mais les rejettera de tout son pouvoir bien qu'elles aient été observées longtemps car, à moins de les améliorer s'il le peut, celui qui défend de telles lois commet un péché tout autant que celui qui les institue. » Quand le roi de France et ceux qui étaient présents entendirent que saint Thomas s'opposait aux coutumes, ils ne furent nullement satisfaits. « Messire archevêque, dit-il, je vois bien maintenant vos torts. Le roi vous a porté beaucoup d'affection, toute la querelle vient de vous, vous avez voulu supprimer des lois qui n'ont jamais été supprimées mais ont été appliquées par les rois qui ont régné avant celui-ci. Vous avez voulu être le maître absolu du pays, votre pouvoir était trop grand, je vous ai trop honoré ici dans mon pays, et si vous ne promettez pas d'accepter de justes lois, je deviendrai votre ennemi et, si nous sommes tous deux vos ennemis, je ne sais pas où vous pourrez aller. » Saint Thomas persévéra, les rois se fâchèrent et le quittèrent. Ils étaient tous deux très en colère, proféraient des menaces et faisaient grand bruit, saint Thomas se taisait car il aurait préféré mourir plutôt que se soumettre à leur funeste volonté. Que le Christ aide à présent le saint homme car il en a grand besoin. Les deux rois sont maintenant ses ennemis, où peut-il aller dorénavant ? Il était exilé d'Angleterre et aussi de France, ses hommes étaient très affligés et ne savaient que faire, en particulier ses parents qui avaient été exilés à cause de lui. « Seigneur, dirent-ils, hélas, que ne sommes nous morts, nous sommes chassés d'Angleterre et maintenant aussi de France. Y a-t-il plus grand chagrin, Seigneur, que celui qui nous échoit ? » Saint Thomas se dérida et les réconforta aussitôt. « Calmez-vous, dit-il, vous vous attristez inutilement Vous pouvez gagner votre nourriture en travaillant comme le font de nombreux hommes de bien. Eloignez vous de moi, et ceux qui sont maintenant vos ennemis deviendront vos amis car personne ne vous hait si ce n'est, à tort,

à cause de moi, mais si vous vous éloignez de moi, on vous estimera beaucoup. » « Pitié seigneur, dirent ces gens, tout cela nous le savons, nous ne nous inquiétons pas pour nous mêmes, mais pour vous c'est différent, car nous pourrons gagner notre nourriture mais nous ne savons pas ce que vous allez faire, vous allez mourir de faim, Seigneur, là où vous serez. » « Je peux quémander ma nourriture, dit saint Thomas, même si je ne suis pas très doué pour cela. Que Dieu récompense ceux qui par amour pour Lui me feront du bien. Entre la Bourgogne et la Provence, à ce qu'on m'a dit, vivent des personnes nobles et charitables qui sont de ce pays. Si je ne peux demeurer en France, j'irai là bas et mendierai ma nourriture pour l'amour de Dieu, si Dieu veut bien me la donner. Et quelque homme de bien me verra peut-être, si telle est la volonté de Dieu, et il aura pitié de moi et m'aidera afin que les privations ne m'anéantissent pas. » Ses hommes étaient très peinés pour lui et pour eux-mêmes. Au milieu de tous ses tourments, le saint homme les réconfortait et plaisantait. Hélas, qu'une telle détresse s'emparât d'un tel dignitaire, que l'archevêque de Cantorbéry dut mendier sa nourriture, il achetait chèrement la Sainte Eglise et ses droits ! On devrait après cela craindre de s'acharner contre la Sainte Eglise. Chacun prit alors congé des autres pour s'en aller de son côté, et le saint homme également, là où Dieu voulait l'envoyer, là où Dieu le voulait, pour mendier sa nourriture jusqu'à ce que Dieu lui envoie d'autres ressources. Que Dieu leur envoie sa grâce à tous car ils étaient bien attristés.

Un messager du roi de France vint à saint Thomas et lui dit que le roi lui ordonnait de se rendre auprès de lui sans tarder. Le saint homme obéit sans savoir de quoi il s'agissait. Il s'en remettait à Dieu et arriva devant le roi. Dès qu'il l'aperçut, le roi alla vers lui et s'agenouilla à ses pieds, implorant son pardon. « J'ai été aveugle, dit-il, je le sais. Je vous donne tout mon pays pour que vous en jouissiez à votre guise. Tant que je serai roi de France je pourvoirai à tous vos besoins car je connais la vérité. Je sais que le roi vous a fait du tort. » Il envoya à nouveau le saint homme à Sens et pourvut généreusement à ses besoins et à ceux des siens. Il usa encore davantage de son pouvoir et dépêcha son messager pour parvenir à un accord entre l'archevêque et le roi d'Angleterre.

La rencontre fut fixée à Montmartre en France[107]. Les deux rois y vinrent ainsi que saint Thomas. Le roi de France usa de tout son pouvoir pour les réunir mais, bien qu'ils se soient parlé, cela ne servit à rien car le roi jura qu'il ne voulait pas d'entente si les conventions de Clarendon n'étaient pas respectées et saint Thomas jura sur sa vie qu'il ne voulait rien respecter, il préférait mourir s'il n'y avait pas d'autre choix. Ils se quittèrent en colère et ne voulurent rien faire d'autre. Saint Thomas se mit à soupirer tristement et pleura aussi avec émotion. « Seigneur, dit-il, au nom de vos cinq plaies venez à notre aide sinon la Sainte Eglise est sur le point d'être anéantie. » Maître Herbert de Bosham qui était l'un de ses clercs dit en aparté à saint Thomas : « Messire, cette colline est appelée le Mont des martyrs. Comme vous avez parlé de la paix de la Sainte Eglise, si j'en crois mes pensées et comme l'indique le nom de ce lieu, je crains fort que la Sainte Eglise ne connaisse pour la première fois la paix par votre martyre. » Saint Thomas soupira tristement et lui répondit : « Dieu fasse qu'il en soit ainsi, que par ma mort la Sainte Eglise recouvre la paix et que par mon sang et au prix de ma vie je puisse obtenir qu'elle soit réintégrée dans ses droits et pleinement en paix. »

Il advint que vers le milieu de l'été le roi, fort en colère contre saint Thomas, décida de rentrer en Angleterre afin de couronner Monseigneur Henri, son fils, et de l'investir de tout son royaume[108]. Il réfléchit beaucoup avant d'arriver en Angleterre et son conseil lui dit que la chose la plus importante de toutes était d'humilier saint Thomas et la Sainte Eglise[109], car c'est le privilège de l'archevêque de Cantorbéry et de nul autre de couronner le roi d'Angleterre et pour lui porter préjudice et le priver de ses privilèges, il fit couronner son fils par d'autres évêques et manifesta une certaine autorité[110]. Quatre évêques le couronnèrent au mépris du droit et de la tradition, l'archevêque d'York et l'évêque de

[107] Le 18 novembre 1169.

[108] Il rentra en Angleterre le 3 mars 1170.

[109] En touchant aux privilèges du primat, Henri II est décidé à humilier Thomas au mépris des avertissements du pape.

[110] Il infligea également un affront au roi de France dont la fille, Marguerite, épouse de Henri II le Jeune, aurait dû être couronnée, elle aussi, aux côtés de son royal époux. Elle resta au château de Caen, sous la surveillance d'Aliénor d'Aquitaine.

Londres, l'évêque de Salisbury et celui de Rochester[111]. Cela eut lieu à Westminster dans l'église Saint Pierre[112], le père servit le fils à table ce jour-là et le mit en possession de son royaume comme tout le peuple en fut témoin. La nouvelle de cet événement parvint à saint Thomas. Il avertit aussitôt la cour de Rome de cette transgression. Le pape lui envoya une lettre et sa bulle lui intimant d'excommunier le roi et son conseil quand il le jugerait bon et de suspendre les évêques qui avaient commis une telle injustice et aussi de jeter l'interdit sur toute l'Angleterre jusqu'à ce qu'elle se soit amendée. Saint Thomas différa ces mesures jusqu'à ce que Dieu lui permit de pouvoir lui même accomplir cette action quand il irait en Angleterre.

Cependant le roi Henri revint de nouveau rapidement en France[113]. Le roi de France était ennuyé de ces problèmes et s'employa avec diligence à obtenir une réconciliation et ils finirent par se réconcilier selon la volonté de Dieu. Cela se fit le jour de la sainte Marie Magdeleine[114] dans un pré que l'on appelle Traitor's field, le pré du traître, et la réconciliation s'avéra également une traîtrise car par la suite rien ne fut accompli. Ils conversèrent beaucoup en secret et se séparèrent avec beaucoup d'affection et saint Thomas crut que le roi allait faire sa volonté[115]. Maître Herbert de Bosham se rendit ensuite auprès du roi au sujet de cet accord dont ils avaient discuté. Il était envoyé par saint Thomas qui priait le roi d'ordonner, dans la mesure où il le pourrait, qu'on lui rende ses biens ecclésiastiques que ses baillis avaient saisis injustement. « Eh bien, dit le roi, s'il veut cela, il attendra encore, je vais d'abord voir comment il se comportera de son côté, peut-être qu'il se

[111] Roger de Pont-l'Évêque, archevêque d'York, Gilbert Foliot, évêque de Londres, Hugues de Durham, évêque de Salisbury, et Gautier, évêque de Rochester. L'archevêque d'York eut le privilège de couronner le roi.
[112] Le 14 juin 1170.
[113] Il quitta l'Angleterre le 24 juin et le 30 juin, il était à Falaise.
[114] Le 22 juillet 1170 à Fréteval.
[115] Il fut convenu que Thomas couronnerait à nouveau Henri le jeune et sa jeune épouse, que le primat serait rétabli dans tous ses droits et que ses biens lui seraient restitués dans leur intégrité. Les questions délicates concernant les constitutions de Clarendon furent soigneusement évitées.
Henri le Jeune fut bien couronné une deuxième fois, il ne le fut pas par Thomas, mais par Rotrou de Rouen en 1172, non plus à Westminster mais à Winchester.

comportera si bien à mon égard que je lui rendrai chaque penny, à lui de choisir[116]. » Oh, quel accord était-ce là et comme il fut trop rapidement conclu. Les ennuis de saint Thomas n'étaient pas terminés pour autant. Maitre Herbert revint et rapporta ces paroles à saint Thomas : « Eh oui, pensa le saint homme, c'en est fini de la paix. » Saint Thomas se rendit ensuite lui-même auprès du roi pour discuter davantage de cet accord et voir s'il pouvait être modifié. Le roi le reçut très détendu car il n'y attachait aucune importance et partit entendre la messe ainsi que saint Thomas. Il avait l'habitude d'entendre la messe du jour mais il choisit la messe de Requiem qui n'avait pas sa place ce jour là car cette messe ne comporte pas de baiser de paix et il ne voulait pas donner ce baiser à saint Thomas. Le saint homme se demanda pourquoi, quelle en était la cause. Le roi pensa très sérieusement à chasser ses mauvaises pensées. Cet accord avait été conclu rapidement et connut un dénouement tragique. Quand la messe fut terminée, ils restèrent longtemps à parlementer. Le roi lui reprocha souvent le bien qu'il lui avait fait auparavant, lui rappelant qu'il était venu à lui en homme de basse condition et quel pouvoir il lui avait donné, ajoutant qu'il devrait être implacable à son égard s'il voulait se donner la peine de réfléchir. Ils restèrent longtemps ensemble et quand ils eurent tout débattu, et bien que cela fut de courte durée, ils se séparèrent avec affection.

Saint Thomas souffrait d'avoir été si longtemps absent d'Angleterre, bien que ce fut contre sa volonté. Il estimait qu'il n'était pas bon que son évêché fut sans pasteur et sans conseiller. Il se rendit d'abord auprès du roi de France et d'autres personnes nobles et bienveillantes, prit aimablement congé d'eux avant de partir pour l'Angleterre[117], les remercia de tous les honneurs qu'ils lui avaient faits et les quitta avec beaucoup d'affection. L'archevêque partit de France pour l'Angleterre avec de grands honneurs. Il séjourna dans un port que l'on nomme Wissant[118].

[116] Henri II avait pourtant envoyé une lettre patente en Angleterre dans laquelle il mentionnait les termes de l'accord, notamment la restitution de tous les biens ecclésiastiques (AUBE, op. cit., p. 291)

[117] En particulier la communauté de Sainte Colombe et l'évêque Maurice de Sully.

[118] Wissant se trouve à quelque 25 km de Boulogne. C'était le lieu d'embarquement le plus fréquenté en direction de l'Angleterre. Thomas y arriva le 24 novembre.

Il envoya en Angleterre les bulles qu'il avait reçues de Rome afin d'exécuter la sentence de l'étranger avant de partir[119]. Il condamna l'archevêque d'York ainsi que l'évêque de Salisbury et aussi celui de Londres car ils avaient couronné le jeune roi au mépris de son autorité sans y être habilités et dans son évêché, il les excommunia tous trois[120]. Quand ils en eurent connaissance, leur colère fut grande et ils menacèrent le saint homme, bien que ce fut avec douleur. Saint Thomas rejoignait le bateau pour partir pour l'Angleterre, quand un homme plein de noblesse et de courtoisie se présenta à lui, venant d'Angleterre. « Messire, dit-il, pour l'amour de Dieu ne passez pas encore la mer. Il y a, en Angleterre, quatre chevaliers prêts à vous assassiner. Ils sont nombreux à vous attendre à tous les ports pour s'emparer de vous, si jamais vous venez parmi eux vous serez aussitôt assassiné. » « Non, dit saint Thomas, je ne veux plus rester, je vais aller en Angleterre, advienne que pourra. Même si je dois y traîner une jambe après l'autre je ne resterai plus ici. J'ai été loin de ce pays trop longtemps et cela me peine énormément. Les âmes sur lesquelles je dois veiller sont depuis six ans sans pasteur, hélas, c'est beaucoup trop. Je sais bien que je serai assassiné là-bas sous peu, je recevrai la mort avec joie pour défendre les droits de la Sainte Eglise et je vous le demande, au nom de la charité, priez Jésus Christ pour moi et pour tous les autres, demandez notamment une chose pour moi, que Dieu dans sa miséricorde me permette d'aller à Cantorbéry et fasse que, mort ou vif, je puisse retrouver ma propre église. Si je ne peux y aller vivant avant d'être martyrisé que mon corps puisse y reposer mort, que Dieu m'accorde cela. » Il prit tristement congé et partit vers le bateau. Ils les remercia tous pour les honneurs qu'ils lui avaient faits et confia toute la France à Jésus Christ et la bénit, les gens étaient bien tristes et leur chagrin dura longtemps.

A Douvres, les chevaliers qui avaient entendu parler de lui étaient prêts. Ils étaient prêts à le tuer dès qu'il arriverait, Messire Reynaud de Varenne et Messire Ranulf de Broc et aussi Gervais,

[119] Il avait reçu les bulles d'Alexandre III le 10 septembre et les envoya le 30 novembre.
[120] Il les déclarait suspens et excommuniés.

le shériff, prirent avec eux beaucoup d'hommes pour se saisir du pauvre prélat dès qu'il accosterait à Douvres et, s'il refusait de leur obéir, ils le tueraient sur place. L'évêque alla directement au port de Sandwich et les autres restèrent à Douvres avec leurs menaces[121]. Tout en haut de la voile du bateau le saint homme fit placer la croix primatiale que l'on vit de loin, elle fut vite repérée et les gens dirent que c'était sa bannière car il n'en avait pas d'autre. Ils étaient nombreux à Sandwich à contempler cette croix. « Nous voyons maintenant revenir à nous notre évêque Thomas. » Alors qu'il était encore loin en mer, ils savaient déjà que c'était lui. La nouvelle se propagea rapidement, on accourut très vite de partout et avant qu'il n'ait accosté tous se pressaient à sa rencontre. Ils pleuraient et remerciaient Jésus Christ de pouvoir le revoir vivant, et l'accueillirent avec grande joie, on n'en avait jamais vue de pareille. Ce fut le troisième jour de l'Avent, avant Noël, que cet homme de bien, saint Thomas, revint en Angleterre, la septième année après qu'il l'eut quittée[122]. Il avait été exilé pendant six ans et un mois je crois, cela se passa, si je ne me trompe, onze cent et soixante-dix années après que Dieu vint sur terre dans le sein de sa mère. La rumeur que saint Thomas, le saint homme, était arrivé à Sandwich parvint aux oreilles des chevaliers à Douvres. Ils s'empressèrent de s'y rendre et y trouvèrent rapidement saint Thomas. Ils le saluèrent avec insolence et lui demandèrent : « Pourquoi avez vous pris le chemin de l'Angleterre vous qui perturbez le pays et toute la Sainte Eglise dès votre arrivée, comme nous l'avons pu constater en ce jour et qui excommuniez les évêques qui étaient vos compagnons. Vous devriez pleinement respecter les lois et entretenir la paix mais il n'y a jamais eu de paix dans ce pays depuis que vous êtes évêque. Si vous êtes venu pour bien agir, hâtez vous d'annuler vos décisions ou l'on fera de vous ce qu'il convient de faire de personnes de votre espèce. » « Mon cher ami, dit saint Thomas, il est très vrai que j'ai laissé prononcer l'excommunication avec raison et non à tort et avec la permission de mon Seigneur le Roi afin que tout homme respecte le droit, afin qu'une telle transgression de la loi ne se pour-

[121] Il s'était embarqué de Sandwich six ans plus tôt. Ce port était moins surveillé que Douvres.
[122] Le mardi 1er décembre 1170.

suive pas sans être corrigée et que nul ne soit par la suite injustement contraint de respecter les coutumes à l'encontre de la loi et en violation des droits de mon Eglise. » Lorsque les chevaliers apprirent que le roi avait consenti à cette excommunication, ils laissèrent leur mauvaise humeur et aussi leurs menaces et le prièrent poliment de renoncer à son excommunication et de faire preuve de sollicitude pour ses compagnons et d'affection à l'égard du roi. Ils convinrent d'un délai pour la réponse jusqu'à ce que saint Thomas arrivât le lendemain à Cantorbéry[123]. Le lendemain matin, saint Thomas se rendit à Cantorbéry, on vint à sa rencontre de tous côtés avec grande joie et allégresse. Les prêtres demandèrent partout à leurs paroissiens de se préparer à aller en cortège à sa rencontre, de sorte que tout le pays lui fit une escorte triomphale, avec force croix et tambourins. Il y eut de la joie et du bonheur, on n'en aurait pu voir davantage. Tous remercièrent Jésus Christ de leur donner de voir ce jour. Quand il entra dans la ville, le concert des cloches et des tambourins et de tous les chants était tel qu'on n'y entendait rien d'autre que leur joyeuse mélodie. Il n'aurait pu exister plus grande allégresse qu'il n'en régnait alors dans toutes les rues. Comme Notre Seigneur fut très honoré le jour des Rameaux quand il entra dans Jérusalem et s'en allait vers sa mort, ainsi le fut saint Thomas comme vous auriez pu le constater ce jour là, car Notre Seigneur voulait que sa mort fut semblable à la sienne. Avant que le vénérable évêque, saint Thomas, arrivât à son église, les moines allèrent à sa rencontre en procession. Il descendit de son palefroi et les embrassa tous. Ils le conduisirent alors lentement au grand autel. Quand ils eurent accompli tout ce qu'il convenait de faire à l'église, il partit tranquillement avec ses hommes vers ses appartements. Saint Thomas n'était pas depuis longtemps dans son palais quand se présentèrent les chevaliers venus chercher leur réponse. Ils lui ordonnèrent, comme ils l'avaient fait auparavant, d'annuler son excommunication et de pardonner aux évêques qu'il avait condamnés. « Mes amis, dit saint Thomas, je ne peux pas faire cela car ils ont été condamnés par le pape et, en aucun lieu, je ne peux défaire

[123] Le 2 décembre.

ce que le pape a fait, vous le savez bien[124]. Néanmoins je compte beaucoup sur sa grâce pour lever cette excommunication à condition qu'ils promettent de respecter les lois de la Sainte Eglise et de veiller sur elle, mais à cette condition seulement. » Quand les chevaliers entendirent ces paroles, ils ne purent maîtriser plus longtemps leur colère et sans attendre d'autre discours, ils s'en allèrent fort courroucés et rapportèrent leur réponse aux évêques qui les avaient envoyés vers lui. Les évêques s'en irritèrent fort et proférèrent beaucoup de menaces, deux d'entre eux néanmoins finirent par se retirer, l'évêque de Salisbury et celui de Londres. Ils voulaient rester fidèles à la Sainte Eglise et veiller sur elle. Mais l'archevêque d'York s'opposa aussitôt à eux. « Maudit soit, dit-il, celui qui est assez fou pour suivre votre décision afin d'être dans les bonnes grâces de celui qui a toujours été notre ennemi. Il nous a humiliés plus d'une fois et il a voulu nous humilier encore davantage. Bien qu'il ait autorité sur vous il n'en a pas sur moi car je suis archevêque, vous le savez, tout comme lui. J'ai gardé un petit coffre qui est en bon état, il contient encore au moins huit cents livres. Je suis prêt à les dépenser et encore cela me semble trop peu pour nous venger de lui et pour rabaisser son orgueil. Rendons nous sans plus tarder chez le roi et parlons lui de ce plan, disons lui qu'il n'aura jamais la paix s'il ne suit pas notre conseil. » Les trois évêques prirent rapidement la mer[125]. Ils arrivèrent chez le roi peu avant Noël. Ils le trouvèrent en Normandie et tombèrent à ses pieds[126]. Ils le supplièrent de défendre son honneur et de toujours venir à leur aide. Ils lui exposèrent comment, quand il mit pied en Angleterre, cet homme de bien avait jeté le trouble dans toute la Sainte Eglise et dans tout son royaume et avait condamné avec outrecuidance tous ceux qui avaient couronné son fils et consenti à cela. Ils dirent qu' il avait accompli cet acte perfide au mépris de son roi et que le roi ne serait jamais en paix s'il ne changeait pas d'avis. Quand le roi apprit cela il fut pris d'une rage folle. Il marcha de long en large comme un fou, réfléchit longuement et dit : « S'il excommunie tous ceux qui ont couronné

[124] Aubé (op. cit.) souligne qu'en vertu des pouvoirs exceptionnels que le pape lui avait conférés, Thomas aurait eu la possibilité de lever l'excommunication. Mais il savait que ces trois prélats ne contreviendraient pas aux conventions de Clarendon.
[125] Gilbert Foliot, Jocelin de Salisbury et Roger de Pont-l'Évêque.
[126] Il se trouvait au manoir de Bur, près de Bayeux.

mon fils, il m'excommunie en premier car ce fut ma décision. Qui pourrait alors ainsi accablé vivre longtemps de la sorte ? Le traître détruit tout le pays et nous plonge tous dans la détresse. » Le roi maudit à plusieurs reprises tous ceux qu'il avait élevés parce qu'ils ne le vengeaient pas de ce prêtre imposteur, son ennemi, qui détruisait tout le pays et était cause de son malheur. Alors qu'il allait et venait, il répéta maintes fois ces paroles. Quand les chevaliers entendirent ces propos, ils se turent et réfléchirent en silence comment faire la volonté du roi. Quatre d'entre eux, qui étaient les plus malintentionnés, pensèrent à un stratagème, messire Renaud Fils-Urze, messire Hugues de Moreville, messire Guillaume de Tracy et messire Richard le Breton. A cause de leur perversité, leur nom est resté gravé dans les mémoires. Ils tinrent secrètement conseil et décidèrent de passer la mer et d'accomplir le désir du roi de tuer saint Thomas. Ils partirent en secret, personne n'en savait rien[127]. Ils avaient presque atteint la mer quand le roi eut connaissance de leur sinistre projet. Quand il connut leurs intentions, il les envoya chercher afin qu'ils renoncent à leur folle entreprise et reviennent auprès de lui. Mais le messager ne put les rattraper par aucun moyen car avant qu'il ne parvienne à la mer, ils étaient déjà loin. Le roi fut désolé qu'ils soient partis et que le messager qu'il avait envoyé à leur poursuite n'ait pu les rattraper. Le jour du solstice d'hiver, saint Thomas se trouvait à Cantorbéry et prêchait comme plus d'un l'a affirmé. Au cours de sa prédication, il se mit à soupirer tristement avec beaucoup d'affliction et de chagrin, personne n'en aurait pu avoir plus. Il pleura amèrement, les larmes ruisselaient de ses yeux. Il y eut rapidement beaucoup d'autres visages en larmes dans toute la ville. « Mes amis, dit le saint homme, pleurant amèrement, j'ai été votre pasteur pendant un certain temps mais je ne peux plus l'être car la fin de mes jours est proche, je ne serai plus longtemps parmi vous. Je suis prêt à mourir pour défendre les droits de la Sainte Eglise. Pour l'amour de Dieu, priez pour moi et pour la Sainte Eglise qui n'est pas loin d'être anéantie si Dieu n'y prête garde. Et, si telle est sa volonté, j'accepte la mort avec joie pour défendre les droits de la Sainte Eglise plutôt que de la voir réduite en ser-

[127] Ils débarquèrent en Angleterre le 28 décembre.

vitude. » Il prit en ses mains la Bible et le cierge et excommunia alors tous ceux qui combattaient la Sainte Eglise et s'opposaient à ses privilèges et notamment messire Ranulf de Broc et Robert de Broc qui avaient fait de grands torts à l'évêché de Cantorbéry car pendant que saint Thomas s'était absenté du pays, le roi Henri avait confié tout l'évêché à messire Ranulf de Broc et fait de Robert de Broc son clerc. Il en fut alors le gardien sous Ranulf de Broc et causa beaucoup de malheur dans le pays. Il pilla tout l'évêché, s'empara de beaucoup de richesses et se fit construire une grande demeure qui fut cause de son malheur. Il s'y trouvait le jour de Noël, quand fut prononcée son excommunication, et mangeait des mets délicats en grande compagnie. Il jeta de son pain aux chiens qui étaient couchés devant lui et aucun des chiens n'y toucha, ce que chacun put constater. Il prit ensuite un autre pain et le fit mélanger à celui qui se trouvait à côté et le fit jeter aux chiens. Les chiens laissèrent tout ce qu'il avait touché et sélectionnèrent le reste qu'ils mangèrent entièrement. Le signe de l'excommunication fut visible sur lui un autre jour encore quand se manifesta la terrible vengeance de Dieu aux yeux de tous.

Lorsque les quatre chevaliers malfaisants dont nous allons parler arrivèrent en Angleterre pour tuer saint Thomas, ils se rendirent au château de Saltwood, le jour de la saint Jean, à six milles de Cantorbéry et s'y installèrent[128]. Messire Ranulf de Broc les rejoignit très vite. Ce fut à ce moment qu'ils prirent leur décision d'accomplir cet acte criminel. Au matin de Noël que Dieu fit, Messire Ranulf de Broc partit en secret à Cantorbéry pour s'enquérir de l'endroit où il pourrait trouver saint Thomas afin qu'il ne puisse ni s'enfuir ni se cacher. Le mardi, les chevaliers ne voulurent pas attendre plus longtemps et allèrent à Cantorbéry bien avant le lever du jour. Ils arrivèrent chez saint Thomas environ au moment des vêpres. Ce soir là, ils se rendirent avec détermination à ses appartements et l'y trouvèrent en grand conseil avec ses clercs privés. Messire Renaud Fils-Urze s'avança, le regard sombre. « Messire, dit-il, notre Seigneur le roi nous envoie auprès

[128] Saltwood se trouvait à mi-chemin entre Sandgate et Hythe. Les chevaliers y passèrent la nuit du 28 au 29 décembre 1170 à préparer leur agression.

de vous avec un message de sa part de Normandie, une sommation que nous vous apportons d'exécuter son commandement et de ne pas vous abstenir. Il vous commande d'aller chez son fils qui a été couronné roi et de vous repentir devant lui d'avoir mal agi envers son père et de lui prêter serment de fidélité ainsi qu'aux barons. Il vous prescrit de saluer en lui le représentant direct du roi, vous devez faire cela. Les clercs que vous avez avec vous, doivent jurer fidélité au roi s'ils veulent rester ici, sinon ils devront quitter le pays. » « Mes amis, dit le saint homme, je ne veux pas mentir. Je ferai pour le roi tout ce que je dois faire ainsi que pour les barons mais que Dieu ne permette pas que ce faisant, moi ou mes clercs prononcions un quelconque serment qui foule aux pieds la Sainte Eglise, car vous n'ignorez pas que tous les laïcs qui sont dans ce pays ne lui prêtent pas ce serment à ce que je sais. Or, si la Sainte Eglise était mise en servitude, pour plus d'un laïc elle n'aurait plus aucune dignité. » « Je crois comprendre, dit Messire Reynaud, que vous ne voulez pas tenir compte du commandement que nous vous avons apporté de la part de notre Seigneur le Roi. Nous vous sommons en son nom d'absoudre ses évêques que vous avez condamnés. » « Mes amis, dit saint Thomas, cette sentence n'est pas de mon fait, elle a été prononcée de la bouche même du pape et vous savez bien que je ne peux annuler les décisions du pape. » « Bien que le pape ait prononcé cette sentence, c'est vous qui l'appliquez », dit Messire Renaud. « Si le pape a prononcé une sentence contre ceux qui ont fait du tort à mon église, dit saint Thomas, cela ne me déplait pas. » « Dans toutes vos pratiques, dit alors Messire Reynaud, vous montrez bien que vous voulez causer des ennuis à notre Seigneur le Roi et que vous êtes son ennemi, ce par quoi nous voyons bien que vous souhaitez lui faire du tort et prendre sa couronne si vous le pouviez mais cela ne sera jamais et le roi saura rester à sa place mais vous ne serez plus jamais à la vôtre. » « En vérité, dit saint Thomas, je n'attache aucune importance à cela, mais je veux l'aider autant que je le peux et je prie nuit et jour pour lui et pour son honneur car il n'est personne au monde que j'aime plus que lui, mis à part son père qui est mon seigneur. Et le jour de la sainte Marie Magdeleine, je vous le dis en vérité, quand cet accord fut conclu pour la première fois entre mon seigneur et moi, il m'a dit que je fasse excommunier tous ceux qui avaient mal agi dans mon égli-

se qui est sa propre mère et je l'ai fait. » « Eh, messire prêtre, dit l'autre, vous en dites trop, vous calomniez votre propre seigneur, vous n'êtes ni bon ni habile, vous dites que mon Seigneur le Roi a fait excommunier tous ceux qui ont couronné son fils, il n'a pas consenti à cela, ni de son propre chef ni par la suggestion d'aucun autre. Or donc, messire prêtre, réfléchissez mieux et n'en dites pas davantage. » « En vérité, dit saint Thomas, vous savez bien qu'il en a été ainsi car vous étiez présent vous même et beaucoup d'autres aussi, archevêques, évêques, et autres notables et dignitaires, oui cinq cents personnes et plus, comme vous l'avez pu voir vous-même. » « Taisez-vous, dit le chevalier perfide, je vous commande de vous taire, Vous calomniez bassement votre nouveau seigneur, maudit soit celui qui a prononcé ces paroles. Qui pourrait souffrir de telles calomnies sans en tirer vengeance ? Par la foi que je dois à Dieu on va vous apprendre autre chose. » Tous ses compagnons brandirent leurs armes et s'en allèrent comme fous en proférant moult menaces. Ils se rendirent aussitôt chez les moines et une fois arrivés leur dirent : « Approchez, vous hébergez l'ennemi du roi, faites lui bien savoir, je vous le conseille, qu'il se prépare à subir le bon plaisir du roi, sinon celui-ci va ravager vos terres et détruire vos domaines. » « Messire Renaud, dit saint Thomas, croyez vous que je vais m'enfuir, non par ma foi, pas d'un pied ni à cause du roi ni à cause de vous. » « Par Dieu, prêtre, dit l'autre, au moment où vous voyez venir votre fin, votre fuite ne servira pas à grand chose, vous n'irez pas loin. » Fort en colère, les chevaliers repartirent aussitôt, s'armèrent et revinrent bientôt avec des épées et des haches et beaucoup d'autres armes ; Robert de Broc, ce clerc perfide, était également avec eux. Ils pénétrèrent dans le cloître de Cantorbéry à grand bruit. Les moines chantaient complies car c'était presque le soir. Certains tombèrent à terre de peur en entendant ce grand bruit, d'autres commencèrent à s'enfuir de tous côtés comme des hommes pris de folie. Saint Thomas prit une croix, il n'avait pas d'autre arme et la portant, s'avança très courageusement vers ses ennemis. Les moines coururent rapidement vers lui. « Messire, pitié, dirent-ils, pour l'amour de Dieu, restez encore ici, Notre Seigneur pourra bien vous conseiller, souffrez que nous vous aidions ou que nous mourions avec vous. » Certains voulurent verrouiller la porte quand

ils virent ces gens[129]. « Laissez, dit le saint homme, vous n'agissez pas en hommes sages. Continuez à chanter vos complies et l'office de Notre Seigneur. On ne fera pas de la Sainte Eglise une citadelle, laissez les insensés à leur folie, laissez les divaguer. » Les chevaliers se précipitèrent à l'intérieur pour accomplir leur acte fou. « Où est le traître et l'évêque hypocrite ? » demandèrent-ils. Saint Thomas tenait la croix dans ses mains et répondit à ses ennemis : « Je suis ici prêtre de Dieu, je ne suis pas un traître. Cherchez celui qui veut vous fuir ou craint vos menaces. Vos épées sont moins pressées de me mettre à mort que mon cœur n'est prêt à recevoir la mort. Pour défendre les droits de la Sainte Eglise je ne veux pas refuser la mort. » Ils avancèrent aussitôt et lui arrachèrent sa calotte et ensuite sa cape avec grande cruauté. Messire Renaud Fils-Urze le poursuivit. « Messire Renaud, dit saint Thomas, où cela va-t-il mener ? Je vous ai souvent fait du bien à vous et à d'autres. » « Vous allez voir, dit l'autre, où cela va mener. Traître, vous êtes mort, je ne veux rien d'autre. » « En vérité, dit le saint homme, je suis tout à fait prêt à mourir pour les droits de la Sainte Eglise, je serai très heureux de mourir si vous pouviez ensuite être en paix et respecter la loi. Mais, au nom de Notre Seigneur, je vous demande, si vous me tuez, de n'approcher aucun autre homme pour lui faire du mal ou l'humilier car nul autre n'est coupable de ce que vous m'imputez, ils sont tous innocents, moi seul suis coupable, je vous l'affirme. Aussi, puisqu'ils sont innocents, laissez les partir sans leur faire de mal. » Cet homme de bien s'agenouilla alors quand il vit venir sa fin et, pour recevoir le martyre, il courba la tête et à voix basse, certains l'entendirent, il dit cette prière. « A Notre Seigneur et sainte Marie et aussi à saint Denis et à tous les saints patrons de cette église sous la protection desquels je suis placé, je confie mon âme et les droits de la Sainte Eglise », dit-il. Il pria encore pour la Sainte Eglise, il ne pouvait rien faire d'autre. Messire Renaud Fils-Urze, le plus pervers de tous, tira son épée pour assassiner le saint homme. Mais Edouard Grim, son clerc né à Cambridge, tenta de venir au secours de son maître et avança le bras. Il fut grièvement blessé au bras et le sang ruissela. Le même coup frappa saint Thomas à la tête et le

[129] Thomas était alors à la cathédrale et il était environ 5 heures de l'après-midi.

sang coula de la blessure sur le côté droit de son visage. Le chevalier pervers cria d'une voix forte « Frappez les et jetez les tous à terre. » Pris de panique, Édouard Grim et tous ses hommes qui se trouvaient autour de lui couraient de tous côtés, derrière les autels, comme il advint pour Notre Seigneur. Quand les Juifs s'emparèrent de lui, ses disciples s'enfuirent aussitôt, nul ne savait ce qu'ils étaient devenus. Car il est écrit dans la Bible et Notre Seigneur lui-même a dit : « Lorsque l'on frappe le berger du troupeau, les brebis se dispersent » et Notre Seigneur a demandé que l'on ne fasse pas de mal à ses disciples. Saint Thomas se remémora ces paroles et implora que l'on fit de même pour les siens. Un autre chevalier frappa saint Thomas dans cette même plaie et lui fit courber la tête vers le sol[130]. Le troisième frappa encore à la même place et le fit tomber à terre, le visage sur la pierre[131]. C'est dans cette position que le quatrième le frappa là où les autres l'avaient fait auparavant, si fort que la pointe de son épée se brisa en deux dans le marbre[132]. Les moines montrent encore cette pointe de l'épée à Cantorbéry en l'honneur du saint homme qui fut frappé de cette épée. Par ce coup, il trancha le crâne et la couronne de sa tête si bien que la cervelle se répandit sur le sol, la cervelle blanche se mêlait au sang rouge, la couleur était très belle à voir bien que le spectacle fut triste. Elle se répandit tout autour de sa tête telle une auréole, elle l'entourait et on y prêta grande attention car lorsque l'on peint un saint, vous ne voyez pas nécessairement qu'on n'a pas, autour de sa tête, peint ce que l'on appelle une auréole car on dit en vérité que c'est à l'auréole autour de la tête que l'on reconnaît un saint. Lorsque le saint homme fut mort, ils s'écrièrent tous d'une voix forte : « Le traître est mort, quittons immédiatement les lieux. Que les hommes du roi et ceux qui sont avec lui nous suivent, nous sommes vengés de ce traître comme vous le voyez. Le voici qui gît là, alors qu'il pensait être plus puissant que le roi et lui prendre sa couronne et ainsi conduire toute l'Angleterre à la ruine, comme les Juifs ont dit de Notre Seigneur quand ils voulurent le mettre à mort qu'il s'était prétendu roi et n'en était pas un et qu'il était le fils de Dieu. » Quand

[130] Guillaume de Tracy frappa le deuxième coup.
[131] Le troisième coup fut porté par Richard le Breton.
[132] Le dernier à frapper fut Hugues Mauclerc.

les chevaliers malfaisants eurent quitté saint Thomas, Robert de Broc réfléchit et retourna immédiatement sur les lieux. Il enfonça son épée profondément dans la tête à travers le crâne. Le crâne était complètement vide et il n'y restait plus de cervelle. De même que les Juifs avaient transpercé Notre Seigneur jusqu'au fond du cœur après sa mort avec une épée et lui avaient causé la cinquième blessure, de même ces hommes cruels frappèrent tous saint Thomas à une seule place, directement sur le crâne, à l'endroit de la tonsure. Il n'était pas homme à vouloir même une seule fois retirer sa tête, ni chercher à reculer ni à bouger une fois son pied, ni à gémir ou pousser un seul cri, si léger et si faible fut-il. Il ne retira pas sa tête bien qu'ils l'aient frappé à plusieurs reprises. Les sinistres chevaliers allèrent aussitôt chercher son trésor, ils brisèrent les portes et les coffres et commirent leurs larcins. Ils prirent ses vêtements et son cheval et aussi ses trésors, des chartes et des écrits privés qui se trouvaient dans son coffre. Ils les confièrent à Messire Ranulf de Broc afin qu'il les apporte au roi en Normandie et lui dise qu'ils les lui envoyaient afin qu'il en fasse ce que bon lui semblait et s'il y en avait qui contredisaient ses dires, qu'il les détruise. Parmi ses trésors ils trouvèrent aussi deux solides haires, il les jetèrent avec mépris comme si elles ne valaient rien. Ils commencèrent néanmoins à réfléchir, ils eurent quelque inquiétude et convinrent en secret que c'était un homme de bien. Messire Guillaume de Tracy parla de cet homme de coeur, saint Thomas, à l'évêque d'Exeter alors qu'il était en confession, et lui révéla que lorsque Thomas fut mort et qu'ils quittèrent les lieux, ils eurent si peur qu'ils en perdirent presque la raison. Alors qu'ils partaient, et ils n'étaient jamais partis aussi vite, il leur sembla que la terre s'ouvrait sous leurs pieds pour les engloutir vivants.

Quand saint Thomas eut été assassiné et que les chevaliers furent partis, la nouvelle de sa mort se répandit dans toute la ville de Cantorbéry, les gens pleurèrent amèrement, allèrent rapidement à l'église pour vénérer ce corps sacré et aussi l'embrasser. Les moines arrivèrent rapidement sur les lieux. Ils prirent le corps vénérable et le déposèrent dans une somptueux sarcophage et le veillèrent devant un autel. Le visage était blanc et très clair, on n'y voyait pas de sang sauf de la moitié droite du front à la partie gauche du menton et un petit filet de sang sur le nez. Il n'y avait pas d'autre trace de sang sur son visage comme les gens ont pu le

constater. La blessure saigna toute la nuit, et on recueillit de ce sang. Il y en a encore dans l'église de Cantorbéry. Mais son teint restait toujours aussi beau, malgré tout le sang qu'il avait perdu, clair et coloré comme s'il était vivant, sa bouche souriait quelque peu, il était étendu comme s'il dormait. Les gens s'étaient rassemblés autour de lui en grand nombre pour vénérer son sang et recueillir celui qui avait coulé au sol ainsi que la terre qui était pleine de sang et ils étaient heureux quand ils en trouvaient. Personne ne le leur interdisait et cela attirait la foule de loin et tous ceux qui parvenaient à toucher le saint s'estimaient très heureux.

Le lendemain matin, les sinistres chevaliers reprirent leurs armes et tinrent conseil hors de la ville pour décider de ce qu'ils devaient faire. Ils convinrent de s'emparer de son corps et de l'emporter sur un cheval puissant, pour ensuite le pendre à un gibet et dire que c'était la loi car il n'était pas digne d'être enterré à l'église ni dans un cimetière. Les moines suspectèrent cela et furent quelque peu inquiets. Ils ensevelirent le corps du saint à la hâte à proximité sans beaucoup de cérémonie car ils n'osaient pas s'attarder. Le corps vénérable fut enseveli en l'église de Jésus Christ devant l'autel de saint Augustin et de saint Jean le Baptiste. Ils n'osèrent s'attarder longtemps pour le laver mais, emplis de crainte, ils le déposèrent et le dissimulèrent sans qu'il soit embaumé. Alors qu'ils lui enlevaient ses vêtements ils trouvèrent à l'extérieur les vêtements de clerc comme il lui convenait mais d'autres en dessous. A l'intérieur il découvrirent en effet l'habit de moine, ils trouvèrent la coule et la bure sur sa haire de sorte qu'il était moine à l'intérieur et prêtre séculier à l'extérieur. Aucun de ceux qui l'entouraient ne connaissait ses secrets. A même le corps il y avait la haire avec de nombreux nœuds qui s'enfonçaient profondément dans sa chair, certains directement jusqu'à l'os, sur celle-ci il portait chemise et chausses, de sorte qu'il était ligoté là dedans des épaules aux talons et ne pouvait guère avoir de confort. Il ne pouvait s'asseoir qu'inconfortablement, ne chevaucher que misérablement et se coucher et se relever avec peine. Sa chair était couverte de vers, en plus des autres supplices, en aucune créature, je le sais, on n'en avait pu voir davantage. Ils étaient si nombreux partout dans sa chair que les grands ne pouvaient venir se nour-

rir à cause des petits. Ils rampaient et se bousculaient aussi partout comme des fourmis, les petits s'agrippaient fermement, les grands étaient à l'extérieur. Il mourut onze cent et soixante et onze ans après que Notre Seigneur fut venu pour prendre notre nature humaine. Il était âgé de cinquante-trois ans, il avait vécu bien des jours dans le souci et le tourment.

Le roi était toujours en Normandie et ignorait tout de ces évènements, quand la nouvelle lui parvint il en eut grande peine et un immense chagrin. Il demeurait alors au château d'Argentan, il n'en sortit plus pendant quatre jours mais y restait seul en pleurs et dans l'affliction, rien, aucune urgence ne pouvait le décider, il ne voulait pas sortir. Il faisait peu de cas du monde et ne s'en souciait guère, le chagrin et la douleur qu'il eut, jamais on n'en avait vus de semblables. Il envoya aussitôt enquêter à Cantorbéry sur cet acte odieux et supplia pitoyablement les moines de prier pour lui et leur fit savoir que ce n'était nullement sur son ordre que l'archevêque avait été assassiné. Quant aux chevaliers, ils s'enfuirent sans rien lui dire et il les envoya quérir afin qu'ils reviennent mais avant que le messager n'arrive, ils étaient loin en mer. Au bon pape aussi le roi s'adressa sans tarder et demanda en audience privée ce qu'il lui fallait faire. Il le pria pour l'amour de Dieu de le conseiller dans une telle détresse, de l'entendre en confession et de l'absoudre de cet acte odieux. Le pape eut grand pitié lorsque ces paroles lui parvinrent et grande joie qu'il veuille amender sa vie. Il lui envoya deux cardinaux, deux hommes sages, pour le confesser de ce péché et lui donner l'absolution et absoudre les évêques qui étaient excommuniés[133]. Ces cardinaux furent les bienvenus auprès du roi. Il leur demanda avec tristesse de le confesser de cet acte et leur promit de s'en tenir constamment à leur avis. Il prêta également serment sur les saintes reliques que ce

[133] Théodin de Saint-Vital et Albert de Saint-Laurent-in-Lucina. Les légats quittèrent Rome à l'automne de 1171 et arrivèrent en Normandie en décembre. Henri II était alors en Irlande et ne put rejoindre la France qu'en mai 1172. Il rencontra les légats le 16 mai à Gorron et les pourparlers débutèrent le 17 mai 1172. Le 19 mai, à Avranches, le roi accéda aux conditions des légats et elles furent ratifiées publiquement le 21 mai en présence du jeune roi.

n'était pas par lui ni par sa volonté ni sur son ordre que l'archevêque avait été tué. Il dit qu'il n'avait pas ressenti autant de douleur à la mort de son père ni à celle de sa mère qu'il n'en avait éprouvée pour lui[134]. Il déclara qu'il acceptait de bon cœur toutes les pénitences qu'ils lui imposeraient et qu'elles ne seraient jamais assez dures, car il était la cause des ennuis et de la mort de saint Thomas puisque c'était pour lui plaire que les chevaliers lui avaient infligé cette triste fin. Quand les cardinaux virent qu'il était prêt à se repentir, ils lui donnèrent l'absolution et lui infligèrent une très lourde pénitence, en secret comme il se devait, afin que personne n'en eut connaissance, et aussi les obligations dont je parle maintenant et dont les gens étaient informés : qu'il trouve et entretienne pour une année deux cents chevaliers pour combattre en Terre Sainte avec les Templiers et y défende les droits de la Sainte Eglise, qu'il retire toutes les constitutions de Clarendon, à cause desquelles le saint homme avait été mis à mort, qu'il restitue loyalement l'évêché de Cantorbéry qu'il avait entièrement repris dans sa colère envers saint Thomas et oublie toute animosité à l'encontre de ceux qu'il avait chassés du pays dans sa colère envers l'archevêque. Le roi promit de respecter toutes leurs conditions, pleura amèrement et dit qu'elles étaient insuffisantes, qu'il fallait lui en imposer davantage. Il dit : « Je m'en remets à votre bon plaisir, infligez moi beaucoup de pénitences, je n'en refuserai aucune. » Il sortit devant la porte de l'église pour être absous et ne se sentait pas digne de se trouver à l'intérieur. Il s'agenouilla pitoyablement à l 'extérieur de l'église, les cardinaux ne voulurent pas découvrir tout son corps mais lui donnèrent l'absolution en partie sur ses vêtements. Nombre de ceux qui assistaient à cette cérémonie pleuraient aussi d'émotion et de chagrin[135]. Le visage triste, son fils fit également la promesse de terminer la pénitence de son père s'il n'en avait pas le pouvoir, s'il se trouvait dans un état de faiblesse et ne pouvait l'accomplir. Il prit sur lui le fardeau et se comporta noblement[136].

[134] Henri Ier Beauclerc était mort en 1135 et Mathilde en 1167.

[135] Le roi fut absous publiquement le 21 mai 1172. Ce fut le signe visible de sa réintégration dans l'Eglise.

[136] Henri le Jeune s'engageait à tenir les promesses faites par son père au cas où celui-ci serait dans l'impossibilité d'y faire face. Il dut prendre les mêmes engagements que son père à l'exception des pénitences secrètes.

Ainsi fut martyrisé le saint homme. De nombreux et grands miracles s'opérèrent rapidement par son intercession. Moins de deux semaines après sa mort, on savait à Jérusalem qu'il avait été assassiné car un moine de ce pays était très malade et son abbé alla le voir avant son dernier jour et le conjura de revenir après sa mort pour lui dire ce qu'il était devenu. Le moine mourut peu après, quand il plut à Dieu, il apparut ensuite à son abbé comme celui-ci le lui avait demandé et lui dit qu'il était sauvé et demeurait dans la béatitude du ciel et il lui parla beaucoup du bonheur qui y régnait. Il lui dit qu'au moment même où il arrivait au ciel, l'archevêque de Cantorbéry souffrait le martyre et qu'à ce moment même son âme gagnait le ciel. Le cortège qui vint à sa rencontre était magnifique, anges et patriarches, apôtres aussi, martyrs, confesseurs et vierges, tous l'attendaient. Ils prirent son âme sainte et la portèrent aussitôt en grande liesse devant Notre Seigneur qui était assis sur son trône. Son crâne était fendu, sa tête ensanglantée, sa cervelle s'était répandue, il n'en restait rien. « Thomas, Thomas, dit Notre Seigneur, c'est ainsi qu'il t'est donné de venir à la cour de ton Seigneur, c'est dans cet état que tu viens à moi. Pour tes services, je te donne autant de joie et de félicité que j'en ai données à saint Pierre qui est mon apôtre. » Il posa sur sa tête une couronne d'un bel or scintillant. L'or étincelant s'accordait bien avec le sang rouge, on n'aurait pu trouver plus grande joie que celle qu'il y eut pour lui au ciel. L'archevêque de Cantorbéry qui fut saint Thomas, ce saint homme d'Angleterre, souffrit le martyre le mardi, quatrième jour après Noël, et quand vous entendrez parler de sa mort par les habitants de l'Angleterre vous croirez ce récit et en reconnaîtrez la vérité[137]. Le lendemain matin, l'abbé n'oublia pas saint Thomas et relata tous les faits au patriarche de Jérusalem de sorte que cette même année ils furent bien connus. Des pèlerins vinrent d'Angleterre à Jérusalem[138]. Ces pèlerins racontèrent toute la vérité telle qu'ils l'avaient vue, de quelle manière il avait été assassiné et à quel moment il était mort. La mort de saint Thomas fut ainsi connue à Jérusalem en moins de quinze jours après qu'il eut souffert le martyre.

[137] Il fut assassiné le 29 décembre 1170.

[138] Les rapports étaient étroits et fréquents entre l'Angleterre et la Terre Sainte. La royauté de Jérusalem appartenait en effet aux oncles de Henri, Beaudoin III (1143-1162) et Amaury Ier (1162-1174).

La cinquième année après son martyre, je crois, un grand différend survint entre le roi Henri et son fils[139]. Le fils devint rapidement très orgueilleux à cause de son royaume, il appréciait peu son père et partit en guerre contre lui. Les plus grands tourments de toute l'Angleterre venaient du fils et également du roi de France et de celui d'Ecosse[140]. Lorsqu'il eut connaissance de cette action perverse et qu'il sut que l'on avait tué saint Thomas, le pauvre vieil homme eut beaucoup de chagrin et quitta la Normandie pour l'Angleterre[141]. Il ne voulut pas se reposer un instant avant d'arriver à Cantorbéry[142]. Lorsqu'il arriva à l'extérieur de la ville, il descendit de cheval et entra dans la ville à pied et nu-pieds, portant sa tunique sans ceinture, ce que tous constatèrent, et il se rendit à l'endroit où reposait saint Thomas. Il tomba à genoux devant son tombeau, pleurant amèrement. Il leva les mains tristement et implora sa miséricorde, il resta une nuit et un jour auprès de la tombe du saint homme, en pleurs, faisant oraison et jeûnant, et pria Dieu et saint Thomas d'avoir pitié de lui et de lui pardonner le péché qu'il avait laissé accomplir. Il se fit donner la discipline avec une verge par tous les moines du monastère[143] et pourtant la peine lui sembla légère. Il les supplia tous tristement de prier pour lui. Il jura d'annuler toutes les mauvaises lois et, avant de partir, fit dire une messe pour saint Thomas, le saint homme, afin qu'il lui envoie sa grâce. Pendant que l'on disait la messe, selon la volonté de Dieu, le roi d'Ecosse qui était son pire ennemi fut capturé[144] et beaucoup d'autres avec lui qui étaient ses pires ennemis de sorte que ceux qui restaient en liberté n'avaient plus aucun pouvoir et ce pauvre vieux roi qui était moins puissant qu'eux se trouva sur le champ plus fort qu'eux par la grâce de saint Thomas. Son fils se trouva en dessous de lui et conçut quelque peu le désir de combattre contre son père à cause de son triste

[139] Henri II eut des problèmes avec ses trois fils, avec Geoffroi en Bretagne, Richard en Anjou et Henri le Jeune en Normandie.
[140] Guillaume le Lion en Ecosse et Louis VII en France. Guillaume le Lion faisait partie de la coalition féodale qui tentait de renverser Henri II.
[141] Il resta en Angleterre du 8 juillet au 8 août 1174.
[142] Le roi arriva à Cantorbéry le 12 juillet 1174.
[143] Il s'agit du monastère de Christchuch.
[144] Au château d'Alnwick, le 13 juillet, lendemain du jour où Henri II se trouvait au tombeau de Thomas Becket et y faisait publiquement pénitence.

orgueil[145]. Les gens peuvent prendre exemple sur lui et ne pas être trop pressés de donner leurs biens à leur fils pendant qu'ils sont encore en vie. Le fils après cela se trouva très malade. Il arriva au terme de sa vie bien avant son père et ses jours furent consumés par une dysenterie au point que sa vie lui parut bien longue ; il mourut ensuite tristement dans de grandes et fortes douleurs[146]. Son frère, Messire Geoffroy, qui était comte de Bretagne, mourut aussi de dysenterie dans des circonstances analogues si bien qu'après la mort de leur père, il ne resta pas d'héritier sinon leur frère, le roi Richard, et ensuite le roi Jean[147]. Mais, selon les lois du pays, l'héritage aurait dû revenir à l'enfant de Messire Geoffroy, à ce que sais. C'est pourquoi la damoiselle de Bretagne qui était sa fille fut toute sa vie sous bonne garde à cause de cette succession.[148]

Les quatre sinistres chevaliers qui occirent saint Thomas moururent de mort violente, ce qui n'est pas pour nous surprendre. Tous se repentirent de ce meurtre, on ne l'aurait pu davantage. Ils ne cessaient d'implorer la pitié et la miséricorde de saint Thomas. Peu après l'avoir assassiné, ils abandonnèrent tous leurs biens et s'en allèrent en Terre Sainte pour mieux expier leur péché, mais Messire Guillaume de Tracy ne partit pas avec les trois autres. Il espérait faire pénitence ici en Angleterre mais après cet assassinat, il connut une grande et immense détresse, sa chair commença à se détacher, à pourrir et à sentir mauvais tellement que c'était peine à voir, que personne ne pouvait l'approcher sans difficulté à cause de la puanteur. Sa chair pourrissait sur lui et tombait sans arrêt, au point que ses os étaient à vif, rien ne pouvait le réconforter. Il finit par arracher sa chair de ses propres mains, lambeau par lambeau, et les jetait loin de lui. Il arracha en grande partie la chair de ses mains et de ses bras jusqu'à ce qu'il ne resta plus de chair, mais seulement des tendons et des os. Beaucoup pensaient

[145] Henri le Jeune ne pouvait supporter d'être maintenu en tutelle par son père en dépit de la dignité royale dont celui-ci l'avait investi à son couronnement.
[146] Henri le Jeune décéda le 11 juin 1183, Geoffroi en 1186.
[147] Après la mort de Henri II , le 6 juillet 1189, Richard Cœur de Lion lui succéda et régna de 1189 à 1199, et Jean sans Terre, le dernier fils du roi, de 1199 à 1216.
[148] Aliénor ou Eléonore de Bretagne. Elle demeura captive en Angleterre jusqu'à sa mort en 1241.

qu'il voulait ainsi expier son péché afin que son âme ne soit pas en perdition. Il ne pouvait exister de créature plus malheureuse que ne l'était ce pauvre reclus, il implorait sans cesse la pitié de saint Thomas. Il finit par laisser sa vie arriver à son terme dans ces terribles souffrances, selon la volonté de Dieu.

Après leur acte perfide les chevaliers moururent tous très rapidement si bien que trois ans plus tard il n'en restait aucun en vie. Car le psautier dit que de tels hommes emplis de fourberie ne doivent pas vivre tous les jours qui leur sont donnés, comme nous le voyons constamment. Bien qu'ils se repentent, comme l'ont fait ces chevaliers, je pense, ils ne terminent pas leur vie comme nous l'avons pu voir chez eux. Que pour l'amour de saint Thomas qui souffrit un martyre si affreux, Dieu nous donne part à cette joie à laquelle est parvenue son âme[149]. Amen

[149] Thomas fut canonisé le 21 février 1173 par Alexandre III. Sa fête est célébrée le 29 décembre.

LA NAVIGATION DE SAINT BRENDAN[1]

Saint Brendan, cet homme vénérable, était originaire d'Irlande[2]. À ce que je sais, c'était un moine qui menait une vie austère faite de jeûne et de pénitence et il était l'abbé d'un millier de moines qui tous lui avaient promis obédience. Il advint un jour, selon la volonté de Notre Seigneur, que Barint, un autre abbé, vint lui rendre visite par hasard[3]. Saint Brendan le pria aussitôt de l'entendre et de lui raconter ce qu'il avait vu par terre et par mer. Lorsque cet homme de mérite ouit cette demande, il poussa de grands soupirs, se montra très préoccupé, se mit à pleurer et tomba évanoui. Saint Brendan le prit dans ses bras, l'embrassa et l'appela pour lui faire reprendre connaissance. « Père, dit-il, de grâce, il te faut te raviser, tu es venu ici pour nous réconforter et non pour nous causer un tel chagrin. Dis nous ce que tu as vu quand tu as voyagé sur le grand Océan où Notre Seigneur t'a envoyé. L'Océan est bien le plus grand et aussi le plus puissant puisqu'il entoure le monde et que toutes les mers s'y jettent. » Et, du plus profond de son cœur, le vieil homme, Barint, se mit à raconter, les larmes aux yeux, ce qu'il avait découvert. « J'avais un bon fils, dit-il, il s'appelait Mernok et il était moine comme nous. C'était

[1] *La Navigation de saint Brendan* aurait été écrite entre le VIIe et le VIIIe siècle. Elle concilie et juxtapose des éléments chrétiens et celtiques (la mer, « antichambre de l'Au-delà » selon les termes de Dumézil, le répit donné aux damnés, etc.).

[2] Né vers 484 près de Tralée, au sud de l'Irlande, Brendan serait mort en 574. Il appartenait à la race royale de Finloch. Il doit sa formation religieuse à l'évêque Erc qui l'ordonne prêtre vers 510. Il se prépare à la vie monastique à l'abbaye de Llancarvan (Pays de Galles) et fonde les monastères d'Ardfert et de Shanakel. Il passe 25 ans en Bretagne de 530 à 555 au Yaudet, fonde un couvent à Alet (face à Saint Malo). De retour en Irlande, il dirige le monastère de Clonfert et meurt vers 574 au monastère d'Annaghdown qu'il avait construit pour sa sœur Brig.

[3] Barint aurait été disciple de Brendan. Il joue le rôle de messager de Dieu. Son récit est une invitation au voyage pour Brendan. Il est courant dans les récits populaires celtiques que le héros reçoive des messagers ou des informations de Dieu.

un homme de grande renommée que son cœur poussa à rechercher un endroit secret et tranquille, où il pourrait vivre dans la solitude et faire la volonté de Dieu. Avec mon assentiment, il partit seul sur la mer vers une île lointaine, une île délicieuse, non loin d'une montagne de pierre très connue. Ce bon moine resta si longtemps sur cette île qu'il eut beaucoup d'autres moines avec lui[4]. Dès que l'on m'apprit cela, je partis aussitôt le rejoindre et Notre doux Seigneur le lui fit savoir dans une vision de sorte qu'avant que je n'arrive chez lui il fit un voyage de trois jours et vint à ma rencontre. Nous avons pris un bateau et sommes partis sur le grand Océan et nous avons mis le cap vers l'est, en supportant beaucoup d'épreuves. Nous avons navigué si loin vers l'est que nous avons fini par arriver à un endroit très sombre, des nuages nous ont enveloppés et en plein jour nous étions dans l'obscurité. Notre doux Seigneur nous a alors conduits plus loin et nous avons vu une terre nouvelle vers laquelle se dirigeait notre bateau, elle paraissait plus lumineuse que le soleil, et notre joie fut grande. Elle était toute couverte d'arbres et d'herbes drues et aussi de pierres précieuses dont l'éclat se voyait de loin. Toutes les plantes étaient chargées de fleurs, chaque arbre était porteur de fruits, on n'a jamais vu plus de délices si ce n'est au Ciel. Remplis de joie, nous avons marché très longtemps sur cette terre et il nous a semblé un instant que nous ne pourrions en découvrir l'extrémité. Nous sommes arrivés à un fleuve, très clair et limpide, qui venait de l'est et coulait vers l'ouest. Nous sommes restés sur la rive à regarder autour de nous car nous ne pouvions le traverser. Un jeune homme d'une grande beauté vint alors vers nous, il salua chacun d'entre nous d'une belle voix douce, appelant chacun par son nom, et il nous accueillit très affablement, nous disant : « Il serait juste et bon de remercier Jésus Christ car il vous a dévoilé une si grande partie de son mystère et de sa puissance. Voici le lieu qu'il veut donner à ses élus sur terre avant même la fin du monde et c'est ici qu'ils viendront. Une partie de cette terre s'étend sur une grande superficie de ce côté comme vous le voyez et l'autre partie se trouve entièrement de l'autre côté du fleuve. Vous ne pouvez traverser ce fleuve pour voir l'autre partie. Vous êtes restés un an ici sans nourriture, vous n'avez rien mangé ni rien bu,

[4] Mot-à-mot : « sous lui ».

vous n'avez pas dormi, vous n'avez connu ni le froid ni la chaleur, vous n'avez pas vu de ténèbres, car c'est ici le jardin secret de Dieu et il est empli de sa lumière, c'est pourquoi il y fait toujours jour et il n'y a jamais d'obscurité. Si l'homme Adam n'avait pas mal agi et désobéi aux ordres de Dieu, il serait resté ici et ses fils avec lui. Vous ne pouvez demeurer plus longtemps en ce lieu, il vous faut repartir. Bien que cela vous ait semblé un instant, vous êtes restés ici un an. » Il nous ramena à notre embarcation et prit aimablement congé de nous et lorsque nous fûmes sur le bateau pour nous en retourner chez nous, il disparut à nos yeux. Il était reparti, contre notre volonté, et cela nous chagrina énormément. Notre bateau nous ramena auprès des autres moines. Dès qu'ils nous virent, ils accoururent vers nous. Ils avaient été peinés et mécontents de notre absence qui avait duré si longtemps. Au milieu de la joie et des réjouissances des retrouvailles, nous leur racontâmes que nous avions été aux portes du paradis, dans la Terre Promise que Notre doux Seigneur a révélée à ceux qu'il aime ici-bas, une terre où le jour ne finit jamais, où il n'y a pas de ténèbres et où il règne toujours une grande luminosité. « Assurément, dirent les moines, nous voyons bien que vous y avez été par le parfum suave qui s'exhale de vous. »

Quand saint Brendan entendit ce récit, il resta pensif et réfléchit longuement. Il conçut le désir d'en savoir plus sur tout cela, si telle était la volonté de Dieu. Il rejoignit ses moines et en désigna douze sur lesquels il pouvait compter le plus en cas de besoin[5]. Il les réunit en conseil et leur dit en privé : « Donnez- moi votre avis sur une telle entreprise. » « Père, dit l'un, nous avons renoncé à notre volonté, à nos amis et à tous nos autres biens et nous nous sommes totalement remis à toi. Nous partirons joyeusement avec toi pour voir les merveilles de Notre Seigneur[6]. » Ils

[5] Toute une symbolique des chiffres semble imprégner la *Navigation de saint Brendan*. Le chiffre douze est d'une grande importance dans la symbolique chrétienne. « C'est le nombre de l'élection, celui du peuple de Dieu. » Le Christ choisit douze apôtres. « La Jérusalem céleste de l'Apocalypse a douze portes marquées du nom des douze tribus d'Israël, son rempart a douze assises au nom des douze apôtres » J. CHEVALIER et A. GHEERBRANT, *Dictionnaire des symboles*, Paris, R. Laffont, 1982, p. 365). Par ailleurs dans le monde celtique, on songera au Roi Arthur et aux douze chevaliers de la table Ronde. Douze est le nombre d'un accomplissement, d'un cycle achevé.

[6] Comme les apôtres ont tout quitté pour suivre le Christ, les moines s'en remettent entièrement à Brendan. Voir Matthieu 10, 37-38, Luc, 14, 26-27.

jeûnèrent quarante jours, firent grande pénitence et implorèrent ardemment la grâce de Notre Seigneur pour entreprendre un tel voyage[7]. Ils se firent construire un grand bateau et le recouvrirent entièrement de peaux de bœufs très solides, bien fixées par des clous et ensuite l'enduisirent de poix afin que l'eau ne puisse y pénétrer[8]. Ils rejoignirent leurs frères et prirent affectueusement congé d'eux et ensuite, au nom de Notre Seigneur, ils se dirigèrent sans plus tarder vers le bateau. Les frères qui restaient étaient bien tristes et, dès qu'ils furent montés à bord, ils les suivirent et les supplièrent de pouvoir partir avec eux. « Vous le pouvez, dit saint Brendan, mais l'un d'entre vous s'en repentira avant de revenir et ira encore vivant en enfer. »

Le saint homme partit là où l'envoyait Notre Seigneur et les moines qui les avaient rejoints en dernier partirent avec eux sur le grand Océan[9]. Ils ramaient rapidement et s'en remettaient entièrement à Notre Seigneur et ne craignaient rien. L'Océan emportait leur coracle à son gré, le vent était très fort. Comme le vent les poussait vers le nord-est, leur navire s'y dirigea directement, sans dévier de sa course jusqu'à ce que le soleil se levât, un jour de plein été. Aucun d'entre eux ne savait où il était et ne voyait pas la moindre terre, le vent les avait drossés vers le nord-est pendant quarante jours et ils aperçurent enfin une grande île du côté septentrional, toute faite de grands et solides rochers, qui émergeait de la mer[10]. Ils la contournèrent pendant trois jours avant

[7] Quanrante est le nombre de l'attente, de la préparation. Les évènements majeurs de la Bible sont marqués par ce nombre. Ainsi, l'alliance avec Noë se conclut après un déluge de quarante jours. Moïse demeure quarante jours sur le mont Sinaï, Jésus jeûne pendant quarante jours comme les moines jeûnent quarante jours avant d'entreprendre leur voyage. Ce nombre marquerait également l'accomplissement d'un cycle au terme duquel doit se produire un changement, un passage à autre chose. C'est donc le temps de l'épreuve avant le changement. Avant chaque nouvelle découverte, les moines connaîtront quarante jours d'épreuves purificatrices.

[8] Il s'agit d'un coracle. Ce genre de bateau recouvert de peaux de cuir était apte à tenir la haute mer comme l'a prouvé Tim Severin en 1977 par sa traversée de l'Atlantique jusqu'à Terre Neuve sur une telle embarcation (Tim SEVERIN, *Le Voyage de Brendan*, Paris, Albin Michel). Le coracle est encore utilisé dans les îles Aran.

[9] Ce voyage de Brendan se situerait entre 515 et 524.

[10] Cette errance en mer est un temps de préparation, la mer étant « l'anti-chambre de l'au-delà » (voir note 1).

de pouvoir l'approcher et de trouver une petite crique dans laquelle ils accostèrent[11]. Ils allèrent à terre totalement désorientés, ne sachant où ils étaient. Alors accourut vers eux un très beau chien qui semblait vouloir les informer. Il se coucha aux pieds de saint Brendan et leur donna de nombreuses marques de joie. « Mes amis, dit saint Brendan, vous n'avez rien à craindre. Je sais que c'est un messager qui vient nous indiquer le bon chemin. » Le chien conduisit les saints moines vers un magnifique château, une grande bâtisse imposante et majestueuse, et il y entra directement. Dans ce château, les moines trouvèrent une table recouverte d'une nappe et garnie de beaucoup de pain et de poisson. Tous se réjouirent à cette vue. Ils s'assirent et s'empressèrent de manger car ils en avaient grande envie. Ils virent encore des lits tout prêts, ils avaient été préparés avant le repas. Après le souper, ils allèrent se coucher pour se reposer comme il se devait. Après que tous eurent bien dormi, ils se levèrent sans plus tarder et repartirent sur leur coracle sur lequel ils avaient navigué auparavant. Et ils furent très longtemps en mer avant d'apercevoir la terre.

Puis soudain, non loin d'eux, ils aperçurent une très belle île, bien verte avec de magnifiques pâturages et ils y dirigèrent leur bateau. Lorsqu'ils arrivèrent sur cette belle île et examinèrent les alentours, ils virent de tous côtés les plus belles brebis qui aient jamais existé. Une brebis était plus grande qu'un bœuf et elle était d'une blancheur sans pareille. Leur cœur déborda de joie à cette vue. Un très bel homme s'avança alors vers eux, les salua aimablement et leur dit : « Vous êtes venus en ce lieu, vous n'y étiez jamais venus auparavant, on appelle cette île l'île des brebis, car il y a de très belles brebis ici, elles sont très nombreuses, très blanches et très grandes, vous en avez vues toute la journée[12]. Elles sont plus belles et plus grandes que les vôtres, sans aucune com-

[11] Trois indique la rivalité, le danger surmontés. Le chiffre trois est très important chez les Celtes, chez lesquels il est présent partout. Ainsi, le monde, par exemple, est une compilation de trois royaumes : terre, mer et ciel. Leurs dieux et déesses forment souvent des trios et leur emblème est le triskel, figure à trois branches. On retrouve également ce chiffre dans la religion chrétienne, le Christ meurt à trois heures de l'après-midi et ressuscite trois jours plus tard, ayant vaincu la mort.

[12] Il pourrait s'agir des îles Feroë, à mi-chemin entre l'Ecosse et l'Irlande. Feroë signifie « île des moutons ».

paraison possible, car ici le temps est agréable et nous avons de très riches pâturages. Il n'y a jamais d'hiver sur cette île et l'on n'y trouve pas de foin car nos brebis mangent l'herbe tendre à mesure qu'elle sort de terre. On ne recueille pas leur lait afin qu'elles se portent mieux, pour cette raison et beaucoup d'autres, elles peuvent d'autant mieux se développer. Il vous faut repartir d'ici avec l'aide de Dieu pour un lieu qui est le paradis des oiseaux, un endroit très agréable, vous y serez à Pâques et également à la Pentecôte. Poursuivez votre route, au nom de Dieu, afin de mener ce voyage à son terme. »

Sans plus tarder, saint Brendan et ses frères rejoignirent leur embarcation et ramèrent courageusement sur l'océan, ils essuyèrent plusieurs tempêtes et virent d'un côté une très grande île vers laquelle leur coracle fila directement avec la grâce de Dieu. Alors qu'ils étaient sur le point d'y arriver, leur bateau heurta des rochers et il ne put les conduire jusqu'à l'île, mais resta à proximité. Les moines gagnèrent l'île à pied, à l'exception de saint Brendan. Ils allèrent préparer leur repas avec ce qu'ils avaient apporté. Ils allumèrent un feu et firent rapidement cuire leurs poissons dans un chaudron. Avant que ces poissons ne soient assez cuits, ils connurent une grande peur car, alors que le feu brûlait bien, l'île se mit à trembler et à se soulever violemment. Les moines étaient terrifiés, ils virent l'île retomber aussitôt dans la mer et, telle une chose vivante, se secouer et projeter ce feu au loin. Elle nagea plus de deux milles tandis que le feu continuait à brûler. Les moines virent ces flammes très longtemps, ils étaient épouvantés et suppliaient beaucoup saint Brendan de leur dire ce qu'était ce prodige. « Calmez vous, dit l'homme de bien, ne craignez rien, vous pensez que c'est une île mais vous vous trompez, c'est un poisson du grand Océan, le plus grand qui soit, on l'appelle Jasconius, il s'efforce nuit et jour de mettre sa queue dans sa bouche, mais il ne peut y parvenir tant il est grand[13]. »

[13] La baleine, Jasconius, nous fait penser à Jonas (Jonas, 2, 1-11). L'épisode de la baleine est le début d'une période d'obscurité, une sorte de mort initiatique. Mais les moines rencontrent la baleine au moment de Pâques ce qui laisse supposer la victoire de la vie sur la mort.

Ils repartirent de nouveau en mer et mirent directement le cap vers l'ouest. Ils naviguèrent à la rame trois jours durant avant de voir la terre et s'en inquiétaient quelque peu quand ils virent une très belle île, couverte de fleurs[14]. Ils furent ravis de voir que leur coracle s'y dirigeait. Ils parcoururent ce lieu plus longtemps que je ne peux vous le dire, et y découvrirent une très belle source. Près de la source se dressait un très grand arbre à la vaste ramure, une multitude d'oiseaux blancs magnifiques avaient élu domicile sur ses branches, ils étaient si nombreux que les moines avaient du mal à apercevoir la moindre feuille et que c'était un bonheur infini de regarder cet arbre. Saint Brendan pleura de joie et tomba à genoux, implorant Notre Seigneur de lui révéler ce que pouvait être cette merveille. Alors un petit oiseau prit son vol et se dirigea vers lui, et, quand il se mit à voler, le bruissement de ses ailes ressemblait au chant d'un violon, jamais instrument ne fut plus agréable à entendre que ne l'était le battement de ses ailes. Il contempla saint Brendan de son beau regard. « Si tu es un messager, dit saint Brendan, je te demande de me dire qui tu es et ce que vous faites ici. » Bien que cela semblât totalement contre nature, l'oiseau répondit aussitôt. « Nous étions tous, autrefois, des anges au ciel, mais, dès que nous fûmes créés, notre maître Lucifer conçut trop d'orgueil de sa beauté si bien qu'il a vite été précipité du ciel et beaucoup d'autres avec lui, à jamais, selon la nature de leur action. Et nous aussi, nous sommes tombés, toutefois sans avoir commis de faute ni avoir adhéré en quoi que ce soit à son odieuse infamie, mais seulement pour montrer la puissance de Notre doux Seigneur. Nous n'endurons aucune épreuve ici, nous sommes dans la joie et voyons quelque peu Notre doux Seigneur et sa puissance, et nous volons sur terre et dans les airs comme les bons et les mauvais anges peuvent le faire, les bons pour faire du bien aux hommes et les mauvais pour leur faire du mal. Le dimanche qui est un jour de repos, nous prenons cette forme, la forme de ces oiseaux blancs, tels que vous avez pu les voir, et, ici, sur cet arbre, nous honorons Dieu qui nous a créés. Voici à

[14] Selon René-Yves CRESTON (*La Navigation de Saint Brendan*, Ed. Terre de Brume, Rennes, 1996, p. 86) l'île des oiseaux serait l'une des îles Feroë où des milliers d'oiseaux construisent leurs nids.

présent que douze mois se sont écoulés depuis que vous êtes partis pour entreprendre ce voyage. Durant six années encore, vous voyagerez avant de réaliser votre rêve car, quand vous aurez voyagé pendant ces sept années, Notre Seigneur vous accordera de voir ce que vous cherchez depuis longtemps, et cela dès la fin de ces sept années. Chaque année vous célébrerez la fête de Pâques ici, avec nous, comme vous le faites maintenant, jusqu'à ce que vous arriviez à la Terre Promise. » Tout cela se passa le jour de Pâques, les oiseaux les quittèrent et rejoignirent leurs compagnons. Quand vint l'heure vespérale, les oiseaux se mirent à chanter leur chant du soir, il n'aurait pas pu être plus mélodieux si Dieu lui-même avait été parmi eux. Quand ils eurent terminé leur souper, les moines allèrent se coucher et dormir et, quand vint l'heure de matines, ils se levèrent pour louer Dieu. Les oiseaux chantèrent aussi matines et dirent des vers du psautier à l'heure exacte et ensuite prime et tierce, puis sexte et ensuite, à chaque heure canonique, le chant du jour comme doivent le faire les Chrétiens. Les moines restèrent huit semaines sur cette île et y célébrèrent la fête de Pâques et aussi la Pentecôte. À la Trinité, le messager de Dieu qui leur avait parlé sur l'île des brebis et qui les avait guidés vint vers eux. Il chargea leur bateau de beaucoup de victuailles et de boissons, puis il les quitta aimablement et s'en retourna. Lorsque saint Brendan et ses frères eurent regagné leur navire, les oiseaux qui leur avaient parlé auparavant les rejoignirent et leur dirent : « Vous avez célébré avec nous cette grande fête, de grandes épreuves vous attendent avant que vous ne revoyiez la terre. Après sept[15] mois, vous verrez une belle île appelée l'île d'Ailbe. Elle est à de nombreux milles d'ici. Vous y serez avec des hommes de grande vertu à Noël. Vous célébrerez la nuit dominicale de Pâques là où vous l'avez fait cette année, sur le dos du grand poisson, là où vos moines ont été terrifiés et vous célébrerez vos Pâques avec nous, exactement comme vous l'avez fait maintenant. »

[15] Sept est le nombre de l'achèvement cyclique, il est fréquent dans l'Ancien Testament, ainsi Elisée s'étend sept fois sur l'enfant de la Shunamite avant qu'il ne reprenne vie (Rois, 2, 4, 32-36). Le juste tombe sept fois et se relève pardonné (Proverbes, 24, 16) etc. Il est fréquent également dans l'Apocalypse. Puisque sept indique l'accomplissement d'un cycle, il dénote également le passage du connu à l'inconnu. Les moines débarqueront sur l'île d'Ailbe qu'ils ne connaissent pas et qui est très éloignée.

Saint Brendan et tous ses frères repartirent aussitôt sur l'immensité de la mer au nom de Dieu. Ils étaient ballottés au gré du vent et encoururent de nombreux dangers, ils étaient tellement exténués et las de cette vie qu'ils ne savaient plus où aller. Ils naviguèrent ainsi quatre mois, endurant de grandes souffrances et ne voyant rien d'autre que la mer et le firmament. Lorsqu'ils aperçurent au loin ce qui sembla être une île, ils implorèrent Jésus avec ferveur afin de pouvoir y arriver. Après que saint Brendan eut aperçu cette île pour la première fois, ils restèrent encore quarante jours en mer avant de pouvoir s'en approcher. Les moines étaient terrifiés, la vie leur devenait insupportable. Ils implorèrent Jésus avec ferveur, l'adjurant de leur venir en aide. Ils trouvèrent enfin une petite crique très étroite, leur bateau y pénétra avec difficulté et ils jetèrent l'ancre à cet endroit. Les moines allèrent alors à terre, ils en rêvaient depuis longtemps. Ils avancèrent et observèrent les alentours, l'endroit leur parut paisible et ils virent deux belles sources, l'une était très claire et l'autre trouble et visqueuse[16]. Ils s'approchèrent de la source claire afin de se désaltérer, ce que vit Saint Brendan. « Ne vous approchez pas de cette source sans la permission des habitants, les vieillards qui vivent ici. Patientez encore, ils partageront cette eau de bon cœur avec vous. » Alors vint vers eux un noble vieillard de haute stature aux cheveux blancs qui les accueillit avec affabilité. Il embrassa immédiatement saint Brendan, lui prit la main et le conduisit en plusieurs endroits par un chemin agréable et ensuite dans une abbaye. Saint Brendan regarda tout autour de lui et demanda quelle était cette abbaye et d'où venaient ceux qui s'y trouvaient et y vivaient. Le vieillard devait respecter le silence et il ne répondit pas[17]. Puis ils virent arriver une magnifique assemblée de moines vêtus de belles coules, précédés d'une croix et portant des cierges. Ils se dirigèrent aussitôt vers eux en belle procession[18], suivis par le père abbé qui donna le baiser de paix à Brendan, le prit par la main et

[16] L'eau est à la fois source de vie et source de mort, créatrice et destructrice. Dans la symbolique chrétienne, elle est surtout le symbole de la vie spirituelle, de l'éternité, Jean 4, 13-14. Dans les légendes irlandaises, l'eau des sources est associée à la science et à la vérité.

[17] La règle de saint Benoît insiste sur le silence et l'accueil.

[18] Les processions étaient propres aux monastères irlandais.

le conduisit avec ses moines dans une très belle salle où il leur dit de s'asseoir sur une rangée afin de leur laver les pieds à tous[19]. Il leur lava les pieds avec l'eau de la source trouble qu'ils avaient vue, puis on les conduisit au réfectoire où ils furent installés avec grande déférence au milieu de ses propres moines. Lorsqu'ils furent tous assis, un moine vint les servir et leur apporta à tous leur repas, il leur donna une belle miche blanche pour deux, leur présenta également des racines blanches, d'herbes semblait-il, d'une saveur sans pareille, ils n'en connaissaient aucune. Tous les moines burent l'eau de la source claire qu'ils avaient vue. « Soyez dans la joie à présent, dit le père abbé, et buvez à profusion de cette eau que nous vous offrons en toute charité alors que vous vouliez auparavant en user indignement. Il est préférable de la boire lorsqu'elle vous est offerte et que l'on vous l'apporte que de se l'approprier à la dérobée, alors elle ne vous sert à rien[20]. Ce pain que vous mangez maintenant nous ne savons pas d'où il vient, mais un inconnu nous le dépose chaque jour dans notre office. Nous ne savons pas d'où il vient, mais nous savons qu'il nous est envoyé par Dieu. Car rien ne manquera à celui qui craint Jésus-Christ. Nous sommes ici vingt quatre frères et quand nous sommes à nos places à table, on nous apporte douze miches comme celles-ci pour notre repas[21]. Les jours de fête ou le dimanche, on nous apporte vingt quatre miches et chaque moine a la sienne et chaque frère garde ce qui lui reste pour son souper. Parce que vous êtes parmi nous, la quantité a été doublée aujourd'hui comme vous le constatez car les moines ne sont pas tous ici et une grande partie d'entre eux n'a pas pris son repas. Ainsi, dans sa bonté, Notre Seigneur nous envoie chaque jour notre nourriture. Depuis le temps de saint Patrick[22] et aussi de saint Ailbe[23], cela fait quatre-

[19] Ceci n'est pas sans rappeler le lavement des pieds du Jeudi Saint, Jean, 13, 2-10.
[20] L'on songe à l'épisode de la Samaritaine, Jean, 4, 14-16.
[21] On peut rapprocher ces vingt-quatre frères des vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse, vingt-quatre sièges, un pour chacun d'entre eux autour du trône de Dieu (Ap. 2, 4, 4-5). « Vingt-quatre semble indiquer la double plénitude sacrée du pèlerinage temporel et de la vie éternelle » (J. CHEVALIER & A. GHEERBRANT, *Dictionnaire des symboles*, Paris, R. Laffont, 1982, p. 1020).
[22] Voir *le Purgatoire de saint Patrick*, note 2.
[23] Saint Ailbe est décédé vers 527.

vingts ans que nous demeurons sur cette terre et personne n'est venu chez nous depuis. Dans sa grande bonté, Notre Seigneur nous a toujours tous nourris. Sur cette île, il fait toujours beau, nous ne connaissons pas la maladie et, lorsque nous nous rendons à l'office, Notre Seigneur allume nos cierges, et ils ne se consument pas, bien qu'ils brûlent nuit et jour. » Après le repas, ils se levèrent pour se rendre à l'église et ils croisèrent douze autres frères du chapitre qui allaient prendre leur repas. « Comment cela se fait-il, dit saint Brendan, aucun de ceux-là n'était avec nous ? » « Cher Père, dit l'abbé, il fallait qu'il en soit ainsi. Notre réfectoire ne peut contenir que vingt-quatre moines et puisque vous étiez avec nous ils ne pouvaient l'être également. Pendant que nous chanterons les vêpres, ils prendront leur repas et ils diront les vêpres une fois qu'ils auront mangé. » Saint Brendan contempla leur bel autel qui lui parut être du plus pur cristal tout comme le calice et les burettes. Il y avait sept cierges dans le chœur et vingt-quatre sièges qu'ils devaient tous occuper car il y avait vingt-quatre moines et chacun avait le sien, et le siège de l'abbé se trouvait au milieu du chœur[24]. Saint Brendan demanda alors à l'abbé : « Dis-moi, mon cher frère, comment faites-vous pour garder si parfaitement le silence sans qu'aucun d'entre vous ne parle à l'autre ? » « Notre Seigneur m'est témoin, dit l'abbé, que, depuis quatre-vingts ans que nous sommes ici, nous menons cette vie et, de nous tous, aucun n'a jamais prononcé une parole avant cet instant, excepté pour chanter l'office de Notre Seigneur. Nous n'avons jamais connu d'infirmité et aucun d'entre nous n'est jamais malade. » Quand saint Brendan entendit cela, il versa des larmes de joie. « Père vénérable, dit-il, pour l'amour de Dieu, ne pouvons-nous rester ici ? » « Tu n'ignores pas, mon ami, dit l'abbé, que vous ne le pouvez aucunement. Notre Seigneur ne t'a-t-il pas révélé tout ce qu'il te faut faire avant de retourner en Irlande avec tes douze frères. Le treizième vous quittera pour l'île des anachorètes, le quatorzième partira vivant en enfer et y demeurera à jamais[25]. » À ce moment, une flèche de feu traversa un vitrail comme si elle venait du ciel et alluma tous les cierges, puis elle

[24] Apocalypse, 2, 4, 4-5. Voir note 20.

[25] Analogie avec les deux larrons crucifiés en même temps que le Christ, dont l'un sera sauvé et l'autre damné, Luc 23, 39-43.

repartit d'où elle était venue, par la même fenêtre. Les cierges brûlèrent très longtemps et ne se consumaient pas. « Seigneur Jésus-Christ, dit saint Brendan, je m'étonne beaucoup, comment ces cierges peuvent-ils brûler ainsi sans se consumer ? » « N'as-tu pas entendu, dit l'abbé, comment, dans l'ancienne Loi, Moïse a vu un buisson tout embrasé du haut en bas ? Plus le buisson brûlait et plus les feuilles étaient vertes[26]. Ne sais-tu pas que Notre Seigneur est aussi puissant ici qu'il l'était là-bas. » Les moines restèrent en ce lieu jusqu'à ce que fût passée la fête de Noël et ils se séparèrent après l'octave de l'Epiphanie.

Et le jour de la saint Hilaire[27], saint Brendan reprit la mer avec ses moines, selon la volonté de Dieu. Ils ramèrent vigoureusement, le cœur gros, la mer les ballottait fort. Depuis ce moment jusqu'à bien avant dans le Carême, ils ne virent pas de terre à l'horizon. Le jour des Rameaux, alors qu'ils scrutaient l'horizon, il leur sembla enfin apercevoir une sorte de nuage au loin. Les moines s'en étonnèrent, se demandant ce que cela pouvait être. « N'ayez crainte, dit saint Brendan, vous êtes venus en ce lieu auparavant, c'est là que demeure notre bon intendant qui nous a fait beaucoup de bien au paradis des oiseaux et sur l'île des brebis. » Leur bateau se dirigea vers cette île où ils arrivèrent le Jeudi Saint après beaucoup d'épreuves et de découragement. Leur intendant vint joyeusement à leur rencontre, les salua et baisa les pieds de saint Brendan puis de chacun des moines et dressa ensuite la table pour le souper car c'était l'heure et ensuite il leur lava les pieds à tous pour respecter les rites du Jeudi Saint[28]. Ils célébrèrent le Jeudi saint à cet endroit et y restèrent tout le Vendredi Saint jusqu'à la veille de Pâques. La veille de Pâques, leur intendant leur ordonna de rejoindre leur coracle et de passer le jour de la Résurrection sur le dos du poisson et, après la Résurrection, de cingler directement vers le paradis des oiseaux où ils avaient été auparavant.

[26] Exode, 3, 2.
[27] 13 janvier.
[28] Voir note 16.

Ces saints moines repartirent, forts de la grâce de Dieu, de sorte qu'ils arrivèrent rapidement au grand poisson. Comme ils accostaient, ils trouvèrent leur chaudron tel qu'ils l'avaient laissé sur son dos l'année précédente. Seigneur Jésus-Christ, qu'un tel animal soit resté parfaitement immobile et ait souffert que des hommes marchent sur son dos et fassent ce qui leur plaisait. Les moines restèrent toute la nuit sur le dos du poisson et y chantèrent matines et vêpres et, quand vint le jour, ils chantèrent tous la messe sur le dos de cette grande bête qui ne bougeait pas plus qu'une pierre. Après que la Résurrection eut été célébrée avec beaucoup de solennité et que les moines eurent chanté leur messe, vers le soir, ils reprirent le chemin de leur coracle et arrivèrent ce même jour au paradis des oiseaux. Dès que les oiseaux les virent venir, ils se mirent à chanter tous ensemble de belles mélodies pour les accueillir comme s'ils chantaient none et celui qui leur avait parlé auparavant les rejoignit aussitôt. Le battement de ses ailes était joyeux, il les salua très aimablement. « Vous devriez, leur dit-il, honorer Notre Seigneur Jésus-Christ de tout votre cœur. Il vous a donné ces quatre lieux pour vous y reposer, pour célébrer le Jeudi Saint avec votre bon intendant, et ensuite la Résurrection sur le dos du poisson et demeurer ici, avec nous, ces huit semaines jusqu'à la Pentecôte et, ensuite, de la Nativité jusqu'à la Chandeleur, sur l'île d'Ailbe. Et il vous faut aller sur le grand Océan où vous souffrirez beaucoup, et vous subirez des épreuves tout le reste du temps jusqu'à ce que s'achèvent les sept années de votre voyage. Alors Dieu vous révélera la Terre Promise où il vous permettra de rester quarante jours dans l'allégresse. Puis vous retournerez sans rencontrer le moindre obstacle dans le pays d'où vous venez et vous y terminerez votre vie. » Ces bons moines restèrent au paradis des oiseaux jusqu'à la Trinité. Leur intendant les rejoignit et ils furent dans l'abondance. Il leur apporta beaucoup de victuailles et de boissons comme il l'avait fait auparavant, en chargea leur bateau et les laissa partir ainsi.

Les saints moines embarquèrent à nouveau et partirent là où Dieu voulait les envoyer et, parce que la grâce de Dieu était sur eux, ils n'en naviguaient que mieux. Un jour, ils se trouvèrent pris dans une grosse tempête et virent un énorme serpent marin affreux qui fonçait sur leur bateau, il crachait de l'écume brûlan-

te de sa bouche et de ses narines, il était ballotté comme une maison sur les flots et les poursuivait à vive allure. À chaque souffle, il soulevait des vagues plus hautes que leur bateau devant lui, et se propulsait si vite, poitrail en avant, que les moines étaient terrifiés et imploraient grandement Jésus-Christ et aussi saint Brendan. Il poursuivait le bateau avec une telle vigueur qu'il s'en approchait de plus en plus. Alors qu'il les avait presque rattrapés et qu'ils ne donnaient pas cher de leur vie, un autre serpent venu de l'ouest nagea rapidement vers eux et fut aux prises avec ce serpent malveillant, le frappa avec force et finit par déchirer son corps en trois morceaux[29]. Il repartit ensuite d'où il était venu. Les moines remercièrent Jésus-Christ et leur joie fut grande.

Ces humbles moines naviguèrent si longtemps sur l'océan qu'ils mouraient presque de faim, ils avaient épuisé leurs réserves. Alors survint un petit oiseau portant une grosse branche chargée de raisins d'un rouge éclatant qui se dirigea directement vers eux. Il donna les raisins à saint Brendan, qui se dérida quelque peu à cette vue[30]. Ils en mangèrent pendant quatorze jours et en furent tous parfaitement rassasiés. Lorsqu'ils eurent mangé tous les raisins et qu'ils furent à nouveau torturés par la faim, ils virent, non loin d'eux, une île regorgeant de victuailles. Elle était couverte de beaux arbres et chaque branche tellement chargée des raisins qu'ils avaient mangés auparavant qu'elle touchait terre. Saint Brendan descendit du navire, il prit de ces fruits et les porta à ses frères. Ils en mangèrent durant quarante jours. Peu de temps après arriva un griffon qui vola vers eux et les attaqua, eux et leur embarcation, cherchant à les tuer[31]. Les moines se mirent à pousser des cris de terreur et crurent leur dernière heure venue quand vola très rapidement vers eux un petit oiseau qui leur avait si souvent parlé au paradis des oiseaux. Lorsque saint Brendan l'aperçut, il en eut grande joie. Ce petit oiseau frappa le griffon et lui asséna des coups

[29] La traduction littérale serait « poisson » et non « serpent ». Symbole de la lutte du Bien et du Mal et finalement de la victoire du Bien. C'est aussi l'illustration d'une croyance très répandue en l'existence d'un serpent de mer et de monstres marins mettant en danger la vie des navigateurs.

[30] S'agit-il d'une description du continent américain que des Celtes auraient découvert bien avant Christophe Colomb ?

[31] Le griffon est l'image du démon.

très vigoureux. Au premier coup qu'il lui donna, il lui arracha les yeux et frappa si fort cette bête malfaisante, qu'elle tomba à la mer[32]. Ce que Dieu a décidé de protéger, rien ne pourra l'anéantir.

Les moines repartirent afin de poursuivre leur voyage et ils prenaient toujours du repos dans l'un de ces quatre endroits. Ils célébrèrent solennellement la fête de saint Pierre en mer et mêlèrent leurs voix pour chanter la messe[33]. Ils arrivèrent à un endroit où la mer était si claire qu'ils distinguaient tout ce qui s'y trouvait jusqu'au fond de chaque côté du bateau. Le fond leur parut couvert de milliers de poissons au point qu'on ne voyait rien d'autre que ces poissons endormis. Les moines prièrent saint Brendan de parler doucement afin de ne pas réveiller les poissons de peur qu'ils ne brisent leur bateau. « Qui êtes-vous, dit saint Brendan, de quoi avez-vous peur ? Vous avez été heureux sur le dos du plus gros de tous les poissons et vous avez allumé un feu sur son dos et le faites tous les ans. » Le saint homme chanta d'autant plus fort à none. Les poissons se réveillèrent à ce chant et se mirent à remonter à la surface et à accompagner le bateau, par milliers. Ils étaient si nombreux de chaque côté qu'on ne voyait plus l'eau de la mer et ils entourèrent totalement le bateau, sans toutefois l'approcher, pendant tout le temps que les moines chantèrent la messe jusqu'à ce qu'ils aient terminé et quand la messe fut dite, chacun repartit de son côté[34]. Celui qui veut voyager peut voir de grandes merveilles. Le vent était fort et très violent et poussa rapidement le bateau pendant sept jours sur cette mer de cristal, de sorte qu'ils voyaient aussi distinctement dans la mer que sur terre. L'homme de bien s'en émerveilla beaucoup et remercia Dieu pour ce présent.

[32] Nouvel épisode de la lutte du Bien et du Mal et de la victoire du Bien. Cet épisode fait songer au combat de David et Goliath, Ier Samuel, 15, 40-54.
[33] Le 29 juin.
[34] Cet épisode est un lieu commun de l'hagiographie médiévale et fait penser à saint François d'Assise parlant aux oiseaux.

Alors se mit à souffler un vent du sud qui les poussa pendant huit jours vers le nord, droit vers le nord, sans qu'ils sachent vers quelle destination[35]. Ils aperçurent au loin, face au nord, une terre très sombre, de noires fumées s'en échappaient comme si elle abritait des ateliers de forgerons, leur bateau s'y dirigea[36]. Ils entendirent alors le sifflement des soufflets et un grondement semblable au tonnerre au point que saint Brendan eut très peur et s'empressa de se signer. Un démon malfaisant et horrible finit par en sortir et les dévisagea à travers la fumée et les flammes avant de repartir aussitôt. Les moines étaient terrifiés. Cet être malfaisant poussa un cri que l'on entendit au loin. Alors arrivèrent en grand nombre de tous côtés, d'autres créatures semblables munies de pinces et de marteaux incandescents, toutes couraient vers le rivage en direction du bateau. Ne pouvant approcher davantage, les démons se mirent à hurler et à lancer leurs crocs en feu en direction des moines tant et si bien qu'on ne voyait que des flammes et n'entendait que le grondement du feu et, quand ces crocs retombaient, la mer semblait être, elle aussi, enflammée. Ils lancèrent leurs crocs à tour de rôle tout autour du bateau et aussi dans la mer, mais aucun ne put les atteindre. Voyant qu'ils ne parvenaient à rien, ils finirent par repartir et il leur sembla alors que toute l'île brûlait, que la mer était embrasée et que d'épaisses colonnes de fumée en sortaient. Une odeur pestilentielle et des nuages de fumée s'en dégageaient et les poursuivirent très longtemps. Quand les moines furent assez loin pour ne plus voir ce spectacle, ils entendirent néanmoins les hurlements des démons qui pleuraient si piteusement. « Que vous semble-t-il, dit saint Brendan, était-ce là un moment agréable ? Nous ne viendrons plus ici, c'était le puits de l'enfer et les démons espéraient bien profiter de l'occasion que nous leur offrions, que Jésus-Christ soit loué, ils n'ont pas eu de chance. »

[35] Le Nord serait le pays de la mort, du froid, de la nuit. Les deux îles infernales sont situées au nord tandis que Brendan rencontre Paul, l'ermite, en direction du sud et que son voyage se poursuit en direction du sud.

[36] Cette terre est une terre volcanique de l'Extrême Nord que René-Yves Creston (*op.cit.*, p. 138) situe en Islande. Le forgeron a ici un aspect redoutable. Son atelier est sous terre, il travaille le métal extrait de la terre même, il manie le feu souterrain, il appartient à l'enfer. Dans la mythologie germanique, les esprits mauvais étaient représentés sous les traits de forgerons et de cyclopes.

Le vent du sud soufflait toujours et emportait le coracle. Une montagne leur apparut au loin, face au nord, une lourde fumée incandescente et une odeur nauséabonde s'en échappaient. Les flammes montaient très haut, tel un mur de feu. S'ils avaient connu beaucoup de tourments dans l'endroit précédent, il y en avait plus encore ici. Un des moines se mit à pleurer et à hurler pitoyablement car son heure était venue et il ne pouvait la différer plus longtemps. Il se jeta du bateau dans la mer et courut rapidement sur les flots vers cet horrible brasier, poussant des cris et des hurlements pitoyables qui faisaient peine à entendre. "Hélas, dit-il, malheur à moi, voici ma dernière heure venue, j'ai été heureux avec vous et je ne peux plus revenir vers vous, maudite soit celle qui m'a porté et le jour où je suis né et le père qui m'a conçu car, à présent, je suis perdu. » Les démons s'approchèrent alors de lui. Ils se saisirent du malheureux, le maltraitèrent horriblement et le jetèrent dans les flammes. Il comprit en cet instant ce que saint Brendan avait dit en partant, il lui manquait en quelque sorte la grâce pour amender sa vie. Cette montagne était un tel brasier qu'ils ne voyaient rien que du feu et des flammes, même quand ils s'en furent éloignés.

Alors le vent tourna au nord et les dirigea vers le sud, il souffla sept nuits dans cette direction, ils naviguèrent pendant tout ce temps droit vers le sud et finirent par apercevoir un solide rocher au milieu la mer qui déferlait souvent sur lui pour s'en éloigner à nouveau et le laisser à découvert. En approchant, ils remarquèrent autre chose, en effet, quand la mer se retira, ils virent, assise au sommet du rocher, une malheureuse créature nue et torturée. Un drap était attaché au-dessus d'elle par deux fourches, la partie inférieure atteignait son menton, le vent l'agitait et quand l'eau se retirait et que le vent cinglait, le drap qui pendait au-dessus de lui frappait le malheureux en plein dans les yeux. Les vagues le fouettaient aussi par devant et par derrière, jamais créature ne fut plus malheureuse. Saint Brendan demanda à cet homme, au nom de Dieu, de lui dire qui il était et quelle faute il avait commise contre Dieu et pourquoi il se trouvait là. « Je suis, dit-il, une malheureuse créature, le misérable Judas, qui a vendu Notre Seigneur pour quelques deniers et qui étais avec lui sur terre. Ce n'est pas ici l'endroit où je devrais être, mais Notre Seigneur me permet

de trouver en ce lieu mon paradis, comme vous le voyez, non pas pour le bien que j'ai fait mais uniquement par Sa bonté et Sa miséricorde. En effet, quelque souffrance que je subisse, j'en aurais mérité davantage, car j'ai le triste privilège de demeurer et de brûler nuit et jour dans la montagne en feu que vous avez tous vue. J'y étais l'autre jour quand votre frère y est arrivé et a été emmené pour subir les tourments et son triste sort. L'enfer eut alors tant de joie à sa venue qu'il a émis les immenses flammes que vous avez vues de loin. Ainsi fait-il toujours lorsqu'une âme y arrive pour la première fois. Par la grande miséricorde de Notre Seigneur, on m'amène ici, j'y suis en effet le dimanche et le samedi soir, je reste ici jusqu'au dimanche soir et j'y suis aussi pour la Nativité jusqu'à l'octave de l'Epiphanie et aussi du début de Pâques jusqu'à la Pentecôte. J'y suis également aux fêtes de Notre Dame car elle est pleine de compassion et tout le reste de l'année, je suis en enfer avec Pilate et Hérode, Anne et Caïphe, et je peux maudire le moment où je suis né[37]. Mais je vous adjure, pour l'amour de Dieu, de trouver un moyen pour que je puisse rester ici cette nuit jusqu'au lever du soleil et me protéger des démons qui vendront bientôt me chercher. » Saint Brendan répondit : « Avec la grâce de Dieu nous allons te protéger. Dis-moi maintenant quel est ce drap qui pend là-haut. » « Quand j'étais sur terre, dit Judas, et que je portais les deniers de Notre Seigneur, j'ai donné ce drap à un lépreux, mais il ne m'appartenait pas. Il avait été acheté avec les deniers de Notre Seigneur et de nos frères et parce que je l'ai donné pour l'amour de Dieu, il me protège maintenant, car rien de ce que l'on fait pour autrui n'est perdu. Mais, parce que c'était le bien des autres, comme ma raison me l'a fait comprendre, bien qu'il pende ici, il me fait plus de mal que de bien car il me frappe douloureusement dans les yeux et me fait très mal. On peut voir ici ce qu'il advient quand on donne ce qui appartient aux autres comme le font chaque jour de nombreux riches qui prennent injustement çà et là ce qui appartient aux pauvres et ensuite font l'aumône. Ce qu'ils font pour l'amour de Dieu ne sera pas perdu, mais se transformera pour eux en souf-

[37] Si l'on en croit l'imagination populaire et la religion celtique, par la miséricorde de Dieu, les damnés ont quelque répit dans leurs peines.

france quand ils y penseront[38]. Les fourches aussi, que vous voyez suspendues, je les ai données aux prêtres sur terre et c'est pour cela qu'elles sont ici, car on retrouvera bien tout ce qui aura été fait pour l'amour de Dieu. La pierre sur laquelle je suis assis, qui me permet de me trouver au-dessus des flots, je l'ai trouvée sur un chemin où elle n'avait pas lieu d'être, je l'ai jetée dans un profond fossé afin que les gens puissent le traverser. J'ai fait quelques rares bonnes actions dont je peux parler, mais pas suffisamment pour ne pas être ici ou en enfer. » Quand arriva le dimanche soir, les démons surgirent dans un tourbillon au milieu de clameurs sauvages pour emmener en enfer cette pauvre créature. « Arrière, dirent-ils, homme de Dieu, éloigne-toi, tu n'as rien à faire ici, laisse-nous prendre notre compagnon et le conduire rapidement en enfer car nous n'osons pas rencontrer notre maître avant de l'y avoir ramené. Éloigne-toi de lui et ne nous fais pas obstacle car il est temps pour lui. » « Je ne vous fais pas obstacle, dit saint Brendan, mais, si vous ne partez pas d'ici, Notre Seigneur Jésus-Christ interviendra, Lui qui a plus de pouvoir que moi. » « Comment oses-tu, dirent les démons, prononcer Son nom devant lui, ne l'a-t-il pas trahi et vendu pour qu'Il soit mis à mort ignominieusement ? » Saint Brendan répondit : « En Son nom, je vous ordonne de ne lui faire aucun mal cette nuit avant demain matin. » Alors les démons se mirent à crier et à pousser des hurlements horribles et ils s'enfuirent. Judas le remercia de manière déchirante, c'en était peine à voir. Le lendemain matin, dès le lever du jour, les démons arrivèrent dans un tourbillon, poussant des clameurs affreuses et lui adressant d'amers reproches. « Éloigne-toi, dirent-ils, homme de Dieu, maudit soit le moment où tu es venu dans ces parages et où nous t'avons trouvé ici. Notre maître nous a fait terriblement souffrir toute cette nuit parce que nous n'avions pas ramené ce misérable. Mais nous allons bien nous venger, il va en subir les conséquences, car nous allons doubler sa peine pendant six jours. » Le malheureux tremblait tellement que cela fait pitié rien que d'en parler. Les démons le saisirent cruellement et l'emportèrent en enfer. Mais saint Brendan leur interdit

[38] En effet, donner le bien d'autrui est pire que de ne rien donner du tout. Il est juste alors que de fausses bonnes actions causent des souffrances supplémentaires.

au nom de Notre Seigneur de l'accabler de tourments plus grands à cause de cette nuit là.

Saint Brendan et ses moines reprirent la mer et naviguèrent encore trois jours, droit vers le sud, là où il plut à Notre Seigneur de les envoyer. Le quatrième jour, ils aperçurent une île au loin, face au sud. Saint Brendan soupira tristement lorsqu'il vit cette île. « Paul l'ermite habite sur cette île que j'aperçois, il y vit depuis quarante ans sans nourriture. » Lorsqu'ils arrivèrent à cette île, ils y pénétrèrent tous et l'ermite, un vieillard, vint rapidement à leur rencontre. Ses cheveux et sa barbe descendaient à ses pieds et recouvraient entièrement tout son corps. Il ne portait pas d'autres vêtements, ses membres étaient diaphanes. Saint Brendan le regarda et se mit à soupirer tristement. « Hélas, dit-il, je suis moine depuis si longtemps et je vois à présent un homme qui mène la vie d'un ange. » « Tais-toi, dit l'ermite, Dieu a fait davantage de merveilles pour toi car il t'a révélé ses mystères bien plus qu'à quiconque, et si un moine vit du labeur de ses mains toi, tu vis de la grâce de Notre Seigneur et de ses bienfaits. J'étais moine dans le monastère de saint Patrick et je gardais son cimetière, là où se trouve son purgatoire[39]. Un jour, un homme est venu vers moi, je lui ai demandé qui il était et il m'a répondu : « Je suis ton père abbé, ne crains rien. » « Nul autre que saint Patrick n'est mon abbé », ai-je répondu. « C'est moi, dit l'autre, tu ne dois pas avoir peur de moi. Demain, lève-toi dès l'aube, rends-toi sur la grève, tu y trouveras un bateau qu'il plait à Dieu de t'envoyer. Monte dans cette embarcation et pars en mer, elle te mènera à un endroit où tu demeureras. » Je me levai de bon matin pour accomplir ce saint commandement. Je partis vers la mer et trouvai incontinent cette embarcation, je montai à son bord et elle partit directement. Le septième jour, Notre doux Seigneur m'envoya sur cette île. À peine avais-je mis pied à terre, que le bateau s'éloigna en direction du lieu d'où il était venu. Ainsi abandonné, j'allais seul sur cette île, sans aucun réconfort quand une loutre s'avança vers moi sur ses pattes postérieures. Entre ses pattes de devant elle m'apportait une barre de fer et une pierre pour allumer mon feu et

[39] Voir le *Purgatoire de saint Patrick*.

du poisson en abondance[40]. Cette loutre repartit aussitôt, je m'empressai d'allumer le feu et, au nom de Dieu, j'y fis cuire le poisson qui me dura trois jours. Et tous les trois jours la loutre revenait me voir et m'apporter ma nourriture qui me suffisait pour trois jours. Par la grâce de Dieu, tous les dimanches, de la pierre dure jaillissait de l'eau que je buvais et avec laquelle je me lavais les mains. Quand j'eus vécu ainsi trente ans, apparut la source que vous voyez ici. Cela fait quarante ans maintenant que je vis de cette source et j'avais cinquante ans quand je suis venu ici. J'ai aujourd'hui cent vingt ans et toutes ces années se sont passées à faire la volonté de Dieu. J'attends maintenant la mort, quand il plaira à Dieu de me l'envoyer, quand Il voudra que j'aille à Lui et que je quitte cette terre. Emporte avec toi de cette eau, autant qu'il t'en faudra, et pars rapidement sur la mer car tu n'es pas parvenu au terme de ta route. Tu navigueras quarante jours en mer et ensuite tu célébreras la Pâque comme tu l'as fait depuis longtemps. Tu repartiras ensuite vers la Terre Promise et tu y séjourneras tout au plus quarante jours, puis tu retourneras dans ton propre pays. » Les deux hommes de bien se quittèrent alors avec tristesse.

Le saint homme reprit rapidement la mer et navigua face au sud quarante jours entiers, pendant tout le temps du Carême. Ils arrivèrent la veille de Pâques chez leur intendant qui les accueillit avec grande joie, comme il l'avait fait à plusieurs reprises. Il les conduisit au grand poisson où ils arrivèrent la veille de Pâques et y restèrent jusqu'au lendemain matin. Ils y chantèrent matines et la sainte messe. Le poisson commença à bouger quand la messe fut dite, emportant les moines avec lui et il nagea très rapidement et dangereusement, les moines étaient terrifiés. C'était une chose étonnante pour qui l'avait vue, qu'une bête aussi grande que tout un pays se déplaçât ainsi. Elle emmena tous les moines au paradis des oiseaux, les y déposa sains et saufs et s'en alla à nouveau. Les moines furent très heureux d'arriver sur cette île et y demeurèrent en paix jusqu'après la Trinité. Comme maintes fois

[40] La loutre apparaissant et disparaissant a valeur initiatique. Elle apparaît à Paul au début de sa vie érémitique, puis est remplacée par la source, origine de la vie intérieure et de l'énergie spirituelle.

auparavant, leur intendant leur apporta alors suffisamment de victuailles qu'il déposa dans le bateau puis il partit avec eux où il plaisait à Dieu de les envoyer.

Ils naviguèrent quarante jours cap vers l'est[41]. Après ces quarante jours, il commença à grêler fort, un brouillard très sombre les enveloppa longtemps[42]. « Réjouissez-vous, dit l'intendant, et soyez dans la joie car je sais que maintenant vous êtes proches de la Terre Promise. » Lorsqu'ils sortirent de ce brouillard épais et purent voir autour d'eux, ils se trouvaient dans le plus beau pays qui pût exister sur terre, si clair et si lumineux qu'ils en eurent beaucoup de joie. Cette terre était couverte d'une multitude d'arbres lourds de fruits, des fruits en abondance sur chaque branche. Les pommes étaient toutes bien mûres, comme si c'était la période de la cueillette[43]. Ils parcoururent cette terre en tous sens pendant quarante jours et ne purent en découvrir l'extrémité. La clarté était toujours plus grande, jamais ils ne virent d'obscurité. Ils n'avaient trouvé nulle part ailleurs tant de clarté et de lumière. L'air y était toujours doux, ni trop chaud, ni trop froid. Le bonheur qui fut le leur, nul ne peut le décrire. Ils arrivèrent à un grand fleuve limpide, ils n'osaient le traverser, mais de l'autre côté, ils purent apercevoir une terre merveilleuse dont ils ne voyaient pas la fin. Alors, comme Notre Seigneur l'avait décidé, un jeune homme d'une très grande beauté vint vers eux, on n'en pourrait voir de plus beau. Il les salua chacun par son nom et les embrassa tous. Il honora beaucoup saint Brendan et lui prit la main. « Voici, dit-il, la terre que vous avez cherchée partout et que vous recherchez depuis très longtemps, mais Notre Seigneur a voulu que vous patientiez afin de vous révéler ses secrets sur le grand Océan[44]. Chargez votre bateau de ces fruits car vous ne pouvez

[41] L'est est le pays de la renaissance. Pour les premiers chrétiens, c'est à l'est que se trouve le paradis, alors que l'enfer est à l'ouest.

[42] Le brouillard symbolise une phase de l'évolution, la période transitoire entre deux états. Il précède les révélations importantes.

[43] Selon la tradition celtique, la pomme est « un fruit de science, de révélation » (Chevalier, *op. cit.*, p. 776).

[44] La Terre Promise ne se découvre qu'après une longue quête au cours de laquelle le vieil homme se déleste de tout ce qui l'encombre pour se vêtir d'humilité, reconnaître sa fragilité, élever son âme et s'en remettre à Dieu seul.

rester en ce lieu plus longtemps. À présent, tu dois retourner dans ton pays, tu quitteras bientôt ce monde, ta vie touche à sa fin. Le fleuve que vous voyez ici partage cette île en deux, vous trouvez cette partie très belle et l'autre partie l'est aussi. Vous ne pouvez y aller car cela vous est interdit. Les fruits y sont toujours mûrs et il fait jour partout sur cette terre. Et quand Notre Seigneur aura appelé tous les hommes à Lui et que tous Le connaîtront et obéiront à Sa loi, Il révèlera alors cette terre à la fin du monde à ceux qui seront choisis pour être à Ses côtés avant qu'ils ne partent d'ici. » Saint Brendan et ses compagnons prirent beaucoup de ces fruits et des pierres précieuses et les portèrent dans leur embarcation. Lorsqu'ils eurent terminé, ils prirent aimablement congé et se séparèrent, puisqu'il le fallait, avec beaucoup de chagrin et de larmes et repartirent chez eux sur le grand Océan, comme Notre Seigneur le voulait. Ils mirent moins de temps pour rentrer chez eux que pour partir et quand ils arrivèrent, leurs frères en eurent grande joie. Le saint homme Brendan arriva bientôt au terme de sa vie car, après cette époque, il ne se soucia plus du monde mais vécut comme quelqu'un qui est déjà dans l'autre monde et il restait plongé dans le recueillement. Il mourut en Irlande peu de temps après ce voyage[45]. De nombreux miracles s'accomplissent aujourd'hui par son intercession et une abbaye a été construite là où son corps fut enseveli. Que Dieu nous conduise à la félicité dont jouit son âme.

[45] Brendan mourut vers 574.

[1]LE PURGATOIRE DE SAINT PATRICK[2]

Par la grâce de Dieu, saint Patrick vint prêcher en Irlande afin d'enseigner la vraie foi aux habitants de ce pays et leur faire connaître Jésus-Christ[3]. Il trouva la région tellement envahie de serpents que nul ne pouvait pénétrer à certains endroits à cause de ces reptiles sans en être immédiatement mordu. Saint Patrick supplia Notre Seigneur Jésus-Christ de délivrer le pays de ces odieux serpents et de faire en sorte qu'il n'en vienne plus jamais[4]. Notre Seigneur exauça aussitôt sa prière et aucun serpent malfaisant ne put jamais plus venir en Irlande sans y laisser la vie. Aucun

[1] Je tiens à remercier tout particulièrement Marguerite-Marie DUBOIS pour avoir bien voulu relire cette *Vie de Saint Patrick*. Je la remercie également ainsi que les personnes que j'ai sollicitées pour leurs avis concernant la traduction de certains passages dont l'interprétation appelait une discussion.

[2] Le *Purgatorium sancti Patricii* a été écrit vers la fin du XIIe siècle par un moine inconnu, frère H., qui tenait ce récit d'un certain moine Gilbert auquel Owein lui-même avait relaté son aventure. Frère H. se trouvait alors dans le monastère cistercien de Saltrey, dans le Huntingdonshire. De nombreuses copies latines et vernaculaires de ce récit ont circulé dès le Moyen-Âge. Les plus anciennes copies en langue vernaculaire ont été faites en Angleterre. Marie de France a traduit le texte avant 1200. Le British Museum possède un manuscrit du *Purgatorium Sancti Patricii* datant de la fin du XIIIe siècle (Arundel 292). Il existe d'autre part un manuscrit datant du XVe siècle, le *Tractatus de Purgatorio Sancti Patricii*, à la Bibliothèque de l'université d'Utrecht (MS N° 173 (I.H.17)).

[3] Fils de Calpurnius, décurion, et de Concessa, d'origine franque, Patricius est né vers 387 à Bannaven Taberniae, dans l'estuaire de la Severn, comté de Glamorgan, au pays de Galles. Lors d'une incursion irlandaise après le départ des Romains en 411, Patricius est emmené en Irlande comme esclave d'où il s'enfuit en 411 pour se retrouver au monastère de Lérins dirigé par Honorat, futur évêque d'Arles. Il y réapprend le latin et s'initie au droit breton. Il retourne au pays de Galles en 414 et y reste jusqu'en 416, date à laquelle il est certain que Dieu lui a confié pour mission l'évangélisation de l'Irlande. Il se rend d'abord à Auxerre, centre de formation des futurs prêtres. Il y restera de 416 à 432, y sera ordonné prêtre par saint Germain, puis le pape Célestin Ier le consacre évêque, le chargeant de créer son diocèse en Irlande. Patrick arrive en Irlande vers Pâques 432 et y restera jusqu'à sa mort, le 17 mars 461. L'Irlande est alors devenue catholique.

[4] Le serpent est le symbole du mal. Le fait que saint Patrick ait pu chasser les serpents du pays manifeste le pouvoir du christianisme, vainqueur du mal.

arbre de ce pays, pas plus que la terre de ce pays, ne supportent le moindre venin où que ce soit, aucun serpent malfaisant ne s'y aventure qui ne soit aussitôt sans vie, sauf un minuscule triton, sans queue par surcroît. Notre Seigneur fit de toute l'Irlande une nation d'une totale intégrité et d'une grande vertu pour l'amour de saint Patrick, l'entende qui peut.

Un homme juste s'était fait voler un mouton. Saint Patrick en eut connaissance et déclara que celui qui avait pris l'animal devait le rapporter. Cet homme de bien répéta souvent cette injonction à l'église, mais le mouton ne réapparut pas pour autant. Un jour de fête, alors que les fidèles étaient rassemblés à l'église, saint Patrick déclara que, s'il se trouvait parmi eux quelque morceau du mouton en question, il devait bêler parmi toute l'assemblée. Il se mit alors à bêler au milieu de l'assistance dans le ventre de celui qui avait volé l'animal si bien que le larcin ne put être celé plus longtemps. Le fripon fut tout honteux que l'on sache qu'il était un voleur. On l'identifia, il demanda pardon et devint un homme intègre et loyal.

Saint Patrick avait l'habitude de s'incliner devant toutes les croix qu'il rencontrait sur son chemin. Un jour qu'il s'en allait prêchant dans le pays et qu'il s'inclinait devant chaque croix qu'il apercevait, il en oublia une qui pourtant était placée bien en évidence pour qu'on la voie et, par conséquent, il ne s'inclina pas devant elle. Ceux qui l'accompagnaient s'en étonnèrent en leur for intérieur et lui demandèrent pourquoi il ne voulait pas s'incliner devant la croix qui était à côté de lui. Le saint homme regarda autour de lui et demanda où se trouvait cette croix. Il ne pouvait la voir et restait là tout songeur. Les gens étaient très surpris et pensaient qu'il avait perdu la raison, quand une voix venue des profondeurs de la terre leur parla ainsi : « Ne vous méprenez pas sur le saint homme qui ne voit pas cette croix ; n'en soyez pas surpris car c'est à cause de mes péchés que mes ossements sont ici en ce lieu où j'ai été enseveli et d'où je vous parle pour excuser ce saint homme. J'étais un païen quand j'étais sur terre, mon âme est aujourd'hui en enfer. Croyez-moi, c'est parce que mes ossements sont si près de la croix qu'il ne l'a pas vue. »

Alors que le saint homme parcourait le pays afin de prêcher la Parole, il arriva à un endroit sauvage et désert qui ne produisait aucun fruit. On avait beau y semer et y planter toutes sortes de choses, rien ne poussait. Saint Patrick demanda avec insistance à Notre Seigneur de lui en faire connaître la raison. Il traça un cercle dans la terre avec son bâton et il se forma tout autour de ce cercle un trou si profond que les gens en eurent grande peur. Le saint homme ne savait pas ce que c'était mais un ange lui dit qu'il y avait là une entrée du purgatoire duquel les hommes pourraient se méfier[5]. Des âmes s'y trouvaient pour expier les péchés qu'elles n'avaient pas expiés sur terre avant de quitter cette vie et quiconque y entrait, qu'il soit mort ou vif, ne devait connaître d'autre purgatoire avant le jour du jugement, et devait ensuite aller au ciel s'il était bon et bienveillant mais, s'il était méchant ici-bas, aller en enfer pour toujours. Notre Seigneur toucha le bâton de saint Patrick de sa propre main et, par ce purgatoire, il chercha à faire entendre son messager. Ce bâton se trouve toujours en Irlande, conservé avec dévotion et tenu pour une précieuse relique, sinon ce serait maltraitance. À l'endroit où se trouve ce purgatoire, saint Patrick construisit un monastère qui subsiste encore et il y établit une règle qui, elle aussi, existe encore. Il fit ensuite fermer la fosse avec grand soin afin que personne n'y pénètre. Cette fosse se trouve dans le cimetière, devant la façade Est de l'église, à l'Est exactement quand on s'éloigne du maître autel. Elle est entourée d'un mur épais, la porte est solidement verrouillée et le prieur en garde soigneusement la clé afin que personne n'y entre. Au temps de saint Patrick, il était fréquent que des pécheurs y pénètrent en grand nombre, par la suite également, mais peu en ressortaient[6].

[5] Cette fosse se trouverait à Station Island, un des îlots du Lough Derg, un lac situé dans le comté de Donegal, au nord de l'Eire actuelle. L'entrée du Purgatoire est donc localisée, et cela est un élément nouveau dans les récits sur l'Au-delà de l'époque.

[6] Dès le temps de Patrick, en effet, des pèlerins se rendaient à cette fosse, devenue lieu de pèlerinage. Le pèlerinage au Puits de St Patrick dure trois jours occupés par la prière et les dévotions dans le jeune et les mortifications. Il fut interdit à plusieurs reprises : par le pape Alexandre VI, en 1497 ; par les *lords-justices* d'Irlande en 1632 et par la reine Anne, en 1704 et en 1747. (Jean MARCHAND, *L'autre monde au Moyen-Âge*, Paris, 1940, p. IX). Au début, les pèlerins y venaient pour faire pénitence pendant quinze jours, puis ce temps fut réduit à neuf jours et n'est plus aujourd'hui que de trois jours. La pénitence consiste essentiellement en prières, jeûne et une veille de vingt quatre heures.

Et ceux qui en revenaient racontaient ce qu'ils avaient vu, comme cela a été consigné par écrit dans le monastère et comme on le raconte en privé. La tradition rapporte que tout homme qui entre dans cette fosse, y pénètre pour expier ses péchés, si Notre Seigneur lui en donne la grâce. Il doit d'abord confesser ses fautes à l'évêque de ce lieu et lui demander l'autorisation de suivre cette voie pour amender sa vie. L'évêque l'en dissuadera et cherchera à lui faire entendre raison et lui dira que nombreux sont ceux qui pénètrent dans la fosse mais que rares sont ceux qui en reviennent. Et s'il persiste dans sa résolution en dépit de tout ce qu'il lui aura dit, l'évêque lui écrira un billet pour le prieur de ce lieu. Celui-ci, à son tour, lui parlera longuement pour l'inciter à renoncer à son entreprise, mais lorsqu'il constatera sa ténacité et son refus de le croire, les prêtres, en grande procession, l'accompagneront à la fosse, et si rien ne peut alors modifier sa détermination, ils le conduiront à l'église où ils lui diront de s'agenouiller et il y restera quinze jours à prier. La procession repartira, comme il se doit, et reviendra au lendemain de ce laps de temps, et si, alors, il ne revient pas, ils s'en retourneront avec beaucoup de tristesse et de chagrin, sûrs qu'il ne reviendra plus[7].

Or, il advint au temps d'un certain roi[8] que l'on apprit un événement fort étonnant et merveilleux concernant un chevalier du nom d'Owein[9]. Ce chevalier se rendit en confession auprès de l'évêque et, rempli de tristesse et de chagrin, il se prit d'un grand repentir pour ses péchés. L'évêque commença par lui faire de sérieuses remontrances, lui disant qu'il avait mal agi et qu'il avait été un très grand pécheur pour se comporter aussi mal et qu'on ne pourrait lui infliger tous les tourments qu'il méritait. Le chevalier en avait le cœur gros, il soupira tristement et pleura

[7] Le pardon s'obtenait après avoir confessé ses péchés à un évêque auquel était exclusivement réservé ce rôle, et après avoir fait pénitence. L'absolution était en effet la dernière étape.

[8] Etienne de Blois, roi d'Angleterre, 1135-1154, petit-fils de Guillaume le Conquérant, opposé à l'emperesse Mathilde, épouse de Henri V, empereur d'Allemagne, puis de Geoffroi V Plantagenet. Elle avait été désignée par Henri Ier pour lui succéder, mais Etienne de Blois usurpa le trône. L'auteur s'adresse à des gens pour qui ce nom n'est pas étranger et situe ainsi son récit dans le temps.

[9] Pour certains, Owein était d'origine allemande. Selon le moine de Saltrey, il serait irlandais.

amèrement, disant : « Je suis l'homme le plus corrompu de la terre et j'ai commis ce qu'il y a de pire et pour cette très grande faute je dois faire pénitence. Puisque de tous les hommes je suis, hélas, le plus coupable, je vais faire la pénitence la plus dure que l'on puisse imaginer, je vais me vêtir de la grâce de Dieu et en son nom je vais entrer au purgatoire de Saint Patrick, quoi qu'il m'arrive[10]. » « Oh, mon ami, dit l'évêque, calme-toi, pourquoi parles-tu ainsi ? À Dieu ne plaise que tu fasses jamais pareille folie. Il en revient bien peu de ceux qui s'aventurent là- dedans. Dieu te garde de faire une telle chose et de détruire ton corps et ton âme. Entre en religion et restes-y jusqu'à la fin de tes jours. Ainsi tu répareras parfaitement ta faute et Dieu t'enverra sa grâce ». « Vraiment, messire, dit le chevalier, ne prenez pas tant de peine car je ferai ce que j'ai décidé et que Dieu fasse de moi selon sa volonté car j'ai mérité plus de tourments que je n'en aurai jamais. Pour cette raison, dites ce que je dois faire, par ma foi, je le ferai. » L'évêque parlementa fort pour le faire changer d'avis, mais pour finir, quand il vit que c'était totalement inutile, il rédigea sans plus tarder un billet pour le prieur de l'endroit afin qu'il fasse de lui ce qu'il convenait de faire d'un tel homme. Le prieur parlementa assez fermement et invoqua suffisamment de raisons pour que, s'il parvenait à changer sa résolution, il revienne sur sa décision. Mais toutes ses exhortations demeurèrent vaines et, en fin de compte, le chevalier dit que pour rien au monde il ne voulait renoncer à suivre cette voie périlleuse. Le prieur le prit par la main et le mena à l'église où il s'agenouilla et implora la grâce de Notre Seigneur par des jeûnes et des prières. Il y resta quatorze jours à implorer la grâce de Notre doux Seigneur et le quinzième jour, les moines ainsi que d'autres prêtres et clercs se rassemblèrent autour de lui en procession pour célébrer l'office. Ils chantèrent une grand messe pour lui et implorèrent Dieu avec insistance. Pour finir, ils lui donnèrent le corps et le sang de Notre Seigneur, l'aspergèrent d'eau bénite et dirent leurs prières. Portant la croix et en procession, ils le conduisirent à la fosse, chantèrent solennellement les litanies et emportèrent de l'eau bénite et tous imploraient l'aide

[10] L'on pensait que la mortification et les épreuves subies volontairement permettaient d'obtenir le pardon des péchés et la rémission des peines de l'enfer.

de Dieu[11]. Le prieur ouvrit la porte de la fosse et, devant eux tous, il lui dit : « Mon ami, voici la voie que tu as décidé de suivre. Mais, si tu voulais te ranger à notre avis, tu abandonnerais ce dessein et rachèterais tes fautes d'une autre manière, selon la grâce que Dieu te donnera, car, de tous ceux qui ont pénétré auparavant dans cette fosse, il en est peu qui soient revenus ici, mais ils ont été perdus corps et âme par suite de tourments et d'épreuves. » « Certes, messire, dit le chevalier, vous avez beau parler, ce chemin je le prendrai au nom de Dieu pour expier mes méfaits et pour l'amour de Celui qui nous a rachetés si chèrement. Priez tous pour moi, je Lui confie mon corps et mon âme et, en Son nom, j'entre à présent dans cette fosse. » Il se signa puis y pénétra et recommanda tout son être à Dieu. Le prieur l'aspergea d'eau bénite et verrouilla à nouveau la porte.

Le valeureux chevalier partit courageusement et résolument par un chemin creux sous terre et s'en remit à Dieu. Il ne voyait rien à cause de l'obscurité mais néanmoins il n'eut pas la moindre peur tant qu'il lui sembla voir la lumière très loin derrière lui. Il avançait vaillamment et arriva près du plus beau champ qui put exister et qu'il découvrit au bout du chemin. Il y pénétra tout heureux ; au milieu de ce champ se trouvait le palais le plus majestueux et le plus magnifique que l'on pût imaginer. Le temps n'était pas très clair, comme si la nuit tombait. Il resta un moment à contempler ce chef-d'œuvre. Il n'y avait pas de murs pleins, mais, tout autour, des piliers et des arches bien travaillés qui faisaient penser au cloître d'un couvent. Il y pénétra au nom de Dieu et s'y assit seul. Il regarda tout autour de lui, de tous côtés, et contempla cet ouvrage ingénieux. Tandis qu'il admirait les lieux, entrèrent à une extrémité douze hommes vêtus de blanc, très beaux et gracieux, tonsurés de frais[12]. Ils le saluèrent aimablement, s'assirent majestueusement et installèrent le chevalier parmi eux. L'un d'eux qui semblait être leur prieur parla alors d'une voix douce et calme : « Mon ami, béni soit Dieu qui t'a inspiré un tel désir. Qu'Il te permette d'accomplir ce que tu as entrepris. Mon ami, tu sais que

[11] La pénitence d'Owein est publique, comme cela se devait à l'époque.
[12] Allusion aux douze tribus d'Israël.

tu as choisi cette voie à cause de tes péchés, il te faudra donc être persévérant et ne changer d'avis en aucune façon, sinon tu seras perdu corps et âme et tu iras à ta ruine, car, dès que nous serons partis d'ici, les démons malfaisants et pleins de malice se presseront aussitôt en grand nombre autour de toi dans cette demeure pour te tourmenter et te faire souffrir, et te promettre bien pire encore. Mais aussi, ils te promettront grande joie si tu t'attaches à leur loi et s'ils peuvent te séduire par leurs promesses et tu iras alors, c'est certain, à ta perte corps et âme. Mais si tu restes ferme dans la foi et si tu penses à Jésus-Christ et ne te laisses pas détourner de Lui par de belles promesses ou sous l'effet des tourments, tu seras lavé de tous les péchés que tu as commis et tu verras toute la joie dans laquelle vivent les justes et les tourments que connaissent les méchants pour leurs mauvaises actions. Mais, quelle que soit l'épreuve que tu subis, je te conseille de penser à Dieu et, quand les démons te tourmenteront beaucoup, implore la miséricorde de Jésus et sa grâce et si tu es inébranlable dans ta foi, ils ne te maltraiteront pas davantage. Nous te confions à Jésus-Christ, je te conseille de suivre nos conseils. »

Et ensuite, le chevalier ignora ce qu'ils étaient devenus ; il resta assis, soupirant amèrement. Il demeura longtemps seul, implorant la toute puissance de Dieu et s'armant de saintes prières pour lutter contre le démon. Il supplia avec insistance le Saint Esprit de ne pas l'abandonner et attendit le moment où les démons viendraient l'assaillir. Alors qu'il était assis ainsi, attendant l'heure du combat et invoquant le nom de Dieu, lui parvint, venant de tous côtés, une clameur lugubre et pitoyable, comme si le monde entier éclatait et se brisait. Il lui sembla aussi que si tous les animaux du monde avaient été rassemblés et poussaient tous des cris aussi horribles que possible, ils n'auraient pu, à eux tous, produire une clameur aussi épouvantable. S'il n'avait pas autant mis son amour et son espoir en Jésus-Christ, il serait devenu fou immédiatement et en aurait perdu l'esprit.

Les démons surgirent alors, innombrables et horribles, bouche béante et grimaçante, l'air lugubre. « Mon ami, dit l'un d'entre eux, tu as bien fait, nous devrions tous te rendre grâce car trop peu d'hommes se comportent comme toi, tous veulent attendre

la fin de leur vie pour se décider à venir ici, et encore le font-ils contre leur volonté, mais toi tu viens de ton vivant et de ton plein gré. Tu mériterais une récompense et une immense reconnaissance pour nous livrer ton corps et ton âme de ton vivant. Vraiment, nous serions ingrats de ne pas te récompenser rapidement. Cependant, parce que tu as bien voulu venir chez nous de ton propre chef, si tu veux goûter maintenant encore d'autres joies sur terre, il te suffit de nous faire le serment que tu resteras à notre service et nous t'y reconduirons sain et sauf ce même soir. Tu auras beaucoup de joies dans la grand salle et dans la chambre, car nul homme n'a autant de plaisir en ces lieux que ceux qui nous appartiennent. Tu seras noble et de haut rang, on t'honorera et, quand tu mourras, tu viendras chez nous et il en sera pour toi aussi bien que pour nous. »

Le chevalier pensait toujours à Jésus Christ, il ne voulait en rien changer son dessein, ni sous la menace ni pour de belles promesses, et il restait assis sans mot dire. Lorsqu'il ne voulut pas leur promettre de venir chez eux, ils en restèrent bouche bée, lui firent d'horribles grimaces et se mirent à allumer un grand feu[13]. Ils lièrent les mains et les pieds du chevalier, le jetèrent dans les flammes et se mirent à le déchirer avec des crocs de fer et des piques. Devant l'extrême urgence, le chevalier cria aussitôt d'une voix forte : « Jésus-Christ, viens maintenant à mon secours et protège moi de mes ennemis ». À peine eut-il prononcé ces paroles que le brasier s'éteignit, il n'en resta pas une étincelle et les démons cessèrent de le harceler. Il remercia Notre Seigneur et fut d'autant plus intrépide en constatant ce prodige, il craignit d'autant moins les démons qui étaient si près de lui. Toutes ces créatures poussaient des cris hideux maintenant qu'elles n'avaient plus aucun pouvoir sur lui et s'enfuirent de ce palais, emmenant le chevalier.

[13] Comme le souligne Jacques Le Goff (*Un autre Moyen-Âge*, La Naissance du Purgatoire, Paris, Quarto Gallimard, p. 1007), le froid a pratiquement disparu de ce Purgatoire . Alors qu'il était l'un des éléments constituants de l'Au-delà, il ne s'applique à présent qu'au vent glacial. Le feu est à la fois « un châtiment, une purification et une ordalie » (Le Goff, La naissance du purgatoire, *op. cit.*, p. 827).

Les démons le jetèrent brutalement à terre et le tirèrent par les pieds et les mains, très loin et très longtemps, lui sembla-t-il[14]. Ils finirent par l'amener dans un endroit désert, un lieu si noir et si sombre qu'il ne distinguait rien d'autre que les démons qui l'entraînaient et qui étaient si nombreux autour de lui. Il y soufflait une brise légère qu'il entendait à peine, mais elle était si pénétrante et si froide qu'il crut en mourir. Elle lui transperçait le corps et l'âme, au point qu'il aurait souhaité plus que tout au monde que cette épreuve fût terminée. Dans ce froid, ils le traînèrent droit vers le nord-est lui sembla-t-il, là où le soleil se lève en été quand les jours sont le plus longs. Lorsqu'ils parvinrent à ce qui lui parut être le bout du monde, ils se dirigèrent à travers une large vallée vers le sud, vers l'endroit où le soleil se lève au milieu de l'hiver. Le chevalier était entraîné sans ménagements et souffrait de mille manières. Il lui sembla alors entendre au loin, devant lui, comme des cris, de tristes lamentations et des hurlements pitoyables et, plus ils approchaient, plus les cris étaient pitoyables. Les diables l'entraînèrent si longtemps qu'il eut l'impression d'être tout à côté de ces lamentations. Ils parvinrent à un champ inculte, aucun ne pouvait l'être davantage, il était si vaste que l'on ne pouvait en voir la fin[15]. Ce champ était plein d'hommes et de femmes nus, de tous côtés, allongés de tout leur long, ventre contre terre, pieds et mains étendus, fermement maintenus au sol par des clous de fer rougis à blanc, bien enfoncés dans le sol[16]. Ces malheureuses créatures étaient tellement torturées par le fer et le feu et poussaient des cris et des hurlements si déchirants que c'était peine à entendre. Elles imploraient merci d'une voix lamentable, mais personne ne voulait les entendre. De douleur, elles mangeaient la terre froide et se mordaient aussi la langue. Les démons couraient tout autour d'elles, et sur elles aussi, et les piquaient de

[14] Mis à part une montagne, le voyage du chevalier dans l'au-delà se fait essentiellement sur un plan horizontal, il est entraîné d'un champ à l'autre, mais sur une surface plane.

[15] L'immensité de ce champ et des autres lieux vise à souligner le grand nombre de personnes qui se trouvent au Purgatoire, lieu de pénitence de ceux qui ne sont ni tout à fait bons, ni tout à fait mauvais. Elle marque également la difficulté à apporter des précisions sur ce lieu.

[16] Les morts qui se trouvent dans ce purgatoire ont un corps, conformément à l'imaginaire médiéval et c'est ce corps que l'on va torturer, il ne s'agit nullement de souffrances morales.

leurs crocs pointus, causant mainte blessure profonde. Hélas, pourquoi ne sommes nous pas suffisamment avisés en ce monde pour expier nos péchés avant d'arriver au purgatoire et de rencontrer ces esprits malins, car les méchants sont au purgatoire tout comme en enfer, et y seront, quoi qu'on dise, jusqu'au jour du jugement. Tandis que ces créatures souffraient ainsi, les diables lui dirent : « Tu souffriras aussi à moins que tu ne renonces à ton dessein et suives nos conseils. » Comme il ne le voulait nullement, ils le jetèrent à terre pour le tourmenter comme les autres et le clouer solidement au sol. Mais il implora à nouveau Jésus-Christ alors qu'il souffrait beaucoup et aucun de ces méchants ne put le faire souffrir davantage.

Voyant qu'ils ne pouvaient faire ce qu'ils voulaient, les démons le traînèrent dans un autre champ où la détresse était plus grande encore[17]. Il était plein d'hommes et de femmes étendus à terre de tout leur long, pieds et mains fermement maintenus au sol par des clous de fer rougis à blanc et solidement enfoncés ; des serpents ardents rampaient sur eux, certains les enserraient si étroitement qu'il lui sembla qu'ils ne pouvaient qu'éclater, tant ils les enlaçaient. Certains étaient installés sur eux, leur rongeant la chair, et, de leurs dents pointues et brûlantes, leur déchiraient le ventre et la poitrine. D'autres se servaient de leur langue effilée pour leur lacérer le cœur, d'autres piquaient, d'autres enserraient, d'autres encore rongeaient et mordaient. Des crapauds aussi, d'une laideur affreuse, étaient assis sur leur poitrine et les mordaient partout de leur grande bouche pour leur arracher le cœur. Les esprits malfaisants couraient également beaucoup autour d'eux et ils lacéraient les malheureuses créatures de leurs crocs et de leurs fouets. Tourmentées et soumises à de telles souffrances, elles criaient et hurlaient pitoyablement, mais tout cela ne servait à rien. Les démons se saisirent du pauvre chevalier et voulurent le tourmenter lui aussi, mais, après qu'il eut invoqué Jésus-Christ, ils n'y parvinrent pas.

[17] Les peines sont proportionnelles aux fautes commises. Si l'auteur ne peut donner de précisions sur les lieux parcourus par le chevalier, il est en revanche prolixe lorsqu'il s'agit de décrire les tourments des malheureux qui s'y trouvent.

Alors les démons s'emparèrent de lui et le conduisirent vers le troisième champ. Il y vit de malheureuses créatures étendues à terre de tous côtés, en proie à de grands tourments et toutes transpercées de partout par autant de gros clous qu'il en pouvait tenir sur leur corps, au point que l'on n'aurait pu trouver un endroit vide, grand comme le bout du doigt, où il n'y eût pas de clou. Un vent pénétrant venait s'ajouter aux autres tourments et soufflait si fort sur tous ces êtres qu'ils avaient l'impression d'être en feu à chaque souffle. Les démons couraient de l'un à l'autre et, avec force hurlements, leur lacéraient la chair. Ces malheureuses créatures étaient tellement torturées et soumises à un tel supplice qu'elles avaient beau crier pitoyablement, on avait du mal à les entendre, car elles étaient tellement accablées qu'elles ne pouvaient que gémir comme quelqu'un qui va mourir. Leurs cris leur restaient dans la gorge car les nombreux tourments avaient épuisé leurs forces, ce qui n'avait rien d'étonnant, étant donné qu'elles étaient anéanties[18]. Les démons s'emparèrent du pauvre chevalier, le jetèrent à terre et jurèrent de le transpercer de clous parmi tous ces malheureux s'il ne changeait pas d'avis. Mais il implora Jésus-Christ et invoqua Son saint nom et les démons n'eurent aucun pouvoir pour l'humilier davantage.

Ils le prirent et le conduisirent au quatrième champ plein de soufre incandescent dont les étincelles volaient très haut. Dans ce champ, il vit tous les tourments imaginables, Des malheureux pendaient à des chaînes de fer ardentes, certains par les bras, d'autres par les pieds, et un grand nombre étaient suspendus par le cou au dessus de gros feux de poix et de soufre. Certains pendaient à de gros crochets qui leur traversaient les yeux, ou, pour d'autres la gorge, et d'aucuns étaient suspendus très haut, un crochet dans chaque oreille, ou dans leurs parties privées ou encore dans la tête, si bien que tous auraient préféré plus que tout au monde pouvoir quitter cette vie. Certains aussi rôtissaient sur des plaques de fer, d'autres étaient embrochés comme des oies sur des broches

[18] Toutes ces créatures sont incapables de réagir, elles ne peuvent que subir. Les démons ont le monopole de l'action, ce sont eux qui manipulent les autres. Le Goff parle de « gesticuleurs » et de « gesticulés » (L'imaginaire médiéval, *op. cit.*, p. 562).

de fer, d'autres encore étaient étendus sur le dos, la bouche grande ouverte. Les démons chauffaient du plomb et du cuivre qu'ils leur vidaient dans la bouche. Il ne pouvait imaginer aucun tourment qui ne se trouvât là. Il lui sembla qu'il voyait aussi beaucoup de personnes qu'il avait connues sur terre. Les démons le jetèrent au milieu de ces tourments, parmi les autres, mais il implora Jésus-Christ et fut aussitôt délivré.

Les démons conduisirent alors notre pauvre chevalier dans un autre lieu. Il y découvrit une horrible roue avec de très longs rayons. Une partie pendait vers le sol et l'autre était en l'air. Il constata que, tout autour, elle était hérissée de pointes. Ces crocs et ces pointes étaient en fer solide et de malheureuses créatures y étaient suspendues partout. La roue était en feu et sentait le soufre. Les êtres qui y pendaient étaient aussi un vivant brasier. Les démons avancèrent aussitôt et lancèrent leurs crocs de chaque côté de cette malheureuse roue et la firent tourner très vite de sorte que, des créatures qui y étaient suspendues, on ne voyait que des jambes en feu, tant ils faisaient tourner cette roue rapidement, et ces créatures criaient et hurlaient de douleur, chacune là où elle se trouvait. Hélas, pourquoi les hommes ne veulent-ils pas prendre conscience de leurs méfaits avant de quitter ce monde où ils pourraient les racheter par des tourments légers alors que là ils doivent, hélas, expier si amèrement leur conduite ignoble. Les démons se saisirent du pauvre chevalier, le jetèrent sur la roue et le firent tourner rapidement avec les autres malheureuses créatures, mais il invoqua Jésus-Christ et fut aussitôt délivré. Les démons regardaient tout cela avec tristesse.

Pleins d'amertume, ils s'emparèrent du chevalier et le conduisirent plus loin. Ils le traînaient, grimaçaient, hurlaient et criaient fort. Il vit une grande maison qui se dressait devant lui, immense et très large. Il crut mourir, tant la puanteur et la chaleur qui s'en dégageaient étaient insupportables. Il résista et hésita à s'en approcher à cause de l'odeur. « Il te faut avancer, dirent les démons, tu ne dois pas rester ici. Une maison de bains, voilà ce que tu vois, et tu vas y entrer et te baigner avec d'autres et tu ne t'enfuiras pas de là. » Il entendait les malheureux qui s'y trouvaient crier bien pitoyablement et hurler de tous côtés. Le chevalier entra dans la

maison avec ces horribles démons. Il prêta grande attention à tous les supplices qu'il y découvrit, car cette maison était pleine de fosses et de cavités, contenant toutes d'horribles tourments, aucune n'en était dépourvue. Elles étaient remplies de plomb en ébullition, de plomb et de soufre, de cuivre et d'autres supplices affreux, tous bouillants. De malheureuses créatures s'y trouvaient plongées, le corps immergé et au supplice. Certaines y baignaient des pieds à la tête, et d'autres étaient immergées jusqu'aux yeux, certaines jusqu'au nez et d'autres à la bouche, ou jusqu'au cou ou encore jusqu'à leur pauvre poitrine, et elles expiaient chèrement leurs péchés. Certaines y trempaient jusqu'au nombril et d'autres encore plus bas ; d'autres encore y étaient debout jusqu'aux genoux et criaient et pleuraient lamentablement. Quelques unes y plongeaient les deux pieds, d'autres un seul, mais toutes criaient douloureusement et toutes pleuraient. « Tu vois à présent, dirent ces diables, où tu vas aller, à moins que tu ne veuilles tenir un autre discours et venir immédiatement à nous. » Ils le prirent et le jetèrent dans l'une de ces fosses, il invoqua vite Jésus et remonta aussitôt sans le moindre mal, il ne voulut pas s'attarder.

Fous de colère, les démons l'entraînèrent aussitôt plus loin encore et l'amenèrent au sommet d'une très haute montagne où régnaient tristesse et tourments[19]. Lorsqu'il se trouva au sommet, il regarda autour de lui. Il s'étonna de la multitude de gens qu'il vit là haut et fut surpris de ne pas retrouver en cet endroit tout ce qu'il avait vu auparavant. Tous ceux qu'il voyait étaient assis sur leur tombe et s'y agrippaient, tremblants de peur. Dans la partie sud de la montagne, à basse altitude, coulait une eau profonde, à l'odeur nauséabonde, plus froide que ne l'est la neige. Le vent du nord soufflait si violemment qu'il eut l'impression qu'il lui déchirait la chair. Ces pauvres êtres restaient assis ainsi, tournant le dos au vent, tremblant et frissonnant de peur et d'une douleur intense, et attendaient, comme on dit, leur heure pour mourir. « Ah, dit l'un des démons, tu ne sais pas de quoi il s'agit, mais à moins que tu n'abandonnes ta résolution au plus vite, tu vas le

[19] La présence d'une montagne est héritée de la mythologie germanique. La montagne est rarement présente dans l'Au-delà celtique. (Le Goff, La naissance du Purgatoire, *op. cité*, p. 905)

savoir bien vite, crois moi. » À peine eut-il fini de parler qu'un coup de vent envoya tous ces malheureux en bas, dans les eaux profondes. Le vent du nord les jeta à terre et, en un tourbillon, il envoya tous ces êtres et le chevalier dans ces eaux. Il ne pouvait exister plus grand supplice que celui que connurent alors ces créatures avec le froid intense et les odeurs nauséabondes, mais nulle ne pouvait y échapper. Lorsque le chevalier connut le terrible supplice de ces eaux, il se mit à implorer Jésus Christ qui l'abandonnait bien rarement, et il en sortit aussitôt, sans difficulté, mais les pauvres créatures y restèrent avec leur détresse et leur tristesse, car dans ces eaux qui étaient si froides et sentaient si mauvais, elles faisaient surface pour s'enfoncer à nouveau, leur supplice n'était jamais terminé. Les démons couraient aussi sur les eaux comme l'homme le fait sur terre et quand l'un de ces malheureux tentait d'en sortir en s'aidant des mains ou des pieds, ils l'y replongeaient aussitôt de sorte qu'aucun n'en échappait. En ce lieu, étaient sur chacun d'eux grand malheur et peine profonde.

Les démons s'en allèrent immédiatement plus loin et se saisirent à nouveau de ce pauvre chevalier. Ils l'entraînèrent dans un lieu désolé où il n'était jamais venu. Ils s'arrêtèrent au dessus d'une fosse très large et très profonde de laquelle s'échappait une fumée incandescente et nauséabonde, au point que le chevalier fut incommodé par l'odeur fétide qui l'entourait. Il vit de malheureuses créatures incandescentes jaillir de cette fosse, dans cette fumée méphitique, comme des étincelles jaillissent du feu, et ensuite y retomber, quand elles ne pouvaient plus tenir[20]. Il se sentit défaillir à cause de la chaleur qui s'en dégageait et sut alors que dans la terre se trouvaient beaucoup de souffrance et de tourments « Eh, tu te demandes, dirent les démons, par quel prodige naît cette exquise fumée qui souffle ici et quelle est la fosse qui se trouve là dessous. C'est dans cette fosse que se trouve notre demeure car c'est la fosse de l'enfer et, parce que tu l'as bien mérité, tu vas vivre ici, car tous ceux qui nous servent bien doivent y pénétrer

[20] Cette fosse ouvre sur l'Enfer, dans lequel se trouvent ceux qui sont « irrécupérables ». C'est le seul moment durant tout son voyage où le chevalier fait l'expérience d'une descente suivie aussitôt d'une remontée.

et, si tu y es avec nous, tu y seras pour toujours. C'est pourquoi nous te conseillons de changer d'avis et de nous rendre hommage ici et nous te reconduirons sain et sauf par le chemin que tu as pris pour venir, et, sur terre, pour toi aussitôt s'ensuivront richesses et joies toute ta vie car nous y pourvoirons toujours pour toi comme il se doit . » Quand le chevalier eut repoussé leurs promesses comme il l'avait fait maintes fois auparavant, ils se jetèrent au fond de la fosse et l'entraînèrent avec eux. A mesure qu'ils descendaient, celle-ci s'élargissait et tous les autres tourments qu'il avait vus auparavant n'étaient rien en comparaison de ce qui existait ici. Le chevalier était tellement incommodé par la mauvaise odeur et tous les tourments, qu'il en oublia de penser à Jésus-Christ. « Je n'ai jamais vu autant de supplices », pensait-il, sentant qu'il était sur le point de rendre l'esprit. Mais, parmi tous ses tourments, Notre Seigneur lui envoya finalement sa grâce et il pensa à Jésus-Christ et l'implora avec force. Une bouffée de fumée surgit aussitôt et un souffle puissant projeta le chevalier et de nombreuses autres créatures bien au dessus de la fosse. Le chevalier tourbillonna dans ce souffle comme tournoient et tournillent les étincelles. Il finit par atterrir sur le bord de la fosse. Il resta là à regarder autour de lui, comme pris de folie, à cause des tourments qu'il avait connus ; il ne savait pas comment il avait échoué là. Après qu'il fût resté un bon moment seul à cet endroit à examiner les alentours, une multitude de nouveaux démons surgit de la fosse et l'entoura. Il ne les avait jamais vus auparavant. Ils le dévisageaient d'un air horrible et ricanaient. « Pourquoi restes-tu ainsi tout seul, dirent-ils, viens avec nous. Que t'ont dit nos amis, que ceci est la fosse de l'enfer ? C'est faux, mais tu vas savoir où se trouve cette fosse. Tu ne sais pas que c'est notre droit de mentir toujours davantage afin de tromper les hommes par nos mensonges, mais il pourrait en être autrement. Nos amis t'ont menti en te disant que ceci était la fosse de l'enfer mais nous allons à présent t'y conduire et nous voulons te dire la vérité. »

Les démons entraînèrent le chevalier plus loin ; il souffrait d'être trimbalé ainsi et aurait préféré plus que tout au monde en finir avec la vie. Ils arrivèrent à un très grand fleuve, très profond et très large. Un épais brouillard d'une odeur nauséabonde, une odeur de soufre et d'autres pestilences se dégageait de ces eaux, une odeur

si forte telle qu'il n'en avait jamais connue et il eut toutes les peines du monde à rester sur la rive. Un pont était jeté au dessus du fleuve, il n'aurait pu y en avoir de plus petit, la fumée était si épaisse tout autour de ce pont qu'il avait du mal à le voir. « Voilà, dirent ces affreux démons, nous t'affirmons que sous cette eau très profonde se trouve la fosse de l'enfer et tu vas la voir de suite car tu vas de nouveau poursuivre ta route et traverser ce beau fleuve sur ce pont. » Ils entraînèrent à nouveau le pauvre chevalier, le traînèrent sur le pont et le firent avancer malgré lui avec force tourments. Ce pont avait en effet trois particularités, la première était sa position si élevée que l'on avait peur d'y marcher et que le vertige s'emparait de vous à la vue d'un spectacle aussi effrayant. La seconde était son étroitesse, telle que l'on pouvait difficilement y poser le pied sans tomber aussitôt en bas ; la troisième était son manque de rigidité si grand que personne n'aurait pu y marcher sans glisser et tomber à l'eau et qu'il n'avait jamais été très sûr. Ces trois choses causèrent grande peur au pauvre chevalier car le pont était étroit, glissant et élevé, il ne le protégerait pas et ne l'empêcherait pas de glisser à n'importe quel endroit et de tomber en enfer. Il y fut amené de force et contraint d'y marcher[21]. Personne n'avait jamais connu crainte comparable à celle qu'il éprouva alors et il songea immédiatement à Jésus Christ qui l'avait déjà sauvé si souvent et invoqua Son saint nom afin qu'il vienne à son secours à ce moment et l'aide à avancer plus courageusement. À mesure qu'il avançait, il lui sembla être plus hardi et il reprit courage et, plus il avançait, plus le pont s'élargissait. Il devint si large qu'une voiture aurait pu y passer en cas de besoin et si grand que deux voitures auraient pu se croiser sans problème. Cependant le chevalier avançait résolument, avec l'assurance d'un chef. Les démons se tenaient sous le pont, ils le virent avancer rapidement et constatèrent que, de tous les tourments qu'ils lui avaient infligés, aucun ne pouvait le vaincre. Ils se dirent qu'il ne servait à rien de le pourchasser davantage. Ils se mirent alors à pousser une clameur hor-

[21] Le pont, symbole à la fois de l'épreuve et du passage, permet de passer d'une rive à l'autre. On notera le caractère périlleux de ce passage, qui est purification et permet d'accéder au paradis en passant au-dessus de l'enfer. Seuls les justes peuvent le traverser, si un méchant s'y aventure, il tombe dans le fleuve fétide.

rible et à pleurer tristement au point que les hurlements qu'ils poussaient le terrorisèrent plus que tous les tourments qu'il avait soufferts auparavant, tant leurs cris étaient horribles. Ils prirent leurs crocs et leurs pinces et les lancèrent en l'air dans sa direction mais aucun ne put l'atteindre ni tomber à proximité si bien que, sain et sauf, il avança avec grande joie sur le pont et laissa derrière lui les démons remplis de chagrin et de tristesse. Ils le laissèrent aller où il voulait, ne le tentèrent plus et se cachèrent, totalement vaincus, et ils en ressentaient grand déplaisir.

Le chevalier poursuivit sa route, sain et sauf. Il remercia grandement Jésus Christ de l'avoir autrefois racheté à un tel prix et de ce que les démons ne l'avaient pas anéanti. Il traversa le fleuve en toute sécurité puis poursuivit sa route. La région qu'il traversait lui parut très plaisante et, à mesure qu'il avançait, il y trouvait plus de joie, jusqu'à ce qu'il vit devant lui un mur très élevé d'une construction magnifique. Il s'avisa qu'il n'avait jamais vu pareil chef-d'œuvre. Il vit une porte imposante dans ce mur, il n'y en avait pas de plus belle[22]. Cette porte étincelait d'or, toute incrustée de pierres précieuses, telles qu'il n'y en avait pas de plus riches. Alors qu'il s'en approchait, il se dit que sa route avait été longue. Quand il fut un peu plus près, il la contempla longuement. La porte s'ouvrit devant lui et aussitôt l'envahirent des effluves parfumées qui se répandirent partout, si bien qu'il lui sembla humer les épices odorantes du monde entier. On ne pouvait imaginer parfum semblable à la senteur suave qui se dégageait à cet endroit. Il eut le sentiment de connaître si grande joie que, bien qu'il eût été soumis à toutes les souffrances qu'il avait endurées auparavant, cela ne l'affectait aucunement. Il jeta un regard par cette porte en s'en approchant. Il ne pouvait exister lumière aussi intense, lui sembla-t-il, que celle qu'il vit alors. Lorsqu'il voulut entrer, se dirigea vers lui une superbe procession de nobles personnages portant croix, cierges et bannières chatoyantes. Ceux qui suivaient avaient revêtu de riches ornements, chacun près de son compagnon, évêques et archidiacres, moines et frères, et chacun, lui sem-

[22] La porte du Paradis terrestre.

bla-t-il, revêtu du vêtement qu'il portait sur terre. Avec la plus grande allégresse qui pût exister, ils firent fête à notre chevalier et lui donnèrent grande joie par leurs marques de réconfort et leurs chants. Lorsque ces chants joyeux furent terminés, se dirigèrent vers lui deux hommes qui semblaient être leurs supérieurs, qui le prirent par la main, le reçurent aimablement et remercièrent grandement Notre Seigneur qui lui avait donné une si grande foi qu'elle était restée inébranlable. Ils le conduisirent de ci de là et lui montrèrent tout le pays, proche et lointain. Il lui sembla n'avoir jamais vu tant de lumière et de joie car, de même que le soleil de midi éclipse la lumière d'une chandelle, de même la lumière qu'il vit alors faisait pâlir la lumière du soleil. Cet endroit était si grand et si vaste qu'il ne pouvait en voir la fin, plein d'agréables prairies et de fleurs au parfum suave, on ne pouvait en imaginer de plus parfumées, d'arbres aussi, chargés de fruits délicats qui embaumaient. Il se dégageait un tel charme de tout ce lieu qu'il songea que, s'il pouvait rester ici, il pourrait y vivre éternellement sans boire ni manger dans une joie parfaite. Il y régnait toujours la même luminosité et il ne faisait jamais nuit, il n'avait jamais vu pareille foule en aucun endroit. Les gens étaient rassemblés par congrégations qui se tenaient les unes à côté des autres puis s'attiraient l'une vers l'autre par des mélodies et des chants joyeux et autre plaisance de sorte que chacune pouvait puiser en l'autre d'autant plus de bonheur à se rassembler. Par leurs chants, ils louaient le Dieu tout Puissant qui les avait créés et, de même qu'une étoile que l'on voit scintille plus qu'une autre, de même certains d'entre eux rayonnaient plus que d'autres, mais il se dit que ce qui était le plus précieux brillait le plus et ce qu'il vit ici était plus éclatant que ce qu'il avait jamais vu en aucun pays. Chacun portait les vêtements qu'il avait portés sur terre, les moines ce qui convenait à un moine, les frères ce qui convenait à un frère. Ainsi conservaient-ils leur condition réelle, mais sous une forme bien plus resplendissante, si bien qu'il savait par leurs vêtements ce qu'ils avaient été sur terre. Certains portaient une couronne d'or, d'autres tenaient des rameaux d'or à la main. Tous remerciaient Jésus-Christ qui avait donné une foi inébranlable au chevalier dont le cœur était resté constant malgré tous ses tourments, et tous avaient l'impression que, grâce à lui, leur joie était parvenue à l'extrême. Médusé, il n'en finissait pas de contempler toute cette joie.

Lors, arriva celui qui semblait être leur chef, il parla d'une voix douce, l'accueillit avec bienveillance et remercia maintes fois Notre Seigneur de lui avoir inspiré une telle résolution et de lui avoir donné un cœur inébranlable de sorte qu'il n'avait pas changé d'avis malgré tout ce qu'il avait souffert. « Mon ami, dit-il, Dieu soit loué de t'avoir amené ici et surtout d'avoir mis ta résistance à l'épreuve et de t'avoir affermi dans ta décision. Tu as été assez éprouvé par les tourments des pécheurs et tu as racheté tes péchés, car sinon ce serait maltraitance. Tu peux apercevoir ici ce que tu désires le plus, la joie des âmes justes qui obtiennent grâce et miséricorde. Ce lieu où nous sommes, je suppose que tu ne le connais pas, c'est le paradis terrestre dans lequel Adam a été placé et dans lequel il a été créé et duquel il a par la suite été chassé à cause de son péché avant notre naissance pour être jeté dans toutes les misères du monde. Tout le bonheur que tu vois ici, il en jouissait à volonté, mais il ne le voyait pas, alors il fut chassé de ce paradis, indigne qu'il en était. Nous sommes les héritiers de son péché et nés de son sang coupable, mais ce péché nous a été remis par la miséricorde de Dieu à notre baptême. Cependant les péchés que nous avons commis sur la terre après notre baptême, nous les avons rachetés à grand prix sur cette terre ou au purgatoire, car nous tous que tu vois ici, nous en venons et nous y avons expié nos péchés et fait grande pénitence. Sinon nous n'aurions pu venir ici, comme c'est ton heureux cas, et si tes péchés n'étaient pas pardonnés, tu ne serais pas ici. Et tous ceux que tu as vu dans ces lieux de souffrance viendront chez nous ; il en vient chaque jour quand ils ont fini de faire pénitence, mais nul ne sait combien de temps il lui faudra rester en ces lieux. Et lorsque quelqu'un a un ami sur terre, c'est d'autant mieux pour lui, car les messes et autres prières ainsi que les aumônes permettent d'alléger grandement ses tourments et de mettre fin à ses souffrances d'autant plus rapidement[23]. Quand l'un d'eux vient ici, nous allons tous avec joie

[23] Les prières pour les malheureux qui sont au purgatoire, les aumônes et les messes à leur intention – *les suffrages* -permettent de réduire le temps qu'ils y passeront. Le temps du purgatoire est donc un temps variable, modulable, individuel et le purgatoire un lieu dont il est possible de sortir, contrairement à l'enfer. C'est là un élément nouveau et important, qui vient remplacer le système binaire qui existait auparavant et dans lequel ne figuraient que le ciel et l'enfer. Cet élément va modifier la manière de vivre et insister sur la responsabilité individuelle car, dorénavant, si l'on ne peut être parfait et aller au ciel, on peut du moins faire de son mieux et espérer passer le moins de temps possible au purgatoire. (Le Goff).

à sa rencontre, comme nous l'avons fait avec bonheur pour toi et nous l'emmenons aussitôt, mais aucun d'entre nous n'est cependant digne d'aller au ciel maintenant et aucun ne sait quand Notre Seigneur l'enverra chercher car, je le sais bien, tout homme qui ira au ciel doit passer par le purgatoire et ensuite par le paradis terrestre où nous sommes, tel est en effet le lot de notre espèce[24]. Nous avons été créés ainsi parce que notre premier père a perdu le paradis par sa faute pour avoir mal agi et nous aurions tous dû naître et vivre ici car Notre Seigneur a œuvré pour que nous connaissions un plus grand bonheur. Mais lorsque les hommes sont renvoyés d'ici ils y peuvent revenir avant d'aller au ciel au terme de leur vie. Et toute la joie que tu vois ici n'est rien en comparaison de la plus minime joie du ciel qui est bien plus grande. Mais tu vas avoir un petit aperçu du ciel dans un endroit tout proche d'ici. » Ils le conduisirent sur une haute montagne, l'invitèrent à lever les yeux et lui demandèrent de quelle couleur était le ciel juste au dessus d'eux. Il leur répondit qu'il lui semblait être de la couleur de l'or en fusion. Les autres dirent : « Voilà le chemin qui mène à la béatitude du ciel et voilà la porte du paradis qui se trouve à l'extérieur du ciel. Chaque jour, certaines âmes du purgatoire viennent ici chez nous et certains des nôtres partent d'ici chaque jour pour aller au ciel de sorte que notre assemblée s'accroît et décroît tous les jours, tu le vois bien. Nous ne savons pas lequel d'entre nous sera le prochain, mais c'est comme Dieu le veut. Tant que nous sommes ici, Notre Seigneur nous apporte une fois par jour des mets délicieux du ciel, des mets délicats et purs qui sont une nourriture sainte. Avant que tu ne partes d'ici, tu vas les goûter sous peu quand Dieu va nous les envoyer. » Il n'avait pas plus tôt prononcé ces paroles, que descendit du ciel une sorte de nuée brillante et scintillante qui inonda tout le pays

[24] Même si le purgatoire introduit un monde intermédiaire et nous fait passer du système binaire du Haut Moyen-Âge (ciel et enfer) à un sytème ternaire, il existe ici, en fait, quatre lieux distincts : l'enfer, le purgatoire, le paradis terrestre et le paradis céleste, comme il y a deux jugements, le jugement individuel au moment de la mort et le jugement dernier à la fin des temps. L'auteur rejoint Bède et sa Vision de Drythelm (*Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, V, 12). Bède conserve en effet un double système binaire, un enfer éternel, un enfer temporaire, un paradis éternel et un paradis « d'attente » (Le Goff, *op. cit* . p. 911).

et d'où sortit une lumière intense qui se posa sur la tête de chacun, où elle demeura plus intensément qu'autour d'eux. Elle se posa aussi sur la tête du chevalier, le pénétra aussitôt et il eut l'impression qu'elle se propulsait dans chacun de ses membres et de ses jointures. Il n'avait jamais connu pareille joie et pareil bonheur. Il en était tout abasourdi, il ne savait plus où il était, ni s'il était mort ou vif, il savait seulement qu'il était comme qui dirait dans un rêve. Seigneur, grande est la joie du ciel, comme le ressentaient tous ceux qui étaient présents, mais cette joie ne dura qu'un instant avant le retrait de la lumière et néanmoins, bien que ce fut bref, ils en étaient tous inondés. Le chevalier continua à regarder autour de lui et il découvrit sa véritable condition, il était tellement pénétré de cette sainte lumière, si délicieuse et si douce, que, bien qu'il fût vivant, il ne pensait plus et ne pensa jamais plus à la nourriture ni aux repas, il n'aurait plus jamais envie de manger tant cette lumière était belle et bonne. « Voici, dit celui qui lui avait fait découvrir tout cet endroit, voici que tu as vu une partie des bienfaits de Notre Seigneur, des tourments que les méchants subissent pour leurs méfaits et de la joie que les élus ont au paradis et aussi de la joie immense qui règne au ciel. Tu as vu qu'une fois par jour nous sommes nourris de cette joie et de cette béatitude et nous en sommes tellement rassasiés pour toute la journée que Notre Seigneur n'a pas besoin de nous en envoyer davantage. Les élus qui sont au ciel sont, sans fin, remplis d'une joie semblable et ils la possèdent à jamais et même plus encore et ce bonheur pour eux ne diminuera jamais. Quant à nous, il ne se passe pas un jour sans que nous recevions cette nourriture céleste jusqu'à ce que nous allions au ciel et quand nous y arriverons nous l'aurons éternellement. Toi, si tu veux mériter d'y aller un jour comme tu souhaites y parvenir, quand tu retourneras sur terre, et il faut que tu y retournes immédiatement car il est temps, si tu décides d'y mener une vie exemplaire, tu as pu voir ta récompense et aussi les supplices qui t'attendent si tu te comportes mal. Tu dois repartir immédiatement, va au nom de Dieu et pars en toute sécurité car les démons ne peuvent plus t'ahontir. Horrifiés, ils sont très amers et couverts de honte à cause de toi. Au nom de Dieu, poursuis ton chemin car tu ne resteras pas parti longtemps. » « Messire, pitié, dit le chevalier, je sais ce qui m'attend. Je ne veux pas partir à pied de chez vous, la détresse est partout

si grande, laissez moi rester ici avec vous car, si je vous quittais, j'ai peur que le démon ne me fasse commettre des péchés. » « Non, mon ami, répondit l'autre, calme-toi, tu vas retourner sur terre immédiatement et, là, tu pourras mettre ta décision à exécution et bien servir notre Seigneur. Tu peux être assuré de revenir à nouveau parmi nous et ensuite de t'envoler au ciel. Au nom de Dieu, repars immédiatement car il le faut. » « Hélas, hélas, dit le chevalier que vais-je faire désormais, toute cette joie que j'ai entrevue, j'en suis à nouveau privé et je vais retrouver la misère du monde. » Pour finir, ils le conduisirent tout en larmes à la porte et le firent sortir. Dès qu'il fut dehors, ils verrouillèrent la porte. Tout comme il était venu auparavant le cœur triste, il repartait, le cœur triste, par le même chemin et quand les tourments qui l'avaient torturé auparavant s'emparaient de lui, tels des démons furieux, ils s'éloignaient rapidement et n'osaient plus demeurer. Finalement le chevalier fut ramené dans le palais, où la sainte compagnie était venue vers lui ; il s'assit plein de confiance pour que Notre Seigneur lui envoie sa grâce.

Alors qu'il était assis à regarder autour de lui, entra aussitôt toute la noble compagnie qui était venue vers lui auparavant et tous l'honorèrent vivement ; ils le louèrent beaucoup et louèrent aussi Jésus, le fils de Dieu, de ce que sa foi avait si bien perduré. « Mon ami, dirent-ils, maintenant que tu as fait une si grande pénitence, sois sûr que tes péchés te sont entièrement pardonnés. Prends garde, quand tu retourneras sur terre, de mener une vie pure afin de ne jamais plus te trouver face à de telles épreuves à cause de tes péchés ou de mauvaises actions. Tu dois repartir d'ici pour rentrer chez toi dans ton pays. Le soleil se lève et il fait presque jour, à ce que je vois. Et le prieur, comme il est juste, va venir en procession à la porte pour voir si tu es revenu et, à moins qu'il ne te trouve là, il refermera aussitôt la porte et sera sûr que tu ne viendras plus et s'en retournera tristement. » Ils firent sortir le chevalier du palais et chacun le bénit et le confia à Dieu corps et âme, peau, chair et os. Il partit tristement, mais il le fallait, et, juste au moment où il atteignait cette porte, le prieur arrivait aussi vers lui en procession pour voir qui se trouvait là. Dès qu'il eut ouvert la porte, il vit le chevalier qui se tenait derrière celle-ci. Il y eut beaucoup de joie et de bonheur quand ils se retrouvèrent, ils le

firent sortir avec des chants et des prières et le conduisirent immédiatement à l'église et louèrent avec ferveur Notre Seigneur[25]. Le chevalier se jeta immédiatement à genoux devant le grand autel. Il bénit Notre Seigneur nuit et jour et resta quinze jours durant en prières et ensuite, à même la peau, il prit la sainte croix et partit pour la Terre Sainte. Il devint un saint et ne parla plus jamais du monde, mais il était toujours plongé dans le recueillement et allait toujours simplement de l'avant comme si rien ne l'atteignait. Mais il parlait souvent de tous ceux qui étaient au paradis, il disait qu'il y avait vu, lui semblait-il, des moines gris en très grande joie[26]. Il n'avait vu personne comblé d'une telle joie et de si grands honneurs. Rien d'étonnant à cela car l'ordre est noble et digne.

Maintenant que vous avez tous appris comment notre Seigneur a envoyé Sa grâce à St Patrick pour lui permettre de découvrir ce purgatoire en cet endroit et avertir les hommes d'y expier leurs fautes pour l'amour de Jésus Christ et de sa douce mère, confiez lui tous vos péchés et Dieu vous accordera de même sa grâce afin que vous alliez sans autres tourments d'ici au paradis. Que par Ses saintes plaies, Dieu nous permette d'expier ainsi nos péchés afin que nous restions peu de temps au purgatoire.

[25] Une cérémonie analogue à la pénitence publique réintègre cette fois le chevalier dans la communauté des croyants et lui donne enfin l'absolution.
[26] Les vêtements des cisterciens étaient faits de laine non blanchie.

27 JUILLET. LES SEPT DORMANTS[1]

C'est ici que commence la passion des sept bienheureux dormants dont les noms sont inscrits dans les cieux et dont le rayonnement est immense parmi les chrétiens de ce monde. Le premier d'entre eux, Maximien est le chef de ses compagnons, puis vient Malchus dont l'obéissance est grande, le troisième est Martinien, suivi de Denis, le cinquième est Jean, le vertueux, le sixième a pour nom Serapion et le septième enfin se nomme Constantin.

Dans l'année, la fête de ces sept saints est célébrée cinq jours avant la fête des moissons.

Jadis, il y a de cela bien longtemps, au temps des grandes persécutions, quand les païens étaient déterminés à étouffer à jamais la radiance de la chrétienté et à en effacer tout souvenir sur terre, quand les bienheureux martyrs enduraient de grandes souffrances au nom du Christ, que le cruel Dèce[2] régnait sur tout l'empire romain et que les choses de ce monde prospéraient en ses mains, qu'il torturait les élus de Dieu, les affligeait de maint tourment et les punissait sans vergogne selon son bon plaisir – il advint alors, à une certaine période, que Dèce se rendit dans une cité du nom de Constantinople, qui était la plus grande ville de Grèce, et que, de là, il partit pour Carthage et ensuite pour Ephèse[3].

[1] La légende des sept Dormants a été introduite en Occident au VIe siècle par Grégoire de Tours qui l'aurait reçue d'un moine cyriaque (Jacques BONNET, *Artémis d'Éphèse et la légende des sept Dormants*, Paris, Geuhtner, 1977, p. 121). Elle a été reprise par Jacques de Voragine dans la *Légende Dorée*.

[2] Decius Caius Messius Quintus Valerianus Trajanus (201-251) fut empereur de 249 à 251. Il persécuta les Chrétiens en 250.

[3] Située sur la Mer Égée, Éphèse fut évangélisée par l'apôtre Paul qui y séjourna de 54 à 56. Une tradition veut que la Vierge Marie ait vécu et soit morte à Éphèse.

Après s'être rendu dans ces trois villes, il ordonna que l'on rassemblât sans tarder tous les habitants, déclarant qu'il souhaitait tenir conseil avec eux. Dès que ceux qui avaient mis leur foi en Dieu ouïrent cela, ils furent tous saisis d'une grande crainte, toutes leurs communautés se dispersèrent sans plus attendre et les saints prêtres ainsi que tous les hommes de bien furent incontinent extrêmement accablés. Quand l'empereur Dèce fit son entrée dans Ephèse en grande pompe et à grand bruit, il se sentit rempli d'un orgueil démesuré, se prenant pour Dieu. Il entreprit d'ériger des idoles dans les églises et ordonna que chacun offrît désormais un sacrifice au démon avec lui, sous peine de mort, ce que tous firent par crainte de l'empereur et nul n'osa faire autrement. Mais tous s'avilirent lamentablement, corps et âme, par ce culte rendu aux idoles. Tous les citoyens se rassemblaient chaque jour là où se trouvait l'une de ces idoles, afin d'obéir aux ordres de l'empereur et ils immolaient leurs génisses et tout leur bétail. Les païens les recouvraient de charbons ardents et les offraient ensuite au démon ; toute la ville était envahie par une épaisse fumée et une odeur de chair, comme si le brouillard s'était abattu sur elle au point qu'on n'y distinguait pratiquement rien en dehors de la fumée. Et tandis que les païens se réjouissaient devant un tel artifice du démon, ceux qui avaient mis leur foi en Dieu pleuraient et se lamentaient et, pris d'une tristesse extrême, ne cessaient de se demander pourquoi ils étaient témoins d'une détresse telle qu'ils la pouvaient voir en ce lieu et pourquoi le démon avait une telle emprise sur l'homme. Ils ne savaient que faire et ne pouvaient que verser des larmes amères à n'en plus finir, aller la tête basse et se cacher là où ils le pouvaient. Et voilà que, soudain, trois jours plus tard environ, l'empereur dépêcha ses hérauts, ordonnant de pourchasser les chrétiens avec zèle et de les arrêter partout où on le pouvait sous peine de mort. Et si l'on pouvait prouver que quelqu'un les avait protégés, cette personne était passible de mort et celui qui la dénoncerait aurait une forte récompense. Alors, stimulés par cette récompense, les hérauts suivis de beaucoup d'autres partirent à la recherche des chrétiens partout où il était possible d'en trouver et cherchèrent à plaire à l'empereur afin d'en recevoir leur récompense. Et quand ces païens trouvaient des chrétiens quelque part, ils les faisaient sortir et les chassaient devant eux tels de petites sauterelles. Ils les amenaient devant la foule qui vénérait les idoles

aux côtés de l'empereur et obligeaient les chrétiens à se livrer au diable comme ils le faisaient eux-mêmes. Certains le faisaient – tant ils étaient malheureux, car quand ils voyaient tant de tourments terrifiants, ils perdaient bien vite courage, se prosternaient et offraient un sacrifice au démon devant toute la foule, quel que soit le repentir qu'ils puissent en éprouver ensuite. Et quand les autres chrétiens qui se terraient dans la ville, ouïrent de tels malheurs, ils pleurèrent et se lamentèrent tristement et s'apitoyèrent sur les âmes de ceux qui auraient dû aller au royaume des cieux et qui s'étaient éloignés de Dieu si pitoyablement. Et ceux qui restaient inébranlables dans leur foi et qui croyaient fermement en Dieu et refusaient de renier leur Seigneur quand ils étaient amenés en ce lieu, quelles que soient les menaces des hommes, ceux-là les païens en faisaient peu de cas et les maltraitaient, leur infligeant tous les tourments possibles. Ils les écartelaient et dispersaient leurs membres comme le vent chasse la poussière de la terre, ils les éventraient tous et les coupaient en morceaux et leur sang se répandait tel un nouveau déluge. Ils suspendaient les corps décapités aux remparts de la ville et exhibaient leur tête sur des pieux en dehors des remparts à côté de celle des voleurs. Et les freux, les corbeaux et les oiseaux de toute espèce affluaient et arrachaient incontinent les yeux des bienheureux martyrs et s'envolaient ensuite à l'intérieur de la ville, de l'autre côté des remparts, pour lacérer les bien-aimés de Dieu et emporter la chair, les entrailles et les viscères de ces martyrs dans leur bec sanglant pour les dévorer.

Il eut été difficile de trouver un homme qui ne fût pas affligé à cette vue et il n'en était aucun qui, venant à passer par là, ne fut saisi d'horreur et de crainte devant les terribles calamités que l'on y voyait. La cohorte des martyrs était admirable et âpre le combat qu'elle menait contre le démon. La crainte de Dieu était manifeste et évidente dans cet acte ignoble.

Un tel combat avait lieu afin que chacun pût constater que les martyrs aimaient Dieu du plus profond de leur cœur puisqu'ils souffraient de si terribles tourments et même la mort par amour pour son Nom. Et non seulement tous ces gens pleuraient et éprouvaient de la compassion pour leurs souffrances, mais si nous

avions été présents nous aurions pu entendre et avoir l'impression (comme purent l'entendre tous ceux qui se trouvaient au milieu de l'immense foule et dans la terrible cohue quand on torturait les martyrs) que tout à coup toutes les effigies des soi-disant dieux dressées dans toute la ville se mettaient toutes à parler et à crier d'une seule voix qu'elles voulaient absolument quitter ce lieu parce qu'à cause d'elles, les saints de Dieu y enduraient de terribles souffrances. Il semblait que toutes les rues tenaient le même langage, à cause des ossements sacrés qu'on y jetait et qui jonchaient toute la ville. Et il semblait que les remparts tremblaient et vacillaient comme s'ils allaient tomber, à cause des corps sacrés qui y étaient suspendus, de toutes parts, dans toute la ville. Las! le chagrin et les pleurs n'étaient-ils pas là à leur paroxysme, les lamentations ou les larmes pouvaient-elles être pires que ce que l'on vit alors, quand ils s'emparèrent des saints et les ligotèrent, les fouettèrent et les brûlèrent, et les découpèrent tels des porcs que l'on abat et leur infligèrent tous ces tourments? Et les membres d'une famille regardaient souffrir leurs parents et les voyaient pendus en spectacle aux remparts de la ville. Et le frère voyait sa sœur souffrir et la sœur voyait son frère dans la détresse. Le père abandonnait son enfant et l'enfant reniait son père et pour finir il ne restait pas un ami qui n'eût abandonné son ami, à cause des horreurs qui se perpétraient là. Et les tortures leur étaient spécialement destinées, à moins qu'ils ne s'empressent d'offrir sans plus tarder un sacrifice aux idoles et ne renient leur Seigneur. Puis il devint impossible de se cacher plus longtemps et chacun dut, le moment venu, déclarer et proclamer ouvertement par ses actes lequel des deux maîtres il choisissait, le Dieu éternel ou le démon maudit, et dire s'il préférait fuir les tortures ou les supporter pour l'amour de Dieu.

Or, il y avait à Ephèse sept hommes de grande sainteté, fidèles à Dieu, qui furent dénoncés. Nous avons consigné leurs noms par écrit tout au début du récit de leur glorieuse passion. Ils étaient constants dans leur foi au Fils du Dieu vivant et portaient fidèlement sur leur corps le signe de sa Sainte Croix. Quand ils virent les nombreux tourments que les élus du Christ souffraient et enduraient chaque jour en son Nom, ces sept-là se lamentèrent et pleurèrent, leur visage se creusa de douleur et la beauté radieuse de

leur jeunesse se fana et disparut. Ils ne cessaient de pleurer, veillant, jeûnant ou priant. Et ils faisaient tout cela pour l'empereur, car ils avaient été auparavant très proches de lui dans sa suite. Et, chaque fois qu'ils voyaient le sinistre empereur et tous ses citoyens se rassembler pour offrir un sacrifice au démon, les sept saints partaient de leur côté, où ils le pouvaient, se prosternaient à terre et priaient Dieu de venir à leur aide, comme bon Lui semblerait. Il arriva alors que des espions se glissèrent parmi eux et les observèrent avec attention chaque fois que des poursuites avaient lieu afin de contraindre tout un chacun à offrir un sacrifice à l'idole. Ils trouvèrent alors ces sept saints, ces jeunes gens vertueux, prosternés à terre dans une chambre en train de prier Dieu, lui confiant avec tristesse leur détresse. Et ces espions, ces ennemis de Dieu, se rendirent immédiatement sans aucun scrupule auprès du souverain et lui parlèrent ainsi : « Seigneur des nations, notre Empereur vénéré, longue vie à toi dans la joie et la gloire de ton royaume ! Toi, notre Souverain très cher, tu commandes partout à tes sujets de conseiller à chaque homme d'offrir un sacrifice au grand dieu, et tout près d'ici, se trouvent ceux qui devraient être tes favoris. Ils t'ont fui et méprisent ton ordre et ils offrent chaque jour un sacrifice selon les rites chrétiens. Leur chef est Maximien et ses six compagnons sont considérés comme les plus grands de cette ville. » Quand l'empereur entendit cela, il fut très affligé et ordonna qu'on les lui amenât de suite. Ils vinrent immédiatement, tout en larmes, car leur angoisse était grande. Leur tête était couverte de poussière, mais leurs sentiments inébranlables dans leur foi au Dieu éternel. Alors l'empereur leur demanda et s'écria : « Pourquoi vous êtes-vous séparés de vos compagnons et pourquoi ne voulez-vous pas obéir à mes ordres et n'avez-vous pas apporté d'offrandes aux grands dieux ? Je vous demande maintenant et j'ordonne à chacun d'entre vous de s'y résoudre de bon cœur et de le faire sans plus tarder et sans hésitation comme je vous l'ai ordonné et comme on le fait dans tous les pays. »

Alors l'un des jeunes gens, le bienheureux Maximien, répondit à l'empereur en leur nom à tous et lui dit d'une voix intrépide : « Nous vénérons un seul Seigneur éternel, dont la puissance remplit les cieux et la terre. Nous n'offrons de sacrifices qu'à lui seul et à son Fils béni Jésus-Christ qui, pour soulager notre misè-

re, a pris notre condition humaine par l'intervention de l'Esprit Saint qui procède du Père et du Fils de manière inexplicable et sanctifie toutes les créatures. À cette Trinité indivisible, nous adressons nos humbles prières, à ce Dieu là nous apportons fréquemment des offrandes et nous Lui adressons nos supplications d'un cœur chaste et pur et notre cœur et nos lèvres proclament ses louanges. Nous lui offrons ces offrandes qui lui reviennent et nous n'en offrirons jamais à tes maudites idoles, de peur de nous salir et de nous condamner à jamais au malheur de l'enfer. Nous confions nos besoins à Dieu seul et nous lui remettons nos âmes. Nous ne le renierons jamais et le vénérerons toujours. » Quand l'empereur Dèce entendit ces paroles, il ne les condamna pas chacun séparément, mais ordonna de leur enlever à tous leur ceinturon et de les ligoter avec des liens solides et leur dit : « Puisque vous ne voulez pas offrir de sacrifice aux grands dieux, dorénavant vous ne me serez plus jamais aussi chers et aussi précieux que vous l'avez été. Mais vous serez séparés de moi et vous n'aurez plus aucun plaisir jusqu'à ce que je réitère cet ordre et alors je me comporterai plus sévèrement à votre égard et je vous ferai accuser. Il me paraît en effet peu sage que vous vous détruisiez si pitoyablement et vous anéantissez ainsi que votre jeunesse si pleine de promesses par les tortures, les souffrances et de nombreux tourments – néanmoins je ne vous fais pas décapiter. Mais je vous accorde toutefois quelque répit, afin que vous puissiez réfléchir et revenir à de meilleurs sentiments et sauver votre merveilleuse vie. »

Après leur avoir adressé ces paroles et parce qu'ils lui étaient chers, l'empereur ordonna à ses hommes de les débarrasser de leurs liens et de les laisser partir libres afin qu'ils puissent aller où ils voulaient. Et l'empereur partit pour d'autres villes où il agit de la manière dont il s'était comporté auparavant et harcela les chrétiens autant qu'il était en son pouvoir.

Alors, ayant obtenu ce répit et quelque rémission, Maximien, le saint de Dieu, et ses six compagnons, les élus de Dieu, eurent un peu de temps devant eux et terminèrent l'œuvre sainte qu'ils avaient commencée avant de comparaître devant l'empereur. Ils avaient en effet reçu une énorme fortune de leurs parents, de

grandes quantités d'or et d'argent ; ils distribuèrent le tout publiquement ou en privé pour l'amour de Dieu et le donnèrent aux pauvres, puis ils tinrent conseil entre eux et dirent unanimement : « Nous ferions mieux de nous soustraire à l'excitation de cette population. Allons dans la grande caverne qui se trouve derrière le mont Celius et adressons de ferventes prières à Dieu[4]. Et nous pourrons y demeurer en toute sécurité jusqu'à ce que l'empereur revienne dans la ville et qu'alors il décrète ce que bon lui semble et que rien en ce monde ne nous éloigne de Dieu. Qu'Il fasse de nous ce qu'Il veut, qu'avec Son aide nous puissions endurer le martyre devant l'empereur et recevoir de Lui la couronne de gloire éternelle et demeurer à jamais avec Ses Saints. » Cela dit, les sept élus de Dieu se promirent mutuellement de respecter cette décision jusqu'à la fin de leur vie. L'argent qui leur restait, ils l'emportèrent avec eux dans la caverne pour leur usage commun et ils y pénétrèrent tous et y demeurèrent longtemps. Prosternés à terre, ils priaient Dieu avec ferveur d'avoir pitié d'eux, comme Il l'entendait. Ils nommèrent alors un intendant très réfléchi et digne de confiance. Cet homme sage répondait au nom de Malchus le juste, et de lui dépendait toute leur subsistance. Il avait pour mission de leur obtenir des victuailles à tout moment et il assuma ce service avec humilité. Chaque fois qu'il se rendait à la ville, il se faisait passer pour un mendiant et s'enquérait incognito de ce qui se passait à la cour de l'empereur. Et avec toute la diligence dont il était capable, il faisait l'aumône aux pauvres et achetait de la nourriture pour ses compagnons et la leur apportait. Il leur rapportait aussi tout ce qu'il avait appris à leur sujet dans toute la ville.

Il advint que, pendant que ces évènements avaient lieu, l'empereur revint avec son armée dans la ville d'Ephèse et il ordonna aussitôt de convoquer le bienheureux Maximien et avec lui ses six compagnons afin que, tous ensemble, ils offrent un sacrifice aux démons. Alors, avec une malice incommensurable, il menaça chacun d'entre eux de tourments, mais tous restèrent fidèles et furent saisis de crainte et, sans plus tarder, chacun chercha refu-

[4] Massif montagneux appelé aujourd'hui Panajirdag.

ge là où il pouvait le trouver. Le fidèle Malchus quitta la ville sur le champ, rempli de peur et d'angoisse. Il avait quelques maigres victuailles et arriva chez ses compagnons et leur raconta tout ce que, sur un ton menaçant, l'empereur avait ordonné à leur sujet, et commandé qu'on les recherchât partout. Et eux, les saints, lorsqu'ils entendirent cela, prirent peur, ils supplièrent Dieu avec force soupirs et Lui confièrent toute leur vie. Cependant Malchus, leur serviteur, était toujours parmi eux et il leur servit avec empressement les quelques victuailles qu'il avait rapportées afin qu'ils puissent s'alimenter quelque peu et qu'ils aient d'autant plus de courage pour lutter contre le puissant ennemi et le vieil adversaire. Lorsqu'ils furent tous rassemblés et assis au milieu de la caverne pour partager leur repas, leurs yeux se remplirent de larmes et leur cœur se serra. Quand vint le soir et que le soleil se coucha, tandis qu'ils pleuraient et parlaient avec inquiétude, l'un après l'autre ils furent pris de somnolence, leur tête s'inclina et tous s'endormirent. Leurs yeux étaient lourds après toutes les larmes amères qu'ils avaient versées et ils reposèrent et dormirent avec cet immense chagrin. Mais Dieu, le Créateur tout puissant, qui est le Maître de toutes les créatures, qui pour Ses élus a autant de tendresse qu'une mère pour son enfant, Lui-même ordonna à ces sept saints de dormir ainsi en prévision des grandes merveilles qu'Il voulait accomplir ensuite, ces saints qu'Il avait l'intention de révéler plus tard au monde entier. Lui-même ordonna ainsi toutes ces choses, et les agença selon Son grand dessein, voulant qu'aucun d'entre eux ne sache comment il s'était assoupi et qu'aucun ne sache où se trouvait son âme. Toutes ces choses leur étaient inconnues, mais elles étaient connues de Dieu. Ils reposaient à même la terre et avaient glissé dans cette quiétude en confessant le nom de Dieu. L'argent qu'ils avaient dans leur bourse se trouvait également sur le sol à côté d'eux. Quand, au matin, le soleil commença à éclairer tous les hommes de ses rayons lumineux, l'empereur ordonna de rechercher diligemment tous les endroits où l'on pouvait apprendre quelque chose des saints. Alors, obéissant à l'ordre de l'empereur, tous ses partisans coururent en tous lieux, ils cherchèrent dans la campagne, demandèrent en ville, parcoururent tous les remparts, fouillèrent tous les coins et recoins où il y avait le moindre espoir les découvrir, mais nul ne put les trouver.

Le cœur triste, l'empereur s'adressa alors à ses ministres et leur dit : « La perte de mes favoris est un grand déchirement pour moi et je déplore qu'ils aient disparu si soudainement et sans laisser la moindre trace. Issus de nobles familles, ils ont assurément craint et appréhendé notre colère parce qu'ils ont refusé de nous obéir tantôt. » Puis l'empereur dit à ceux qui l'entouraient : « Cependant, chacun sait bien et je sais bien moi même, que si nous trouvons un homme qui accepte de se soumettre de bon cœur à nos dieux, tout ce dont il a été coupable auparavant, qu'il s'agisse de petites choses ou de choses graves, nous le chassons de notre mémoire comme si cela n'avait jamais existé. » Après ces paroles et beaucoup d'autres, les plus grands de sa cour s'avancèrent et accusèrent les saints devant l'empereur en disant : « Seigneur de tous les hommes de ce vaste monde, nous te prions de ne pas te laisser attrister ni peiner par ces jeunes gens, ennemis de tous les dieux, parce qu'ils ont persisté dans le mal sous ton règne, noble Seigneur, jusqu'à ce jour. Selon ce que nous avons entendu, après que tu leur aies accordé ce répit afin qu'ils puissent réfléchir, ils n'ont cessé de chercher comment ils pourraient te déplaire jusqu'à la fin. Tout le mal qu'ils avaient commencé à faire auparavant, ils l'ont accompli amplement par la suite. Ils ont soustrait de nombreux trésors à leurs parents et les ont dilapidés dans les rues de la ville et maintenant ils se cachent et se terrent dans un endroit secret afin que personne ne puisse les trouver. Si tu en décides ainsi, Seigneur, leurs familles seront aussitôt convoquées et seront impitoyablement harcelées afin que, par la torture, elles les dénoncent et les amènent. » Quand l'empereur entendit ces paroles, il se rasséréna aussitôt, il ordonna de rechercher les parents et leur dit : « Où sont ces blasphémateurs, vos misérables parents qui ont bafoué mon ordre et n'ont pas offert de sacrifice aux nobles dieux ? Si vous ne les dénoncez pas ici de suite, vous allez subir leur châtiment. » Les parents répondirent alors avec force serments, ils implorèrent l'empereur et, saisis d'une grande crainte, lui dirent : « Nous t'en supplions, Seigneur bien-aimé, daigne écouter nos paroles. Nous n'avons jamais transgressé tes commandements où que ce soit et n'avons jamais méprisé les nobles dieux. Pourquoi veux-tu, Seigneur, nous punir à la place de ceux qui ont méprisé tes ordres et dilapidé nos biens par toute la terre ? Ils ne sont pas loin d'ici, ils sont sur le mont Celius, où ils se terrent remplis

de crainte et d'anxiété, et nous ne savons pas s'ils sont morts ou vivants. » Après que, pleins d'appréhension, ils se soient ainsi disculpés, l'empereur leur dit de partir où bon leur semblait et, heureux d'avoir la vie sauve, ils s'empressèrent de disparaître de ses yeux. Et l'empereur se remit à réfléchir à ce qu'il pourrait faire subir aux Saints ou comment il convenait d'agir dorénavant à leur égard. Et comme il ne voulait pas leur faire de mal, parce qu'il devait en être ainsi, Dieu Tout puissant lui inspira ceci, bien qu'il ne soit pas digne que Dieu le visitât. Néanmoins, par les mérites de Ses saints, Il lui inspira l'idée d'ordonner que l'entrée de la caverne où ils se trouvaient soit fermée par des pierres taillées, car Dieu voulait que les saints reposent tranquillement dans cette caverne et y dorment sans le moindre dommage jusqu'à ce que, les temps étant rapidement accomplis, Il les manifesterait à nouveau aux hommes, par Sa grande puissance, pour un grand besoin. Dèce réfléchit et décida alors de faire connaître son intention et de proclamer en tous lieux : « Qu'on se rende très rapidement à la caverne où les blasphémateurs se cachent et se terrent et qu'on les y enferme vivants en bloquant l'entrée par de lourdes pierres taillées afin qu'ils ne voient plus jamais la lumière du soleil, ni ne trouvent dorénavant plaisir en notre compagnie puisqu'ils ont refusé d'observer notre commandement, mais qu'ils soient au désespoir, emmurés de tous côtés jusqu'à ce que la mort les emporte. »

Ainsi en décida l'empereur, et tous les citoyens avec lui convinrent que les saints seraient emmurés vivants dans la caverne.

Il advint alors que parmi ces gens se trouvaient deux des favoris de l'empereur. Ils lui étaient très chers et ils étaient néanmoins chrétiens en secret, l'un s'appelait Théodore, l'autre Rufin. Ils décidèrent entre eux sans que personne ne le sache qu'ils allaient consigner par écrit le calvaire de ces saints martyrs et déposer cet écrit auprès d'eux, tout juste à l'endroit par lequel on entrait dans la caverne afin que ce document demeure près d'eux en témoignage jusqu'au moment où Dieu Tout Puissant les réveillerait et les révélerait aux hommes. Ainsi tous les hommes sauraient alors par cet écrit qui étaient les saints qu'ils trouveraient dans cette caverne, quand Dieu en déciderait ainsi. Et les deux hommes per-

sévérèrent dans leur décision et firent tout ce qu'ils avaient convenu de faire. Ils se rendirent en grand secret à la caverne, et relatèrent sur une tablette de plomb le martyrologe sacré, exactement comme il s'était produit, puis scellèrent cet écrit par deux sceaux d'argent et le déposèrent dans un coffret qu'ils placèrent discrètement à côté des Saints. Ils replacèrent ensuite avec soin la pierre donnant accès à la caverne et s'en retournèrent chez eux. Et toutes ces choses furent accomplies selon le plan de Dieu.

Or donc, vers cette époque, Dèce, ce cruel empereur, mourut à l'étranger, ainsi que toute sa famille sans exception, et de nombreux autres empereurs régnèrent après lui, l'un après l'autre, goûtant le prestige de la souveraineté et les délices du pouvoir, certains étaient païens, d'autres chrétiens. Ils régnèrent de nombreuses années jusqu'à ce que Théodose, le grand empereur, fils d'Arcadius, leur succédât sur le trône[5]. Et, vers la trente-huitième année de son règne, apparut une grande hérésie parmi le peuple de Dieu et des êtres corrompus circulaient partout, entraînant les chrétiens dans cette hérésie. Ils réfutaient les croyances auxquelles tous les chrétiens adhéraient sans les mettre le moins du monde en doute, à savoir qu'au Jour du jugement tous les hommes ressusciteraient avec le corps qu'ils avaient eu sur terre et qu'ensuite chacun serait jugé selon ses mérites et serait soit condamné au malheur et aux tourments de l'enfer, ou aurait le bonheur éternel au royaume des cieux. Les hérétiques souhaitaient détruire ces croyances et les éradiquer totalement de l'Eglise du Christ. Et à l'époque où les évêques auraient dû être là pour conduire le peuple de Dieu dans la bonne voie, eux, plus que tout autre, étaient à l'origine des erreurs et faisaient naître les hérésies. Deux hommes, deux évêques, étaient les principaux instigateurs de tous ces malheurs, l'un s'appelait Théodore, l'autre Gaius. Ils ne méritent même pas que l'on mentionne leur nom dans ce récit du martyre des saints parce qu'ils troublaient l'Eglise de Dieu plus que quiconque et induisaient en erreur tout le peuple par leurs propos

[5] Theodose II, (401-450), empereur de 408 à 450, fils d'Arcadius (395-408), lui-même fils de Théodose Ier, dit le Grand, qui fit du christianisme une religion d'État.

hérétiques. Et quand Théodose, le grand empereur, entendit quotidiennement de telles folies, il en eut grande peine et pleura amèrement, déplorant en son cœur qu'en son temps la foi chrétienne disparût si lamentablement.

Certains des principaux hérétiques disaient que les hommes ne ressusciteraient jamais des morts, d'autres que le corps, qui seul est corrompu et changé en poussière et dispersé de tous côtés, ne se reconstituerait jamais, mais qu'au jour du jugement seules les âmes, sans le corps, auraient la joie de ressusciter. Ils étaient ainsi dans l'erreur avec leurs discours mensongers et refusaient tout jugement à leur esprit. Ils ne pouvaient donc penser à aucune des paroles que le Sauveur Lui-même a dites dans l'Evangile concernant la résurrection « Amen, amen, dico vobis, quia venit hora, quando mortui in monumentis audient vocem filii hominis et vivent », ce qui signifie dans notre langue : « Amen, amen, je vous le dis, l'heure viendra où les morts entendront dans leur tombeau la voix du Fils de l'homme et ils ressusciteront. »

Ce sont les paroles sacrées parmi beaucoup d'autres qui sont écrites dans les Livres saints et que Dieu Tout Puissant, par la voix de ses prophètes ou par Sa propre voix, avait dites de diverses manières à propos de la résurrection des martyrs, et pourtant toutes ces paroles étaient oubliées, les hérétiques ne les gardaient en mémoire qu'en secret et persistaient dans leur hérésie. Et la douceur des paroles de Dieu leur devenait source d'amertume, eux qui tourmentaient ainsi Son peuple. Et pour cette raison, Théodose le Grand était très malheureux et sa douleur le porta à se vêtir de vêtements grossiers et à demeurer seul, sans serviteurs dans ses appartements. Il s'y enferma et s'humilia devant Dieu, parce qu'il ne savait que croire, car ceux qui auraient dû être ses conseillers le troublaient le plus et le faisaient douter. Mais quand Dieu Tout Puisant et miséricordieux vit la grande douleur de l'empereur, Lui qui dans Sa grande bonté accueille tout homme qui Le cherche avec humilité, Il regretta aussitôt la sévérité de Son dessein et ne voulut pas le laisser plus longtemps dans cet état. Il ne voulut pas davantage que Son peuple saint demeurât plus longtemps dans cette hérésie, mais, dans Sa grande pitié, Il accorda un réconfort au bon empereur et peu après Il décida de manifester à tout son

peuple ce que chacun devait croire avec assurance. Il délivra ainsi à point nommé Sa sainte Eglise des tourments des hérétiques et, ce faisant, Il révéla à tous les hommes leur résurrection future par Son éclatante et incontestable splendeur.

Alors que Théodose, en homme magnanime et bon chrétien, faisait pleinement confiance au Dieu Tout Puissant, comme l'avaient fait avant lui un grand nombre de ses ancêtres et qu'il déplorait devant Lui son dénuement, il advint qu'à l'époque où se passaient ces évènements, Dieu Tout Puissant suscita un homme très sage qui possédait toutes les terres du mont Celius au milieu duquel se trouvait la caverne dans laquelle les sept saints étaient plongés dans le sommeil. Cet homme de bien fit construire les abris de ses bergers sur cette colline afin qu'ils puissent s'y reposer à proximité du bétail de leur maître et ainsi se protéger du froid et de la chaleur. Et ces bergers ainsi que leurs compagnons s'employèrent avec diligence pendant deux jours environ à cette tâche, sans le moindre repos, jusqu'à ce que, pratiquement épuisés, ils s'approchent de l'endroit où reposaient les sept saints. Et, sans prendre garde, ils dégagèrent soudain la pierre taillée qui était bien fixée et, à mesure qu'ils avançaient, ils trouvaient toujours une pierre scellée à une autre et ce ne fut que le deuxième jour qu'ils libérèrent la pierre donnant accès à la caverne et alors seulement, ils purent y pénétrer et en sortir facilement. Le moment arriva donc où Dieu décida que l'heure était venue de réveiller la sainte compagnie qui avait reposé dans cette caverne pendant le temps imparti. Alors Notre Sauveur, Lui qui donne vie à des enfants non encore nés dans le sein de leur mère, Lui qui par Sa puissance redonne vie aux os blanchis, Lui qui a ressuscité Lazare et l'a ramené à la vie trois jours après qu'il eut été enseveli[6], Lui-même, de Son propre chef, les sortit miraculeusement de leur sommeil, ces sept saints qui dormaient dans la caverne. Et ils se réveillèrent tous comme à l'accoutumée, en parfaite santé, et chantèrent leurs psaumes. On ne voyait en effet pas le moindre signe de mort sur eux et leurs vêtements n'étaient nullement mangés des mites, mais les habits qu'ils portaient étaient intacts et leur corps glorieux respirait la santé. Tous pensaient qu'ils s'étaient endormis la veille

[6] Jean, 11, 38.

au soir et s'étaient réveillés le lendemain matin. Et les pensées et l'anxiété qui oppressaient leur cœur durant leur sommeil, ces mêmes pensées resurgirent quand ils se réveillèrent et ils ne savaient qu'une chose, que l'empereur Dèce avait ordonné de les capturer. Et en songeant à cela, le cœur serré et l'esprit chagriné, ils se mirent à pleurer. Ils se tournèrent alors tous vers Malchus qui était l'un de leurs compagnons et leur serviteur et lui demandèrent ce qu'il avait appris des gens, ce soir là à la ville, les concernant. Et lui, Malchus, répondit et dit à ses compagnons : « Ce que je vous ai dit hier au soir, je vous le redis maintenant, que l'on nous a cherché partout cette nuit et que les gens se sont enquis de nous en tout lieu avec grand soin afin que nous offrions un sacrifice aux idoles. Et l'empereur Dèce réfléchit encore maintenant à l'endroit où nous avons pu aller, ou à l'endroit où il peut nous trouver. Notre Seigneur sait bien que nous n'avons pas besoin de cela, que nous ne nous séparerons jamais de Lui. »

Maximien répondit alors et dit à ses frères : « S'il devait arriver que l'on nous trouve ici et qu'on nous emmène auprès de l'empereur pour la gloire de Dieu, soyons prêts à y aller de suite et à nous présenter sans tarder devant lui et qu'il ordonne autant de châtiments qu'il veut. N'ayons pas la moindre crainte, ne renions jamais notre vie passée, nous avons préservé sans faillir la gloire de Dieu en nous jusqu'à présent par notre foi dans le Fils du Dieu vivant. » Et les frères s'adressèrent à Malchus et lui dirent : « A présent, frère, prends de l'argent et rends toi à la ville et achète nous du pain et enquiers toi avec diligence, du mieux que tu peux, de ce que l'empereur a décidé à notre sujet. Et fais nous savoir tout ce que tu auras appris. Achète nous pourtant plus de pain aujourd'hui que tu ne l'as fait hier et du meilleur que celui que tu nous as apporté auparavant, car les miches que nous avons eues hier soir étaient très petites. » En effet, les saints supposaient et pensaient simplement qu'ils s'étaient endormis le soir pour se réveiller le lendemain matin. Malchus, leur serviteur, se leva de bon matin et fit comme à l'accoutumée. Il partit, emportant une certaine somme d'argent, la somme dont il pouvait disposer, ce pouvaient être, néanmoins, quelque soixante-deux liards, dont la suscription etait celle de la monnaie frappée la première année après que Dèce eut accédé au pouvoir. La monnaie fut changée quatre fois durant

son règne alors que les Saints se trouvaient encore parmi les autres hommes. Dans la première monnaie, il y avait pour soixante-deux liards d'argent par pièce, dans la seconde soixante seulement, dans la troisième quarante quatre et encore moins dans la quatrième, comme on le constata alors. L'argent qu'avait Malchus provenait de la première monnaie frappée au nom de Dèce. Et depuis l'époque de cette première monnaie de Dèce, quand les saints allèrent dans la caverne, et l'époque de Théodose qui était alors empereur, quand Malchus partit avec cet argent pour la ville, il s'était écoulé, selon les anciens calculs, trois cent soixante-douze ans entre le jour où les saints s'étaient endormis et celui où ils s'étaient réveillés. Alors, Malchus sortit de la caverne dès le lever du jour et, quand il en fut sorti, il vit que les pierres taillées étaient éparpillées un peu partout et il s'en étonna quelque peu sans toutefois y réfléchir beaucoup. Cependant il descendit la colline avec hésitation et une certaine inquiétude et se hâta discrètement vers la ville, craignant toujours que quelqu'un le reconnaisse et le dénonce aussitôt à l'empereur. Lui, le saint, ne savait pas que l'autre, le misérable, était mort et que ses os ne tenaient plus ensemble et étaient tous éparpillés en mille morceaux sur la terre. Et alors que Malchus arrivait tout près de la porte de la ville, il regarda dans cette direction et vit le signe sacré de la croix du Christ qui se dressait dans toute sa gloire au dessus de la porte. À cette vue, il fut fort étonné et rempli de stupéfaction et il resta là à regarder et tout cela lui sembla extraordinaire et merveilleux. Il regardait partout de tous côtés, et il contemplait la croix, et tout cela lui semblait tenir du miracle ; il se demanda ce que cela pouvait signifier. Il quitta cet endroit et se dirigea vers une autre porte de la ville et de nouveau il vit la sainte croix, et il s'en étonna beaucoup, il alla ensuite à toutes les portes et sur chacune d'elles, il vit la sainte croix, et il était plein d'étonnement et d'émerveillement. Il constata aussi que la ville était toute différente de ce qu'elle était auparavant, et que toutes les maisons étaient construites différemment. Il ne reconnaissait aucun quartier de la ville, pas plus que celui qui ne l'aurait jamais vue de ses yeux. Et tandis que, rempli d'étonnement, il croyait rêver dans son sommeil, il retourna à la porte de la ville à laquelle il était arrivé d'abord, et il réfléchit, se disant en son for intérieur : « Quel peut être ce prodige que je constate avec émerveillement ? Hier soir

encore, dans toute cette ville, on ne voyait nulle part le signe de la sainte croix et maintenant elle est partout et se dresse à toutes les portes de la ville. » Il réfléchit encore, leva la main, se signa et dit : « Que Dieu Tout Puissant me bénisse ! tout cela est-il vrai ou suis-je en train de rêver dans mon sommeil toute cette étrange merveille que je vois ici ? » Et, après cette pensée, il reprit quelque peu courage, s'enveloppa la tête d'un linge et entra timidement dans la ville. Il parvint ainsi tout près du marché où les gens vendaient leurs marchandises. Il les entendit alors parler entre eux et souvent, très fréquemment, jurer fidélité au Christ et dans toutes leurs conversations revenait le nom du Christ. Quand il entendit un tel discours, Malchus eut très peur, il fut saisi d'une grande appréhension et se dit : « Hélas, que peut être ce que j'entends ici avec émerveillement. J'ai commencé par voir une grande merveille et ce que j'entends maintenant est encore plus merveilleux. Hier soir nul ne pouvait prononcer le nom du Christ sans risquer sa vie et aujourd'hui chacun n'a que le nom du Christ à la bouche. » Il se dit à nouveau : « Vraiment, je ne peux pas croire que ce soit vrai, que ceci soit la ville d'Ephèse car elle est disposée d'une tout autre manière et toutes ses maisons sont construites différemment, et personne ici ne parle le langage des païens, mais tous s'expriment comme les chrétiens. » Puis il rejeta à nouveau cette pensée et se répondit à lui-même : « Mais encore une fois je ne sais pas, et je n'ai jamais su, qu'une autre ville qu'Ephèse se trouvait près de nous, juste à côté du mont Celius. » Il resta silencieux un moment et se demanda quelle était la part de vérité de tout cela. Il aperçut alors un jeune homme, il se dirigea vers lui et lui demanda : « Salut à toi, l'ami. Je souhaite vivement apprendre de ta bouche quel est le nom de cette ville si tu veux bien m'en instruire. » Le jeune homme lui répondit : « Je vais te le dire de suite, cette ville s'appelle Ephèse et elle porte ce nom depuis très longtemps. » Il réfléchit et se dit alors : « J'étais dans le vrai lorsque je réfléchissais intérieurement à tout cela, mais je ferais mieux de quitter cette ville de peur que je ne me perde et ne puisse retourner auprès de mes camarades qui auparavant m'ont envoyé ici. Je viens de constater que la trop grande confusion de mon esprit m'égare et je ne sais plus très bien pourquoi j'agis ainsi. » (Malchus relata par la suite à ses compagnons comment tout cela lui était arrivé, quand il les rejoignit dans la caver-

ne dont nous avons parlé auparavant et que leur réveil miraculeux fut révélé à tous les hommes et la sainteté de leur vie pleinement manifestée). Et tandis que tout ce qu'il voyait et entendait lui semblait si merveilleux et qu'il voulait quitter la ville, Malchus y entra cependant sous l'aspect d'un mendiant, tout près de l'endroit où l'on vendait du pain sur un marché. Lorsqu'il arriva à cet endroit, il sortit les pièces de son vêtement et les donna aux marchands en échange de pain. Les marchands regardèrent cet argent de près, s'étonnèrent beaucoup et se posèrent bien des questions en voyant ces pièces. Ils les examinaient comme une curiosité et se les passaient de l'un à l'autre, d'étal en étal, et les exhibaient pour que les gens les regardent et ils se disaient : « Nul doute, ce que nous voyons tous ici est vrai, ce jeune homme inconnu a trouvé il y a bien longtemps un ancien trésor et l'a caché soigneusement pendant de longues années. » Mais quand Malchus vit qu'ils regardaient ses pièces avec une telle attention, il eut grande peur et resta là, tremblant et chancelant, pensant seulement que tout le monde le reconnaissait et il se dit alors : « Hélas, mon Dieu, je me suis vraiment conduit pitoyablement ici et je ne peux rien espérer d'autre pour moi, ils vont à présent m'amener à Dèce et alors je ne pourrai pas rapporter d'informations sûres à mes compagnons. » Les marchands le dévisageaient avec soin et s'interrogeaient à son sujet, se demandant quel homme il était. Il leur demanda alors timidement à tous : « Mes bons maîtres, je vous en supplie, accordez-moi ce que je vous demande. Vous avez cet argent en vos mains, employez les comme il vous plaira. Je ne vous demande pas de pain, mais vous, les meilleurs des hommes, gardez l'argent et le pain. »

Tandis qu'il leur parlait ainsi et après qu'il leur eût tristement exposé son marché, ils se levèrent tous, le retinrent de leurs mains et lui dirent : « Dis nous quel genre d'homme tu es, ou d'où tu viens, pour avoir trouvé ainsi de l'argent d'autrefois et avoir apporté ici d'anciennes pièces frappées il y a bien longtemps, au temps de nos ancêtres. Dis nous maintenant la vérité sans le moindre mensonge et nous te défendrons et serons toujours tes avocats. Nous ne te trahirons pas non plus mais nous tairons tout cela de sorte que personne ne le saura en dehors de nous. » Malchus fut alors très étonné à ces paroles, il réfléchit tristement et s'adressa

aux marchands à son sujet : « C'est étrange que cela ne me soit arrivé qu'à moi seul et que moi seul j'aie eu à souffrir devant tous les hommes de par le monde. À toute autre personne vivant sur cette terre il est permis de subvenir à ses besoins en utilisant les biens de ses ancêtres, mais à moi seul, malheureux, ils ne servent à rien. Voilà qu'on me reproche mon bien comme si je l'avais volé et on va exiger de moi sous la torture ce que j'ai obtenu honnêtement. » Les marchands lui répondirent : « Non, non, mon brave homme, tu ne peux pas nous tromper ainsi avec des paroles mielleuses ; le trésor que tu as trouvé et que tu as caché si longtemps, tu ne peux plus le cacher maintenant qu'il a été découvert. » Il ne savait pas quoi leur répondre tant il avait peur. Quand ils virent qu'il restait silencieux et ne répondait rien, ils le saisirent sans plus tarder, lui attachèrent une corde au cou et le traînèrent au milieu du marché. Ils le gardèrent ainsi ligoté au milieu de la ville et la nouvelle se répandit rapidement et fut connue de tous. Tous les habitants accoururent immédiatement et faisaient savoir à grand bruit aux autres qu'un jeune inconnu avait été capturé dans la ville, qui devait avoir trouvé un trésor de leurs ancêtres et avait apporté de très vieilles pièces d'argent qui avaient été frappées autrefois et utilisées aux temps des anciens empereurs. Une très grande foule se rassembla alors et tous n'avaient d'yeux que pour lui, qui se trouvait ligoté au milieu d'eux, et tous vociféraient et disaient aux autres : « C'est quelque étranger d'un autre pays. Nous ne savons rien de lui et nul d'entre nous ne l'a vu auparavant de ses yeux. » Malchus entendait tout cela et son inquiétude ne faisait que croître. Il s'efforçait du moins de satisfaire les gens avec empressement et humilité afin qu'à cause de cette grande humilité, ils aient pitié de lui car il ne savait ni ne pouvait trouver de justification, et ne savait pas à qui il devait s'adresser. Alors chacun le dévisagea à tour de rôle et aucun ne put le reconnaître. Et, tandis qu'il se trouvait là, triste et silencieux et rempli de perplexité, il lui vint soudain à l'esprit, et il en fut convaincu, que sa famille vivait encore dans la ville, et que le nom de son illustre famille qui se trouvait dans cette ville était bien connu de tous. Il eut alors l'impression de n'avoir qu'une seule certitude, qu'il avait connu tout le monde le soir et que tout le monde le connaissait alors, et que, le lendemain matin, il ne connaissait personne et que personne ne le connaissait. Il ne pouvait que conclure qu'il avait

perdu l'esprit. Et, à cette pensée, il regarda les gens de tous côtés, désirant vraiment reconnaître quelqu'un, un frère ou un parent, ou l'un de ceux qu'il connaissait autrefois dans la ville. Ce qu'il constata ne le réconforta aucunement : il ne se trouvait personne parmi la foule qu'il pût reconnaître, mais, alors qu'il se trouvait isolé et malheureux parmi tous ces gens, tous les habitants ne faisaient que parler davantage de lui dans la ville, jusqu'à ce que la nouvelle parvint à la sainte Eglise, au siège épiscopal. Et l'on rapporta le même évènement à l'évêque Marinus ainsi qu'au premier magistrat de la ville. Tous deux demandèrent que l'on surveillât bien Malchus afin qu'il ne puisse s'échapper et qu'on le leur amenât en hâte ainsi que son argent qu'il avait apporté. Ceux qui s'étaient emparés de Malchus au marché l'emmenèrent immédiatement et le conduisirent à l'église tandis que lui ne s'attendait toujours qu'à une chose, qu'on l'emmenât à l'empereur Dèce. Il arriva à l'église et regarda de tous côtés, partout où il pouvait poser son regard. Les gens le dévisageaient et se pressaient autour de lui et lui regardait avec soin de tous côtés, les gens le regardaient aussi méchamment que s'il était coupable de quelque méfait, et on le traînait d'un endroit à l'autre en l'insultant copieusement. Il était très mal à l'aise parmi eux et ses yeux s'embuèrent et se remplirent de larmes amères. L'évêque et le haut magistrat de la ville prirent son argent et l'examinèrent devant la foule et s'en étonnèrent beaucoup, car ils n'avaient jamais vu de telles pièces de leurs yeux auparavant, des pièces qui avaient été frappées aux temps anciens de l'empereur Dèce et son effigie y était gravée et son nom inscrit tout autour. Le magistrat s'adressa alors à Malchus : « Dis nous maintenant où se trouve cet ancien trésor que tu as trouvé en secret et caché jusqu'à ce jour. Au cas où tu le nierais, voici, tout près de nous, l'homme qui a quelques pièces que tu as apportées ici et que tu lui as données de ta main. » Malchus répondit et leur dit à tous : « Je dis toute la vérité devant vous tous et, si vous le voulez bien, vous pouvez me croire, je n'ai jamais trouvé de trésor jusqu'à ce jour, comme vous le supposez. Mais je sais, et c'est la pure vérité, que cet argent provient des biens de mes parents, et est ainsi en ma possession et c'est par le commerce que j'en ai fait dans cette ville que je me suis procuré cet argent et je ne l'ai trouvé nulle part ailleurs. Mais je ne comprends pas du tout ce qui s'est passé pour que j'agisse ainsi. » Alors le

magistrat lui dit : « Dis moi ouvertement ici dans quelle ville tu es né, ou à quelle ville tu appartiens. » Il lui répondit : « Messire, à en croire mon esprit, je n'appartiens vraiment à aucune autre ville qu'à celle-ci, ce me semble. Messire, c'est dans la ville d'Ephèse que je suis né et que j'ai grandi. » Le magistrat s'adressa à nouveau à Malchus : « Si tu es né et as grandi dans cette ville, où sont donc tes parents qui t'ont élevé et pourront te reconnaître ? Qu'on les fasse venir ici chez l'évêque et qu'ils se présentent devant nous, afin de répondre de toi s'ils peuvent te défendre d'une manière ou d'une autre. » Malchus lui répondit et donna le nom de ses parents, le nom de celui-ci et le nom de celui-là. Le magistrat ne savait rien de ceux qu'il nommait ainsi, mais l'accusa bien vite de mensonge et lui dit d'un ton de reproche : « Par tes dires fallacieux j'ai pu constater à présent que tu es un fieffé menteur et que tu peux, s'il en est besoin, inventer une histoire mensongère. » Malchus ne sut que répondre, mais resta là, la tête basse, et se tut si longtemps que certains dirent : « Son histoire est totalement fausse et il ne fait rien d'autre que tromper tout le monde. Il se fait passer pour un autre et dissimule ainsi sa naissance afin de pouvoir s'échapper d'ici d'une manière ou d'une autre. » Et, ce disant, le magistrat conçut un grand courroux à l'encontre de Malchus, il le réprimanda, fort en colère, et lui demanda : « Tu es un idiot et le plus grand imposteur qui ait jamais existé dans cette ville, comment pouvons nous te croire, toi et tes paroles mensongères, et être certains que cet argent te revient des biens de tes parents ? Chacun ici peut constater, s'il a quelque connaissance de l'art des chiffres, et les suscriptions de ces pièces le prouvent clairement à tous, qu'il y a même plus de 372 ans que cet argent était utilisé dans ce pays et que tous s'en servaient pour leur commerce. Et cela se passait peu après le début du règne de l'empereur Dèce. Et aujourd'hui il n'existe plus nulle part de telles pièces parmi l'argent que nous utilisons actuellement pour acheter ce dont nous avons besoin. Quant à ceux dont tu as parlé auparavant et désignés comme ta parenté, ils ont vécu autrefois, il y a si longtemps qu'il n'est personne aujourd'hui, si vieux soit-il, qui puisse s'en souvenir ou qui aurait pu il y a bien des années se souvenir de l'époque où tes parents ont vécu. Voici que tu te trouves devant nous, toi, un jeune homme, et que tu désires tromper par tes mensonges les vieux conseillers de cette

ville. Mais on va t'enseigner autre chose afin que tu n'aies plus à nous entretenir dans tes mensonges. Je vais donner des ordres pour qu'on te ligote solidement les mains et les pieds et que l'on te fouette souvent et plusieurs fois comme le veulent les lois s'appliquant aux hommes de ton espèce et que l'on t'inflige toutes sortes de peines. Alors, malgré toi, tu nous révèleras le trésor que tu n'as pas voulu nous faire connaître de ta propre volonté. »

Quand Malchus entendit ces paroles que le magistrat lui disait avec tant de colère, ils se jeta aussitôt à terre pris de panique et se prosterna devant toute la foule et leur dit à tous en pleurant : « Mes seigneurs, je vous en supplie, par charité permettez-moi de vous demander une chose, et je vous ferai aussitôt savoir tout ce que je crois en mon for intérieur. Mon Seigneur, je voudrais vous demander, si vous voulez bien me le dire, où se trouve l'empereur Dèce qui était dans cette ville ? » L'évêque Marinus lui répondit : « Mon cher enfant, il n'y a pas aujourd'hui sur cette terre un empereur du nom de Dèce, l'empereur dont tu t'enquiers a vécu dans ce monde il y a bien longtemps et de très nombreuses années se sont écoulées depuis qu'il a quitté cette vie. » Alors Malchus répondit à l'évêque : « C'est cela précisément, Monseigneur, qui m'a inquiété toute cette journée et c'est cette seule crainte qui tourmente grandement mon esprit, et personne ne veut me croire. Mais je vous supplie humblement de bien vouloir me suivre un moment. J'ai tout près d'ici quelques compagnons qui se trouvent dans la caverne du mont Celius. Vous pouvez croire ou douter de tout ce que je vous dis. Néanmoins je sais que c'est vrai, que nous nous sommes tous enfuis ensemble de l'empereur Dèce et que nous avons longtemps subi ses persécutions. Et hier, j'ai vu de mes propres yeux que ce même Dèce est entré dans Ephèse, où mes compagnons et moi résidions. Mais à cause de ses terribles persécutions nous avons tous fui là-bas sur la colline et nous avons tous passé la nuit dans cette caverne loin des yeux de Dèce. Mais aujourd'hui il s'est passé tant de choses étranges pour moi que je ne peux absolument pas reconnaître si ceci est la ville d'Ephèse ou une autre ville[7]. » Quand Malchus eut dit tout cela, l'évêque

[7] Le sommeil marque la fin d'un cycle (ici les persécutions à l'encontre des Chrétiens) et donne accès à un monde transformé (le règne du christianisme).

Marinus réfléchit, fort étonné, et dit à la foule : « C'est à n'en pas douter une vision merveilleuse que Dieu Tout Puissant a révélée à ce jeune homme. Debout, vous tous, suivons le là-bas. » Et l'évêque Marinus se leva sans plus tarder et, avec lui, le magistrat et les principaux conseillers, et ils partirent suivis d'une grande multitude de la population. Tous se rendirent sur cette colline en grande solennité et s'approchèrent de la caverne. Malchus les précéda vers ses saints compagnons et l'évêque Marinus le suivit dans la caverne et après lui, y pénétrèrent certains des plus hauts dignitaires. Quand ils entrèrent, ils trouvèrent sur la droite un coffret scellé de deux sceaux d'argent que les deux jeunes gens fidèles y avaient déposé quand l'empereur Dèce avait ordonné de fermer la caverne, comme nous vous l'avons raconté précédemment, afin que les sceaux attestent l'authenticité de ce qu'ils trouveraient à l'intérieur quand Dieu déciderait que l'heure était venue. Ils sortirent donc le coffret, firent rassembler tous les citoyens et le montrèrent à la foule et personne ne le décacheta avant qu'ils ne soient tous présents. Quand tous furent rassemblés devant l'évêque, le magistrat prit le coffret, le décacheta en présence de tout le peuple et l'ouvrit. Il trouva à l'intérieur une tablette de plomb couverte d'inscriptions et la lut à haute voix. Il parvint à la rangée de lettres où il trouva écrites les paroles, qu'il lut également et qui disaient que les saints avaient fui l'empereur Dèce et souffert ses persécutions : « Maximien, fils du magistrat de la ville, Malchus, Martinien, Denis, Jean, Serapion, Constantin : voici les saints qui, sur ordre de l'empereur Dèce ont été emmurés dans cette caverne avec des pierres taillées. Et nous, Théodore et Rufin avons écrit ce martyrologe et l'avons placé dans cette caverne, auprès de ces saints, sur une pierre. » Et quand ils eurent lu ces mots, ils s'émerveillèrent tous, louant et glorifiant Dieu Tout Puissant pour les grands miracles qu'Il avait accomplis ici et accordés à tous les hommes. Et d'une seule voix, ils louèrent les saints martyrs de Dieu assis sur une rangée dans la caverne et dont le visage avait la beauté des roses et des lys. L'évêque et toute la foule tombèrent à genoux et prièrent les saints, et tous bénirent et vénérèrent Dieu Tout Puissant pour son immense bonté, Lui qui daignait leur révéler de telles merveilles. Et les saints martyrs assis dans la caverne relatèrent dans l'ordre à l'évêque Marinus et aux dignitaires ce qu'ils avaient fait au temps de l'empereur Dèce et les

nombreux tourments qu'ils avaient souffert sous lui. Ils leur révélèrent beaucoup d'autres choses qui s'étaient produites à cette époque et comment d'autres martyrs avaient souffert ses persécutions, tout cela comme nous l'avons raconté auparavant dans la première partie de ce récit.

Après cela, l'évêque Marinus envoya sur le champ une missive au bon empereur Théodose rédigée en ces termes : « Je salue humblement mon Seigneur et prie sa glorieuse Majesté de venir nous rejoindre au plus vite afin qu'elle puisse voir les grands miracles dont Dieu Tout Puissant a gratifié toute l'humanité et qu'Il a manifestés durant votre règne. Mon Seigneur, la lumière est descendue sur cette terre et la vraie foi rayonne parmi nous. La résurrection future de tous les hommes nous est révélée par des signes manifestes et les saints martyrs de Dieu sont ressuscités et parlent de tout cela à la foule[8]. » Quand le bon empereur Théodose eut lu cette lettre, il se leva du pauvre sac sur lequel il était resté longtemps assis tristement et remercia Dieu Tout Puissant s'écriant : « Nous Te remercions, noble Créateur, Roi et Maître du ciel et de la terre. Nous Te proclamons, Sauveur bien aimé, Toi seul Fils du Dieu vivant. Nous Te glorifions du plus profond de notre cœur parce que Tu as voulu nous montrer sur terre l'éclat de Ta justice et nous éclairer dans notre exil de la lumière de Ta grande bonté. Tu n'as pas permis, Seigneur, que la flamme de ma foi s'éteigne, elle qui s'est nourrie de la foi de mes pères, de celle du noble Constantin Ton élu, Seigneur, comme nous le croyons. » Et il quitta aussitôt en grande hâte la cité de Constantinople sur son char pour Ephèse. Tous les citoyens se rendirent au devant de l'empereur et l'évêque alla très humblement à sa rencontre et, accompagné des dignitaires, le conduisit à la caverne. Ils gravirent le mont Celius avec l'empereur et s'approchèrent des saints qui étaient dans la caverne. Les saints martyrs allèrent alors au devant de l'empereur et, dès qu'ils le virent, leur visage se mit à luire tel un soleil resplendissant. L'empereur entra dans la caver-

[8] Ce miracle illustre le dogme de la résurrection des morts. Dieu plonge les jeunes gens dans le sommeil afin de montrer que l'on peut en revenir de nombreuses années plus tard, car celui qui est mort aux yeux des hommes, ne fait que dormir aux yeux de Dieu. Jean, 11, 25.

ne et se prosterna devant eux. Ils le relevèrent et il les embrassa tous et, dans son immense joie, il pleura sur eux tous et son cœur se réjouit et, rempli d'un immense bonheur, il dit aux saints : « Depuis que je vous vois ainsi devant moi, j'ai vraiment l'impression d'être très près de Notre Seigneur, le Sauveur, et de Le voir de mes yeux quand Il ressuscita Lazare du tombeau. Il me semble maintenant que je suis de manière visible devant Sa glorieuse Majesté et que j'entends Sa propre voix comme on pourra l'entendre à l'avenir quand, à Sa Parousie, tous les hommes de l'univers vivront pour toujours ».

Ils dirent alors : « A présent, que Dieu Tout Puissant t'accorde aussi de vivre dans la joie, et nous prierons souvent Dieu ici pour toi afin qu'Il te garde pleinement dans la foi et qu'Il te conforte dans tes croyances et garde ton royaume dans la paix. Et que notre Sauveur, le Fils du Dieu Vivant, te protège en Son nom de tous tes ennemis en cette vie et dans le monde à venir. »

Pour sa gloire, Lui qui vit pour l'éternité et règne Père, Fils et Saint Esprit pour les siècles des siècles. Amen[9].

[9] Pour Jacques BONNET (*op. cit.* p. 165-167), les sept Dormants sont « sept sages sous la garde de la Sagesse », celle-ci manifestée par les sept dons du Saint Esprit, les sept grandes vertus, le don du pardon (soixante dix sept fois sept fois), etc.

DYNASTIES ROYALES

Rois du Kent

Hengist	455-488	
Oeric	488-512	
Ermenric	512-560	
Ethelbert 1er	561-616	épouse Berthe, fille du roi de Paris. Sa fille Ethelberge épouse **Edwin** de Deira. 3e bretwalda
Eadbald	616-640	
Ercombert	640-664	épouse **Sexburge**, fille **d'Anna,** roi des Angles de l'Est
Egbert	664-673	

Rois de Northumbrie

Royaume de Deira de la rivière Humber à la Tyne. Capitale York

Ælle	560-588	
Ethelric	588-593	
Ethelfrid	593-616	Roi de Bernicie, Prend le contrôle de la Deira
Edwin	616-633	Fils d'**Ælle**. Epouse Ethelberge de Kent. Tué par **Cadwallon** et **Penda** à Hatfield Chase ; 5e bretwalda
Osric	633-634	Cousin d'Edwin. Tué par Cadwallon
Oswald	634-642	Fils d'Ethelfrid, roi de Bernicie, Prend le contrôle de la Deira
Oswine	642-651	
Oswy		651-670 Frère d'**Oswald**, roi de Bernicie, s'empare de la Deira en 651. 7e bretwalda. Epouse Eanflède, père d'Egfrid.
Egfrid	670-685	Fils d'**Oswy**, roi de Bernicie, épouse **Etheldrède**, fille d'Anna, roi des Angles de l'Est

Aldfrid	685-705	achève la réunion des deux royaumes, Bernicie et Deira

Royaume de Bernicie de la Tyne à la Tweed. Capitale Bamborough

Ida	547-559	
Glappa	559-560	
Adda	560-568	
Ethelric	568-572	
Theodric	572-579	
Frithwald	579-585	
Hussa	585-592	
Ethelfrid	592-616	Prend le contrôle de la Deira à partir de 593
Edwin	616-633	Roi de Deira, prend le contrôle de la Bernicie
Eanfrid	633-634	Fils d'Ethelfrid, frère d'**Oswald**
Oswald	634-642	Fils d'Ethelfrid, réunit Bernicie et Deira. 6e bretwalda
Oswy	642-670	Fils d'Ethelfrid, frère d'Oswald, s'empare de la Deira en 651
Egfrid	670-686	Fils d'Oswy, épouse **Etheldrède**, fille d'**Anna**, roi des Angles de l'Est
Aldfrid	686-705	Réunion des deux royaumes

Rois de Mercie

Penda	626-655	
Oswy	655-658	A la mort de Penda, Oswy, roi de Northumbrie, règne pendant trois ans sur le royaume de Mercie
Wulfhere	658-675	
Ethelred	675-704	A cette date, il renonce au trône et se fait moine
Coenred	704-709	Date à laquelle il abdique et part pour Rome. Il meurt en 709
Ceolred	709-716	
Ethelbald	716-757	

Rois des Angles de l'Est

Redwald	? - 616	Quatrième bretwalda
Earpwald	616-627	
Sigebert	630- ?	
Anna	640-654	
Ethelhère	654-655	
Ethelwald	655-664	
Aldwulf	664-713	
Aelfwald	713-749	

Rois des Saxons de l'Ouest

Cynric	534-560	
Ceawlin (Caelin)	560-593	Deuxième bretwalda
Ceol	591-597	
Ceeolwulf	597-611	
Cynégils	611-642	
Cenwalch	642-672	

Rois des Anglo-Saxons

Alfred le Grand	880-899	
Edouard l'Ancien	899-924	

Rois des Anglais

Edgar le Pacifique	959-975	
Edouard le Martyr	975-978	
Ethelred le Malavisé	978-1016	Exilé en Normandie entre 1013 et 1014

Edmond « Côte de Fer » 1016

★ Pour plus de détails consulter : M. Lapidge, *The Blackwell Encyclopædia of Anglo-Saxon England*, Blackwell Publishers, 2001.

Iona
Forth
Coldingham
Clyde
Edimbourg
Lindisfarne
Melrose
Ile de St Cuthert
Tweed
Bamborough
Hexham
Jarrow
Durham
Whitby
Lastingham
Ripon
York
Humber
Chester
Maserfeld
Trent
Lichfield
Severn
Cambridge
Worcester
Hereford
Oxford
Londres
Thanet
Rochester
Canterbury
Glastonbury
Winchester
Dorchester

Pictes
Mur d'Antonin
Iona
BERNICIE
NORTHUMBRIE
Mur d'Hadrien
Scots
DEIRA
LINDSEY
MERCIE
ANGLES
de l'EST
ANGLES
DU MILIEU
SAXONS
de l'EST
KENT
SAXONS
de l'OUEST
SAXONS du
SUD

BIBLIOGRAPHIE

Loin d'être exhaustives, les indications bibliographiques qui suivent n'ont pour but que de permettre au lecteur de s'engager dans une étude plus approfondie de certains aspects de ces vies de saints. Il saura les compléter de lui-même selon ses propres besoins.

ABBOTT, E. A., *Saint Thomas of Canterbury, his Death and Miracles*, Londres, 1898.

ANOUILH, J., *Becket ou l'Honneur de Dieu*, Livre de Poche, 1969.

ARMITAGE R. J., *St Oswald and the Church of Worcester*, British Academy Supplement Papers, 1919.

—— *The Times of St Dunstan*, Oxford, 1923.

AUBE, P., *Thomas Becket*, Paris : Fayard, 1988.

BARLOW, F., éd., *The Life of King Edward who rests at Westminster, attributed to a Monk of St Bertin*, Londres, 1962

—— *The English Church, 1066-1154*, Londres et New York, 1979

BATTISCOMBE, C. F., *The Relics of St Cuthbert*, Oxford, 1956

BEDE, *The Old English Version of Bede's Ecclesiastical History*, EETS, OS 95, 96, 110, 111, Londres, 1890-98, réédition 1988.

—— *Ecclesiastical History of the English People*, ed. by B. Colgrave and R.A.B. Mynors, Oxford, 1969

—— *Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, Traduction O. Szrwiniack, F. Bourgne, J. Elfassi, M. Lescuyer et A. Molinier, Paris : Les Belles Lettres, 1999.

Bénédictins de Ramsgate, *Dix mille saints, Dictionnaire hagiographique*, trad. Marcel Stroobants, Brepols, 1991.

BIELER, L., *The Life and Legend of Saint Patrick*, Dublin : Clonmore & Reynolds, 1949, réédition 1986.

BLAKE, E. O., éd. *Liber Eliensis*, Camden Society, Third Series, 92, 1962.

BONNER, G. *et al.*, *St Cuthbert, His Cult and His Community to AD 1200*, Woodbridge, 1989.

BONNET, J., *Artémis d'Ephèse et la légende des sept Dormants*, Paris : Geuhtner, 1977.

BOUSSARD, J., *Le gouvernement d'Henri II Plantagenet*, Paris : Librairie d'Argences, 1956.
BROOKS, N. P., *The Early History of the Church of Canterbury from 597 to 1066*, Leicester, 1984.
BROWN, P. A., *The Development of the Legend of Thomas Becket*, Thèse, Philadelphie : University of Pennsylvania, 1930.
BROWN, P. R., *The Body and Society : Men, Women and Sexual renunciation in Early Christianity*, New York, 1988.
BURGESS, G. & STRIJBOSCH, C., *The Legend of St Brendan*, Royal Irish Academy, 2000.
BURY, J. *The Life of Saint Patrick and his Place in History*, Dover Publications, 1998.
CAROZZI, C., *Le Voyage de l'âme dans l'au-delà*, Collection de l'Ecole Française de Rome, N° 189, 1994.
CAVADINI, J. C., *Gregory the Great : A Symposium*. Notre Dame Studies in Theology, University of Notre Dame, Indiana, 2001.
CHEVALIER, J., & GHEERBRANT, A., *Dictionnaire des symboles*, Paris : Robert Laffont, 1982.
CLARK, C. 'Ælfric and Abbo', in *English Studies*, 49, 1968.
CLEMOES, P., *The Cult of St Oswald on the Continent*, Jarrow, 1984.
COLGRAVE, B. éd., *Eddius. Life of Wilfrid*, Cambridge, 1927, réédition, 1985.
—— *Two Lives of St Cuthbert,* Cambridge, 1940.
—— *Felix's, Life of St Guthlac*, Cambridge, 1956, réédition 1985.
—— *The Earliest Life of Gregory the Great by an Anonymous Monk of Whitby,* Kansas, 1967.
COWNIE, E. 'The Cult of St Edmund in the 11th and 12th Centuries' *Neuphilologische Mitteilungen*, 99, 1998.
CREPIN, A. & TAURINYA-DAUBY, H., *Histoire de la littérature anglaise du Moyen-Age*, Paris : Nathan, 1993.
CRESTON, R.Y., *La Navigation de St Brendan*, Rennes : Terre de Brume, 1996.
CROSS, F. L., & LIVINGSTONE, E. A., *Oxford Dictionary of the Christian Church*, 2e édit. Oxford : OUP, 1974.
CUBITT, C., *St Oswald of Worcester : Life and Influence*, Leicester University Press, 1996.
DANDINE, V., *Saint Patrick, Apostle of Ireland*, Thèse, Perpignan, 1996.
D'ARCY, M. R., *The Saints of Ireland*, St Paul, Minnesota : Irish American Cultural Institute, 1974.

DEANESLY, M., *Augustine of Canterbury*, Londres : Nelson, 1964.
DE PAOR, L., *Saint Patrick's World*, Notre Dame : University of Notre Dame Press, 1993.
D'EVELYN C., & MILL, A. J., éds. *The South English Legendary, Text*, EETS, Londres, 235, 236,1957, nouvelle édit. 1967.
—— *The South English Legendary, Introduction and Glossary*, EETS, Londres, 1959, nouvelle édit. 1969.
DREUILLE, C. de, *L'Eglise et la mission au VIe siècle : La mission d'Augustin de Cantorbéry et les Eglises de Gaule sous l'impulsion de Grégoire le Grand*, Actes du Colloque d'Arles, Paris : Cerf, 1998.
DUBOIS, M. M., *Ælfric sermonnaire, docteur et grammairien*, Paris : Droz, 1942.
DUCKETT, E.S., *Anglo-Saxon Saints and Scholars*, New York : McMillian Co, 1947.
—— *Saint Dunstan of Canterbury, A Study of Monastic Reform in the Tenth Century*, New York, 1955.
DUDDEN, F. H., *Gregory the Great : his Place in History and Thought*, Londres, 1905, nouvelle édition, 1967.
DUGGAN, A. J., *Thomas Becket : a Textual History of his Letters*, Oxford,1980.
—— *The Correspondence of Thomas Becket : Archbishop of Canterbury*, Oxford Medieval Texts, Oxford, 2001.
DUGGAN, A. L., *Thomas Becket of Canterbury*, Londres : Faber and Faber, 1952.
—— *My Life for my Sheep*, New York, 1955.
DUMVILLE, D. N., *Saint Patrick*, Woodbridge : Boydell Press, 1993.
DUMVILLE, D. N., & KEYNES, S. D.,*The Anglo-Saxon Chronicle, a Collaborative Edition*, Cambridge : D S Brewer, 1996.
ELIOT, T. S., *Murder in the Cathedral*, Lonres : Faber paperbacks, 1968.
EVANS, G. R., *The Thought of Gregory the Great*. Cambridge University Press, réédition 1988.
FARMER, D. H., *The Oxford Dictionary of Saints*, Oxford : OUP, 2e édition 1997.
FELL, C., *Edward, King and Martyr*, Leeds,1971.
FISHER, M. A., *An Annotated Translation of the Life of Thomas Becket by Herbert of Bosham*, (Part two), Thèse, Loyola University, Chicago, 1947.
FOLZ, R., 'Trois saints rois « souffre-passion » en Angleterre, Oswine de Deira, Ethelbert d'Est Anglie, Edouard le Martyr'

Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, 1980.
FONTAINE, J., *et al. Grégoire le Grand*, Paris, 1986.
FOREVILLE, R., *L'Eglise et la royauté en Angleterre sous Henri II Plantagenet*, Paris : Blond & Gay, 1943.
—— - éd. -*Thomas Becket, Actes du colloque international de Sédières, 19-24 août 1973*, Paris : Beauchesne, 1975.
—— *Thomas Becket dans la tradition historique et hagiographique*, Londres : Variorum Reprints, 1981.
FRANKLIN, R., *Thomas Becket and France*, Cantorbéry : William Urry Memorial Trust, 1991.
FREYBURGER, G., *Du héros païen au saint chrétien*, Colloque du Centre d'analyse des rhétoriques religieuses de l'Antiquité, Strasbourg, 1995.
FROUDE, J. A., *Life and Times of Becket : Short Studies on Great Subjects*, Londres, 1882.
GAMESON, R. G., *St Augustine of Canterbury*, Canterbury, 1997.
—— *Saint Augustine and the Conversion of England*, Stroud, 1999.
GARMONSWAY, G. N., éd. *The Anglo-Saxon Chronicle*, Londres, New York : Dent, 1994.
GODDEN, M. R., ed. *Ælfric's Catholic Homilies, Second Series, Text*, EETS, SS 5, Londres, 1979
—— *Ælfric's Catholic Homilies, Introduction, Commentary and Glossary*, EETS, SS 18, 2000.
GILES, J. A., éd., *William of Malmesbury, Chronicle of the Kings of England*, Londres, 1847, réédition 1968.
GODDEN, M., et LAPIDGE, M., 'The Saintly Life in Anglo-Saxon England' in *The Cambridge Companion to Anglo-Saxon England*, Cambridge, 1991.
GODFREY, J., *The Church in Anglo-Saxon England*, Cambridge, 1962.
GONSER, P., éd. *Das angelsächsische Prosaleben des heiligen Guthlac*, Heidelberg, Anglistische Forschungen, 27, 1909.
GOODWIN, C.W., éd., *The Anglo-Saxon version of the Life of Saint Guthlac originally written in Latin*, Traduction et notes, Londres, 1848.
GRANSDEN, A., 'Abbo of Fleury's Passio S. Eadmundi', *Revue Bénédictine* N° 105, 1995.
GRANT, J., *La Passiun de Seint Edmund :* Londres : Anglo-Norman Text Society, 36, 1978.
GUERNES DE PONT-SAINTE-MAXENCE, *La Vie de saint Thomas Becket*, Paris, E. Walberg, Les classiques français du Moyen-Age, 1936

HERVEY, F. The *History of King Eadmund the Martyr and of the Early years of his Abbey*, Londres : Humphrey Milford, 1929.
HERTZFELD, G., éd., *An Old English Martyrology*, EETS, OS 116, Londres, 1900.
HILL, D., *Ethelred the Unready : Papers from the Millenary Conference*, Oxford, 1978.
—— *An Atlas of Anglo-Saxon England*, Oxford, 1981.
HORBACK, M. I., *An Annotated Translation of the Life of St Thomas Becket by Herbert of Bosham*, (Part One), Thèse, Loyola University Chicago, 1945.
HORSTMANN, C., éd., *Early South English Legendary*, EETS, Londres, OS 87, 1887, nouvelle édition 1987.
HUTTON, W. H., *Thomas Becket, Archbishop of Canterbury*, Cambridge, 1926
JONES, C. W., *Saints'Lives and Chronicles*, New York : Ithaca, 1947.
JOURDAN, F., *La tradition des sept Dormants : une rencontre entre chrétiens et musulmans*, Paris : Maisonneuve, 2001.
KELSEY, H. *Saint Aidan and Saint Cuthbert*, Berwick-on-Tweed, n.d.
KING, M., & STEVENS, W., *Saints, Scholars and Heroes : Studies in Medieval Culture in Honour of Charles W. Jones*, New York : Ithaca, 2 vol., 1979.
KINGSLEY, C., *The Hermits*, Londres :Macmillan, 1880.
KIRBY, D. P., *The Earliest English Kings*, Londres : Routledge, 1991.
KLINGBEIL, M. E., *An Annotated Translation of the Life of St Thomas Becket by Edward Grim*, Thèse, Chicago, 1947.
KNOWLES, D. 'Archbishop Thomas Becket : a Character Study' in, *Proceedings of the British Academy*, 35, 1977.
—— *The Monastic Order in England : A History of its Development from the Times of St Dunstan to the Fourth Lateran Council : 940-1216*, Cambridge, 2e édit. 1963
—— *Thomas a Becket*, Stanford University Press,1971.
KURZAWA, F., *Saint Patrick, apôtre de l'Irlande*, Thèse, Strasbourg, 1994.
LAPIDGE, M., éd., *The Blackwell Encyclopædia of Anglo-Saxon England*, Oxford : Blackwell, 1999.
LE GOFF J. *La Naissance du Purgatoire*, Paris : Gallimard 1981.
—— *L'Homme médiéval*, Paris : Seuil, 1985.
—— *Pour un autre Moyen-Age*, Paris : Gallimard, 1977
LE ROUX, A., *Les sept Dormants : leur culte en Asie Mineure, Afrique du Nord et Bretagne*, Gourin : Keltia Graphic, 1999.

LITTLE, G. A., *Saint Brendan the Navigator*, Dublin : Gill & Son, 1946.
MACKINLAY, J. B., *Saint Edmund, King and Martyr*, Londres, 1893.
MAGENNIS, H., éd., *The Anonymus Old English Legend of the Seven Sleepers*, Durham, 1994.
MALMESBURY, William of, *The early History of Glastonbury*, ed. J. Scott, Woodbridge, 1981.
—— *De Gestis Pontificum Anglorum*, ed. N.E.S.A. Hamilton, Rolls Series, Londres 1870
—— *De Gestis Regum Anglorum*, Hamilton, Rolls Series, 1887-89.
MARKUS, R. A., *Gregory the Great and his World*, Cambridge : Cambridge University Press, 1997.
MASON, A. J., éd., *The Mission of Saint Augustine to England according to Original Documents*, Londres, 3e édition, 1991.
MAYR-HARTING, H., *The Coming of Christianity to Anglo-Saxon England*, Pennsylvania State University Press, 3e édit. 1991.
MEYVAERT, P., *Bede and Gregory the Great*, Jarrow Lecture, 1964.
MILLER, E., *The Abbey and Bishopric of Ely*, Cambridge : Cambridge University Press, 1951.
MILLOR, W. J., & BUTLER, H.C., éd. et traducteurs, *The Letters of John of Salisbury*, Oxford : Clarendon Press, 2 vol. 1955.
MORRIS, C., & ROBERTS, P., éds., *Pilgrimage : The English Experience from Becket to Bunyan*, New York & Cambridge : Cambridge University Press, 2003.
MOSTERT, M., *King Edmund of East Anglia : Chapters in Historical Criticism*, Ann Arbor, MI, 1986.
NEEDHAM, G. I., *Aelfric : Lives of Three English Saints*, Exeter, 1976.
NEWBURG, G. de, *Historia Rerum Anglicarum*, Londres : Howlette, 1884-85.
O'DONAGHUE, D., *Lives and Legends of St Brendan the Navigator*, LLanerch Press, 1995.
OLSEN, A. H., *Guthlac of Croyland : A Study of Heroic Hagiography*, Washington, D.C., 1981.
O'SULLIVAN, D., & YOUNG, R., *Lindisfarne : Holy Island*, English Heritage, 1995.
PARIS, M., *Life of St Edmund*, Sandpiper Reprints of Sutton Publishing Editions, 1999.
POPE, J. C., *Homilies of Ælfric : A Supplementary Collection*, EETS OS 259, 260, Londres, 1967-68.

RADFORD, L. B., *Thomas of London before his Consecration*, Cambridge : Cambridge University Press, 1894.
RAHTZ, P., *Glastonbury*, Londres : English Heritage, 1993.
RAMSAY, N. *et al.* éd., *St Dunstan, His Life, Times and Cult*, Woodbridge, 1992.
RICHE, P., & LABRICHON, G., *Le Moyen Age et la Bible*, Paris, 1984.
RIDYARD, S. J., *The Royal Saints of Anglo-Saxon England : a Study of West Saxon and East Anglian Cults*, Cambridge : Cambridge Studies in Medieval Life and Thought, 1988.
ROBERTS, J., éd. *The Guthlac Poems of the Exeter Book*, Oxford, Clarendon Press, 1979.
ROBERTSON, A. J., *The Laws of the Kings of England from Edmund to Henry I*, Cambridge, 1925.
ROBERTSON, J. C., *Materials for the History of Thomas Becket, Archbishop of Canterbury*, Londres, Rolls Series, vol. 1-6, 1875-1883.
ROBINSON, J. A., *Two Glastonbury Legends*, Cambridge University Press, 1926.
ROLLASON, D., *Saints and Relics in Anglo-Saxon England*, Oxford, 1989.
SALTMAN, A., *Theobald, Archbishop of Canterbury*, Londres : University of London, Athlone Press, 1956.
SCRAGG, D. G., éd., *The Vercelli Homilies and Related Texts*, EETS, OS 300, Londres, 1992.
SEVERIN, T., *Le Voyage de Brendan*, Paris : Albin Michel
SHORT, I. & MERILEES, B., *The Anglo-Norman Voyage of St Brendan*, Manchester University Press, 1979.
STUBBS, W., *The Memorials of St Dunstan*, Rolls Series, Londres, 1874.
SHEPPARD, R. B., *Materials for the History of Thomas Becket, Archbishop of Canterbury*, Londres, Rolls Series, vol. 7, 1885.
SKEAT, W. W., ed. *Aelfric's Lives of Saints*, EETS, OS 76, 82, 94, 114, Oxford, 1881-1900, nouvelle édition, 1966.
SPAIGHT, R., *Thomas Becket, le saint assassiné*, Paris, 1949.
STANCLIFFE, C., & CAMBRIDGE, E., éds. *Oswald, Northumbrian King to European Saint*, Stamford : Paul Watkins Medieval Studies, 14, 1995.
STANLEY, E. G., *Continuations and Beginnings : Studies in Old English Literature*, Londres, 1966.

STAUNTON, M., *The Lives of Thomas Becket*, Manchester Medieval Sources Series, Manchester University Press, 2002
STENTON, F. M., *Anglo-Saxon England*, 3e édit. Oxford : Clarendon Press, 1971
STUBBS, W., éd., *The Memorials of St Dunstan*, Rolls Series, Londres, 1874.
SWANTON, M., éd., *The Anglo-Saxon Chronicle*, Londres, 1996.
SZARMACH, P. éd., *Studies in Earlier Old English Prose*, New York, 1986.
—— *Holy Men and Holy Women : Old English Prose Saints'Lives and their Contexts*, Albany, 1996.
THOMPSON, E. A., *Who was Saint Patrick ?* Rochester, The Boydell Press, 1999.
THORPE, B. *The Homilies of the Anglo-Saxon Church*, Londres : Aelfric Society, 1844.
URRY, W. *Thomas Becket, his Last Days*, Stroud, 1999.
—— - *Canterbury under the Angevin Kings*, Londres : Athlone Press, 1967.
VAUCHEZ, A., *La Spiritualité du Moyen-Age occidental*, Paris : PUF, 1975.
—— *Saints, prophètes et visionnaires*, Paris : Albin Michel, 1999.
VLEESKRUYER, R. éd., *The Life of St Chad*, Amsterdam, 1953.
WALBERG, E., *La tradition hagiographique de saint Thomas Becket avant la fin du 12e siècle : Etudes critiques*. Genève : Slatkine Reprints, 1975.
WARNER, R. H., *The Life and Legends of St Chad, Bishop of Lichfield*, Wisbech, 1871.
WARREN, W. L., *Henry II*, Berkeley : University of California, 1973.
WILLIAM, G., *The Life and Death of Thomas Becket, Chancellor of England and Archbishop of Canterbury : Based on the Account of William Fitz Stephen, his clerk, with Additions from other Contemporary Sources*, Londres : Folio Society, 1961.
WINSTON, R., *Thomas Becket*, Londres : Constable, 1967.
WULFSTAN, *The Life of St Æthelwold*, éd. M. Lapidge and M. Winterbottom, Oxford, 1991.
YORKE, B.A.E., éd. *Bishop Æthelwold, his Career and Influence*, Woodbridge, 1988.
—— *Kings and Kingdoms of Early Anglo-Saxon England*, Londres, 1990.

Table des matières

Introduction 5
Nativité de saint Chad, évêque et confesseur 13
Saint Grégoire le Grand, pape 23
Déposition de saint Cuthbert, évêque 33
Saint Oswald, roi et martyr 45
Sainte Etheldredre (Audrey) vierge 53
Passion de saint Edmond, roi et martyr 57
Vie de saint Guthlac 65
Saint Augustin de Cantorbéry 99
Saint Edouard l'Ancien 105
Saint Dunstan 115
Saint Thomas Becket 123
Navigation de saint Brendan 195
Purgatoire de saint Patrick 219
Les sept Dormants 243
Dynasties royales 267
Cartes 271
Bibliographie 273